COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

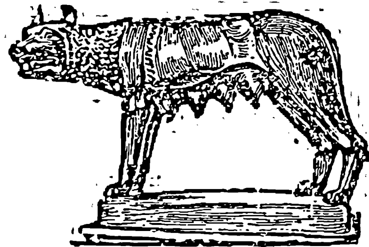
SILIUS ITALICUS

LA GUERRE PUNIQUE

Tome I
LIVRES I-IV

TEXTE ÉTABLI ET TRADUIT
PAR
PIERRE MINICONI
Professeur à l'Université Paul Valéry. Montpellier
ET
GEORGES DEVALLET
Maître-Assistant à l'Université Paul Valéry

Ouvrage publiée avec le concours du CNRS



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION « *LES BELLES LETTRES* »
95, BOULEVARD RASPAIL
1979

Conformément aux statuts de l'Association Guillaume Budé, ce volume a été soumis à l'approbation de la commission technique qui a chargé M. Paul Jal d'en faire la révision et d'en surveiller la correction en collaboration avec MM. Pierre Miniconi et Georges Devallet.

ISBN 2-251-01 251-6 Cartonné
2-251-11 251-0 Relié

INTRODUCTION

BIOGRAPHIE DE SILIUS ITALICUS

L'essentiel des renseignements dont nous disposons sur la vie de l'auteur des *Punica* nous vient d'une lettre de Pline le Jeune, véritable notice nécrologique [1]. On peut y ajouter une mention des *Histoires* de Tacite [2], quelques documents épigraphiques, et surtout un certain nombre d'épigrammes de Martial, qui compta Silius parmi ses protecteurs [3].

Ces documents ne peuvent nous permettre d'éclairer tous les aspects de la vie du poète ; mais ils nous prouvent à l'évidence qu'il a occupé dans la vie littéraire et politique de Rome pendant la seconde moitié du Iᵉʳ siècle de notre ère une place que ne semblerait pas devoir lui attribuer son œuvre, si mal jugée par la critique jusqu'à une époque relativement proche de la nôtre.

Une inscription en grec, découverte près d'Aphrodisias en 1934 et décrite par W. M. Calder [4] nous donne son nom complet : TIB. CATIUS ASCONIUS SILIUS ITALICUS. A partir de cette inscription, plus complète que celles que nous lisons sur les autres documents épigraphiques [5], D. J. Campbell conclut à la vraisemblance

1. Pline le Jeune, *Ep.* 3, 7.
2. Tacite, *Histoires*, 3, 65.
3. Cf. *Infra*.
4. W. M. Calder, *Silius Italicus in Asia* in *Classical Review*, 49, 1935, p. 216-217. Cet article contient la reproduction de l'inscription d'Aphrodisias, ville d'Asie mineure, sur la frontière entre la Phrygie et la Carie.
5. Autres documents épigraphiques : *Fasti sodalium Augustalium Claudialium*, *C.I.L.* 6, 1984, 9 ; A. Garzetti, *Nerva*, p. 117, C. 38. *P.I.R.* 1, C. (Certi) 474.

d'une origine padouane de Silius, « *si toutefois* », ajoute-t-il avec prudence, « *le poète est bien le personnage auquel fait référence l'inscription* » [1].

Rien ne permet de penser qu'il y ait eu un autre personnage du même nom, et l'existence de cette stèle s'accorde très bien avec ce que nous savons du proconsulat de Silius en Asie. En revanche, si le personnage avait été d'origine cisalpine, Pline l'aurait probablement mentionné dans sa lettre. Pline le Jeune nous dit qu'il mourut à soixante-quinze ans après des années de retraite dont rien ne put le faire sortir, « même pas le retour du nouvel empereur » : *ne aduentu quidem noui principis inde commotus est.* Il ne peut s'agir en l'occurrence que du retour de Trajan à Rome, en 99, et cet événement est présenté comme passé depuis quelque temps déjà, comme le note Sherwin-White dans son commentaire des Lettres de Pline le Jeune [2]. On sait malheureusement qu'il est impossible de dater avec certitude la composition de ces lettres, ou même la parution des recueils qui les contiennent. Mais les commentateurs, qui ont imaginé divers systèmes de datation, placent tous les lettres du livre 3 dans les premières années du IIe siècle, de 101 à 106 [3]. Nous dirons plus loin sur quels critères nous sommes nous-mêmes amenés à proposer l'année 102 comme date probable de la mort de Silius ; il est donc vraisemblablement né en 26-27 après J.-C.

Sa carrière, nous dit Martial, fut d'abord celle d'un avocat, sans doute dans les dernières années du règne

1. D. J. Campbell, *The birthplace of Silius Italicus* in *Classical Review*, 50, 1936, p. 56-58. Voir aussi : G. E. F. Chilver, *Cisalpine Gaul* (1941), p. 109 sqq. ; R. Syme, *Tacitus* (1958), p. 88, note 7 ; A. N. Sherwin-White : *The letters of Pliny*, p. 227, n. 1.

2. Sherwin-White, *op. cit.*, p. 226, note 6.

3. Sur les différents systèmes de la datation des Lettres de Pline le Jeune, cf. l'édition des *Lettres* procurée par A. M. Guillemin dans la Collection des Universités de France, tome I, p. 27 ; K. Peter, *Der Brief in der römischen Literatur*, 1901 ; R. Syme, *op. cit.*

de Claude [1] ; il plaida notamment devant le Tribunal des centumvirs. Sous Néron, il ternit sa réputation en jouant, sans y être obligé, semble-t-il, le rôle d'accusateur [2]. Quoi qu'il en soit, Néron fit de lui un consul ordinaire en 68, la dernière année de son principat [3], et l'influence politique de Silius paraît considérable dès cette époque : nous le retrouvons l'année suivante étroitement mêlé aux négociations entre Vitellius, dont il était l'ami, et Flavius Sabinus, frère du futur Vespasien ; ces conversations secrètes n'avaient que deux témoins d'après Tacite (*Annales*, 3, 65) : Cluvius Rufus et Silius Italicus [4].

Il fut ensuite proconsul en Asie sous Vespasien, s'acquitta honorablement de sa charge, et, à son retour à Rome, renonça à toute activité politique [5]. Cette retraite pleine de dignité rétablit complètement sa réputation, nous dit Pline le Jeune, et, de fait, Silius semble bien avoir conservé un prestige personnel assez considérable. Il faisait partie de la haute société romaine, fréquentait les *principes ciuitatis*, mais demeurait à l'écart des intrigues, sans ambition et sans ennemis. Ses journées étaient consacrées à des conversations érudites ; il rece-

1. Martial, 7, 63 : *Sacra cothurnati non attigit ante Maronis*
impleuit magni quam Ciceronis opus.
« Avant de pratiquer l'art sacré du sublime Virgile, il a parcouru toute la carrière du grand Cicéron ».

2. Pline le Jeune, *loc. cit.* : *laeserat famam suam sub Nerone ; credebatur sponte accusasse.* « Il avait fait tort à sa réputation sous Néron : on disait qu'il avait spontanément fait office d'accusateur ».

3. *C.I.L.*, VI/1 n° 1984 (= Dessau 5025). Son collègue fut Galerius Trachalus ; voir aussi Martial, VII, 63, et Pline le Jeune, *loc. cit.* ; Silius aurait donc dépassé de très peu la quarantaine.

4. Tacite, *Hist.* (*loc. cit.*) : *uerba uocesque duos testes habebant, Cluuium Rufum et Silium Italicum.* « Les termes et les paroles échangées ne le furent que devant deux témoins, Cluvius Rufus et Silius Italicus ».

5. Pline le Jeune, *loc. cit.* : *Ex proconsulatu Asiae gloriam reportauerat, maculam ueteris industriae laudabili otio abluerat.* « il était revenu avec de la gloire d'un proconsulat en Asie ; il avait effacé la tache de ses anciens agissements par la dignité de sa retraite ».

vait beaucoup, il écrivait aussi [1]. C'est à cette époque, c'est-à-dire vers 80 ap. J.-C. qu'il dut commencer la composition de son poème. Pline le Jeune nous le montre, dans un trait qui a fait fortune, écrivant ses vers *maiore cura quam ingenio* : ce jugement sévère, assez sommaire aussi, a valu à son auteur bien des éloges, et à sa victime le dédain de la plupart des critiques. Peut-être insiste-t-il aussi sur le soin avec lequel Silius travaillait, réunissant des documents, donnant en lecture publique un aperçu de ce qu'il composait. Quoi qu'il en soit, nous savons qu'en 88 ap. J.-C. le dessein de l'auteur est connu et son œuvre en chantier. C'est en effet à cette date, si l'on adopte la chronologie de L. Friedländer [2], que parut le quatrième livre des *Épigrammes* de Martial : là, pour la première fois, le poète de Bilbilis s'adresse à celui qui sera l'un de ses protecteurs et à qui il ne cessera de dédier des vers. Il lui demande d'abandonner ses doctes travaux pendant les fêtes de Décembre et d'accepter l'hommage de ses vers légers : thème classique du poète mineur écrivant à un auteur de grande poésie. Silius est alors occupé « à écraser de son verbe puissant les parjures de la fureur barbare » et à contraindre « Hannibal aux ruses perfides et les Carthaginois sans conscience à plier devant les grands Africains » [3]. Il semble

1. Pline le Jeune, *ibid.*, : *fuit inter principes ciuitatis sine potentia, sine inuidia* ; *salutabatur, colebatur, multumque in lectulo iacens, cubiculo semper non ex fortuna frequenti, doctissimis sermonibus dies transigebat cum a scribendo uacaret.* « Il frayait avec les premiers de l'état sans montrer d'insolence, sans donner d'ombrage. On lui apportait la salutation, on l'entourait ; le plus souvent sur son lit de travail, dans une chambre toujours remplie de visiteurs que n'attirait pas sa fortune, il passait son temps en savants entretiens, quand il n'était pas occupé à écrire ».

2. L. Friedländer, édition de Martial, (Leipzig, 1886), 342 ; voir aussi l'édition de H. J. Izaac dans la Collection des Universités de France, p. xxvii-xxviii.

3. Martial, *Epigr.* IV, 14, 2-4 :

qui periuria barbari furoris
ingenti premis ore perfidosque
astus Hannibalis leuesque Poenos
magnis cedere cogis Africanis...

donc, malgré A. Cartault, que les *Punica* aient déjà eu leur plan général et que la rédaction du poème ait dépassé le seuil des premiers livres [1].

L. Friedländer (*op. cit.*) suppose avec vraisemblance que Martial avait rencontré Silius, durant l'été de 88, dans la région de la baie de Naples ; il en déduit que Silius avait déjà quitté définitivement Rome, ce qui, en revanche, s'accorde mal avec les indications de Pline le Jeune : « à la fin, son âge l'y engageant, il quitta la Ville » *nouissime, ita suadentibus annis, ab Urbe discessit*. Or, en 88, Silius a dépassé de peu la soixantaine, il a encore près de quinze ans à vivre, et Pline aurait certainement indiqué d'une autre façon un aussi long éloignement du centre de la vie intellectuelle. De plus, comment admettre que les *récitationes* que donnait le poète [2] se soient toutes déroulées loin de la capitale ? Silius ne revint plus à Rome lorsqu'il eut choisi de se fixer en Campanie : mais cette retraite doit être de plusieurs années postérieure, et la rencontre des deux poètes s'est probablement produite au cours d'un séjour de Silius dans l'une de ses villas de Campanie. A partir de cette date, les pièces adressées à Silius se succèdent dans l'œuvre de Martial : témoignages du fidèle attachement qu'il portait à son protecteur, mais aussi précieuse confirmation pour nous des indications que nous donne Pline le Jeune, peu soucieux de chronologie. Les trois premiers poèmes (4, 14 ; 6, 64 ; 7, 63) louent le grand projet du poète et retracent

1. A. Cartault, *Est-il possible de fixer exactement la date de la composition des Punica de Silius Italicus ?* in *Revue de Philologie*, t. 11, 1887, p. 11-14. L'auteur s'appuie sur le pluriel *magnis Africanis* (cf. note précédente) pour supposer que seuls les deux premier livres étaient composés en 88 et que l'on pouvait encore penser que Silius traiterait aussi dans son œuvre de la troisième guerre punique. C'est une hypothèse bien fragile, alors surtout que la phrase de Martial contient un renvoi à Hannibal, et que le pluriel emphatique ou général n'est pas un procédé auquel répugnent les poètes.

2. Pline le Jeune, *loc. cit.* : *non numquam iudicia hominum recitationibus experiebatur* : « il essayait parfois l'effet (de ses poèmes) sur le goût du public dans les lectures qu'il donnait ».

sa carrière d'avocat, de consul et de disciple des Muses. Les deux suivants disent le consulat de son fils aîné (8, 66) et la mort du cadet (9, 86). Les deux pièces du livre 11 (48 et 49) vantent toutes deux l'admirateur passionné de Cicéron et de Virgile. Silius était allé jusqu'à acquérir (dans une frénésie d'achats fonciers que lui reprochera Pline) un des domaines de Cicéron, et le terrain de Pausilippo où s'élevait le tombeau de Virgile ; il rendait à son grand modèle un véritable culte religieux que Martial et Pline s'accordent à signaler comme un trait marquant de son caractère. La dernière épigramme (12, 67) n'a pas de dédicataire explicite, mais elle ressemble tant à la précédente (elle s'adresse à quelqu'un qui fête « les Ides du grand Virgile »), que nous pouvons sans risque d'erreur l'ajouter à notre liste [1]. Donc, dans la pièce 66 de son livre VIII, Martial

1. Martial, 11, 48 :

Silius haec magni celebrat monumenta Maronis
Iugera facundi qui Ciceronis habet.
Heredem dominumque sui tumuliue larisue
Non alium mallet nec Maro nec Cicero.

« Silius garde ici le tombeau du grand Virgile, lui qui possède aussi la campagne de l'éloquent Cicéron. Virgile n'aurait pu choisir meilleur légataire de sa tombe, ni Cicéron meilleur possesseur de sa demeure».

11, 49 :

Iam propre desertos cineres et sancta Maronis
Nomina qui coleret, pauper et unus erat.
Silius optatae succurrere censuit umbrae
Silius et uatem, non minor ipse, colit.

« Pour honorer les cendres, déjà presque abandonnées, et le nom sacré de Virgile, il ne demeurait plus qu'un homme, pauvre et seul. Silius a décidé de venir au secours de cette ombre chérie, Silius, son égal, honore le poète ».

12, 67 :

Maiae Mercurium creastis Idus,
Augustis redit Idibus Diana,
Octobres Maro consecrauit Idus,
Idus saepe colas et has et illas
Qui magni celebras Maronis Idus.

« Ides de Mai, vous avez vu naître Mercure ; aux ides d'Août revient l'anniversaire de Diane, Virgile a consacré les ides d'Oc-

félicite Silius qui vient de voir « revenir dans sa maison les douze faisceaux » : son fils aîné a été élevé au consulat, et Martial souhaite qu'un troisième consulat fasse de Silius l'égal de César et de Pompée ; s'ils ont été eux-mêmes trois fois consuls, Silius « préfère compter de cette façon les consulats » (entendons : en ajoutant à son consulat celui de chacun de ses fils) [1].

Nous savons d'autre part qu'un L. Silius Decianus fut consul suffect avec T. Pomponius Bassus sous le règne de Domitien. Son entrée en fonctions fut longtemps datée du 1er Septembre 93, d'après la titulature d'un diplôme militaire [2]. Mais la découverte des *Fastes* d'Ostie, et leur publication par Degrassi, nous conduisent à retarder d'un an leur consulat (1er septembre 94). C'est, comme le note M. Nesselhauf, dans son compte rendu de l'ouvrage de Degrassi, l'un de ces cas exceptionnels où la titulature des diplômes militaires ne s'accorde pas avec les données des *Fastes* [3].

tobre. Puisses-tu, les unes et les autres, les fêter longtemps, toi qui célèbres les ides du grand Virgile ».

Pline le Jeune, *loc. cit.*, 8 : *Plures isdem in tocis uiltas possidebat adamatisque nouis priores negtegebat. Muttum ubique librorum, multum statuarum, multum imaginum, quas non habebat modo, uerum etiam uenerabatur, Vergiti ante omnes, cuius natatem religiosius quam suum cetebrabat, Neapoli maxime, ubi monimentum eius adire ut temptum sotebat :* « Dans une même région, il possédait plusieurs villas, et, une fois entiché des dernières, il se dégoûtait des précédentes. Partout, quantité de livres, quantité de statues, quantité de portraits ; à ceux-ci, ne se contentant pas de les posséder, il rendait un culte, surtout à celui de Virgile, dont il célébrait le jour de naissance avec plus de dévotion encore que le sien propre, principalement à Naples, où il visitait son tombeau comme il eût fait d'un temple ».

1. Martial, 8, 66, v. 3 : *Bis senos, iubet en redire fasces*
v. 12-13 *Sitius frequentes*
mauult sic numerare consulatus.

2. *C.I.L.* III, Suppl. 4-5, p. 2328/66, nº CIII ; *C.I.L.* XVI (Diplômes), nº 39, Dessau 9053.

3. A. Degrassi *Fasti Consotari dett'Impero Romano,* Roma 1952, p. 28. *Fasti Ostienses,* Ins. It., XIII, 1 p. 177, 195, 222. Cf. H. Nesselhauf, *Gnomon,* 1954, p. 267.

Comme nous ne trouvons aucune mention d'un autre Silius dans les documents relatifs à ces années, nous pouvons admettre que le collègue de Pomponius Bassus est bien le fils de l'auteur des *Punica*. Mais, du même coup, il faut proposer, comme date de parution du livre 8 des *Épigrammes*, l'année 94, contrairement à l'hypothèse de L. Friedländer, qui datait ce livre de 93 [1], car Silius Decianus ne pouvait être cette année-là, ni en exercice, ni même consul désigné, puisque les désignations se faisaient en janvier de l'année d'exercice. Pour les mêmes raisons, le livre 9 ne saurait avoir été publié durant l'été de 94, comme le veut Friedländer [2], car il contient la déploration de la mort de Sévérus, second fils du poète, qui était encore en vie lors de la publication du livre 8, puisque Martial, nous l'avons vu, souhaite pour lui aussi le consulat [3].

Le livre 8 des *Épigrammes* a donc dû paraître, au plus tôt, au début de 94, et la mort de Sévérus survenir au début de 95, car si ce deuil avait frappé la famille de Silius pendant le trimestre où son fils aîné exerçait le consulat, on peut penser que Martial n'eût pas manqué de signaler une aussi triste coïncidence [4]. C'est probablement après la mort de son fils que Silius prit la décision de se retirer dans son domaine de Naples. Nous savons qu'il était parti lors de la rentrée triomphale de Trajan à Rome en 99. En outre, à partir du livre 11 de ses *Épigrammes*, publié au commencement

1. L. Friedländer, *op. cit.*, p. 59.
2. *Ibid.*,
3. Martial, *Epigr.* 9, 86 :

Festinata sui gemeret quod fata Seueri
Silius, Ausonio non semel ore potens, ...

« Tandis que la fin prématurée de son cher Sévérus affligeait Silius dont le double talent honore l'Ausonie ».

4. Bien plus probablement encore, Pline n'aurait pu s'empêcher de faire ce rapprochement chronologique ; il en fait d'autres, dans la lettre même que nous avons citée, à propos de la mort de Silius (3, 7, 9-10).

de 97 selon L. Friedländer, Martial ne parle plus que de sa dévotion envers le souvenir de Cicéron et de Virgile, et de ses domaines campaniens. Silius avait près de soixante-quinze ans lorsqu'il perdit son fils ; le deuil et le poids des années durent le pousser à la retraite et la clémence de l'empereur, qui ne s'offusqua pas de son attitude, s'explique mieux ainsi : s'il était parti depuis déjà longtemps, son absence n'eût pas été remarquée ; si, au contraire, il avait tout récemment quitté Rome, l'affront n'aurait pas été pardonné. Un départ vers 95 ou 96 s'accorde donc parfaitement avec les indications de Pline le Jeune.

Nous savons par la même source qu'il se laissa mourir de faim parce qu'il se savait atteint d'une tumeur incurable — tel paraît bien être ici le sens du mot *clauus* que Celse applique aux indurations [1]. Il mourut sans doute au cours de l'année 102 puisque Martial lui adressait encore de Bilbilis l'épigramme où nous croyons le reconnaître (12, 67). Or ce livre 12 fut publié pendant l'hiver 101 ou le printemps 102 (datation de L. Friedländer) : Silius était donc en vie à cette époque, car il est inconcevable que Martial ait laissé publier après sa mort des vers où il lui souhaite longue vie. Son attitude devant la mort paraît bien digne d'un homme qu'Épictète cite parmi les philosophes authentiques [2]. Ce fut celle que Pline le Jeune loue si fort et avec tant d'émotion chez son ami Corellius Rufus [3], ce fut aussi celle d'Atticus [4], qui servit peut-être de modèle au grand cicéronien qu'était Silius. D'ailleurs, sous l'influence du stoïcisme, les suicides étaient devenus très fréquents depuis la fin de la république : Sénèque a souvent rappelé la liberté que donne à l'homme le pouvoir de mettre fin quand il le veut à ses souffrances, et Pline lui-même

1. Pline le Jeune *loc. cit.* 1-2 ; Celse, 5, 28, 14.
2. Epictète, III, 8, 7 : Ἰταλικὸς ὁ μάλιστα δοκῶν αὐτῶν (sc. *Romanorum*) φιλόσοφος εἶναι.
3. Pline le Jeune, *Ep.* 1, 12.
4. Cf. Cornelius Nepos, *Vie d'Atticus*, 22.

rapporte dans ses lettres bien des exemples de morts volontaires.

Les documents dont nous disposons nous permettent donc de connaître dans ses grandes lignes la vie et la carrière de Silius Italicus : naissance en 26 ; études ; activités d'avocat ; consulat en 68, rôle politique en 69, proconsulat en 77, puis retraite studieuse consacrée à la composition des *Punica*, à partir de 80 ; en 94, consulat de son fils aîné Silius Decianus ; l'année suivante, mort du cadet, Sévérus, départ définitif pour la Campanie, et suicide en 102. Quant à sa personnalité, un seul trait semble sûr : son classicisme fondé sur une admiration presque fanatique de Cicéron et de Virgile. Pour le reste, la notice de Pline le Jeune, seul témoignage utilisable, est ambiguë. Volontairement nuancée, sans bienveillance excessive, elle semble surtout mettre l'accent sur le bonheur tranquille dans lequel Silius passa sa vie du début à la fin : c'est sur cette remarque que Pline commence et termine les lignes qu'il consacre à l'homme dont on vient d'annoncer la mort [1]. Il lui reconnaît des qualités : fermeté dans sa résolution à mourir volontairement pour échapper à la dégradation d'un mal incurable, modération dans son amitié avec les puissants, indépendance d'esprit ; il lui accorde une bonne puissance de travail et de la conscience professionnelle, et lui fait une place honorable dans la vie intellectuelle et sociale de la fin du premier siècle ; mais il lui reproche les bruits qui faisaient de lui un accusateur volontaire sous Néron, un talent littéraire médiocre, un penchant

1. Pline le Jeune, *loc. cit.*, 2 :

usque ad supremum diem beatus et felix, ...

« il fut jusqu'à son dernier jour parfaitement et pleinement heureux »...

9 : *In hac tranquillitate annum quintum et septuagensimum excessit delicato magis corpore quam infirmo...*

« C'est dans cette existence paisible qu'il dépassa sa soixante-quinzième année, s'entourant de plus de soins que sa santé n'en réclamait »...

excessif pour les œuvres d'art [1], et la manie d'acheter sans cesse de nouvelles villas qu'il préférait à ses précédentes acquisitions, enfin, nous semble-t-il, un culte excessif des Anciens, marque d'un goût un peu étroit. A relire ce portrait, on imagine un « notable », honnête et cultivé, bon témoin de son temps, mais sans grand relief, sinon sans courage pour affronter les rares épreuves d'une existence qui ne semble pas lui en avoir beaucoup réservé.

LE SUJET

Loin de décourager les poètes du Ier siècle ap. J.-C., le succès de l'*Énéide* a contribué à rehausser encore le prestige du genre épique : celui-ci, dès le règne d'Auguste, a été cultivé « plus que tout autre » (H. Bardon, *La littérature latine inconnue*, Paris, 1956, 2, p. 61), qu'il traite de sujets légendaires (cycle troyen, cycle thébain) ou du passé national. Ces deux aspects de l'*épos* connaissent une égale faveur jusqu'à la fin de la monarchie julio-claudienne : ainsi Albinovanus Pedo, auteur d'une *Théséide*, a aussi célébré l'expédition conduite par Germanicus sur les bords de la Weser en 15-16. Pour ne citer que ceux dont il reste au moins quelques vers, l'auteur du poème du papyrus d'Herculanum parle de la lutte entre Antoine et Octave ; Néron qui « avait rêvé de conter dans une épopée l'histoire de Rome » [2],

1. *Ibid.*, 7 : *erat* φιλόκαλος *usque ad reprehensionem* : « il était ami de la beauté, assez pour qu'on lui reprochât la manie des achats ». Nous avons reproduit, pour la lettre de Pline, la traduction d'A.-M. Guillemin (Coll. des Universités de France, Paris, 1927).

2. Cf. H. Bardon, *op. laud.* 2, p. 137 ; cf. p. 73-74 ; 135-138 ; 229-231 ; Schanz-Hosius, *Römische Literaturgeschichte*, 2, p. 280-281 ; 800-812.

préféra finalement écrire les *Troica*. Cependant, au cours de la seconde moitié du siècle, il semble que le nombre des épopées « soit peu élevé par rapport à celui des publications faites à propos de la guerre civile », écrit P. Jal (*La Guerre civile à Rome*, Paris, 1963, p. 74). A part l'œuvre de Lucain, nous ne connaissons guère les poèmes traitant du même sujet que par des noms ou des projets (cf. P. Jal, *ibid.*), mais, de Néron à Domitien, l'histoire de leur propre époque a séduit plus d'écrivains que les temps mythiques ou reculés.

Cet engouement pour les crises récentes ou contemporaines s'explique sans doute par l'ampleur des conflits, par le relief singulier des protagonistes et par la gravité de l'enjeu, mais les lecteurs percevaient aussi, au plan matériel comme au plan moral, les incidences directes des luttes civiles sur tous les habitants de l'Empire — et leurs parents eux-mêmes en avaient souvent été les témoins. « Le sujet de la guerre civile était trop riche pour que le public cultivé ait pu vraiment accorder aux choses de l'extérieur, ou même à l'histoire de son lointain passé, tout l'intérêt que ces faits méritaient » (P. Jal, p. 75). Il n'est donc pas étonnant que Tite-Live lui-même ait déjà avoué dans sa préface [1] que les premières décades risquaient de laisser froids maints lecteurs : ainsi une longue période de leurs annales pouvait paraître aux Romains une histoire rebattue, momifiée et désormais sans grande portée.

Dans les dernières décennies du siècle, l'épopée mythologique connaît un renouveau certain — et provoque les railleries des satiriques [2] — mais l'épopée nationale manifeste toujours un souci d'actualité. La crise de 69, qui secoue l'ensemble du monde romain et fait intervenir

1. *Praef.* 4 ; texte cité par P. Jal (*op. laud.*, p. 76, n. 1) qui souligne la diffusion et la richesse du thème de la *guerre civile*, notamment p. 60-81, 231-359.

2. Juvénal 1, 1-2 (contre Cordus et sa *Théséide*) ; cf. 52-53 ; 162-164 ; Martial 4, 49, 3-6 ; 10, 4, 1-10 (contre Flaccus et Mamurra, auteurs d'épopées mythologiques) ; mais Martial vante dans 11, 52, 17-18 la *Gigantomachie* de Julius Cerialis.

toutes ses armées, constitue un sujet de choix : Domitien évoque dans un poème épique la lutte engagée dans Rome entre Flaviens et Vitelliens (Martial, 5, 5, 7) ; Stace, dans la pièce des *Silves* (5, 3, 195-204) consacrée à son père, rappelle que celui-ci a suscité l'admiration générale en traitant du même épisode quand s'éteignaient à peine les flammes de l'incendie du Capitole. En 90, Stace lui-même reçoit une couronne d'or pour avoir célébré les victoires de l'empereur en Dacie et sur le *limes* rhénan et il ne cesse de penser à une épopée à la gloire de Domitien (*Theb.* 1, 32-33 ; *Ach.* 1, 14-19 ; *S.*, 4, 4, 95-96). Avant d'accéder au trône, le prince avait écrit un poème sur la guerre de Judée terminée en 70, et, par la suite, un autre, semble-t-il, sur les campagnes de Germanie.

Or, le projet de Silius va à contre-courant des tendances littéraires de son époque [1] : il ne traite ni de la guerre civile, comme Lucain, ni des légendes prestigieuses de Thèbes ou des exploits d'Achille, comme Stace, ni des prouesses de Thésée, comme Cordus, ni de la conquête de la Toison d'Or, comme Valerius Flaccus. Il veut se faire l'élève de Virgile pour retracer l'histoire de la seconde guerre punique. Nous aurons à examiner les options esthétiques qu'impliquait pareil sujet. Pour nous limiter ici à la matière traitée, soulignons qu'elle convient à un admirateur du passé romain et de ses *exempla*. Répudiant tout engagement politique et toute réalité contemporaine, Silius s'attache à la période qu'il juge la plus riche de leçons morales ou patriotiques [2].

C'est le second épisode d'une lutte séculaire que retient le poète. La première guerre n'a jamais mis Rome en danger et n'a pas été un duel à mort ; malgré la paix inégale de — 241, Carthage a opéré un redressement

1. C. W. Mendell, *Silius the Reactionary*, in *Philol. Quaterly*, 1924, 3, 2, p. 92 sqq.

2. Cet aspect de l'œuvre est particulièrement mis en valeur par Gerardo Casale, (*Silio Italico*, Salerno, Mercato San Severino, 1954, p. 14-51).

économique et militaire surprenant. En un quart de siècle, aucun chef romain n'a révélé des dons comparables à ceux d'Hamilcar Barca, γνώμῃ καὶ τόλμῃ ... ἄριστον écrit Polybe (1, 1, 64)... Ces années ne sont vraiment pas à la gloire de Rome. Quant au troisième conflit, il n'est que la liquidation cruelle et éhontée d'une rivale dépourvue de suffisants moyens de résistance : même un fervent nationaliste comme Silius ne peut s'y tromper.

La seconde guerre, par contre, qui s'étend de l'Espagne à la Macédoine, des Alpes à la Numidie, met en scène un authentique génie politique et militaire et les murs de la Ville sont menacés par Hannibal en personne. De cette lutte, poursuivie pendant dix-huit ans et marquée par les plus grands désastres de leur histoire, les Romains, fussent-ils des demi-cultivés, connaissent les épisodes essentiels qui sont devenus des clichés patriotiques [1]. Même avant Scipion se sont révélés quelques chefs courageux et capables. Par ses péripéties dramatiques et ses horreurs même, le conflit revêt une véritable grandeur épique : « la plus mémorable de toutes les guerres qui aient jamais été livrées », dit Tite-Live au début de sa troisième décade et il ajoute que « la fortune de la guerre fut si changeante et Mars si incertain que l'adversaire qui frôla de plus près le désastre fut celui qui eut la victoire » (21, 1, 1-2). Silius écrira de même : « mais c'est pendant la seconde de ces guerres que les deux peuples, tour à tour, s'efforcèrent d'anéantir leur adversaire, et le plus dangereusement menacé fut celui qui, finalement devait l'emporter ». (1, 12-14).

Au cours de ces dix-huit années se sont succédé des campagnes-éclairs, des guerres de position, des sièges, des débarquements, des batailles sur mer. Les opérations militaires se sont accompagnées de menées politiques et diplomatiques au-delà même des frontières des deux empires rivaux. De cette masse d'événements, Polybe (5, 2, 33) a souligné la densité et l'ampleur. Silius veut leur faire

1. Cf. Polybe 5, 2, 33 ; Cicéron, *De imp. Cn. Pompeii* 60 ; Florus 1, 22 ; Saint-Augustin, *Ciu. Dei* 3, 19.

subir ce que M. von Albrecht appelle une « *Umorientierung* » virgilienne : il les organisera dans l'optique de l'*Énéide* (M. von Albrecht, *Silius Italicus : Freiheit und Gebundenheit römischer Epik*, Amsterdam, 1964, p. 184).

Dans quelle mesure la matière historique se prête-t-elle à une épopée ? Le problème n'a pas échappé aux Latins du Ier siècle. Quand il s'agit d'un sujet légendaire, la fidélité aux modèles traditionnels paraît normale, et Stace, dans sa *Thébaïde*, ne s'en accommode que trop allègrement. Mais les conditions sont différentes pour Silius : sans qu'il soit tenu de suivre strictement les réalités militaires, il ne peut en ignorer l'essentiel ; la guerre dont il traite n'est pas imaginaire et se livre entre des armées régulièrement levées et encadrées, conduites à d'authentiques batailles par des chefs dont les noms appartiennent à l'histoire. Rien ne semble pouvoir relever de la fiction.

Pétrone n'a pu méconnaître les difficultés qu'entraînait un sujet plus récent encore. Il offre, par la bouche d'Eumolpe, une théorie assez originale du genre épique, qu'il n'est pas interdit de prendre au sérieux (*Sat.* 118-124 ; cf. Dornseiff, *Philologus*, Suppl. 25, 1938, pp. 67-150).

Pour lui, la matière proprement historique n'est pas du ressort du poète « car les historiens s'en tirent bien mieux »[1]. Il faut donc réduire au minimum la relation des faits et y substituer soit des thèmes déclamatoires, soit des évocations particulièrement puissantes et pathétiques ; mais le « merveilleux divin » n'est pas banni de l'épopée. Une déclamation sur la satiété et la démesure du peuple romain (119, 1-60) nous révèle les causes de la guerre ; César, à travers les Alpes (!) et l'Italie du Nord marche sur Rome (123, 144-208) ; la ville est en proie à l'épouvante (123, 209-244) et les divinités malfaisantes envahissent l'univers (124, 264-294). Eumolpe

1. *Non enim res gestae uersibus comprehendendae sunt, quod longe melius historici faciunt* (*Sat.* 118, 6). La parution de l'ouvrage de P. Grimal, *La Guerre civile de Pétrone dans ses rapports avec la Pharsale*, Paris, Les Belles Lettres, 1977, est postérieure à la rédaction de notre Introduction.

n'en a pas dit plus long, mais on peut imaginer à quelle œuvre singulière aurait abouti pareille recette.

Lucain offre de l'histoire une vision toute particulière. En stoïcien conséquent, il répudie le « merveilleux divin » — même s'il recourt souvent au surnaturel. Son épopée évoque, à propos de la Guerre civile, la lutte du bien contre le Mal, de la Liberté contre la Tyrannie. Pour illustrer cette conception dualiste du monde [1], qui se fonde sur la cosmologie du Portique, Lucain ne fausse pas les données réelles. A la trame événementielle, il substitue des tranches de faits habilement juxtaposées. Ces faits ne sont retenus que pour leur valeur symbolique : ils deviennent en quelque sorte des points d'ancrage à partir desquels se développe une vision stoïcienne de l'univers et de son devenir. La force lyrique du poète, la chaleur de ses convictions et l'ampleur de son imagination font de cette œuvre à la fois un drame et un message spirituel.

Cette adaptation « moderniste » de l'*épos*, Silius veut l'ignorer : il reprend l'essentiel des événements, et particulièrement ce que nous appelons « l'histoire-batailles ». Pour retracer celle-ci, il a recours au « schéma épique », c'est-à-dire à la suite stéréotypée de motifs guerriers hérités de la forme la plus ancienne de l'épopée. Il n'est pas indifférent d'en rappeler ici les traits essentiels ; notre chapitre VIII montrera quel usage surabondant en offrent les *Punica*.

Avant la relation des prouesses militaires se rencontrent les excitations belliqueuses, les délibérations des chefs, les préparatifs, les adieux, les dénombrements. Dans chacune des batailles dont offrent l'exemple l'*Iliade* et les poèmes qui s'en inspirent (engagement général, aristie, attaque nocturne, combat singulier, embuscade, attaque de position fortifiée), les thèmes se présentent dans un ordre à peu près inchangé : mise en place des

1. Cf. H. P. Syndikus, *Lukan's Gedicht vom Bürgerkrieg*, Diss. Münich, 1958, Chap. 2, 3 et 4 ; R. Rieks, *Homo, humanus, humanitas*, Münich, 1967, p. 167-196.

troupes, description des armées, lueur et bruit des armes, grêle de traits, fracas du combat, mêlée, rôle des chefs, harangues, relation de blessures, membres coupés, cadavres dépouillés, intervention des dieux, énumération des morts, honneurs funèbres ... autant de développements obligés de la narration épique, d'Homère à Quintus de Smyrne — et même au-delà.

ANALYSE DU POÈME

1

Particulièrement étoffé, le livre 1 ne saurait être considéré comme un simple prologue : tout le poème s'y trouve préfiguré. Malgré la stylisation poétique, l'essentiel est dit sur les origines et les données du conflit, sur l'histoire des deux antagonistes et sur les premières opérations devant Sagonte. Après l'invocation liminaire qui relie étroitement l'œuvre au modèle virgilien (1-20), le livre s'organise en trois développements :

— Le duel entre Rome et Hannibal apparaît comme une nécessité voulue par les dieux et les destins. Les malheurs de Didon et la haine de Junon expliquent la fureur d'Hannibal contre Rome et le serment fait à son père (21-143). Il sera donc le chef de guerre que souhaite Junon : après la disparition d'Hamilcar et le meurtre d'Hasdrubal, il prend la tête des forces puniques et espagnoles (144-267).

L'attaque contre Sagonte ne tarde pas. Elle est racontée selon les recettes traditionnelles : aristies (319-327 ; 376-426 ; 427-475), combat singulier (475-517), interventions divines. etc...

Une ambassade sagontine va demander l'aide des Romains : c'est l'occasion d'un tableau de la Rome ancienne, de ses vertus (607-616), de ses triomphes (617-629). Les sénateurs décident d'envoyer une députation à Carthage (630-694).

Données légendaires et faits militaires sont habilement stylisés — souvent aux dépens de l'histoire. L'ensemble constitue une « ouverture » où se laissent percevoir les thèmes majeurs du poème : cette lutte entre le Bien et le Mal opposera la *fides* des Sagontins et des Romains à la perfidie et à la cruauté des Puniques.

2

La suite des développements du chant 2 n'offre pas la même rigueur que dans le chant 1 où le poète soulignait l'inéluctable nécessité de la guerre. D'évidence, Silius a cherché la diversité, et la partie centrale n'est pas consacrée à des développements épiques.

— Devant Sagonte, une ambassade romaine est refoulée et menacée par Hannibal, dont la démesure éclate dans son invective orgueilleuse contre les envoyés de Rome (25-35) et sa harangue aux troupes puniques (44-53). Suivent deux évocations parallèles : Asbyté, la vierge guerrière ; Mopsus, l'archer crétois. Le mouvement se fait de plus en plus vif jusqu'à la mort d'Asbyté (207). Cette mort provoque l'intervention d'Hannibal : le rythme se précipite dans le récit du combat singulier du chef punique et de Théron (208-263).

— Deux discours ouvrent la seconde partie : au Sénat de Carthage, Hannon dénonce l'ambition d'Hannibal tandis que Gestar exalte le génie surhumain du jeune chef. La discussion se prolonge et Fabius, qui dirige l'ambassade romaine, se résout à la guerre (270-309). Le thème classique du « bouclier » est l'occasion d'un condensé de l'histoire punique (391-456).

— La bataille continue devant Sagonte : une famine atroce tourmente les assiégés (461-474). Malgré les supplications d'Hercule, la *Fides* ne peut rien pour les Sagontins. Junon déchaîne alors Tisiphone qui va affoler les malheureux : toujours plus haletant et plus tragique, le récit, en trois paliers (543 ; 592 ; 680), atteint au comble de l'horreur. D'abord, les divinités malfaisantes suggèrent

aux Sagontins de préférer la mort à la servitude (543-592) : aussi érigent-ils un bûcher où ils entassent leurs richesses (592-608). Puis ils mettent le feu à leur ville, s'entretuent et se jettent dans les flammes (609-680). Le Punique entre dans une ville morte (681-695).

Très habilement, Silius a concentré le dernier quart du chant sur les seuls Sagontins : ceux-ci ne sont pas progressivement anéantis par Hannibal, mais se sont voués eux-mêmes à la mort, dès les vers 459-460. Leur sacrifice ne sera d'ailleurs pas inutile (696-707).

3

Le chant 3 n'offre ni la construction rigoureuse de 1, ni la progression dramatique de 2. Il se place entre la prise de Sagonte et l'arrivée d'Hannibal en Italie et ne contient aucun récit de bataille.

Après la prise de Sagonte, Hannibal envoie Bostar consulter l'oracle d'Hammon sur l'issue de la guerre ; lui-même visite à Gadès le temple d'Hercule et s'étonne du phénomène de la marée (1-44). Il fait ses adieux à son épouse Imilcé et souhaite que leur jeune fils devienne la terreur des Romains (45-157). Poussé par un songe, il se hâte de rassembler son armée (158-213) dont le dénombrement occupe près de deux cents vers (214-414).

Hannibal franchit les Pyrénées, traverse le Rhône et la Durance et, après une ascension très pénible, parvient au-delà des Alpes (415-556). Effrayée par l'arrivée des Puniques en Cisalpine, Vénus fait part de ses craintes à Jupiter, qui l'apaise et lui fait entrevoir la grandeur future de Rome (557-629). Rejoignant Hannibal au pied des Alpes, Bostar lui parle longuement de l'oracle d'Hammon dont il rapporte la réponse.

Une bonne partie du chant 3 est occupée par des développements d'ordre ethnologique ou géographique. Sur le plan militaire, les faits saillants de l'année — 218 étaient le franchissement de deux chaînes de montagnes

et de deux cours d'eau par les troupes puniques : Silius n'y consacre qu'un peu plus de deux cents vers (442-476 ; 477-646), mais de facture particulièrement travaillée.

Le chant est finalement disparate — et peu animé — sauf à partir du vers 477.

4

Ce chant traite des événements de l'hiver — 218-217 et du printemps — 217 et surtout des batailles du Tessin et de la Trébie. Ces deux défaites romaines ont eu lieu dans des conditions très différentes — au dire des historiens — mais le poète les voit plutôt selon les recettes épiques traditionnelles.

Malgré l'effroi causé par l'approche d'Hannibal, Rome se prépare à la guerre (1-53). Parvenu au bord du Tessin, le chef romain et le chef punique haranguent leurs hommes (55-89). Le combat, qui s'engage à la suite d'un présage diversement interprété dans chaque camp, occupe près de quatre cents vers (101-479). Silius passe aussitôt à la bataille de la Trébie (479-699) et adapte à l'histoire la μαχὴ παραποτάμιος homérique : le fleuve veut engloutir l'armée romaine et Vulcain vient dessécher son cours.

Inspiré par un songe que lui envoie Junon, Hannibal franchit l'Apennin (722-762). Des sénateurs de Carthage arrivent et lui demandent de sacrifier son fils aux dieux puniques. Il refuse, assuré que l'enfant sera un jour le rempart de sa patrie (763-829).

5

5 et 6 pourraient s'intituler « Trasimène et ses suites » et ne se rapportent guère qu'aux événements de — 217. L'ensemble, assez cohérent, marque un souci certain de variété.

Après avoir rappelé l'histoire du jeune Trasimène, aimé pour son malheur par une nymphe des eaux (1-23), le poète insiste sur le désordre dans lequel la colonne romaine parvient au bord du lac (24-52) et surtout sur la témérité de Flaminius qui refuse de tenir compte des présages (59-129). Le poète décrit l'armement du consul (130-148) et rapporte sa harangue (148-185).

La bataille s'engage et la douleur des dieux fait prévoir quel en sera l'acharnement (186-208). Au lieu de rapporter les listes de prouesses à un seul combattant, Silius a fractionné le récit du combat en de courtes aristies, celles de Latéranus (267-332), de Mamercus (337-343) et du punique Sychée (457-529) ; ces aristies sont souvent agrémentées par l'évocation d'adversaires rendus singuliers par leur physique, leur armement, leur tactique (469-474 ; 475-516). A l'aristie de Flaminius (376-599), coupée d'épisodes secondaires, répond celle d'Hannibal, que termine l'éloge funèbre de Sychée (588-602).

Un fait historique, le tremblement de terre relaté par Tite-Live, permet à Silius de conférer au cadre de la bataille une véritable ampleur cosmique (611-626). L'ensemble révèle donc beaucoup plus d'originalité que le chant 4.

6

Après le récit du désastre de Trasimène, Silius a voulu exalter l'énergie patriotique : le chant 6 est celui des *exempla* qui vont rendre aux Romains des raisons d'espérer. Sur le champ de bataille, Bruttius enterre son aigle (14-40) ; Laevinus meurt sur le cadavre d'un Nasamon qu'il a déchiré de ses dents (41-53). Serranus, le fils du grand Régulus, est recueilli par Marsus, un ancien centurion de son père qui, en une courte épopée, évoque les hauts faits de celui-ci (140-544) : sa lutte contre le serpent sacré du Bagrada (140-290) ; son engagement contre l'astucieux Xanthippe (295-345) ; sa capture ; sa mission à Rome ; son retour volontaire à Carthage où il doit mourir dans les supplices (346-544).

Aux *exempla* du passé s'ajoutent les encouragements du présent : la foudre de Jupiter interdit au Punique de marcher sur Rome (595-608) et Fabius, descendant d'Hercule, est désigné comme dictateur (609-640).

Les épisodes glorieux de la première guerre punique représentés sur les murs du temple de Literne (693-697) provoquent la fureur d'Hannibal, qui fait incendier le monument (698-716).

7

Avec 7 s'ouvre la « Geste de Fabius » et on a remarqué que le chant commence et finit par l'éloge du dictateur [1].

Un prisonnier romain rappelle devant Hannibal l'origine divine et les exploits des *Fabii* (29-68). Fabius reprend l'armée en main et déjoue la tactique d'Hannibal (116-156). Mais la conduite de la guerre adoptée par le dictateur est peu propice à la relation d'exploits militaires. Silius a donc suppléé à ce manque de matière épique en introduisant dans ce chant des épisodes adventices — parfois assez réussis. La destruction par le Punique des vignobles de Falerne amène l'histoire de Falernus : celui-ci, malgré sa pauvreté, a su recevoir dignement Bacchus et il en est récompensé par le don du vin (162-211). Tite-Live (22, 17) a sans doute inspiré le récit de la charge des bœufs (300-382) portant sur leurs cornes des sarments allumés et semant la panique dans les lignes romaines. La tentative de débarquement — d'ailleurs manquée — d'une flotte carthaginoise près de Gaëte est l'occasion d'un *épyllion* (409-493) : le devin Protée raconte aux nymphes apeurées le jugement de Pâris et leur annonce les vicissitudes de la guerre jusqu'à la destruction de Carthage.

Le dernier tiers du chant 7 relate le désaccord survenu

1. M. Von Albrecht, *op. laud.*, p. 201.

entre Fabius et Minucius, maître de la cavalerie, et qui aboutit à l'exaltation du vieux chef.

8

8 est la continuation de la « Geste de Fabius », mais — toujours faute d'événements militaires — la matière épique reste ténue et le chant se résout le plus souvent en exposés étiologiques ou en *épyllia* [1].

Silius montre d'abord Hannibal paralysé par la tactique de Fabius (1-11) et par les intrigues menées dans sa propre patrie (11-24). Pour rendre confiance au Punique, Junon dépêche auprès de lui Anna, sœur de Didon, qui a été divinisée en Italie. Silius rappelle la mort de la reine (50-66) et le départ précipité d'Anna qui, arrivée dans le Latium, rencontre Énée ; elle lui fait un récit pathétique des derniers moments de Didon (126-154). Craignant la jalousie de Lavinia, Anna a dû disparaître dans la source du Numicius (165-184). C'est de là qu'elle est venue révéler à Hannibal qu'il n'aura plus à affronter Fabius. Rassuré, le Punique harangue ses hommes (232-241).

Du côté romain, c'est Varron, incapable et hâbleur 242-277), qui accède au consulat, au désespoir de Paul-Émile et de Fabius (283-350). L'affrontement est donc imminent — d'où le dénombrement des forces romaines (352-621) qui est l'occasion de développement étiologiques (439-445 ; 470-473, etc.), géographiques (376-382 ; 390-402) et ethnologiques (372-375 ; 418-421). Dans cette galerie des héros se détachent quelques figures illustres : Scaevola (383-389) ; Cicéron (404-411) ; Scipion (546-561) ; Brutus (607-612). Suit la relation des prodiges qui annoncent le désastre (622-655) et que complète une vision prophétique (656-675).

1. Les vers 145-225 qui ne sont pas dans les mss. et qui figurent seulement dans l'édition Aldine de 1523 sont généralement considérés comme suspects.

9-10

Le seul chant 5 avait suffi au récit de Trasimène, mais le désastre de Cannes occupe 9 et près de la moitié de 10 — soit près de mille vers, puisqu'il y faut comprendre le tableau de la déroute finale (10, 309-325).

Deux développements ouvrent cet ensemble 9-10, le plus sombre de tout le poème : la folle assurance de Varron — ce qui deviendra un des thèmes majeurs (cf. 9, 1-7 ; 25-36 ; 632-657, etc.) des deux chants — l'atroce histoire de Satricus, blessé à mort par son fils Solymus. S'apercevant de son crime, celui-ci, avant de se tuer, écrit avec son sang sur son bouclier *Fuge proelia Varro* : les thèmes de la déraison et du massacre dominent le chant 9.

Après cette ouverture, Silius prodigue toutes les recettes épiques. Cette monotonie persiste dans les deux cent cinquante premiers vers de 10. Il s'agit bien de la partie la plus médiocre du poème [1].

Jupiter, qui connaît l'issue de la guerre, doit rappeler Mars qui, sur le champ de bataille, galvanisait la résistance romaine (542-545) ; d'où une nouvelle aristie d'Hannibal (9, 556-569) et une charge d'éléphants — qui contredit les données historiques (9, 570-631). Le dialogue entre Paul-Émile et Varron blessé reprend, à la fin du chant, les thèmes initiaux.

Il y a plus de variété dans 10, malgré un second déchaînement de Vulturne (9, 491-523 et 10, 202-214). La déroute romaine (309-325) est l'occasion d'une peinture du champ de bataille (408-414).

1. Pour M. Von Albrecht (*op. laud.*, p. 204) l'aristie de Paul-Émile (10, 1-82) constituerait une « ouverture » développant le thème de « la vertu romaine au sein de l'adversité ». Mais cette aristie est suivie de celle d'Hannibal, exactement parallèle et d'ampleur identique (92-169), de deux aristies de chefs romains (170-184 ; 215-246) et d'une autre aristie du Punique (247-269).

Mais un espoir demeure pour les Romains. Comme au chant 6, Junon dissuade Hannibal de marcher sur Rome (337-386) : le transfuge Cinna évoque devant le Punique, parmi les *exempla* du passé, Clélie (476-502). La haute figure de Fabius domine la fin de 10, avec le rappel des mesures de mobilisation exceptionnelle (592-658).

11

Le chant 11 ne correspond pas à des faits militaires très précis. A partir de l'année — 216 se livre une guerre d'usure et de diplomatie peu propice aux stylisations épiques. Rome tâche de refaire ses forces et, malgré les défections de Capoue, de Syracuse et de Tarente, de grignoter les positions puniques en Campanie et en Italie méridionale. Silius est donc plus libre d'organiser la matière que dans les parties du poème surchargées d'exploits guerriers.

M. von Albrecht (*op. laud.*, p. 206) voit dans la *fides* le thème majeur de 11. Plus exactement, les deux thèmes de la *fides* et de la *perfidia* se répondent, au moins dans la première partie du chant.

Après le catalogue des villes et des peuples qui prennent le parti d'Hannibal (1-27), Silius place le récit de la trahison des Capouans : c'est leur corruption qui explique leur manquement à la *fides* (28-54) et leur demande incongrue d'élire désormais un des deux consusl. Mais le sénat refuse (55-134) : Décius, héros de la *fides* et partisan de Rome, est chargé de chaînes par le Punique (200-258). Celui-ci est magnifiquement reçu par les Capouans ; la lyre de Teuthras égaie le banquet offert au vainqueur (268-302). Pacuvius détourne son fils Pérolla d'assassiner Hannibal, puisqu'il est leur hôte (303-358).

Le reste du chant 11 fait voisiner les évocations mythologiques et les faits historiques : envoyés à Capoue par Vénus, les Amours doivent amollir le courage des troupes puniques. Teuthras, pendant les réjouissances, célèbre la

gloire de la lyre (434-480). A Carthage, Magon vient annoncer la victoire, mais aussi demander des renforts : un débat très vif l'oppose à Hannon, qui préconise en vain la paix avec Rome (542-611).

Il y a donc quelque variété dans l'organisation de la matière : deux épisodes à fond historique encadrent un développement mythologique et lyrique (368-482).

12

Silius a-t-il voulu faire de ce chant — qui groupe des faits allant de — 215 à — 211 — le sommet de son épopée, en y rassemblant les thèmes majeurs et en y déployant toutes les ressources de son talent ? C'est ce qu'affirme M. von Albrecht (*op. laud.*, p. 39).

La première moitié de 12 est assez décousue : Hannibal, après l'hiver passé à Capoue, reste redoutable ; mais son armée, débilitée par les plaisirs, échoue devant les murs de Naples, de Cumes (68-82) et de Nola (162-194). Silius évoque à ce propos les antiquités de Capoue, l'Achéron et le Vésuve (113-157).

La victoire de Nola va marquer le début du redressement romain qu'affermira la réponse favorable de l'oracle de Delphes (320-341) déclarant que les pires dangers sont désormais passés [1]. D'ailleurs Rome intervient en Sardaigne : le centurion Ennius est sauvé de la mort par Apollon lui-même (377-419). Hannibal doit se détourner de Tarente pour dégager Capoue (497-506).

Le reste du chant est-il le morceau le plus pathétique du poème (12, 507-752) ? Mais alors la maladresse de Silius serait évidente : le lecteur, qui vient de voir, à plusieurs reprises, le Punique mis en difficulté, ne peut ressentir dans la chevauchée d'Hannibal sous les murs

1. 12, 325-326 : *et quicquid duro sub Marte manebat*
exhaustum est nobis
« Tout ce que les rigueurs de Mars nous réservaient, nous avons désormais fini de le subir ».

de Rome « le point culminant de la menace » (M. von Albrecht, *op. laud.*, p. 207). Il nous semble plus probable que Silius a conçu à part un fragment épique « Hannibal devant Rome » dont le début se situerait au vers 479 et qui a été raccordé ensuite aux données chronologiques du chant 12. Après un moment de panique, la population se ressaisit et, par deux fois, Jupiter déchaîne la tempête et la foudre pour éloigner l'ennemi (645-685). Finalement, sur l'ordre de Jupiter, Junon révèle à Hannibal l'hostilité des Dieux et le Punique se retire (686-752).

Il n'y a donc pas dans cet épisode un sommet dramatique. L'équipée d'Hannibal quittant ses bases pour chevaucher autour des murs apparaît comme une péripétie mineure puisque Silius a déjà fait état, au début de 12, du redressement romain [1].

13

Dans le chant 13, Silius paraît partagé entre les exigences de la chronologie propre à une épopée historique et celles de la structure intime de son poème. Le prélude à la « Geste des Scipions » (« geste » qui remplira 15, 16 et 17) occupe plus de cinq cents vers de 13. Les quatre cents vers qui précèdent respectent, tant bien que mal, les données de l'histoire relatives à la reprise de Capoue.

Mécontent de ses hommes, qui ont fui devant la tempête (1-20), Hannibal renonce finalement à attaquer Rome. Le traître Dasius lui raconte l'histoire du Palladium troyen qui protège la Ville (30-77).

1. O. Ribbeck ne perçoit pas dans 12 le sommet du poème : « le chant 11 introduit une pause qui prépare le retournement de la fortune des armes. Le chant 12 présente la victoire de Marcellus à Nola et nous voyons se détourner heureusement de Rome l'effroi provoqué par l'arrivée d'Hannibal devant les portes » (*Histoire de la poésie romaine*, 1892, 3, p. 193). Les faits historiques laissent la même impression : « Cette pathétique aventure n'aboutissait à rien ». E. Païs-J. Bayet, *Histoire romaine*, 1926, I, p. 308.

Capoue est encerclée par Fulvius, et Silius reprend ici les motifs classiques de la guerre de siège et de la bataille (94-255). Traîtres à la *fides*, Virrius et ses complices capouans s'empoisonnent (255-298). L'intervention du dieu Pan sauve la ville de l'incendie (314-347), mais non du pillage (348-360). Les dirigeants coupables sont exécutés ; Tauréa se tue (361-380).

Les événements du théâtre d'opérations espagnol, entre — 219 — 210, ont été jusqu'ici passés sous silence. Silius se borne à relater la mort des deux Scipions (381-384). Pour retrouver leurs ombres, le jeune Scipion va descendre aux Enfers (397-895).

Après l'accomplissement des rites prescrits par la prêtresse d'Apollon (400-434), les ombres apparaissent : Appius expose à Scipion différents modes d'ensevelissement et d'embaumement (471-487) ; la Sibylle prédit la victoire de Rome (497-515) ; elle montre au jeune homme le monde infernal (523-612). La mère de Scipion révèle à son fils son origine divine (613-639). Puis viennent le père et l'oncle, tués en Ibérie, suivis de Paul-Émile, des héros des deux guerres puniques (705-750), d'Alexandre, des personnages de la légende grecque et romaine, de Pompée et de César (762-867). La prêtresse annonce qu'Hannibal n'échappera pas au châtiment (874-893).

La descente aux Enfers est-elle le centre du chant 13 ? C'est ce qu'affirme M. von Albrecht (*op. laud.*, p. 209). On peut y voir aussi le prologue de la « geste » du futur Africain.

14

Parce que la réalité historique s'y prêtait un peu — à condition d'éliminer quelques faits et d'en inventer d'autres — Silius a réalisé dans le chant 14 un ensemble à peu près autonome ; c'est la « Geste de Marcellus en Sicile ».

Une seule mention d'Hannibal s'y rencontre (au vers 981), aucune de Fabius ni de Scipion. Le chant s'ouvre

sur l'invocation aux Muses, traditionnelle au début d'un poème (1-10) ; suit la description géographique de l'île et l'évocation de ses antiquités (11-78).

Au règne bienfaisant d'Hiéron succède la tyrannie de Gélon dont les excès provoquent une révolte (79-109). Marcellus débarque, bat les Siciliens et bloque Syracuse. Silius dénombre les villes siciliennes qui se rangent dans chaque parti (192-276). Le schéma épique du siège est enrichi des inventions d'Archimède, dont le poète célèbre le génie (338-352). Après les opérations sur terre — qui cadrent à peu près avec la réalité historique — Silius a placé un combat naval purement imaginaire (353-579) et le tableau de la peste qui décime assiégés et assiégeants (580-616). La prise de Syracuse est l'occasion d'évoquer les splendeurs de la ville (617-688). La fin du chant vante la *clementia* de Marcellus, au mépris de l'histoire.

Cette courte épopée — un peu alourdie par les développements étiologiques et géographiques — reste assez bien organisée. Il est vrai que la vérité, malmenée dans les trois cents premiers vers, est complètement faussée dans 353-579. Mais on rencontre quelques hors d'œuvre brillants : l'éloge funèbre de Podoètès (492-515), l'histoire de Daphnis (462-476), la mort du marin Polyphème (527-542). L'ensemble est caractéristique du mode de composition, souvent lâche, de Silius et de son aisance dans les morceaux courts.

15

15 est rempli par des événements très divers : le chant constitue le début de la « Geste de Scipion », qui avait eu pour prologue 13, 397-895 ; mais il contient aussi l'épilogue de la « Geste de Marcellus ». Ayant à traiter des faits survenus entre — 211 et — 207, en Espagne, en Macédoine et en Italie, le poète donne l'impression de se hâter. Aussi, malgré le nombre et l'importance des faits militaires (batailles de Baecula et du Métaure,

reprise de Tarente), récits et tableaux épiques n'ont ici qu'une place restreinte.

Sans donner de détails sur les opérations menées en Espagne jusqu'en — 211, le poète indique la situation critique des Romains et les ambitions de Scipion. Celui-ci, sollicité tour à tour par la Vertu et la Volupté (92-128), opte pour la Vertu, puis demande et obtient le haut commandement en Ibérie. Il fait voile vers Tarragone ; sur le conseil de son père qui lui est apparu en songe, il attaque directement Carthagène, s'en empare (207-263) et se conduit en vainqueur généreux (268-285). Philippe de Macédoine, allié des Puniques, est rapidement réduit à demander la paix (287-319). En treize vers est rapportée la prise de Tarente par Fabius. Un court fragment d'épopée relate la mort de Marcellus et de son fils, tués en Apulie (334-396) : il ne manque ni les présages, ni l'éloge funèbre. Ainsi prend fin la « geste » qui occupait l'essentiel de 14.

Le vers 399 nous ramène en Espagne ; le récit de la bataille de Baecula (435-492) offre une utilisation assez discrète des thèmes traditionnels. Pendant ce temps, Hasdrubal a franchi les Pyrénées et les Alpes (493-799) pour tenter de rejoindre son frère. Averti, Ti. Claudius Nero accourt vers le Nord de l'Italie et se joint à Livius Salinator (560-812) : le tableau du combat du Métaure n'occupe pas deux cents vers (626-812).

La vraisemblance chronologique interdisait à Silius de consacrer ce chant au seul Scipion : il n'y pouvait oublier les autres chefs romains. C'est donc dans 16 et 17 que se rencontrera l'essentiel de la « Geste des Scipions ».

16

Sur les sept cents vers de ce chant, près de trois cents sont consacrés aux Jeux Funèbres donnés en l'honneur des Scipions et une centaine au débat qui oppose Fabius et Scipion devant le Sénat. Il ne reste donc que trois cents vers pour les faits d'ordre militaire ou diplomatique.

La place accordée au futur Africain est d'autant plus importante qu'on approche de la victoire finale. Dans 16, il n'est guère question que de lui. Après avoir montré Hannibal retranché dans le Bruttium, paralysé, mais toujours redoutable, Silius raconte la bataille d'Ilipa (28-114) et note la capture d'Hannon — qu'il attribue à Scipion lui-même (72-77). Cinq vers suffisent pour évoquer la défaite et la retraite de Magon qui partageait avec Hannon le commandement en Espagne (23-27).

Après le succès remporté à Ilipa, Scipion rend visite à Syphax, qui finit par choisir l'alliance romaine (170-274). Les Jeux Funèbres — qui ont un fondement historique — sont traités selon les modèles homérique et virgilien (284-574). Le projet de Scipion de porter la guerre en Afrique donne lieu à deux suasoires parallèles, l'une de Fabius, l'autre de son jeune rival (604-644 ; 645-697) qui l'emporte. Pressé d'en finir, Silius n'a retenu des faits que ce qui pouvait magnifier son héros.

17

Le duel entre Rome et Carthage est devenu peu à peu un duel entre Rome et Hannibal et, finalement, entre Scipion et Hannibal. Le chant 17 offre une ouverture religieuse en deux temps :

1-48 : arrivée à Rome de la statue de Cybèle et proclamation de la vertu de Claudia.

49-58 : *omen* des aigles qui précèdent la flotte romaine voguant vers l'Afrique.

Ainsi commence le chant qui retrace l'affrontement définitif entre la *fides* et la *perfidia*, dont le début du poème annonçait la lutte. Syphax, l'allié félon, a trahi Rome pour Sophonisbe (59-75) ; il a repoussé les avertissements de Scipion : son camp est incendié ; lui-même est vaincu et fait prisonnier (121-142).

Des envoyés de Carthage se rendent en Italie pour rappeler Hannibal en Afrique. Un songe fait pressentir au chef punique la revanche de toutes les défaites romaines

(158-169). Après avoir maudit ses adversaires personnels (184-200), il quitte l'Italie, puis tente d'y revenir ; il faut que Neptune déchaîne une tempête pour interdire ce retour (201-291).

La composition de 17 paraît fiévreuse et heurtée [1] et on peut admettre une lacune entre 290-291. Aussitôt après l'évocation de la tempête, Silius a placé une longue harangue du Punique, où sont amèrement rappelées les victoires passées (292-336). La défaite de Carthage est désormais inévitable : Jupiter la fait accepter par Junon (341-384).

Quant à l'affrontement suprême, Silius l'a considérablement stylisé (385-664). Junon doit susciter un fantôme de Scipion pour éviter un combat singulier entre les deux chefs (597-617). C'est le désastre pour Carthage, dont la flotte est détruite (618-624). Scipion, suivi du cortège des vaincus, célèbre son triomphe (626-654).

La fin du chant semble écourtée et passe sous silence des événements notables. La maladie a peut-être interdit à Silius de donner au poème une conclusion moins hâtive : par là s'expliqueraient aussi le caractère schématique et scolaire du récit de Zama et les entorses faites à l'histoire.

***

Les *Punica* offrent donc quelques ensembles auxquels le poète a visiblement voulu conférer une unité d'inspiration et de mouvement : ainsi « la Geste de Sagonte » dont la concentration et la progression dramatiques font des chants 1 et 2 la partie la plus réussie de l'œuvre. Ce siège qui a duré plus de huit mois et dont les péripéties ont terrifié l'Antiquité, comme l'atteste Saint Augustin (*Ciu.* 3, 20-21), pouvait constituer le sujet d'une courte épopée. C. W. Mendell (*op. laud.*, p. 98) écrit très justement que, si l'auteur était mort après avoir terminé cette partie, « on le saluerait comme un génie prématurément disparu ». Faute de matière épique, la « Geste de Fabius » dans 7-8 est beaucoup plus lâche, et

1. Cf. *infra*, p. LIV.

pourvue de développements adventices ; assez pauvre, la « Geste de Marcellus » (14 et 15, 334-396) reste artificielle. Plus animée, la « Geste de Scipion » (15, 16, 17) est habilement centrée autour du vainqueur d'Hannibal, mais au prix d'omissions et de stylisations trop évidentes. Une autre « geste » est assez réussie mais demeure à l'état de « condensé », celle de Régulus, racontée par un ancien centurion (6, 140-554).

LES SOURCES DE SILIUS ITALICUS

La seule analyse des *Punica* permet de relever des libertés notables prises avec l'histoire. Cette première remarque doit tempérer les conclusions de la rituelle *Quellenforschung* et il convient de souligner aussi notre incertitude quant aux méthodes de travail des anciens en face de leurs documents [1].

1. — Silius et Tite-Live

Le poète disposait, s'il le désirait, de sources surabondantes et il est douteux qu'il les ait toutes intégralement consultées. Les historiens propuniques, Philinos, Silénos, Sosylos et Chéréas ne s'accordaient guère aux tendances essentielles de son œuvre, mais il a pu s'inspirer des annalistes romains qui les avaient connus, comme Fabius Pictor ou Coelius. La critique moderne a d'abord été tentée de voir dans la troisième décade de Tite-Live la source unique des *Punica*. Les éditeurs et commentateurs de la fin du xviiie siècle (Ernesti, Ruperti), l'historien Niehbur ont souligné les ressemblances entre les deux textes [2]. D'ailleurs l'inspiration patriotique et morale de cette histoire, la présentation littéraire de « la

1. Cf. E. Païs-J. Bayet, *op. laud.*, p. 399-401 et notamment p. 400 : « Qui peut savoir comment Tite-Live a travaillé ? »
2. C'est ce que rappelle A. Klotz au début de son article *Die Stellung des Silius Italicus unter den Quellen zur Geschichte des zweiten punischen Krieges*, in *Rheinisches Museum*, 82, 1953, p. 1-34.

décade de la guerre d'Hannibal, si fortement construite et équilibrée » (J. Bayet, Tite-Live, *Hist. rom.* 1, *introd.*, p. 65), en faisaient une source de choix pour un lettré et un admirateur des vertus de l'ancienne Rome. La richesse de l'apport livien a été étudiée de près par W. Cosack (*Quaestiones Silianae*, Diss. Halle, 1844) et par E. Wezel (*De C. Silii Italici cum fontibus tum exemplis*, Diss. Leipzig, 1873). Or Tite-Live a pu précisément dispenser Silius — qui semble n'avoir pas procédé à une recherche originale — de recourir à toutes les sources possibles de la guerre. Tite-Live donne d'ailleurs plus de renseignement que Polybe « dans la troisième décade et particulièrement dans les livres 21 et 22 » (R. Jumeau, *Hommages à J. Bayet* in *Latomus*, 70, 1964, p. 315). On sait en effet que, pour cette partie de son œuvre, « Tite-Live avait la chance de trouver l'essentiel de son travail déjà fait par Coelius Antipater, dont le *Bellum Hannibalicum* avait joui d'un grand prestige ... Par l'intermédiaire de Coelius avait pu passer chez Tite-Live ce que l'auteur du *Bellum Hannibalicum* avait retenu et de Silénos et de Fabius » (R. Jumeau, *op. laud.*, pp. 325-330). Coelius prenait en effet son bien « soit chez Silénos, pour les événements dont l'initiative appartenait surtout aux Carthaginois, soit chez Fabius, lorsqu'il voulait savoir comment on voyait les événements dans le camp romain » (R. Jumeau, p. 331). Silius a donc profité de l'apport de Coelius à travers Tite-Live et son projet correspondait exactement, semble-t-il, au titre adopté par l'annaliste. Mais il est douteux, comme l'a remarqué A. Klotz (*Rheinisches Museum*, 82, 1933, p. 32) qu'il ait eu directement recours à Coelius.

Il existe cependant des divergences notables entre Tite-Live et les données des *Punica* : Silius fait participer le consul Scipion (grièvement blessé le 1er Décembre — 217 au Tessin) à la bataille de la Trébie (4, 621), le 26 décembre, alors qu'il a dû demeurer dans son camp (Tite-Live 21, 56, 10). Le tableau de cette bataille ne fait, dans les *Punica*, aucunement ressortir les fautes du consul Sempronius Longus, (cf. *Infra*, p. LXXII) que Tite-

Live ne manque pas de relever (21, 54, 1-4) ; les données géographiques relatives au désastre de Trasimène sont inexactes (cf. *infra*, p. XLV) au point de rendre inintelligible les manœuvres. A Cannes apparaissent les éléphants (9, 570-586) qu'Hannibal ne possédait plus à cette date ; mais Silius oublie de faire mention de ces animaux à Zama, où ils ont pourtant été mis en ligne (Tite-Live 30, 34, 15 ; 35, 3). Le combat naval décrit dans 14, 353-579 n'est présenté par Tite-Live que comme une éventualité (25, 27, 10-12) qui ne s'est pas produite puisque Bomilcar et Épicydès ont fui à l'approche de l'escadre romaine. Tite-Live n'a jamais parlé des peintures du temple de Literne qui évoquaient la première guerre punique et qu'Hannibal aurait fait brûler (*Pun.* 6, 693-716).

Certains personnages historiques ont, dans les *Punica*, un rôle qui n'apparaît nulle part ailleurs : Silius exalte la valeur du fils de Fabius (7, 705-729) sans que le récit de Tite-Live l'y autorise (24, 9, 7 ; 12, 6 ; 43) ; il fait de même pour le fils de Marcellus (15, 343-380) alors que l'historien se borne à relater la blessure reçue par le jeune homme dans l'engagement où son père a trouvé la mort (27, 27, 7) : ainsi se constitue une galerie de trois fils de héros, dont le premier en date est le jeune Scipion (*Pun.* 4, 417-479) qui aurait sauvé son père au Tessin, selon une tradition à peine suggérée par Tite-Live (21, 26, 10). Magon, dans le poème, tient une place de tout premier plan, notamment en Espagne (3, 240 sqq.), à Trasimène (6, 60), dans 7, 329, où il conseille à Hannibal d'attacher des branchages aux cornes des bœufs et de les allumer pour affoler les bêtes qui seront lancées contre la ligne romaine et dans 11, 545 où il attaque Hannon devant le sénat de Carthage, alors que Tite-Live fait état d'une altercation entre Hannon et Himilcon. Certaines de ces divergences peuvent s'expliquer par les traditions du genre épique et par le projet même de Silius ; c'est ce qu'a mis en valeur le travail, d'une singulière richesse, de L. Bauer : *Das Verhältnis der Punica des Silius Italicus zur dritten Dekade des Titus-Livius* (Diss. Erlangen, 1883).

2. — Silius et Valerius Antias

Mais d'autres points de divergences ne relèvent pas de cette explication : ils avaient été d'abord soulignés par J. Schlichtheisen (*De fide historica Silii Italici quaestiones selectae*, Diss. Heidelberg, 1881) et A. Kerer (*Ueber die Abhängigkeit des C. Silius Italicus von Livius*, Progr. Bozen, 1880-1881). Sans tenir compte de l'inévitable stylisation littéraire, M. Heynacher (*Ueber die Quellen des Silius Italicus*, Diss. Iéna, 1874) avait même dénombré 66 (!) désaccords entre les *Punica* et l'œuvre livienne. La question était ainsi posée d'une seconde source éventuelle du poème et les points de divergence constitueraient autant d'affleurements nous permettant, d'après M. Heynacher, de saisir un apport annalistique non négligeable ; ainsi s'explique le titre du second travail du même Heynacher : *Die Stellung des Silius Italicus unter den Quellen zum zweiten punischen Kriege*, Berlin, 1878). Plus d'un demi-siècle plus tard, cette recherche a été reprise par A. Klotz (*Die Stellung des Silius Italicus unter den Quellen des zweiten punischen Krieges*, in *Rheinischen Museum*, 82, 1933, pp. 1-34 ; *R.E.*, *s.u.* Silius Italicus, col. 77-91). A. Klotz rapproche les divergences entre Silius Italicus et Tite-Live des textes d'historiens postérieurs à Silius et dont il est invraisemblable qu'ils aient été inspirés par le poète. Or, dit A. Klotz (*Rhein. Mus.*, 82, p. 24), Silius n'a pas choisi ces versions divergentes pour elles-mêmes, ni à partir d'indications fournies par Tite-Live : elles proviennent donc d'un autre ouvrage que Silius consultait en même temps que la troisième décade pour telle ou telle partie de son œuvre. Ce recours à une autre source est d'autant plus évident que les divergences portent sur des faits moins importants. Les rapprochements autorisent à penser que cette source secondaire était l'œuvre de Valerius Antias — qu'ont utilisée, directement ou non, Denys d'Halicarnasse, Valère Maxime,

Plutarque et Appien. Valerius Antias aurait inspiré Silius dans le portrait d'Hannibal (1, 144-150), certains détails du siège de Sagonte (la contrevallation construite par Hannibal, évoquée dans 1, 327 sqq. et dont Tite-Live ne dit rien, le rôle des femmes de Sagonte, marqué par Silius dans 2, 571 sqq.), dans le récit de la prise de Carthagène, l'arrivée de la *Magna Mater* (17, 1-47) et la bataille de Zama. Un des rapprochements les plus éclairants entre Silius et les historiens postérieurs à lui et qui auraient eu recours à Valerius Antias est celui qu'établit A. Koch (*R.E.*, *loc. laud.*, col. 87) : avant Cannes, le sénat de Carthage, poussé par Hannon, refuse des secours à Hannibal en prétextant qu'il n'a connu que des succès et ne doit plus rien réclamer. Tite-Live ne relate pas le fait ; chez Appien, le clan d'Hannon déclare (*Hann.*, 16) « que les vainqueurs ne demandent pas d'argent, mais en envoient dans leurs pays » [1]. Il n'est pas interdit de percevoir un écho de cette opposition à Hannibal dans *Pun.* 8, 21-24. :

« En outre, le fléau des luttes intestines et la jalousie de ses concitoyens avivaient son amertume : toujours hostile aux entreprises du général, Hannon empêchait le sénat de lui envoyer des renforts ou de l'aider de quelque subside » [2].

Heynacher, dans la *Dissertation* indiquée ci-dessus, avait songé à Fabius Pictor, mais Valerius Antias a, comme d'autres annalistes, subi l'influence de Fabius (cf. A. Klotz, *op. laud.*, p. 33). Silius a dû utiliser Valerius ainsi que l'avait fait Tite-Live lui-même : celui-ci malgré les reproches de fantaisie (33, 10, 8) ou de naïveté qu'il lui adresse (38, 43, 1), le cite plus de trente fois, et plus fréquemment qu'aucun autre annaliste. Les

1. τῶν νικώντων οὐκ αἰτούντων χρήματα, ἀλλὰ πεμπόντων ἐς τὰς πατρίδας.

2. *his super internae labes et ciuica uulnus*
inuidia augebant : laeuus conatibus Hannon
ductoris non ulla domo summittere patres
auxilia aut ullis opibus iuuisse sinebat.

conclusions de Volkmann dans la *R.E.* (*s.u. Valerius Antias*, col. 2313-2340) rejoignent et précisent celle de A. Klotz. L'ouvrage de J. Nicol (*The historical and geographical sources used by Silius Italicus*, Oxford, 1936) constitue une synthèse parfaitement informée des recherches de Heynacher, Schlichtheisen et Bauer. L'auteur ne s'interdit pas de signaler à l'occasion les sources proprement littéraires, (cf. pp. 10, 16, 30, 86 etc.), mais l'apport essentiel de J. Nicol nous paraît concerner les données géographiques qui ont pu inspirer les *Punica* (cf. *infra*, pp. LXXIV sqq.). J. Nicol ne fait état ni de l'article consacré à Silius par A. Klotz dans la *R.E.*, ni de l'étude, indiquée ci-dessus, parue dans le *Rheinisches Museum*, 82, ni du travail de Volkmann. Mais il aboutit à des conclusions identiques à celles des deux autres chercheurs : pas plus que A. Klotz (*Rhein. Mus.* 82, p. 32), J. Nicol (pp. 123-124) ne pense que Silius ait eu directement recours à Coelius Antipater.

3. — Le problème des rapports avec Polybe.

Pour la science moderne, l'historien grec constitue une source irremplaçable et, selon toute apparence, Tite-Live l'a utilisé, au moins pour les derniers livres de la troisième décade. Or aucune preuve indiscutable ne peut être avancée de son utilisation par Silius (cf. J. Nicol, *op. laud.*, p. 124). Sur le plan général, Polybe n'est jamais dupe de la version romaine de l'histoire qui veut que la guerre ait été cherchée par les Barca et imposée par eux au sénat de Carthage (Pol. 3, 1, 8). Il parle bien (*ibid.*) de l'ambition d'Hasdrubal mais, au contraire de Silius (1, 144-150), il ne le dépeint pas comme un tyran sanguinaire. Les épisodes les plus importants du conflit offrent des désaccords flagrants entre Polybe et Silius. Sans méconnaître la difficulté du passage des Alpes, Polybe (3, 47, 6) déclare que cette traversée a été pratiquée par les Celtes et ne constitue pas une entreprise surhumaine — ce qui est à l'opposé des exagéra-

tions épiques de *Pun.* 3, 146 sqq. (cf. J. Nicol, p. 25) ; à Trasimène, Silius fait une rapide mention de la brume (5, 34-37), alors que Polybe y insiste (3, 84, 1-2) et déclare que l'ennemi surgit soudain du brouillard et que « comme la visibilité était encore faible, centurions et tribuns ... n'arrivaient même pas à voir ce qui se passait ». Mêmes divergences sur le trajet suivi par le Punique après Trasimène (cf. J. Nicol, pp. 35, 88-89) et sur la bataille de Zama (cf. J. Nicol, p. 121).

Silius a-t-il connu Polybe par un résumé de son œuvre, ou à travers Valerius Antias, si nous admettons que l'annaliste a utilisé l'historien grec (cf. Gelzer in *Gnomon*, 18, 1942, p. 227) ? Il est malaisé de répondre, mais, aux divergences signalées ci-dessus s'ajoutent deux présomptions qui nous paraissent décisives et permettent de conclure par la négative. L'une est l'erreur commise par Silius quant à la place du lac Trasimène ; il le situe à gauche de la colonne romaine (4, 4, *at parte e laeua*) qui vient de s'engager entre les hauteurs de Cortone et la nappe d'eau. Tite-Live [1] n'est pas très précis : « un endroit qui se prêtait naturellement à une embuscade, là où la base des monts de Cortone est le plus proche du lac Trasimène » (22, 4, 2) ; mais Polybe est formel (3, 3, 82, 9) : « Hannibal poursuivait son avance à travers l'Étrurie en direction de Rome, avec, à sa gauche, la ville et les montagnes de Cortone, et, à sa droite, le lac Trasimène » [2]. Est-il vraisemblable que Silius, qui allait raconter le premier des grands désastres romains, ait commis pareille erreur s'il avait consulté Polybe ? Et, si cette source lui était familière, n'était-ce pas précisément l'occasion d'y recourir ?

L'autre présomption tire sa force de l'inspiration générale des *Punica*. Selon Polybe (9, 24, 6) un des

1. *et iam peruenerant ad loca nata insidiis, ubi maxime montes Cortonenses Trasumennus subit.*

2. Ὅ γε μὴν Ἀννίβας... ὡς πρὸς τὴν Ῥώμην προῄει διὰ τῆς Τυρρηνίας εὐώνυμον μὲν πόλιν ἔχων τὴν προσαγορευομένην Κυρτώνιον καὶ τὰ ταύτης ὄρη, δεξιὰ δὲ τὴν Ταρσιμένην καλουμένην λίμνην.

membres de l'état-major punique aurait déclaré que le meilleur moyen de ravitailler régulièrement l'armée au cours de sa marche d'Espagne en Italie serait « d'apprendre aux troupes à se nourrir de chair humaine et de les accoutumer à cette nourriture »[1], mais Hannibal lui-même n'aurait pu se résoudre à cette solution. Sans doute s'agit-il là d'une invention de la propagande romaine, mais, dans son désir de noicir systématiquement le Punique, Silius — s'il avait connu ce texte — l'aurait exploité, sinon pour mettre au compte d'Hannibal une atrocité supplémentaire, du moins pour étayer plus fortement encore le grief de *crudelitas* si souvent avancé contre l'adversaire. Ainsi, et bien qu'un faisceau de présomptions ne fasse pas preuve, il semble improbable que Silius ait eu directement recours à Polybe[2].

4. — L'EXEMPLE D'ENNIUS

Les *Annales* d'Ennius pouvaient-elles constituer, pour Silius, une source de renseignements historiques ? Certains ont nié, même au plan littéraire, toute influence d'Ennius dans les *Punica* ; ainsi G. Furstenau : *De Silii Italici imitatione quae fertur Enniana* (Diss. Berlin, 1916). Un argument de bon sens suffit à établir le contraire. Il n'est pas concevable qu'un écrivain aussi « réactionnaire » que l'auteur des *Punica* ait pu ignorer l'œuvre du poète prestigieux qui avait pris part à la campagne de Sardaigne et dont il exalte la gloire dans 12, 387-419. C'est ce qu'a souligné M. Werner Sürbaum (*Ennius* ; *Entretiens de la fondation Hardt*, 17, 1972,

1. διδάξαι δεῖν, ἔφη, τὰς δυνάμεις ἀνθρωποφαγεῖν καὶ τούτῳ ποιῆσαι συνήθεις.

2. Notre conclusion peut s'autoriser des réserves formulées à propos de Tite-Live lui-même : « La diversité des modes d'utilisation de Polybe dans le récit de la seconde guerre punique est telle que nul ne peut prouver à coup sûr en quel endroit Tite-Live a eu le texte grec sous les yeux » (J. Bayet, *Tite-Live, I*, Introd., p. XXIX).

p. 312, n. 1) [1]. Mais il ne nous reste pas six cents vers complets des *Annales* et les *Punica* contiennent plus de douze mille vers. Il n'est donc pas étonnant que nous soyons hors d'état de juger et des emprunts historiques et des imitations littéraires. Le récit de la seconde guerre punique ne représentait, chez Ennius, que le neuvième de l'étendue des *Punica.* Silius a pu emprunter des vers en les détachant de leur ensemble originel — mais aucun rapprochement ne semble convaincant. Contre Wesel, Heynacher, Norden (*Ennius und Vergil*, p. 119, n. 1) et Vahlen (*Ennianae poesis reliquiae* [2], Praef., p. 77) minimisent l'apport d'Ennius, dans l'état actuel de nos connaissances, sur le plan littéraire. Sur le plan de l'histoire, J. Nicol les rejoint (pp. 124-125). Mais c'est la manière même d'Ennius qui a pu influencer Silius. Comme lui, il a choisi, pour son épopée, la forme d'une narration continue. Et il trouvait aussi dans les *Annales*, authentifiées en quelque sorte par le poète-soldat, les images classiques de la guerre, les motifs traditionnels qu'il allait employer lui-même à satiété. Ennius lui fournissait non l'histoire, mais la stylisation de l'histoire.

5. — Les sources possibles des 17 chants.

L'identification des sources du poème est souvent malaisée : en raison de l'ample culture de Silius, l'inspiration purement littéraire et les données exactes s'entremêlent. On peut tenter néanmoins, à la lumière des travaux déjà cités, d'indiquer les fondements historiques des divers chants ou groupes de chants.

Dans 1 et 2, Tite-Live n'est pas la source essentielle. Pour les événements d'Espagne, Silius a eu recours à une source annalistique, vraisemblablement Valerius Antias

1. Sur les circonstances historiques qui ont pu être à l'origine de l'épisode d'Ennius dans 12, 387-419, cf. Werner Sürbaum, *Entretiens de la fondation Hardt*, 17, p. 155-162 et 328.

qui s'inspirait ici de Fabius Pictor : ainsi pour le portrait d'Hannibal 1, 147-199, pour l'histoire de la fondation et du siège de Sagonte 1, 298-327. (Cf. A. Koch, *R.E.*, *loc. laud.* col. 89 et J. Nicol, pp. 21-24).

Les chants 3 et 4 offrent plus de divergences encore. Silius est plus précis que l'historien dans la description du franchissement du Rhône et du passage des Alpes (3, 466 sqq.). Ce dernier épisode pose de nombreux problèmes, souligne J. Nicol (p. 25). Tite-Live ne semble pas avoir fourni grand'chose ; d'ailleurs « la confusion des données dans son récit de la traversée des Alpes... est toute scandaleuse », au jugement de J. Bayet (Tite-Live, I, Intr. p. XXII, n. 5). Il contamine deux versions du trajet d'Hannibal, tandis que Silius suit la même tradition annalistique que Polybe — sans donner exactement les mêmes renseignements que ce dernier. Le tableau de la bataille de la Trébie est la combinaison d'une source annalistique et de la μαχὴ παραποτάμιος homérique.

Dans 5, 6 et 7, les points de ressemblance avec Polybe, Appien et Dion Cassius font penser à une source annalistique, mais les concordances avec Tite-Live sont nombreuses. Dans 5, 59 sqq., l'énumération des présages semble exclure (cf. J. Nicol, p. 32) le recours à Coelius. On peut donc songer à Valerius Antias, qui aurait également fait mention des secours envoyés par Syracuse (5, 489 sqq.) dont ne parlent ni Tite-Live ni Polybe (cf. J. Nicol, p. 34). La même source aurait été utilisée pour le récit de Trasimène et pour le trajet suivi par Hannibal après sa victoire (6, 641 sqq.). La notation du désarroi du chef punique devant la tactique de Fabius n'est pas chez Tite-Live, mais se rencontre à la fois chez Silius (7, 285) et chez Appien (*Hann.*, 14) et pourrait ainsi remonter à Valerius Antias. Le désir d'exalter le héros de la « Geste de Fabius » a pu engager Silius à recourir à cet annaliste, qui suivait Fabius Pictor (cf. J. Nicol, p. 40). Au même annaliste serait due dans 8, 20-24 la mention des intrigues d'Hannon contre Hannibal et du rôle de Servilius (8, 665 ; 9, 272 ; 10, 222) qu'offre aussi Appien (*Hann.*, 16).

Dans le récit de Cannes, la disposition de la ligne punique chez Silius diffère de celles que rapportent Tite-Live et Polybe (cf. A. Klotz, *op. laud.*, p. 33 ; J. Nicol, p. 41-42) : Magon commande l'aile droite (9, 229) comme le dit aussi Appien (*Hann.* 20) alors que Tite-Live y place Maharbal (22, 46, 7). Cette divergence peut être imputée à une source commune à Silius et à Appien. Tous deux notent les effets désastreux du Vulturne (9, 506 sqq.) sur les combattants romains. D'après Volkmann (*loc. laud.*), l'indication de l'attitude de Fabius après le désastre (10, 615) a pu se trouver chez Valerius Antias.

Les sources sont encore moins nettes pour 11-16 : les dix premiers chants du poème étaient consacrés à un peu plus de deux ans d'histoire, tandis que les quatorze années suivantes, qui intéressent les campagnes d'Italie, de Sardaigne, de Macédoine, d'Espagne et d'Afrique, occupent seulement sept chants. La condensation des faits ne permet guère de confrontation de détail et les divergences entre Silius et Tite-Live sont moins nombreuses et moins probantes (cf. J. Nicol, p. 47). D'ailleurs, pour la même période, l'œuvre de Polybe est plus fragmentaire et se prête mal à des comparaisons. Néanmoins, le recours de Silius à une source annalistique reste probable. Dans 11, les divergences entre le poète et Tite-Live sont minimes, sauf dans le récit de l'ambassade envoyée à Rome par les Capouans (11, 59 sqq.), qui peut provenir de Valerius Antias — comme la version qui est donnée de la mort de T. Sempronius Gracchus (12, 475-478). C'est aussi au compte d'un annaliste qu'il faut mettre l'épisode du Palladium raconté à Hannibal par Dasius (13, 30-87) ; la matière des trois cents vers qui suivent est un résumé assez infidèle de Tite-Live 26, 12-15. Valerius Antias peut avoir fourni les renseignements relatifs à la mort du père de Scipion (Volkmann, *loc. laud.*) contenus dans 13, 671-686 ; il en est de même pour la puissance, singulièrement exagérée, de la *manus ferrea* imaginée par Archimède (14, 320-335) et dont Tite-Live offre une description plus mesurée dans 24, 34, 10 (cf. J. Nicol, p. 48-49).

Pour 15 et 16, Silius a pu également avoir recours à Valerius Antias, notamment dans les vers (15, 254 sqq.) qui traitent des décorations remises aux meilleurs soldats après la prise de Carthagène — récit tout différent de Tite-Live 26, 48 (cf. J. Nicol, pp. 49-50). D'ailleurs Tite-Live semble devoir à Valerius Antias beaucoup de renseignements concernant les opérations menées en Espagne : dans 15, 232, Silius fait mention d'un des chefs puniques de Carthagène, nommé Aris. Or Tite-Live (25, 49, 5) indique précisément que ce nom est livré par Valerius Antias. Il faut noter les divergences entre Silius et Tite-Live dans le récit de la bataille de Baecula (Tite-Live 28, 14-16 ; *Pun.* 16, 80-114).

L'arrivée à Rome de la *Magna Mater* (17, 23-45) proviendrait, d'après Volkmann (*loc. laud.*), de Valerius Antias. Les faits militaires de — 203 — 202 sont souvent schématisés ou omis dans le dernier chant. Le combat singulier qui a failli opposer, à Zama, Scipion et Hannibal (17, 509-531) provient-il de l'annaliste ou du thème traditionnel du « guerrier ravi par un dieu » ? Nous n'en saurions décider, puisque le récit de la bataille demeure, dans son ensemble, assez scolaire.

DE L'HISTOIRE A L'ÉPOPÉE

L. Bauer conclut son étude sur les rapports de Tite-Live et de Silius en refusant au poète, comme l'avaient fait W. Cosak et J. Schlichtheisen (cf. *supra*, p. XLII) toute *fides historica*. Le jugement est un peu sévère, mais il faut reconnaître que Silius a usé de ses sources avec beaucoup de liberté ; le désir de variété, la stylisation littéraire, les exigences du genre l'ont amené, en face de la tradition, à condenser, à déplacer, à inventer et même à omettre.

Pour éviter ce qui pourrait passer pour des redites, il simplifie les faits qui se sont réellement déroulés :

Hannibal a tenté par deux fois de franchir l'Apennin et a d'abord abouti à un échec (Tite-Live 21, 58 ; 22, 12) ; Silius ne parle que d'un seul trajet du Punique (4, 739-762) et insiste sur l'endurance d'Hannibal qui a contracté une ophtalmie. Le poète évite ainsi de se répéter dans le récit du franchissement des trois montagnes par l'armée carthaginoise : au passage des Pyrénées, il substitue l'épyllion pathétique de Pyréné séduite par Hercule (3, 415-441) et il peut ainsi consacrer un plus long développement (3, 477-556 ; 630-646) à la traversée des Alpes. Ce morceau offre certains détails indiqués par Tite-Live à propos des Alpes elles-mêmes (21, 33-37) et des Apennins (21, 58). Des deux batailles livrées près de Gereonium en — 217 (Tite-Live 22, 24, 4-10 ; 28-29) Silius ne retient que la seconde, toute à la gloire de Marcellus (7, 567) et dont il exagère notablement l'importance. Les deux combats qui ont eu lieu en Sardaigne en — 215 (Tite-Live 23, 40, 4-10) sont réduits à un seul (12, 342 sqq.) ; même réduction des trois engagements devant Nola (Tite-Live, 23, 16, 8 ; 43-46 ; 24, 17) à un seul (12, 161-294).

D'ailleurs Silius ne s'astreint guère à respecter la chronologie. Au début de 2, il parle d'une ambassade romaine envoyée à Hannibal pendant le siège de Sagonte alors que les envoyés de Rome ont tenté de traiter avec le Punique deux ans auparavant, en — 220, et à Carthagène. Selon Tite-Live (22, 37, 7), les secours fournis aux Romains par les Syracusains sont arrivés après Trasimène : Silius dit qu'ils ont pris part à la bataille (5, 489). Il place l'échec d'Hannibal devant Naples (12, 127 sqq.) en — 217, après la démoralisation de l'armée punique à Capoue. Or cet échec se situe en — 216 (Tite-Live 23, 1, 6-10). Dans 12, 390 sqq., Silius montre Ennius faisant campagne en Sardaigne, mais c'est en — 205 que Caton, questeur, a emmené le poète avec lui.

Ailleurs, la réalité historique est omise ou simplifiée — ainsi dans tout ce qui concerne l'affaire de Sagonte (cf. notes *ad loc.*). Dans 12, 341, Silius passe brusquement du théâtre d'opération italien à la campagne

menée en Sardaigne, mais il ne dit rien de la mainmise des Romains sur l'île, réalisée en — 238, à la faveur de la guerre des Mercenaires et dont Polybe lui-même déclare qu'elle a été effectuée « contre toute justice » (3, 28, 2). Au début de 14 (79-124) la situation politique de la Sicile est présentée de manière très incomplète. Sans doute la déformation nationaliste (cf. *infra*, pp. LX sqq.) explique-t-elle de nombreuses prétéritions, mais il convient de remarquer qu'au chant 7 Silius ne dit rien de la brillante victoire remportée, à l'automne — 218, au large de Lilybée, par le préteur Aemilius (Tite-Live, 21 49-50) alors qu'il invente un combat naval, longuement décrit dans 14, 353-579. Les faits militaires qui ont suivi le débarquement de Scipion en Afrique sont condensés à l'extrême dans le chant 17 : il n'est question ni des batailles livrées autour d'Utique en — 204 — 202, ni de la reconstitution de l'armée punique par Hannibal avant Zama.

Mais c'est à propos des événements d'Espagne — qui tournent cependant à la gloire de Rome et de Scipion — que les omissions de Silius peuvent surprendre. Il ne relate ni la victoire navale remportée à l'embouchure de l'Ebre, que A. Piganiol (*La Conquête romaine*, 1974, p. 266) place en — 217, ni la reprise de Sagonte en — 214. Ayant traité en cinq vers (16, 22-27) de la fin de l'hégémonie des Barcides en Ibérie, il ne mentionne pas la victoire d'Ilipa, remportée en — 206 sur Hasdrubal, fils de Giscon, et Magon, frère d'Hannibal. Il montre Magon terrorisé repartant pour l'Afrique (16, 26-27), mais omet de parler de son installation à Ibiza, où le Barcide prépare un débarquement en Ligurie. Ce débarquement a lieu, l'armée punique, bousculée par l'infanterie de Cornelius Cethegus, doit se rembarquer et Magon, blessé au combat, meurt au large de la Sardaigne (Tite-Live 30, 18-19). Ce dernier effort de la puissance punique pour reprendre pied en Italie aurait pu, avec son épilogue tragique, tenter Silius, qui a parfois employé son talent à développer des épisodes moins pathétiques.

Il semble que Silius ait inventé des personnages dont l'existence est invraisemblable. Isalcas est le fiancé de la fille de Magon, frère cadet d'Hannibal, lequel n'a que 32 ans (5, 287) ; Hasdrubal est pourvu d'un fils appelé Sychée (3, 245 ; 4, 825). D'autres inventions sont justifiées par des considérations d'ordre métrique ou artistique : Vălĕrĭus (dont parle Tite-Live dans 21, 6, 18) devient Vŏlēsus (2, 8) ; les *Māssăesulī*, sujets de Syphax (Tite-Live 28, 17, 5) sont chez Silius (3, 282) des *Massylī* — en réalité un des peuples voisins. Des personnages espagnols s'appellent de noms ibériques : *Tagus* (1, 152), *Sicoris* (1, 633). Une tradition rapportée par Plutarque (*Marius*, 39) voulait que le vainqueur des Cimbres eût été gardé dans sa prison par un Cimbre ; de même le consul Flaminius, vainqueur des Boïens, sera tué par le Boïen Ducarius (5, 645) : or Tite-Live dit que ce guerrier était en réalité un Insubre (22, 6, 3).

LES PRINCIPAUX MOTIFS DE L'ŒUVRE

1. La Prétendue « architecture » des *Punica*.

On a voulu retrouver dans les *Punica* l'architecture profonde qui soutient l'*Énéide* et notamment des correspondances entre des chants qui, placés dans des parties différentes de l'œuvre, se répondraient. C'est ce qu'a tenté M. V. Wallace (*The architecture of the Punica : a hypothesis*, in *Classical Philology*, 53, 2, 1958, pp. 99-103). Reprenant la thèse de Duckworth dans *Structural Patterns and Proportions in the Aeneid* (Univ. Michigan, 1962, pp. 1-35), d'après laquelle chaque chant de la première moitié de l'*Énéide* a son symétrique dans la seconde moitié, M. Wallace pense que Silius a imité Virgile sur ce point. De même que l'*Énéide* superpose à une divi-

sion binaire (1-6 ; 7-12), une division ternaire (1-4 ; 5-8 ; 9-12 ; cf. J. Perret, *Virgile*, Paris, 1965, pp. 113-121), M. Wallace propose, avec J. Martin (*Die Punica des Silius*, in *Würzburger Jahrbücher*, I, 1946, pp. 163-165) une composition en trois hexades ajoutée à une répartition en deux parties de neuf livres. Le chant 9 serait donc le sommet de la première partie et le chant 17 représenterait en réalité la fusion de deux chants, la santé de Silius ne lui ayant pas permis de rédiger 18. Ainsi serait confirmée l'hypothèse de Bickel (*Rheinisches Museum*, 66, 1911, p. 506) selon laquelle les *Punica*, à l'imitation des *Annales* d'Ennius, auraient compris dix-huit chants. Ainsi s'expliquerait aussi la lacune supposée entre 17, 290 et 291 : immédiatement après le tableau de la tempête se place une harangue d'Hannibal à Zama. Il manque, évidemment, et l'arrivée du Punique sur la côte africaine, et tous les événements militaires et diplomatiques qui séparent cette arrivée de la bataille finale. Que cette partie du texte ait été perdue ou que le poète, avant de mourir, se soit livré à un fiévreux arrangement, cette hypothèse des dix-huit chants est assez vraisemblable.

Plus risqués nous semblent les parallélismes que propose M. Wallace : 1-10 ; 2-11 ; 3-12 ; 4-13 ; 5-14 ; 6-15 ; 7-16 ; 8-17 ; 9 aurait eu 18 pour correspondant, si le poète avait pu terminer.

Mais Silius ne travaille pas sur une matière légendaire : il est, au moins dans les dix premiers livres, rivé à la chronologie. Il ne recule même pas devant la suite monotone des défaites romaines, car elles offrent l'occasion d'*exempla* toujours renouvelés [1] et rendent plus glorieux le redressement opéré dans les dernières années du conflit. Aussi nous semble-t-il tout artificiel de songer à des symétries à l'intérieur des *Punica*. Les chants 1 et 2 constituent un tout ; comment, dès lors, rapprocher 2 (sacrifice de Sagonte) de 11, qui marque une pause après les récits de bataille fiévreux qui remplissent 9 et 10 ?

1. Cf. G. Casale, *op. cit.*, p. 86-87.

Le chant 4 fait — comme certaine tradition l'autorisait — une mention rapide de Scipion, mais il est difficile de lui donner pour symétrique 13 où quatre cents vers sont consacrés à la chute de Capoue, même si le reste relate la descente aux Enfers du futur Africain. 10 termine le récit de Cannes et exalte le rôle de Fabius : on ne saurait y voir le pendant de 1, qui ouvre la « Geste de Sagonte ». Et, surtout, est-il concevable d'établir une correspondance entre 5, récit — relativement fidèle — de Trasimène, et 14, qui a pour théâtre la Sicile et constitue presque une épopée particulière, pourvue de développements « étiologiques », d'un dénombrement et même d'un combat naval fictif ? Nous préférons donc voir dans les *Punica* une juxtaposition de « gestes » plus ou moins habilement accordées à la chronologie.

En revanche, et comme pour pallier l'absence d'une trame plus subtile, Silius a multiplié tout au long du poème les annonces ou les rappels d'événements qui contribuent à renforcer l'unité des *Punica* :

Annonces : *1*, 14 ; 45-54 ; 112-137 ; 541-547 ; *2*, 25-35, 312-316 ; *3*, 149-151, 584-630 ; *4*, 128, 425-427, 702-718, 732-738 ; *6*, 410-411, 613-617, 706-710 ; *7*, 481-494 ; *8*, 435-493, 534, 546-561, 656-676 ; *12*, 320 ; *13*, 500-515.

Rappels : *2*, 296-311, 429-454 ; *4*, 54-56, 79-80, 800-801 ; *5*, 246-247 ; *6*, 300-345, 626-640, 653-695 ; *7*, 106-110 ; *8*, 58 ; *9*, 185-191, 550 ; *13*, 343, 666-686, 721-750, 850-882 ; *17*, 309-336.

2. La fidélité aux motifs virgiliens.

L'empreinte virgilienne est beaucoup plus voyante chez Silius Italicus que chez Valerius Flaccus ou chez Stace : cette persistance des motifs de l'*Énéide* s'explique par le projet même de Silius. Il sera traité ci-dessous des ressorts mythologiques et nous ne retenons ici que de courts épisodes imités par Silius quand les faits histo-

riques en donnaient l'occasion [1]. Il convient en effet d'opérer un tri dans les références livrées par Groesst et qui citent pêle-mêle les ressemblances dues aux recettes mythologiques ou à l'emploi du schéma épique, et les motifs délibérément repris du modèle.

Dans 2, 56 sqq., la vierge guerrière qui se bat sous les murs de Sagonte est une réplique de Camille dans *Aen.* 7, 803 sqq.. L'augure de 4, 134 connaît le même sort que Tolumnius dans *Aen.* 12, 461 sqq. Les peintures du temple de Literne (6, 653 sqq.), qui irritent Hannibal, répondent aux scènes de la guerre de Troie qui font verser des larmes à Énée (*Aen.* 1, 453 sqq.). L'éloge du médecin qui soigne Magon (5, 352-368) est amené par l'éloge du médecin qui s'occupe d'Énée blessé au combat (*Aen.* 7, 391-404). Quand Hannibal s'éloigne de leur ville (12, 744 sqq.), la joie des Romains éclate comme celle des Troyens qui se croyaient libérés des Grecs (*Aen.* 2, 27 sqq.). L'accueil d'Énée par Évandre (*Aen.* 8, 252 sqq.) a servi de modèle à l'accueil de Scipion par Syphax (*Pun.* 16, 190 sqq.). Dans 13, 29 sqq., une biche est tuée et sacrifiée à Diane par les Romains qui assiègent Capoue — souvenir de la biche apprivoisée abattue par Iule sur les domaines du roi Latinus (*Aen.* 7, 485 sqq.). Claudius, dans 13, 173 sqq., pénètre dans Capoue et s'échappe par la porte opposée, comme avait fait Turnus traversant le camp troyen dans *Aen.* 9, 722 sqq., Lors de la bataille de Baecula (16, 118-133), la flamme qui apparaît sur la tête de Massinissa rappelle le feu qui luisait autour des tempes d'Iule (*Aen.* 2, 683). La tempête de 17, 236-290, a, entre autres modèles, celle d'*Aen.* 1, 86 sqq. Deux aigles guident l'escadre de Scipion vers l'Afrique (17, 52) comme deux colombes précédaient Énée dans *Aen.* 6, 190.

Quant à la νεκυία qui annonce la « Geste de Scipion » (13, 397-895), elle n'est pas, comme dans *Aen.* 6, une révélation de l'au-delà aboutissant à la vision lyrique du

1. Cf. Grösst, *Quatenus Silius a Vergilio pendere uideatur*, Diss. Halle, 1887, p. 6-29.

destin d'une race. Elle sert de prétexte à un déballage érudit [1] et à une suite de clichés patriotiques. On en a dénoncé l'incertitude topographique [2] ; sur le plan des idées, l'exposé est insuffisant et lacunaire. C'est une des parties les plus faibles de l'œuvre.

3. La « Guerre du Droit » pour les murs de Rome.

Faute de pouvoir adopter la savante construction qui donne à l'œuvre de Virgile son harmonie intellectuelle et affective, Silius a développé dans ses *Punica* quelques thèmes majeurs conformes à la vision virgilienne qu'il voulait donner de la guerre.

Le poème reçoit une assise plus large que la période dont il traite. Le chant 1 rappelle les « antiquités » de Carthage et de Sagonte ; 8 revient sur l'histoire de Didon ; la courte « Geste de Régulus » (chant 6) relie étroitement les deux conflits : les héros de la Rome ancienne sont évoqués dans 13, le passé de la Sicile dans 14. De même Virgile — à l'exemple de Naevius — s'était référé, particulièrement dans 1 et 8, à des légendes antérieures à celle dont traitait l'*Énéide*.

Quant aux motifs majeurs des *Punica*, ils s'inscrivent dans la perspective de l'*Énéide*, comme l'a brillamment montré M. von Albrecht (*op. laud.*, pp. 15-89). Cette vision virgilienne des événements n'implique pas, dans l'esthétique antique, une servilité : « Pour un poète ancien, l'originalité n'est pas l'indépendance vis-à-vis des contraintes, mais à l'intérieur des contraintes » (M. von Albrecht, p. 78). C'est pour avoir méconnu cet aspect de la littérature gréco-romaine qu'on a pu appeler Silius un « copiste de Virgile » (R. Pichon, *Littérature latine*, p. 594). Il est plus juste, dit M. von Albrecht,

1. Cf. *infra* : l'érudition géographique, p. LXXIV.
2. Cf. C. Maubert, l'*Enfer de Silius Italicus*, in *Revue de Philologie*, 54, 1928, p. 140-160 ; 216-240. Sur les rapports avec les modèles homérique et virgilien, cf. Lucia Ramaglia, l'*Oltretomba nelle Puniche di Silio Italico*, in *Rivista di Studi classici*, 2, 1954, p. 17-24.

de considérer que, pour les *Punica*, l'*Énéide* constitue comme « le point de fuite à partir duquel la perspective ramène à l'unité la diversité des images » (M. von Albrecht, p. 187). La cohésion intellectuelle du poème risque donc de nous échapper si nous ne le replaçons pas dans l'éclairage virgilien.

Il est peu d'aspects des *Punica*, au plan de leur conception littéraire comme de leurs idées morales, que n'ait soulignés M. von Albrecht. Mais la sagacité qu'il montre à recomposer, en quelque manière, le poème de Silius, lui fait oublier parfois de songer au lecteur romain du 1er siècle finissant. Inévitablement, ce lecteur — qui n'était pas un érudit moderne — jugeait sur l'impression que lui laissaient de grands ensembles ; les ressorts cachés que retrouve si habilement M. von Albrecht ne lui apparaissaient pas toujours aussi nettement qu'à ce dernier. Ainsi, notre analyse du chant 12 a montré (cf. *supra*, p. XXXII) qu'il est difficile de voir dans cette partie le sommet dramatique du poème.

Mais ce que M. von Albrecht écrit de l'aspect symbolique des *Punica* et de leurs rapports avec l'*Énéide* nous semble définitif. Il est le premier à avoir remarqué que les deux premiers chants constituaient l'annonce de toute la thématique et, en quelque sorte, une préfiguration de l'œuvre.

Énée était chargé d'une mission divine ; la seconde guerre punique est aussi une lutte de l'ordre divin, représenté par les valeurs romaines, contre l'injustice et le chaos incarnés par Carthage et Hannibal. *Impietas*, *crudelitas*, *perfidia* sont les traits essentiels des adversaires de Rome. Aussi l'auteur offre-t-il une vision manichéenne de l'histoire, qui rappelle celle de Lucain en face des protagonistes de la guerre civile. Mais la guerre étrangère rend cette vision plus plausible et plus tranchée. Il s'agit, beaucoup plus que d'un duel provisoire, d'une lutte à mort (1, 12) entre le Bien et le Mal, la Justice et l'Injustice : il faut que l'un des deux adversaires succombe. Jupiter et les *fata* aideront au triomphe final du Bien (1, 2-11). Junon, pour assouvir sa vengeance

a choisi contre les Romains, descendants des Troyens (1, 26-37), un chef punique aussi énergique que déloyal et haineux (1, 56-60) ; il ne connaît ni la mesure ni la justice (*improbus* 1, 58 ; 455 ; 4, 423 etc.) et le serment que lui fait prêter son père (1, 81-143) est en réalité « un pacte avec les puissances des ténèbres » (M. von Albrecht, p. 53). Silius a conféré à Hannibal une démesure plus criminelle encore que celle de César chez Lucain.

Les lignes maîtresses de tout le poème sont perceptibles dans l'épopée de Sagonte. La ville a été attaquée en violation des traités (1, 9-10). Or ses murs sont l'œuvre d'Hercule (1, 272-279) : elle apparaît comme le temple de la *Fides*, du respect de la foi jurée ; elle est *casta Saguntos* (3, 1-2) et par là une sœur de Rome, puisque cette dernière est *sacrata gens clara fide* (1, 634). Les murailles de cette Sagonte, isolée au bord de la mer occidentale, préfigurent ainsi les murs de Rome : c'est le thème des *moenia Romae* qui se retrouve comme en filigrane tout au long du poème. Il connaît une orchestration particulière dans le récit du passage des Alpes : la chaîne est un autre rempart de l'Italie (3, 509) et, seul, Hercule a pu jusque là la franchir. C'est la dernière muraille (4, 63-64) qu'Hannibal rencontrera sur sa route avant sa chevauchée jusqu'aux portes de Rome (chant 12). La métaphore qui fait des Alpes le rempart de Rome n'est certes pas de Silius : Polybe l'a employée (3, 54, 2), comme César (*B.G.*, 3, 2) Cicéron (*Prou. cons.* 14, 34) et Tite-Live (21, 10, 5 ; 35, 9), mais les *Punica* en offrent une utilisation systématique, comme l'a souligné M. von Albrecht (*op. laud.*, p. 24-46).

Toute la guerre s'oriente finalement autour des *moenia Romae* : dans 6, 599-605, il faut le tonnerre de Jupiter pour en détourner une première fois le Punique. Après Cannes, Hannibal rêve qu'il voit s'embraser les murs de Rome ; le thème persiste dans 10, 335, 349, 381, 385, 440, 596, 603 ; dans 11, 583. Quand Hannibal revient pour attaquer les murs, Jupiter en personne se dresse contre lui (12, 605-752), mais, dans sa déraison, le Carthaginois ne se rend pas compte qu'il lutte désormais contre le

Ciel et il faut l'avertissement de Junon pour qu'il cesse d'être θεομαχός comme les Géants de la légende (12, 706). Une fois Rome libérée, le sens du thème s'inverse [1] et ce sont les murs de Carthage qui, par un juste retour des destins, seront en danger (17, 368 ; 490-495). Les mêmes divinités qui avaient protégé les *moenia Romae* se retrouvent, à l'heure de la décision suprême, dans le camp de la *Fides* : le sacrifice de Sagonte, précédent et *omen* piaculaire, a sauvé Rome.

4. L'histoire nationaliste et les « exempla ».

La présentation partiale des faits est trop souvent évidente et elle explique certaines modifications de la tradition que nous avons signalées ci-dessus. De même, pour exalter l'acharnement des Romains, Silius prolonge la bataille de Trasimène jusqu'à la nuit (5, 677) alors qu'elle a duré trois heures, c'est-à-dire toute la matinée (Tite-Live 22, 6, 1). Ayant délibérément mis tous les torts au compte de la *perfidia* punique, le poète est voué a utiliser tous les clichés patriotiques. La simplification de tous les faits antérieurs au drame de Sagonte aboutit à une falsification de l'histoire [2]. Silius ne pouvait négliger le récit du fameux serment d'Hannibal (1, 81-94) qui illustrait un des thèmes majeurs de son épopée. Mais il n'a rien dit de la politique romaine entre les deux guerres, des menées des Marseillais [3], des

1. Il est remarquable que, chez Tite-Live, Hannon invoque la foi jurée et annonce, dès —218, le retournement du sort (21, 10, 5).

2. Cf. A. Piganiol, *La conquête romaine*, 1974, p. 254-256.

3. « Le conflit latent qui avait opposé Carthage à Marseille depuis le 6e siècle devint aigu au 3e siècle, et c'est lui qui est à l'origine de la deuxième guerre punique » (A. Piganiol, *op. laud.*, p. 252-253). Les progrès de l'hégémonie des Barcides sur la côte orientale de l'Ibérie se révélant de plus en plus dangereux pour Emporion, colonie de Marseille, les Marseillais se placent sous la *fides* de Rome en — 236 et travaillent à dresser contre Carthage leurs nouveaux protecteurs. « Dans les affaires d'Espagne, les diplomates de Marseille ont dû guider ceux de Rome » (A. Piganiol, p. 254).

rivalités qui opposaient au sénat de Rome, le parti de la guerre et celui de la paix [1] : ainsi tout l'arrière-plan diplomatique ou économique disparaît — et d'ailleurs serait malaisément entré dans une épopée. Le portrait d'Hannibal (1, 26-60), noirci à plaisir, contredit tout ce que rapporte l'histoire (Polybe, 23, 5, 13 ; Tite-Live, 28, 12, 2-6). Lors du choix du fils d'Hamilcar comme chef de l'armée d'Espagne, Tite-Live note l'opposition de certains Carthaginois (21, 4, 1) : Silius parle de suffrages achetés (1, 239-242.)

L'héroïsation des chefs romains conduit à la falsification de la tradition historique : le poète tait les reproches adressés à Fabius (Tite-Live 22, 14, 4) ; le vieux chef est acclamé du nom de « père » par toute l'armée dans *Pun.* 8, 12, alors que, chez Tite-Live, c'est le seul Minucius qui l'appelle ainsi (22, 30, 2). Dans 10, 598 sqq., les paroles prêtées à Fabius sont en réalité celles du dictateur Marcus Junius (Tite-Live 22, 57, 10). Toute la gloire de la prise de Tarente revient à Fabius, mais Silius passe sous silence la vigueur de la répression (Tite-Live, 27, 16, 6-9). Marcellus joue un rôle que l'histoire lui dénie : dans *Pun.* 12, 20 sqq., il faut que Junon intervienne pour sauver Hannibal de ses coups. Après la prise de Syracuse, Marcellus et ses troupes auraient épargné la cité (14, 673-674). Or « le pillage fut épouvantable, le butin, immense » (E. Païs-J. Bayet, *Histoire romaine*, I, p. 318 ; cf. Tite-Live, 25, 31, 11).

En face des puissances mauvaises, la Vertu romaine doit, selon la volonté de Jupiter (3, 162-165), s'affirmer à travers mille épreuves en s'inspirant de l'exemple d'Hercule, le héros stoïcien.

Régulus incarne la *fides* et la *patientia* (6, 131-132 ; 545) ; sa rigueur morale l'élève au niveau du dieu (*numine nullo inferior*, 6, 123-124) et il sait affronter les épreuves de la guerre, le serpent monstrueux de Libye (6, 141-

1. Les *Cornelii*, liés aux Marseillais, étaient pour la guerre, comme les *Aemilii* ; l'aristocratie terrienne, qui appuyait les *Fabii*, se montrait plus circonspecte.

260), les supplications de son épouse (6, 402-414 ; 497-511) et les derniers supplices (6, 529-550), acquérant ainsi une gloire impérissable : « un jour viendra, chef illustre, où nos descendants frémiront au récit des malheurs domptés par ton courage » (6, 549-550).

L'épisode, de valeur historique douteuse, est devenu, selon la formule de Klebs (*R.E.*, 2, s.u. *Atilius* col. 2091) « un brillant feu d'artifice patriotique et rhétorique ». Silius a pu le trouver notamment dans le livre 18 de Tite-Live, perdu pour nous.

Descendant d'Hercule (6, 625-636), Fabius joint au culte de la *Fides* une sagesse sereine (6, 616-617) qui lui permet de dominer le désastre et de faire face au désarroi de ses concitoyens (7, 1-2 ; 217 ; 522) ; mais il ne peut rien contre la déraison de Varron (8, 218 ; 224 sqq. sqq.). [1] Il demeure une manière de surhomme (7, 7-10), un pur héros d'endurance dont les maximes sont celles du Portique : « Supportons l'âpreté des revers et le déclin du sort : les dieux ont voulu que, sur le sentier abrupt de l'existence, la roue de notre vie dévale et coure à travers de multiples hasards » (6, 119-121).

Héritier spirituel de Fabius (8, 298 sqq.), Paul-Émile a été, dès le début du poème, cité par Jupiter (3, 586) comme un des chefs qui incarneront les vertus nationales : le Punique lui-même souhaite une mort aussi glorieuse que la sienne (10, 523). Un partisan de Rome, le capouan Decius, possède *armatum fide pectus* (11, 206) et cette *fides* fera de lui un martyr (11, 247) qui deviendra l'honneur de Capoue (*Capuae decus* 11, 158).

La vertu romaine se présente aussi sous des aspects plus dynamiques. Marcellus montre, dans la défaite, la même constance que Fabius, mais aussi une ardeur dans l'action qui annonce l'impétuosité triomphale de Scipion. Il s'irrite des prétentions des Capouans dissi-

1. Margarita Secchi (*Silio Italico e Livio*, in *Maia*, 4, 1951, p. 280-297) remarque très justement que Tite-Live insiste sur la *pietas* qui oppose Fabius à Flaminius. La restitution psychologique de l'historien semble plus proche de la réalité que l'image stylisée offerte par Silius.

dents (11, 100-109) : désormais sûr de lui (*horaque nostra est*, 11, 193), il ordonne de reprendre à l'ennemi les armes de Paul-Émile (12, 212) et a tôt fait de reconquérir la Sicile (14, 119 sqq.). Sa grandeur d'âme et sa sérénité l'égalent aux Dieux (*aemulus ipse/ingenii Superum*, 14, 680-681) et, vainqueur, il s'attriste même des conséquences de sa victoire : « il gémit de l'excès de droit qu'elle lui donnait et frémit devant l'étendue de son pouvoir » (14, 670-671).

Pietas et *fides* se retrouvent chez Scipion (10, 426-448). Son rôle est annoncé dans 1, 14 ; 3, 590 ; 4, 128 ; 473. Dans cette épopée bâtie en contrepoint, il est normal que Silius l'ait opposé trait pour trait au chef punique. Scipion est de naissance divine (13, 615) et, au contraire d'Hannibal, il a pour lui les *fata* et les Dieux d'En-haut (9, 545). C'est au nom de la *fides* qu'il condamne la sécession des Capouans (13, 218 sqq. ; 281 sqq.) et qu'il ira vaincre Carthage en une sainte guerre (*pia bella ueho*, 15, 162). Mieux encore que les autres héros, il incarne au suprême degré la *virtus* romaine, plus âpre et plus guerrière que l'ἀρετή des Grecs (M. von Albrecht, *op. laud.*, p. 180). Comme Hercule, il est sollicité tour à tour par le Vice et la Vertu (15, 32-128) et la psychomachie que se livrent en son âme le Bien et le Mal est parallèle à la lutte qui divise le monde. Son choix l'habilite à devenir l'exécuteur des *fata* qui vont venger Rome : ainsi il réalisera l'ordre voulu par les Dieux et deviendra finalement l'égal de ceux-ci : « Salut, père invaincu, dont la gloire atteindra celle de Quirinus » (17, 651-652). Pour le grandir, le poète ne se borne pas à rappeler la prouesse accomplie au Tessin (cf. p. XLI). L'histoire indique que le jeune homme était, à Cannes, tribun de légion (Tite-Live, 22, 53, 2) : Silius lui donne un rôle de premier plan avant et après la bataille : 8, 546-561 ; 9, 275-276. Scipion se mesure même avec Hannibal 9, 412 sqq. — ce qui ne semble correspondre à aucun fait réel. Tite-Live rapportait l'hésitation des Romains au moment de nommer en Espagne un commandant en chef aussi jeune (26, 19, 1-2). Chez Silius, il suffit d'un *omen* envoyé

par Jupiter pour emporter la décision (15, 137-148). La capture d'Hannon est attribuée à Scipion (16, 72-77) alors qu'elle a été réalisée par le légat Junius Silanus (Tite-Live, 28, 1-2). Il ne saurait, chez Silius, être question de l'*ostentatio* prêtée à Scipion par l'historien (26, 19, 3) ni de la cruauté que le jeune chef a montrée lors de la prise de Carthagène (Tite-Live, 26, 46, 10).

Les désastres romains sont imputables aux *fata* — ou à la déraison des adversaires des héros exaltés par Silius. Le poète insiste donc sur la forfanterie de Varron (8, 242-277) responsable de la défaite de Cannes et rival de Fabius et de Paul-Émile.

Ainsi, l'œuvre n'est pas une simple chronique guerrière ; elle raconte l'accomplissement d'une mission : la sauvegarde des *moenia Romae*. Chacun des personnages qui concourent à cette mission est comme un reflet d'Énée — mais un Énée moins sensible, moins pathétique, parce que rivé aux impératifs de l'histoire. Les *Punica* idéalisent les vertus et les prouesses du peuple romain au cours de la pire des crises qu'il ait connues : elles sont, au moins dans leur conception, une vision virgilienne du conflit.

Mais les *exempla* ne se limitent pas à la guerre punique. Silius n'a pas manqué de faire allusion aux conflits qui ont précédé le second siècle comme aux guerres extérieures et civiles qui ont marqué les siècles suivants : Camille, libérateur de la Ville, est évoqué dans 6, 626, la jeune Clélie dans 10, 492, les trois cent six Fabii dans 7, 39, la conquête de la Lusitanie (grâce au nom de Viriathe) en 3, 354, les campagnes de Numidie par la mention du guerrier Micipsa (2, 160), les luttes du premier siècle et des dernières années de la République par celles de Sulla (8, 393), de Juba (2, 160), de Curion, chef des Picentins (8, 425), de Céthégus le Samnite (8, 575), des villes d'Ilerda (3, 359), de Thapsus (2, 160 ; 3, 261 ; 14, 206), de Munda (3, 400). Il est question du guerrier Brutus, natif de Collatie, (8, 361) ; à propos du vaillant Tullius (8, 404-410), le poète exalte la gloire future de son descendant, Cicéron ; dans 10, 30-41, nous

voyons mourir un Labiénus, puis un Maecenas, issu des princes étrusques. Silius fait même se battre devant Nola un Pedianus, chéri des Muses, ancêtre mythique de l'historien contemporain des *Punica* (12, 212, 233, 251). Ainsi s'affirme, au long des 17 chants, la pérennité du destin de Rome.

LA MYTHOLOGIE TRADITIONNELLE

1. — Les Dieux.

Comme Virgile, Silius a eu recours aux interventions divines. Virgile, qui traitait une matière légendaire, fondait les origines même de son poème sur la volonté des Destins et des Dieux : par là s'expliquaient et la mission d'Énée et les errances qui lui étaient imposées. Les vicissitudes de l'aventure humaine accompagnaient donc les décisions divines et constituaient « la doublure, la contrepartie d'un drame surnaturel » (J. Perret, *op. laud.*, p. 131). Les événements ne recevaient leur pleine signification qu'à la lumière de volontés supérieures qui créaient ce que V. Buchheit appelle « la dynamique de l'événement » (*Vergil über die Sendung Roms*, in *Gymnasium* 3, 1963, p. 16) : ainsi les interventions de Junon aux chants 1, 7 et 12 de l'*Énéide* formaient-elles « les trois piliers » de l'action (V. Buchheit, p. 70) qui se développait au cours du poème pour entraver la mission d'Énée.

Silius, qui a représenté le Ciel et la Terre partagés entre deux camps rivaux, a voulu donner à Junon un rôle identique à celui qu'elle assume chez Virgile. C'est à partir de ce rôle que nous pouvons apprécier la place de la mythologie dans les *Punica*.

L'imbrication des décisions divines et des actes humains est assez heureusement réalisée dans la « Geste de Sagonte » (1 et 2). La volonté de Junon explique à la fois l'acharnement d'Hannibal, le déroulement du siège

5

et son épilogue dramatique. La prédilection de la déesse pour Carthage (1, 26-37) l'engage à exciter le jeune chef contre Rome — sans toutefois lui annoncer trop exactement l'avenir (1, 38-55) ; elle s'adjoint les divinités de l'Erèbe (1, 91-98 ; 119-140). Il faut voir ici l'écho des menaces proférées par Junon dans *Aen.* 7, 293-322 (*Acherunta mouebo*). L'ennemi de Junon sera d'abord la cité de Sagonte fondée par Hercule (1, 273), ce dieu qu'invoquera vainement Murrus dans son combat contre Hannibal (1, 505-507). Jupiter lui-même blesse le Punique (1, 535-540) ; celui-ci est sauvé par Junon qui le ravit dans un nuage et l'entraîne loin du champ de bataille (1, 548-555). Les héros qui se réclament de divinités opposées à Junon sont tués : après Murrus, Théron (2, 233-263). Hercule lui-même va demander secours à la *Fides* (2, 475-512). Mais la déesse ne peut que redoubler la détermination des assiégés (2, 513-525). Alors Junon fait venir des Enfers Tisiphone (2, 526-542) pour qu'elle « précipite Sagonte dans l'Erèbe » : de même, dans *Aen.* 7, 329-340, elle avait appelé Allecto pour déchaîner la guerre contre les Énéades. La Furie, accompagnée des divinités de la douleur et de la mort, affole les Sagontins — comme Allecto avait affolé les Latins dans *Aen.* 7, 341-474 ; 540-556. Ils mettent le feu à leurs richesses et s'entretuent (2, 592-680). Ainsi le rôle de Junon dans 1 et 2 reproduit assez exactement — et parfois littéralement — celui qu'elle assume dans l'*Énéide*. Dans cette partie de l'œuvre où l'imagination et la légende tiennent autant de place que les faits historiques, les ressorts mythologiques restent acceptables — au moins dans l'optique d'une épopée classicisante.

Il n'en va pas de même à partir du chant 3 quand succède à la fiction fiévreuse du drame sagontin la relation d'événements plus précis. Les dieux n'apparaissent guère que comme des adjuvants de l'histoire ; venant à la rescousse de l'action, ils expliquent ou excusent des faits que le lecteur comprend sans eux. Junon ne cesse pas de favoriser Hannibal : elle incite la Trébie à engloutir les combattants romains (4, 573-576) ; elle envoie un

songe à son protégé pour qu'il franchiise l'Apennin (4, 667-697) : elle se réjouit de sa victoire à Trasimène (5, 201-207) ; elle dépêche Anna pour le réconforter quand la tactique de Fabius l'embarrasse (8, 25-231) ; elle déchaîne le vent Vulturne qui aveugle et étouffe les Romains à Cannes (9, 491-523) ; elle ravit Hannibal aux coups de Paul-Émile (10, 83-91) et de Marcellus (12, 201-202) ; elle le détourne d'attaquer Rome défendue par Jupiter (10, 337-371 ; 12, 691-728). Elle demeure l'adversaire des descendants d'Énée jusqu'à la fin de la guerre (17, 341-354) et sa dernière intervention est de susciter un fantôme de Scipion pour empêcher un combat singulier entre les deux chefs (17, 509-580). Elle finit par se résigner à la défaite de Carthage, mais elle ne propose pas, comme dans *Aen.* 12, 819-828, une fusion des deux peuples antagonistes qui la rendrait satisfaite (*laetata, Aen.* 12, 841) ; elle implore la vie sauve pour Hannibal (*supplex*, 17, 357) et Jupiter ne lui laisse pas d'illusion sur le sort réservé à Carthage.

Ainsi toutes les occasions où nous voyons intervenir Junon à partir de 3 s'expliquent aisément par la seule logique des événements et des hommes. Nul doute que Silius ait voulu faire de la déesse ce qu'elle était dans l'*Énéide*, « le facteur déterminant de l'action » (V. Buchheit, *op. laud.*, p. 191). Mais, mis à part 1 et 2, il n'y a pas réussi et il est surprenant de lire qu' « elle est la clef de voûte de tout le poème » (Lucia Ramaglia, *La figura di Giunone nelle Puniche*, in *Rivista di studi classici*, 1, 1952, 1, pp. 35-45). Loin d'être indissociable de l'agencement même du poème, Junon se borne à détenir le premier rôle dans une machinerie divine toute artificielle.

Jupiter n'a d'autre utilité que de multiplier les épreuves des Romains pour fonder leur gloire et de s'opposer aux entreprises de Junon. Il dépêche auprès d'Hannibal Mercure, qui précipitera la décision du chef punique (3, 158-218). Il affirme son désir de rendre à ses protégés leurs antiques vertus (3, 162-165 ; 570-629) et console Vénus en lui prédisant la victoire finale et la future

grandeur de Rome. Au Tessin, il charge Mars d'arrêter l'élan des Carthaginois et de sauver le futur Africain (4, 420-429). Il lance sa foudre pour provoquer la désignation de Fabius comme dictateur (6, 605-617) et il intervient pour mettre fin à la lutte de Mars et de Minerve sur le champ de bataille de Cannes (9, 438-483) ; pour briser l'assaut d'Hannibal contre les murs de Rome, il déchaîne la tempête et la foudre (12, 605-663). Mais il ne peut répondre que par une pluie de sang à la prière que Marcellus lui adresse pour voir le retour de son fils sain et sauf (15, 362-365).

Vénus, mère d'Énée, est la protectrice naturelle de Rome, mais son rôle est beaucoup moins important que dans l'*Énéide* et elle semble un peu dépassée par les événements. Elle obtient que le feu de Vulcain dessèche le lit de la Trébie (4, 667-689) : pour amollir le moral des Carthaginois cantonnés à Capoue, elle leur envoie la troupe des Amours (11, 385-423). Cependant nous ne sentons jamais la Vénus des *Punica* comme cette omniprésence tendre et efficace qui soutient Énée dans le malheur.

D'ailleurs, le rôle des Dieux s'amenuise à mesure que s'éloigne le danger carthaginois et les interventions divines sont de plus en plus épisodiques : Apollon sauve Ennius en tuant son adversaire (12, 393-419) ; Neptune apaise les flots pour assurer à Scipion une heureuse traversée (15, 152-163), mais provoque une tempête pour interdire à Hannibal de retourner en Italie (17, 236-283). Tout est ici artificiel : les dieux de Silius n'ont pas la valeur symbolique qu'ils revêtent souvent chez Virgile et l'adaptation du merveilleux traditionnel à une épopée historique aboutit à dépouiller précisément l'histoire de sa vraie grandeur.

2. — Les présages, prodiges et songes.

Présages et prodiges sont un des accessoires de l'*épos*. Parce qu'ils représentent pour l'humanité la révélation des volontés divines et par là le moyen de se prémunir

contre l'événement, ils sont relatés dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* : *Il.* 2, 350-356 ; 4, 72-77 ; *Od.*, 21, 413-415 etc.. La superstition et le pragmatisme romains expliquent la mention scrupuleuse de ces faits singuliers — ainsi chez Ennius (*Ann.*, 1, 79-96). Ils jouent dans l'*Énéide* un rôle capital et guident le héros au cours de ses errances et jusqu'à l'accomplissement de sa mission divine : *Aen.*, 2, 680-686 ; 692-698 ; 3, 21-29 ; 147-171 ; 4, 451-454 ; 7, 59-80 ; 8, 528-540 ; 12, 244-256, etc.. La philosophie stoïcienne ne répugnait pas à la mantique et l'histoire même de la seconde guerre punique engageait Silius à rapporter les signes divins : « Jamais Rome ne vit autant se multiplier les prodiges dans le ciel et sur son sol que pendant ces années tragiques. C'est là le processus ordinaire des grandes crises » (R. Bloch, *Les prodiges dans l'Antiquité classique*, Paris, 1963, pp. 129-130 — qui renvoie à Tite-Live, 21, 62, 1).

A ceux que lui transmettaient ses sources, Silius n'a pas manqué d'ajouter ou de substituer des présages de son crû. Il préfère à ce que rapporte Tite-Live (21,46, 1-2) l'apparition d'un épervier, vraisemblablement empruntée à *Aen.*, 11, 608 sqq. Avant Trasimène (5, 56-76), il semble avoir additionné tous les signes que relataient les historiens et y avoir ajouté l'embrasement des eaux. D'ailleurs le nombre des présages est proportionnel à l'importance de la bataille : aussi peut-on en dénombrer vingt avant Cannes (8, 624-655). Silius utilise ici la longue liste des signes qui annoncent Pharsale chez Lucain (7, 151-190) et que complète la prédiction d'un augure en Italie (Lucain, 7, 191-200). De même, chez Silius, un soldat, en proie à l'inspiration, prévoit le désastre (8, 656-676). Il y a plus de sobriété dans la relation des incursions nocturnes de loups dans Capoue assiégée (13, 130-134) ou du serpent à la peau tachetée qui, au moment de l'élection de Scipion, traverse le ciel (15, 139-148) pendant que retentit la foudre de Jupiter.

Dans l'*épos*, les songes sont plus qu'un ornement : ils permettent l'insertion des dieux dans le monde humain et constituent ainsi un des ressorts de l'action. Silius en

fait mention une douzaine de fois [1]. Mais, dans les *Punica*, le songe n'a pas de valeur affective propre. Chez Lucain, la vision du bonheur qu'a connu jadis Pompée (7, 6-23) s'oppose douloureusement aux malheurs qui vont l'accabler bientôt (cf. W. Rutz, *Die Träume des Pompeius in Lucan's Pharsalia* in *Hermes*, 91, 3, 1963, pp. 333-345). Chez Silius, le songe est rigoureusement subordonné à l'action et il est relativement rare qu'il s'agisse de simples prémonitions. Nous ne rencontrons ces avertissements que dans 1, 62-69 ; 8, 121-123 ; 17, 158-169. Partout ailleurs, le songe est une invitation à agir, toujours suivie d'effet : 2, 560-579 ; 3, 139-141, 163-214 ; 4, 722-738 ; 5, 127-129 ; 8, 166-183 ; 10, 340-371 ; 15, 180-199 ; 541-557. Ces ordres des dieux sont évidemment moins nécessaires, une fois Rome hors de danger. Un seul songe est relaté dans les sept derniers livres : l'apparition de la patrie italienne qui demande à Ti. Claudius Nero de se porter au-devant d'Hasdrubal : 15, 541-557. Le recours au procédé est ici évident : la capture de six agents de liaison d'Hasdrubal dans la région de Tarente a suffi à alerter le consul qui s'est acheminé vers le nord pour faire sa jonction avec Livius Salinator (Tite-Live, 27, 43). Ainsi les songes ne sont guère plus utiles à la marche des événements que les autres interventions divines.

LE SCHÉMA ÉPIQUE

Une œuvre qui se réclamait de l'inspiration et de l'esthétique de l'*Énéide* pouvait d'autant moins se passer des recettes traditionnelles qu'elle retenait surtout l'aspect militaire de l'histoire de la seconde guerre punique. Nous avons indiqué ci-dessus (cf. p. XXII) les motifs essentiels du schéma épique et nous suivrons le détail

1. Cf. F. Fürbringer, *De somniis in Romanorum poetarum carminibus narratis*, Diss. Iéna, 1912, p. 24-43.

de leur utilisation dans les *Punica* [1]. Même s'il avait personnellement possédé l'expérience directe des combats, Silius n'aurait sans doute pas modifié notablement l'imagerie traditionnelle puisqu'il entendait hausser ses personnages au niveau des héros d'Homère et de Virgile — qui, d'ailleurs, n'affrontaient pas des épreuves plus cruelles (3, 227-230). Les *Punica* constituent donc « un excellent répertoire des machines épiques soi-disant virgiliennes, dont toute l'épopée sera désormais encombrée » (J. Bayet, *Histoire de la littérature latine*, p. 369). L'application de ces recettes à une guerre réelle était évidemment dangereuse — mais remarquons que Lucain lui-même n'a pu se déprendre totalement du schéma [2].

Trop souvent, cet emploi des motifs scolaires amène à une stylisation des faits : l'histoire y est tantôt oubliée, tantôt adaptée, avec plus ou moins de bonheur. Dans le récit de la Trébie, Silius a tiré parti du cadre de la bataille et des conditions atmosphériques dans lesquelles elle se livre pour reprendre, avec le schéma classique, les motifs de la μαχὴ παραποτάμιος de l'*Iliade* (21, 1-384) : Achille repousse les Troyens en déroute dans le lit du Scamandre, puis plonge dans le fleuve et continue à tuer. Ce long massacre irrite le Xanthe (21, 136-138 ; 145-147) qui gonfle ses flots, manque de noyer Achille (21, 240-250), et demande l'aide du Simoïs (21, 298-323). Pour mettre fin au déchaînement des eaux, Héra doit faire appel au feu d'Héphaistos (21, 342-382).

Outre Tite-Live, Silius disposait vraisemblablement

1. Cf. P. Miniconi, *Etude des thèmes guerriers de la poésie épique gréco-romaine*, Paris, Belles-Lettres, 1951 ; sur l'origine du schéma, cf. p. 19-33. Sont consacrées aux *Punica* les p. 92-95 ; 124-125 ; 127-128 ; 130-135 ; 137-138 ; 144-145. Il faut souligner une stylisation identique des actes du combat dans l'épopée sanskrite : cf. G. Courtillier, *La légende de Râma et Sîtâ* (morceaux choisis du *Râmâyana de Vâlmîki*), Paris, Bossard, 1927, p. 138, 196-197. Il en est de même dans les épopées traditionnelles de l'Afrique noire : cf. *L'épopée traditionnelle*, collection « Littérature africaine », Paris, F. Nathan, 1971, p. 9-10 ; 15-20 ; 50-52.

2. Cf. P. Miniconi, *op. cit.*, p. 84-90.

des mêmes sources que Polybe et Appien. Les relations précises et concordantes des trois historiens (Polybe, 3, 68-73 ; Tite-Live, 21, 52-56 ; Appien, *Hann.* 6) nous offrent de la bataille une image qui semble exacte. Il s'agit d'une des victoires où s'est le plus brillamment manifesté le génie tactique d'Hannibal — servi, il est vrai, par l'aveuglement de Sempronius dont le Punique raille, d'après Tite-Live, l'incompétence (*caecum ad has belli artes*, 21, 54, 3). Les historiens insistent sur la folle assurance du Romain, pressé de vaincre avant les élections consulaires, sur le piège tendu par le Punique, qui devine l'impatience de son adversaire, et sur le froid atroce qui règne sur la région battue par une tempête de neige. Attiré par les incursions des Numides, Sempronius, malgré l'avis de son collègue Scipion, blessé peu auparavant au Tessin, fait franchir à ses troupes la Trébie grossie par les pluies. Il met en ligne des légionnaires à jeun, mouillés et grelottants. Les Carthaginois sont demeurés à l'est de la rivière et Hannibal a laissé à ses hommes le temps de se restaurer et de se réchauffer. De plus, il a caché deux mille soldats d'élite, avec Magon, dans le lit du torrent de la Trebbiola qui coupe la plaine entre le camp punique et le cours de la Trébie. Une fois les lignes romaines démoralisées par le tir des frondeurs baléares et ébranlées par les charges latérales de la cavalerie et des éléphants d'Hannibal, Magon attaque les Romains à revers et la déroute commence.

Silius ne pouvait sans doute souligner le chef-d'œuvre tactique de l'ennemi ; mais il a complètement transformé les données et les péripéties du combat (4, 480-699). Il fait d'abord un portrait — très flatté — de Sempronius (493-497), relate la harangue du chef punique (498-509) et le début de la bataille (510-524). Il raconte ensuite les aristies parallèles de Sempronius et d'Hannibal (525-553) et la poursuite du romain Allius par Magon et Maharbal — épisode de pure invention (554-569). Une première mention du repli des Romains est l'occasion d'imaginer que, sur l'ordre de Junon, la Trébie enfle ses flots pour engloutir les légions (573-597). Les éléphants pren-

nent part à la mêlée (598-621). Suit l'aristie de Scipion (622-637) qui est entré dans le fleuve (malgré sa blessure !). La Trébie veut alors faire disparaître sous ses eaux le consul — qui la menace ; le dieu du fleuve réplique (638-666). De nombreux Romains sont noyés. Finalement, sur la prière de Scipion, Vénus obtient de Vulcain que le dieu du feu vienne dessécher le cours du fleuve (667-697). Thèmes guerriers et thèmes mythologiques se succèdent ainsi avec une densité qui trahit trop souvent la réalité historique.

Peut-être parce que nous disposons, pour le siège de Sagonte, de récits moins détaillés que pour les opérations suivantes, peut-être aussi parce que Silius a su conférer à l'ensemble 1-2 une atmosphère et un mouvement épiques indéniables, l'emploi du schéma dans la « Geste de Sagonte » apparaît plus plausible qu'ailleurs. Quelles qu'en soient les sources, le récit de la traversée des Alpes, par sa nouveauté, ne permettait guère l'emploi du schéma : il constitue une réussite à peu près unique dans les *Punica*. Il y a un souci certain de variété et un sens du mouvement dans le récit de Trasimène qui remplit le chant 5. R. Pichon lui-même, d'ordinaire si sévère pour Silius, reconnaît là « un vigoureux tableau d'histoire » (*Histoire de la littérature latine*, p. 593). Mais les mille vers consacrés à Cannes (de 9, 217 à 10, 325), les deux cent quarante vers qui racontent Zama (17, 385-617) offrent à satiété tous les motifs attendus. Sollicité à la fois par les recettes du schéma et par les grandes lignes de la réalité historique, Silius ne pouvait guère conférer à ces ensembles l'élan et l'unité pathétique qui entraînent certains récits homériques ou virgiliens. Dans *Il.*, 5, 11, 12, 13, la diversité des lieux et des manœuvres, l'organisation de la matière épique autour de héros ou de groupes de héros, l'emploi d'épisodes merveilleux, les changements de rythme et d'atmosphère font oublier la monotonie des recettes épiques [1]. Par d'autres moyens, Virgile a su fondre la narration guerrière dans des en-

1. Cf. P. Miniconi, *op. cit.* p. 35-43.

sembles proprement lyriques ; ainsi l'*Ilioupersis* d'*Aen.*, 2 « pleine d'une nostalgie si pénétrante » devient « une sorte de méditation à laquelle les événements de la nuit fatale servent de canevas » (J. Perret, *Virgile*, p. 137 et 116) ; ainsi la Dolonie homérique, transformée dans *Aen.*, 9 (246-497) en un poème d'amour et de mort [1].

Mais Silius ne se borne pas à exalter la valeur romaine au cours de batailles réellement livrées. Il invente un combat naval (14, 353-579) (cf. *supra*, p. XXXV) qui aurait eu lieu en 211 au large de Syracuse. Nous avons établi l'origine de ce thème : le tableau de Salamine dans les *Perses* (333-432). Eschyle, authentique combattant, adaptait les recettes homériques aux péripéties, plus particulières et plus dramatiques, d'un engagement sur mer ; Lucain reprenait les motifs des *Perses* dans l'évocation de la bataille du Frioul qui avait opposé en 49 la flotte marseillaise à celle de Décimus Brutus (*B. C.*, 3, 509-762). Chez Lucain, le mouvement fiévreux du récit et l'ampleur des images conféraient à l'ensemble une vigueur qu'admire D. Nisard lui-même [2]. Or, tout en suivant assez étroitement Lucain, Silius juxtapose des échappées poétiques aux relations les plus sanglantes : ainsi la mort du matelot Daphnis, qui a été un chanteur bucolique, donne lieu à une évocation pastorale (14, 461-476) inspirée de l'*Idylle 1* de Théocrite et de la cinquième *Bucolique* ; ce mélange de mièvreries et d'horreurs ne constitue pas, il faut le reconnaître, une réussite.

L'ÉRUDITION GÉOGRAPHIQUE

Le souci d'érudition de l'époque flavienne correspond, sur le plan politique et économique, à une « ouverture plus vaste sur le monde » [3] ; aussi s'accompagne-t-il

1. Cf. P. Miniconi, *op. cit.*, p. 74-76 et 114-115.
2. Cf. P. Miniconi, *op. cit.*, p. 133-136.
3. H. Bardon, *Le goût à l'époque des Flaviens*, in *Latomus*, 21, 1962, p. 739.

d'un goût certain pour l'exotisme. La curiosité romaine s'étend non seulement aux pays de l'Orient, mais à l'Inde et aux contrées extrêmes du Nord et du Sud connues jusqu'alors. Penseurs et poètes partagent ce goût de l'érudition et, faute d'information personnelle, ils empruntent de toutes mains. Cet étalage ne doit pas nous faire illusion car l'imitation littéraire voisine avec les relations techniques : « l'incertitude géographique cédait le pas, chez les poètes épris de légendes et nourris d'elles, aux apparences et à la tradition »[1]. Ainsi, pour Silius, « l'intérêt géographique est subordonné à des considérations poétiques » (J. Nicol, *op. laud.*, p. 136).

Il sera donc malaisé de retrouver les sources. Les ouvrages scientifiques dont il a pu se servir sont souvent perdus pour nous. Il semble néanmoins qu'il ait voulu rassembler une documentation abondante, qu'il pouvait puiser dans sa bibliothèque ou dans les récits de fonctionnaires ou de militaires ayant servi dans les pays lointains. J. Nicol consacre cinquante pages (*op. laud.*, p. 129-179) à l'identification des renseignements d'ordre géographique ou ethnologique, mais il avoue l'impossibilité de donner une appréciation d'ensemble (p. 169).

C'est dans le thème classique des « dénombrements » que s'insèrent le plus souvent les développements érudits. Lucain, qui sacrifiait aussi au goût de l'époque, avait très habilement employé ce thème : ainsi le catalogue des forces gauloises (1, 396-447) rend plus sensible le danger que César fait courir au monde romain ; le tableau de l'Afrique et de ses serpents dangereux permet de souligner le courage de Caton que rien ne détourne de sa lutte contre la tyrannie (9, 587-889). Il y a moins d'habileté dans la présentation des trois dénombrements qu'offrent les *Punica* 1, 189-238 ; 3, 222-405 : troupes puniques ; 8, 356-616 : troupes romaines ; 14, 192-247 : troupes siciliennes. Le premier de ces catalogues traite des sites et des mœurs de la Libye et de l'Espagne :

1. J. André, *Virgile et les Indiens*, in *Revue des Etudes latines*, 27, 1950, p. 153.

l'auteur s'inspire, semble-t-il de Strabon, de Lucain et de Pline. Le catalogue de 3, 222-405 est plus complet : on peut y déceler des indications données par Timée, Hérodote, Posidonios, ce dernier connu à travers Diodore et Varron par Strabon. C'est aussi Posidonios qui semble à l'origine des renseignements concernant les Gaulois dans 4 et 6. Mais Silius attribue parfois à telle peuplade des traits que ses sources attribuent à d'autres (cf. J. Nicol, p. 131-137) : ainsi les Éthiopiens sont agrégés à l'armée d'Hannibal (3, 265-273), ce qui paraît singulier [1]. D'ailleurs, il faut souvent renoncer à l'identification des sources du chant 3 (cf. J. Nicol, p. 130-131 ; 151-155 ; 157-166). Tout ce qui concerne les peuples de l'Europe méridionale doit beaucoup, semble-t-il, à Varron et à Pline. Il est douteux que Silius ait directement connu l'œuvre de Trogue-Pompée.

A l'intérieur de ce thème, Virgile offrait des défilés animés et chatoyants ; la profusion des noms propres et des images, le mouvement pressé de l'énumération, l'ampleur des phrases et les effets de rythme donnaient l'impression d'une marche allègre et ordonnée, suscitant parfois une vision d'ampleur cosmique : *Aen.*, 7, 695-702 ; 712-722. Silius, par contre, n'a guère le don du mouvement : il y a quelque sécheresse dans l'évocation de l'armée punique (3, 231-240). Sans doute cherche-t-il, dans la suite du catalogue, à individualiser les peuplades citées, mais ce qu'il dit des Galiciens (3, 350 sqq.) est attribué par Strabon aux Lusitaniens (J. Nicol, *op. cit.*, p. 158-159) et les noms d'armes peu connus, *dolo* (3, 250), *cateia* (3, 277), *aclys* (3, 363) sont puisés dans l'énumération qu'offre Virgile (*Aen.*, 7, 641-817) où il n'est question que de troupes italiennes. Virgile avait retenu ces termes en raison de leur rareté et de leur consonance exotique : Silius n'a pas hésité à doter de cet armement des Ibères et des Africains. Mais il serait injuste de ne pas retenir l'ample vision et la métaphore poétique qui couronnent le catalogue des

1. Cf. *infra*, n. à 3, 265.

forces d'Hannibal dans 3, 406-414. Dans 8, 356-616, peut-être grâce à des détails venus de Caton, de Varron et de Pline, est évoquée à propos de chaque troupe la région d'origine : Lanuvium au sommet de sa colline (8, 360-361), Anxur et ses rochers (8, 390), la riche Campanie (8, 525). On aboutit à une sorte de collection de cartes postales : il y manque la vie. Dans 11, 1-27, la liste des alliés qui prennent le parti d'Hannibal s'accompagne d'une esquisse de psychologie de ces peuples, mais toujours sont dénoncés les mêmes traits, puisqu'il s'agit d'adversaires de Rome : inconstance, fourberie, etc... Dans le catalogue sicilien de 14, 192-247, des rappels mythologiques se mêlent aux notules descriptives et le dénombrement se termine par l'esquisse d'un épyllion : l'enlèvement de Proserpine dans les bois d'Henna (14, 238-247).

Il était difficile de renouveler par la géographie ou l'ethnologie le thème du dénombrement, un des plus archaïques et des plus encombrants de l'*épos*. D'autres développements érudits sont moins pesants, sinon plus exacts. La description du temple d'Hercule à Gadès (3, 1-44) s'inspire d'Hérodote, de Timée et de Posidonios ; l'histoire de Pyréné (3, 415-441) remonte sans doute à Timée, connu à travers Varron (cf. J. Nicol, p. 147) ; le tableau du désert (3, 647-691) doit beaucoup à Hérodote, à Diodore et à Lucain ; Timée et Pline peuvent avoir inspiré les développements relatifs au temple de Cumes, à l'entrée des Enfers (12, 84-157) et à la Sardaigne (12, 355-375). Pour le détail des rites d'embaumement et de sépulture exposés par Cn. Scipion (12, 471-487), on songe à Hérodote, Diodore, Strabon et Pline. L'exposé sur la Sicile (14, 1-95) semble renvoyer à Philistos, Posidonios (connu à travers Strabon ?), et à Varron — moins sûrement à Caton et à Cn. Gellius. L'énumération des pays menacés par les entreprises de Philippe de Macédoine (15, 286-319) n'est que l'adaptation au goût de l'époque du thème des « sites aperçus » : ce dernier, vraisemblablement hérité des Νόστοι, consiste en une énumération des contrées ou des

villes aperçues du large par le navigateur. Il se rencontre dans l'*Odyssée* (9, 22-24 ; 79-81) et les Alexandrins n'ont pas manqué de le reprendre et d'y manifester leurs connaissances géographiques, ainsi Apollonios de Rhodes (*Arg.*, 1, 582-585 ; 597-600 etc.). Virgile l'utilise dans les récits des errances d'Énée (*Aen.*, 3, 270-275 ; 520-524 ; 551-559, etc.), comme Valerius Flaccus dans son roman épique (*Arg.*, 2, 6-16 ; 75-81 ; 3, 32-36, etc.).

D'ensemble, et malgré le poids de l'imitation littéraire, l'information géographique des *Punica* semble moins sujette à caution que l'exactitude historique — peut-être parce qu'elle se prêtait moins aisément à la stylisation épique et à la déformation nationaliste.

LA RECHERCHE DU PATHÉTIQUE

Le classicisme latin, qui avait accordé l'imitation des modèles grecs aux tendances de l'humanisme romain, se traduisait par un équilibre délicat entre le contenu intellectuel des œuvres, leur facture artistique et l'affectivité propre à leur auteur. Dans l'*Énéide*, la richesse du *doctus poeta* et la maîtrise de sa forme s'alliaient à sa « sensibilité lyrique, à la fois si profonde et si pudique » (J. Bayet, *op. laud.*, p. 220). Mais Silius n'écrit pas pour le public de l'âge augustéen et, malgré sa dévotion au modèle, il reste marqué par sa formation rhétorique et par le goût de son temps. Même s'ils se réclament de Virgile, les post-virgiliens ne sont plus des virgiliens, comme le remarque G. Krumbholtz (*Der Erzählungstil in der Thebaïs des Statius*, in *Glotta*, 34, 1955, p. 98) : « l'apprêt original dont ils agrémentent les thèmes anciens aboutit souvent à une esthétique toute nouvelle » (*ibid.*, p. 114).

Le goût flavien donne à l'inspiration personnelle et originale — à l'*ingenium* — plus de place qu'à l'*ars*, qui requiert conscience et discipline. L'harmonie intellec-

tuelle et affective des grands ensembles est négligée au profit de morceaux isolés et chargés d'effets particuliers : cette esthétique privilégie, en art comme en littérature, le discontinu : on a pu l'appeler « baroquisme » ou « maniérisme »[1]. Elle se fonde sur une conception tragique du monde, celle qu'offrent le théâtre de Sénèque, la *Pharsale*, la *Thébaïde* et les *Argonautiques*. Le foisonnement de scènes pathétiques allant jusqu'à des « orgies de mort »[2] n'est donc pas seulement une outrance rhétorique imputable au désir de retenir les auditeurs de *recitationes* : ces touches relèvent d'une métaphysique du désespoir.

Silius manifeste cette recherche du pathétique violent dans les thèmes traitant des « blessures et morts singulières », des « membres coupés », du « champ de bataille »[3]. Ces motifs étaient, à l'âge achéo-mycénien, « faits pour des connaisseurs », selon l'expression de P. Mazon (*Introduction à l'Iliade*, Paris, 1942, p. 292). Virgile avait subi cette contrainte dans les parties les plus « homériques » de son poème (*Aen.*, 9, 749-751 ; 12, 306-308) et ne s'y était pas attardé. Silius n'offre pas la même réserve et il use des procédés qui permettent d'accentuer les effets : la δεινῶσις qui intensifie les traits pathétiques, l'αὔξησις qui les multiplie.

Tous les récits de bataille présentent une surabondance de notations sanglantes et Silius a, de préférence, retenu ce qui, dans ses sources, se prêtait le mieux à ces évocations. Tite-Live relatait, dans 22, 51, 9, la découverte, sur le champ de bataille de Cannes, d'un Numide encore vivant, dont un Romain mutilé des deux bras avait lacéré à coups de dents le nez et les oreilles : Silius place cet épisode après Trasimène (6, 40-53) et y consacre une douzaine de vers. Parmi les horreurs de la crise de 69,

1. Cf. H. Bardon, *Le goût à l'époque des Flaviens, loc. laud.*, p. 782 sqq. ; F. Cupaiolo, *Itinerario della poesia latina nel primo secolo dell'Impero*, Naples, 1973, p. 127 sqq. ; E. Burck, *Vom römischen Manierismus*, Darmstadt, 1971, chap. 1, 2, 7.
2. L'expression est de E. Burck, *op. laud.*, p. 12.
3. Cf. P. Miniconi, *op. cit.*, p. 21 et 126-128.

Tacite rapportait (*Hist.*, 3, 25, 8-10) l'assassinat d'un père par son fils, qui ne l'avait pas reconnu. Silius s'est inspiré de ce drame dans la longue et lamentable histoire de Satricus : un de ses deux fils tombe en combattant, l'autre blesse mortellement son père, puis se tue (9, 66-177). Bruttius, criblé de coups, s'abat et couvre de son corps l'aigle dont il a la garde. Il s'évanouit, mais, revenu à lui, il creuse la terre amollie par son sang et, avant de mourir, il y enfouit l'emblème (7, 14-40). Silius décrit avec une précision macabre le cadavre de Paul-Émile découvert dans la plaine de Cannes (10, 503-512), alors que Tite-Live se bornait à une relation très sobre : *consulem quoque Romanum conquisitum sepultumque quidam auctores sunt* (22, 52, 6).

Des deux récits qu'offre l'historien de la mort de Cn. Scipion (25, 36, 13), Silius préfère le plus dramatique : le héros révèle à son fils qu'il a été brûlé dans une tour où il résistait aux Puniques (13, 687-694). Le poète n'hésite pas devant la description des blessures atroces (4, 236-239 ; 9, 396-400, etc.), des têtes coupées (4, 213-214 ; 13, 246-247, etc.), des ventres ouverts d'où s'échappent les entrailles (4, 383-384). Le thème du champ de bataille, que Lucain semble avoir introduit dans l'épopée (*B.C.*, 7, 786-846) est abondamment traité : *Pun.*, 6, 1-13 ; 9, 190-191 ; 17, 600-604. Mais si les traits horribles s'expliquaient par la frénésie constante qui porte les développements de Lucain, ils surprennent dans la narration silienne, ordinairement plus détendue et chez un auteur qui, loin d'avoir du monde une vision désolée, proclame, par delà les épreuves de la guerre, son optimisme dans la mission de Rome (3, 593-629).

Quelques touches romanesques ou sentimentales sont plus heureuses et Silius les a adaptées à certains motifs traditionnels. Les « adieux du guerrier » (3, 61-127) lui ont permis d'imaginer l'existence d'Imilcé, premier amour et épouse chérie d'Hannibal [1]. A la fin de 4, le Punique refuse avec hauteur de sacrifier son fils aux dieux natio-

1. Cf. 3, 63 et la note.

naux comme le demandait le sénat de Carthage. Silius, a tiré parti de renseignements historiques qu'on retrouve notamment chez Quinte-Curce (4, 32-33). Mais la scène est imaginaire (4, 763-829). Pure fiction aussi, le personnage d'Isalcès, fiancé de la fille de Magon (malgré l'extrême jeunesse de celui-ci) et qui meurt à Trasimène (5, 284-305). Il s'agit d'une réplique de Corèbe, fiancé de Cassandre, qui s'est joint à la troupe d'Énée pendant la dernière nuit de Troie (*Aen.*, 2, 341-345). Sychée, prétendu fils d'Hasdrubal, connaît le même sort que Lausus, fils de Mézence (*Aen.*, 10, 786-832). Il est tué à Trasimène par Flaminius, après avoir abattu un arbre sur lequel s'étaient réfugiés des alliés siciliens (5, 480-529) : Silius reprend ici un épisode de la campagne contre les Chérusques que rapportera Tacite (*Ann.*, 2, 17). Sur le champ de bataille de Cannes, le cheval de Cloelius, reconnaissant de loin son maître blessé à mort, jette à terre le cavalier punique qui le montait et va rejoindre le Romain : le poète emprunte ce trait à Pline (*N.H.*, 8, 44, 158).

LES DISCOURS

Depuis Homère, la harangue est un des traits caractéristiques de l'*épos*, mais chaque auteur y manifeste sa manière propre. Tout élémentaire est la rhétorique de l'*Iliade* : le discours reste familier par sa brièveté et son ton direct. Chez Virgile, il y a beaucoup plus d'art : le propos est condensé, réduit à l'essentiel, et s'insère intimement dans le récit ; les procédés sont voilés et l'ensemble est entraîné dans le mouvement épique ou affectif du chant.

Le sujet que traitait Silius se prêtait particulièrement à l'emploi des discours : la conduite d'une guerre relève des délibérations d'assemblées autant que des harangues sur le champ de bataille ; de plus, le poète use de ce

procédé pour ménager des interventions divines, pour insérer dans son œuvre des épisodes légendaires ou historiques, pour se livrer à des développements d'ordre géographique ou ethnographique.

La proportion des discours dans les *Punica* est un peu inférieure à celle qu'on relève dans les épopées romaines : au nombre de 306 [1] ils occupent 3 766 vers sur un total de 12 202, soit 31 % de l'ensemble contre 38 % dans l'*Énéide*, 32 % chez Lucain, 37 % dans la *Thébaïde* — et 44 % dans l'*Iliade*. Les recherches de L. Bauer (*op. laud.*, p. 23-25 ; 45-46) et de R. Rebischke (*De Silii orationibus*, Diss. Königsberg, 1913) ont montré l'habileté avec laquelle Silius a su utiliser les données liviennes, les organiser de manière originale et recourir au besoin à d'autres sources.

Généralement, le poète se limite à quelques mots aux endroits où Tite-Live développe les discours. Inversement, il introduit de longs discours quand Tite-Live n'offre qu'une relation rapide. Ainsi, avant la bataille du Tessin, l'historien prête une harangue à chacun des deux chefs (21, 40-41 ; 43-44) ; Silius n'accorde à Hannibal que huit vers (4, 59-66) au style indirect, mais treize, au style direct, à Sempronius (4, 68-80). Cette présentation propre à Silius n'empêche pas le recours à la source historique : les propos du chef punique reprennent des idées exprimées dans Tite-Live, 21, 43, 13.

Dans 9, 184-216, Hannibal, avant Cannes, s'adresse à ses hommes et, pour l'essentiel, Silius lui prête des paroles que Tite-Live place avant le combat du Tessin (21, 43, 6-10). Dans 7, 219-252, Fabius explique à son armée les avantages de sa tactique de *cunctatio* en développant successivement les trois idées exprimées dans les v. 223-224 et 236-247. Or Tite-Live ne fait pas mention de cette harangue. La leçon de prudence donnée à Minucius chez Silius 7, 386-408 est une amplification de ce

1. Il y a donc, en moyenne, 18 discours par chant. Or le chant 14 n'en offre que 4 — ce qui confirme le caractère singulier de cette « épopée de Marcellus et de la Sicile » ; cf. *supra*, p. XXXV.

que rapporte Tite-Live dans 21, 18, 8-10. Avant Cannes, Tite-Live fait dialoguer rapidement, au style indirect, Paul-Émile et Varron (22, 44, 5-7) ; chez Silius, chacun des deux consuls adresse à l'autre une suasoire (9, 25-65). Le discours de Decius Magius aux Capouans (11, 160-189) développe les brèves indications fournies par Tite-Live (23, 7, 4-6). On relève les mêmes différences de traitement entre 15, 635-651 (harangue d'Hasdrubal avant la bataille du Métaure) et Tite-Live 27, 49, 3, où quatre lignes seulement sont consacrées à ces exhortations ; entre 17, 295-337 (Hannibal rappelle toute l'histoire de la campagne) et Tite-Live 30, 32, 6, où la mention des victoires passées est très succincte.

Mais certains discours importants se placent inévitablement aux mêmes endroits que chez Tite-Live : ainsi les derniers mots que Paul-Émile mourant adresse à Cn. Cornelius Lentulus : 10, 227-281 ; cf. Tite-Live, 22, 49, 9-11 ; de même le débat qui oppose devant le sénat Fabius et le jeune Scipion : 16, 604-644 ; 645-698 ; cf. Tite-Live 28, 40-42 ; 43-44. Moins longs, moins techniques que ceux de l'historien, ces discours ne manquent pas de souffle épique et s'accordent aux motifs généraux des *Punica*. Nous retrouvons ces motifs dans la réplique de Scipion, dont la densité nerveuse et la fougue font songer aux meilleures harangues virgiliennes (16, 645-697). Ces cinquante vers contiennent à la fois une apologie personnelle et un condensé d'histoire renvoyant à toute la « Geste des Scipions » annoncée en 4 et continuée en 13 et 15-17. Le consul rappelle la faveur des dieux acquise à la race troyenne, annonce qu'il vengera l'attaque du Punique contre les *moenia Romae* et le dernier vers fait crépiter l'incendie qui va dévorer les murs de Carthage (16, 697).

Tite-Live n'est pas toujours la seule source. Les adieux d'Hannibal à Imilcé sont, nous l'avons vu (cf. *supra*, p. LXXX), une adaptation d'*Il.* 6, 390 sqq. : les paroles de Paul-Émile à Cannes (*Pun.*, 10, 59-71) reprennent celle de Diomède dans *Il.*, 8, 95 ; celles du consul blessé dans *Pun.*, 15, 761-764, reproduisent aussi les propos de

Diomède dans *Il.*, 11, 389 (cf. Rebischke, *op. laud.*, p. 37, 41-42, 49). Dans les paroles de Junon (*Pun.* 17, 357-369), R. Rebischke (p. 28) décèle la contamination de deux discours de la déesse chez Virgile (*Aen.*, 10, 611 sqq. ; 12, 808 sqq.). Le début des propos d'Hannon (*Pun.*, 2, 279 sqq.) reprend les mots de Drancès dans *Aen.*, 11, 344 ; ensuite Silius utilise les données liviennes contenues dans 21, 10, 3-13. La suasoire que Fabius prononce devant le sénat (*Pun.*, 7, 219-252) s'inspire partiellement de Tite-Live, 22, 25, mais l'exorde reproduit un passage de Cicéron (*Pro C. Rabirio*, 6 ; cf. Rebischke, p. 93). Il convient de mettre à part les deux longues suasoires de la Volupté et de la Vertu, qui doivent beaucoup à Xénophon (*Mém.*, 2, 1, 21-34).

Les analyses de chaque discours qu'offre la *Dissertation* de Rebischke soulignent la technique rhétorique qu'emploie le poète et distinguent les divers τόποι, c'est-à-dire, en l'espèce, les catégories d'arguments mis en œuvre : ainsi les exhortations prodiguées à Hannibal par Mercure (3, 172-182), par le dieu Trasimène (4, 729-738), usent d'argument tirés « de l'opportunité et du souci de gloire » (ἀπὸ τοῦ καιροῦ καὶ τοῦ ἐνδόξου, Rebischke, p. 18). Le discours par lequel Fabius tente d'empêcher l'expédition de Scipion en Afrique (16, 604-643) contient d'abord la « réfutation d'un jugement préalable » (ἐξ ὑπολήψεως) : le reproche de jalousie qu'on pourrait lui adresser (16, 604-610) ; la suite du propos développe les arguments « d'utilité » (τὸ συμφέρον) et réfute au passage l'argument relatif au « souci de la gloire » (τὸ ἔνδοξον) mis en avant par Scipion. Rebischke analyse de ce point de vue tous les discours des *Punica* et donne p. 140 la liste des τόποι.

Comme il est naturel, le genre « délibératif » domine dans les *Punica* (cf. Rebischke, p. 141) ; dans le genre « démonstratif », moins fréquent, se rencontrent des éloges, des blâmes et deux discours funèbres (10, 514-523 ; 15, 392-396). Dans l'ensemble, la facture des discours nous semble beaucoup moins scolaire que dans la

Thébaïde dont on a pu dire que « toute l'école est passée dans l'épopée »[1].

Le choix même des formules placées après un discours pour le relier au récit n'est pas indifférent. Dans un travail récent (« *Sprach's* » *bei Silius Italicus*, Lund, 1971), S. Lundström distingue les formules de transition adverbiales (*tum, tunc*), nominales (*talibus dictis*), verbales (*sic fatus*). Ces trois types sont représentés chez Virgile ; or S. Lundström montre que Silius, tout en s'inspirant de son modèle, sait non seulement varier les tours qu'offrait l'*Énéide* (ex. *haec memorat* 9, 217, au lieu de *talia memorans Aen.*, 2, 650), mais les adapter à la personne qui vient de parler et au contexte général. Il les emploie plus modérément que Virgile et il offre un usage tout particulier des formules verbales qui, plus étoffées, détachent nettement les paroles prononcées. Ces formules verbales se rencontrent essentiellement : après les discours de divinités (9, 484 *haec effata* ; cf. Lundström, p. 39) ; après les menaces épiques (17, 467 *sic ait* ; cf. Lundström, p. 41, 48) ; avant ou après les résolutions héroïques (9, 143 *sic fatus* ; cf. Lundström, p. 108-109) ; après les éloges (10, 524 *haec ait* ; cf. Lundström, p. 120-121) ; après des prophéties solennelles annonçant un succès romain (13, 894 *haec uates* ; cf. Lundström, p. 121) ; après des exhortations (9, 65 *haec Paulus* ; cf. Lundström, p. 64) ; après des prières ou des supplications pathétiques (8, 232 *haec fatus* ; cf. Lundström, p. 127). Nous saisissons ici dans le détail le travail de forme, si original, de Silius. « Aucun autre poète épique n'a repris autant de formes virgiliennes » (Lundström, p. 16) ; aucun n'en offre un traitement aussi personnel ni aussi bien adapté à la thématique de son œuvre. « Il peut paraître incroyable qu'un poète choisisse ses formules avec un pareil soin et une aussi scrupuleuse attention » (Lundström, p. 40). Parmi tous les procédés des *Punica*, nous avons là un des plus caractéristiques de la manière de Silius.

1. L. Legras, *Etude sur la Thébaïde de Stace*, Paris, 1905, p. 281.

LES COMPARAISONS

Le traitement des comparaisons est révélateur et de l'époque flavienne et des tendances personnelles de Silius. Dans l'archétype homérique, les comparaisons constituaient une sorte de double-fond permanent de l'épopée et leur contenu laissait entrevoir un monde tout différent de celui du poème [1]. Héritier d'Homère, mais aussi des Alexandrins, Virgile faisait de la comparaison une *egressio* artistique, aboutissant souvent à un tableau complet ou dramatique (cf. l'aigle et les oiseaux *Aen.*, 12, 245-257 ; les enfants à la toupie, 7, 378-383) affectivement accordé à l'ensemble (cf. Énée et ses compagnons : loups affamés dans 2, 355).

Silius offre à peu près les mêmes proportions d'emplois des comparaisons que Virgile. On peut d'abord noter la fréquence des mêmes thèmes : le vent déchaîné (12 emplois), le pilote (4 emplois), le pêcheur (2 emplois), le lion (5 emplois), le cours d'eau (6 emplois) — et l'existence de comparaisons en chaine : 3 en 35 vers dans 4, 301-336 ; 2 en 7 vers dans 2, 215-221. M. von Albrecht dans son article *Gleichnis und Innenwelt in Silius' Punica* (in *Hermes*, 91, 1963, 3, p. 352-375), complété par les p. 90-118 de son ouvrage déjà cité, nous invite à dépasser les considérations proprement numériques pour étudier la place et la nature des comparaisons dans les *Punica*. Seules l'*Odyssée* et la *Pharsale* offrent moins de comparaisons que les *Punica*. D'ailleurs le poète les situe presque exclusivement aux points les plus importants du récit épique : le chant 6, qui n'a pas trait à la bataille de Trasimène, mais à ses suites, n'en offre que 3 tandis que 7, qui ouvre la « Geste de Fabius », en comprend 12.

9. Cf. P. Miniconi, *op. cit.*, p. 139-148.

Tantôt la comparaison insiste sur la psychologie profonde (*Wesenschau*) d'un personnage : Varron, à la veille de Cannes, est semblable à un cocher sans expérience (8, 278-283). Tantôt elle permet de mesurer la portée d'un événement majeur : la concentration des effectifs romains est assimilée à la mobilisation de toute la Grèce contre Troie — et cela pour insister sur le danger d'anéantissement qui menace Rome (8, 619-621). Tantôt elle exprime un état affectif : Paul-Émile, avant la bataille, ressent l'angoisse d'une mère dont l'enfant est voué à la mort (9, 41-43) ; Hannibal, enfermé dans le Bruttium, est aussi redoutable qu'un taureau déchaîné 17, 4-10.

Mais le thème général de la comparaison ne suffit pas à en expliquer la portée car il peut revêtir des significations différentes ; dans *Aen.*, 1, 430-436, l'activité des abeilles représente l'alacrité des Puniques en train de bâtir leur ville : dans *Pun.*, 2, 217-222, est retenue l'image de la fuite éperdue d'essaims menacés par la pluie. Silius n'a donc pas besoin de développer la comparaison en un tableau complet : il simplifie pour retenir seulement le trait qu'il juge essentiel à tel moment du récit. Il pratique donc, comme le faisait Virgile à partir d'Homère [1], le déplacement chronologique du motif. Dans *Aen.*, 9, 339-341 (aristie nocturne de Nisus), était évoquée la ruée du lion dans une étable : Silius, dans *Pun.*, 2, 682-688 montre le carnage déjà perpétré et le fauve qui se repaît. Or l'image ne s'applique pas directement à l'action d'Hannibal puisqu'il n'a pas massacré les Sagontins ; Silius n'a voulu retenir que l'impression de *furor*. On saisit mieux encore les effets du déplacement du point de comparaison dans *Aen.*, 12, 749-757 (la ruée d'Énée est comparée à celle du chien poursuivant un cerf) et dans *Pun.*, 3, 294-297 (les Gétules se hâtent d'arriver dans le camp d'Hannibal). A partir du thème du « chien de chasse », Virgile brosse un véritable tableau ; Silius veut souligner la rapidité, pareille

1. Cf. P. Miniconi, *op. cit.*, p. 140-141.

à celle d'une meute, avec laquelle ces contingents rejoignent l'armée punique.

Entre l'objet et la comparaison qu'il évoque, le lien établi par le poète ne dépend pas de tout le contenu descriptif et affectif de celle-ci : la comparaison ne vaut pas d'ensemble et pour elle-même, mais parce que, parmi ses divers traits, elle en présente un qui peut convenir soit à tel moment particulier de l'œuvre, soit à ses idées maîtresses. L'effondrement des murs de Sagonte (1, 370-372) est comparé à une avalanche sur les Alpes — cela pour annoncer l'exploit d'Hannibal qui franchira la chaîne (3, 477 sqq.). Silius est donc amené à alléger le tableau de tout ce qui ne lui paraît pas utile à son propos. Mais le rapport qui unit les deux termes reste arbitraire et il peut arriver à la comparaison « d'assombrir plutôt que d'éclairer » (M. von Albrecht, *Hermes*, 91, 3, p. 115) : c'est au lecteur de restituer l'intermédiaire et nous saisissons là un des aspects de la forme d'art, recherchée et toute intellectuelle, de Silius. La comparaison finit par être très éloignée de l'action à laquelle elle se rapporte : la marche silencieuse du cygne glissant sur l'eau sans qu'on puisse apercevoir le mouvement de ses pattes évoque les préparatifs secrets menés par Marcellus contre Syracuse (14, 189-201). De même, dans 7, 139-140, l'image du Méandre est un peu inattendue : la tactique de harcèlement de Fabius est assimilée aux sinuosités capricieuses du cours de ce fleuve. La liaison subtile entre les deux termes n'est pas toujours décelée immédiatement. Ainsi, d'Homère à Virgile, et de Virgile à Silius, l'usage et le choix des comparaisons ont relevé toujours davantage de la subjectivité du poète.

LA VALEUR LITTÉRAIRE DES PUNICA

A étudier de près les *Punica*, on mesure l'inanité des critiques qui voient en Silius « un excellent écolier qui s'exerce à mettre la seconde (*sic* !) décade en vers vir-

giliens ... (et qui) « copie Tite-Live avec une fidélité de scribe » (R. Pichon, *op. laud.*, p. 587). Il est vrai que Pichon pouvait se réclamer de Scaliger dont M. von Albrecht rapporte (*op. laud.*, p. 10) le jugement sans appel : « Traitons de Silius : à mon sens, il est le dernier des bons poètes et n'est même pas poète du tout ». Mais l'éditeur Ernesti (cité *ibid.*, n. 5) accuse Scaliger de condamner le poème sans l'avoir lu...

1. — L'originalité de Silius.

A. *Les développements épiques.*

Sans songer à mettre en parallèle Virgile et Silius, il faut donc tenter de saisir l'originalité de celui-ci. Cette originalité, au moins dans le traitement des scènes ou des thèmes épiques, a été parfaitement dégagée par M. von Albrecht (*op. laud.*, p. 122) : Silius multiplie les notations d'ordre psychologique ; il intensifie le pathétique ; il fait référence aux motifs généraux de son poème.

Ainsi, l'épisode, rapporté par Tite-Live (22, 49, 6-12), où Lentulus blessé offre à Paul-Émile mourant de prendre son propre cheval et de fuir le champ de bataille de Cannes, se retrouve exactement dans *Pun.*, 10, 260-297. De la conversation des deux Romains, Silius ne conserve que les données les plus nettes et les plus tragiques et il insiste sur les raisons que fait valoir le tribun pour sauver le consul ; sa conduite a été irréprochable ; son refus de survivre serait une trahison puisque Rome est directement menacée. Paul-Émile répond qu'il faut désormais donner le commandement suprême à Fabius, que le tribun se doit encore à la patrie et que lui-même saura affronter la mort. Le thème des *moenia Romae* est rappelé par deux fois (265 ; 281) : fidèle à la pratique de la δεινῶσις, Silius termine l'épisode par l'image du tigre blessé qui meurt sans avoir la force de mordre (10, 293-297). M. von Albrecht relève le même traitement, propre aux *Punica*, dans la dispute qui oppose Hanni-

bal aux envoyés de Carthage chargés de le rappeler en Afrique (*op. laud.*, p. 127-128). Selon la technique de la *miseratio*, Silius développe les arguments des sénateurs (17, 170-183) ; plus nettement encore que chez Tite-Live (30, 20, 2-5), Hannibal dénonce (17, 184-200) l'abandon où l'ont réduit la jalousie et les intrigues de ses adversaires et le thème des *moenia* (appliqué ici à Carthage) se retrouve aux vers 196-200.

Même traitement, caractéristique, du thème des « adieux du guerrier » (3, 61-127) évidemment inspiré d'*Il.*, 6, 369-502. Le détail des diverses imitations littéraires du passage a été étudié par R. B. Steele (*The method of Silius Italicus*, in *Class. Philol.*, 17, 1922, p. 319-333) et R. T. Bruère (*Class. Philol.*, 47, 1952, p. 219-227) qui ont relevé des échos de Lucrèce, de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Lucain. La psychologie profonde d'Hannibal apparaît dans les reproches d'Imilcé (3, 109-127) ; les motifs essentiels des *Punica* se retrouvent dans les propos d'Hannibal : *furor*, 3, 76 ; défi au dieu qui arrêterait le Punique 3, 78 ; lutte contre l'ennemi héréditaire 3, 70 et 83 ; haine vouée à Rome par Didon 3, 82 ; menace contre le Capitole 3, 86 ; projet de traverser les Alpes 3, 95 ; les « adieux » sont ainsi l'annonce fulgurante de toute l'épopée.

Les thèmes plus réduits portent aussi la marque de Silius : au cours de l'aristie de Murrus, l'injure au cadavre (1, 383-390) permet la mention de la perfidie punique et de la défense du Capitole ; de même, l'invective adressée à l'adversaire avant de l'achever : Hannibal se réclame ironiquement d'Hercule 1, 509-514. Là encore, le motif est fortement rivé à l'armature du poème.

B. *En dehors des développements épiques.*

Il est moins aisé de ressaisir la manière de Silius dans les parties qui ne sont pas proprement épiques. Mais la confrontation avec ses modèles est riche d'enseignements. Deux articles de G. Krumbholtz [1] caractérisent

1. *Glotta*, 34, 1955, p. 93-139 ; 231-359.

l'*Erzählungstil* de Stace dans la *Thébaïde* : le poète crée d'abord une atmosphère propre à expliquer la psychologie de ses héros ; il multiplie les traits de cette psychologie et, par là, se distingue de Virgile qui se contentait de révéler les états d'âme par les paroles et les actes des personnages ; l'analyse des sentiments finit, chez Stace, par constituer un sujet par elle-même. Quant aux peintures de la nature ou des objets, elles sont, dans la *Thébaïde,* enrichies jusqu'à la surcharge et donnent des tableaux indépendants juxtaposés par le poète. Krumbholtz illustre ce parallèle par une comparaison entre l'épreuve de la course à pied (cf. *Glotta,* 1955, p. 100 sqq.) dans *Aen.*, 5, 291-355 et dans *Théb.*, 6, 550-645.

Chez Virgile, la course devient un drame où éclatent l'ardeur sportive et le tendre attachement de deux jeunes gens ; Euryale prend la place de Nisus qui est tombé : *Aen.*, 5, 334-338. Stace commence par susciter l'intérêt avec l'évocation gracieuse de deux concurrents, Parthénopeus (6, 569-577) et Idas (6, 583-587). Puis il use du « ralenti » pour décomposer l'action en images brillantes et une de ces images amène une péripétie inattendue : la chevelure blonde de Parthénopeus flotte sur ses épaules pendant qu'il court et constitue, pour Idas qui le suit sur la piste, une tentation : il la saisit pour retarder Parthénopeus et arrive ainsi le premier (6, 607-617).

G. Krumbholtz n'étend pas son étude à Silius, mais le rapprochement entre Virgile, Stace et Silius n'est pas indifférent. Dans l'*Énéide* et dans les *Punica,* 70 vers sont consacrés à l'épisode, dans la *Thébaïde,* 95. Silius (16, 457-526) s'inspire visiblement de Stace comme de Virgile. Il n'offre pas de portraits des coureurs et, après quelques qualifications rapides, indique avec précision l'origine de chacun (16, 465-477). Il ne pratique pas le « ralenti » qui permettait à Stace de séparer de l'épreuve elle-même les exercices d'assouplissement (*Théb.*, 6, 587-592). Finalement, nous assistons, avec Silius, à une sorte de reportage fiévreux et sans couleur (16, 478-487) : le poète met en valeur l'acharnement de Théron qui, du premier rang, passe au second. Mais Hespérus, qui court

derrière lui, le saisit par sa chevelure et assure ainsi la victoire d'Eurytus. Écourtée, l'épreuve est relatée, mais non peinte. Virgile sait dramatiser et émouvoir ; Stace fait voir et sentir ; Silius raconte. Chez lui, l'atmosphère n'est guère prenante et le tableau offre peu de couleurs.

Il est donc généralement plus narrateur que peintre ; mais, pour le définir plus exactement, il convient de souligner la variété de ses imitations et l'aisance de leur mise en œuvre. La culture du poète était singulièrement étendue et il disposait de tout ce qui pouvait l'enrichir. Il n'est guère d'auteur latin — même en dehors de la tradition épique — dont on ne rencontre au moins une réminiscence dans les *Punica*. Entre d'autres exemples donnés par R. B. Steele (*loc. laud.*) l'ἔκφρασις du temple d'Hercule à Gadès (3, 32-44) commence par un hémistiche de Virgile (*Aen.*, 6, 20). La description qui suit rappelle l'évocation du palais d'Argos dans *Théb.*, 6, 213-222 : il était de mode de rendre ainsi hommage à un contemporain. La peste de Syracuse (14, 580-617) s'inspire d'abord de Thucydide (2, 47 sqq.), mais aussi de Lucrèce (6, 1138-1286), de Virgile (*Géorg.*, 3, 478-530 ; *Aen.*, 3, 137 sqq.), d'Ovide (*Mét.*, 4, 210-213 ; 7, 536-613), de Lucain (6, 80 sqq.). E. L. Basset [1] suit les multiples réminiscences et emprunts discernables dans *Pun.*, 6, 118-550 : Silius y utilise les mêmes poètes que dans le passage cité ci-dessus, et E. L. Basset renvoie dans le même article à la note de Ruperti qui, pour 6, 144-293, fait aussi état de Tite-Live, Valère-Maxime, Sénèque et Pline.

2. — La prétendue « couleur ovidienne ».

Tant de variété et de souplesse ont amené R. T. Bruère [2] à parler à propos des *Punica* de *color ouidianus*. Mais

1. E. L. Basset, *Regulus and the Serpent in the Punica* in *Class. Philology*, 50, 1955, 1, p. 1-20.

2. R. T. Bruère, *Color ouidianus in Silius' Punica* 1-7, in *Ovidiana*, Paris, 1958, p. 475-499 ; *Color ouidianus in Silius' Punica* 8-17 in *Class. Philology*, 54, 1959, p. 228-245.

ce rapprochement surprend un peu. Ovide pratique une vision esthétique très ample et originale ; il procède à des « changements de perspectives » qui « aboutissent à une morphologie multipolaire » (H. Bardon, *Ovidiana*, I, p. 82) : ainsi dans le tableau de la chute d'Icare (*Mét.*, 2, 177-332). Il exprime « dans la métamorphose, la sympathie qui unit l'homme aux dieux et aux divers règnes de la nature » jusqu'à « aboutir à un merveilleux total et envahissant » (S. Viarre, *L'image et la pensée dans les Métamorphoses d'Ovide*, 1964, p. 442) : ainsi dans l'histoire d'Hyacinthe (*Mét.*, 10, 162-195). A cela s'ajoute l'esprit, mais qui se tempère souvent d'ironie tendre et amusée [1].

Or, pour mesurer ce qui sépare Ovide de Silius, il suffit de comparer à l'épisode de Philémon et Baucis (*Mét.*, 8, 624-724) celui de Falernus (*Pun.*, 7, 162-211). Falernus, pour prix de l'hospitalité offerte à Bacchus, est gratifié des vignobles devenus célèbres. Mais on cherche en vain dans ce récit l'émotion voilée (*Mét.*, 8, 626-636), la connaissance précise des gestes campagnards (*Mét.*, 8, 641-659) et le sourire discret (*Mét.*, 8, 672-673) que prodigue Ovide. Silius ne conserve que l'essentiel du décor et de la scène où apparaît le dieu ; il reste gauchement abstrait. Au lieu de l'attendrissement final des *Mét.*, 8, 704-724, nous avons une caricature de Falernus enivré (*Pun.*, 7, 199-203) et une rapide vision des côteaux chargés de vignes (*Pun.*, 7, 205-208). Pour que l'ensemble fût « ovidien », il y faudrait quelques sourires. Il est vrai que nous n'en surprenons guère dans l'œuvre de Silius, qui, au contraire d'Ovide, ne semble pas d'un naturel précisément enjoué. Martial lui-même [2]

1. « Parmi les fils qui relient l'auteur à ses personnages, les plus visibles, nécessaires pour les manifestations de l'esprit et de l'ironie, servent souvent à en masquer de ténus, tissés de sympathie et de tendresse, de pudeur et d'humour, et produisant des moments d'illusion parfaite » (J. M. Frécaut, *L'esprit et l'humour chez Ovide*, Grenoble, 1972, p. 365).

2. *paulum seposita seueritate...*
nec torua lege fronte, sed remissa
lasciuis madidos iocis libellos.

lui demande, à l'occasion des Saturnales, d' « oublier un instant son humeur austère » et de lire « non d'un sourcil froncé, mais détendu, ses livres imprégnés de gaîté polissonne » (4, 14, 7, 11-12). Ovide n'est pas seulement l'auteur de tableautins pathétiques ou mignards inspirés de récits mythologiques. Nous ne saurions donc parler de *color ovidianus* à propos des morceaux qui, dans les *Punica*, ne sont pas d'inspiration épique, érudite, patriotique ou morale. S'il faut les caractériser, mieux vaut parler d'échappées de goût alexandrin pour ces évocations brèves, de forme très travaillée, et qui semblent correspondre au souffle un peu court du poète. Tantôt, elles jettent des lueurs de poésie dans des ensembles proprement guerriers (4, 81-87 ; 295-299 ; 302-310), tantôt elles constituent de véritables *epyllia*. Situé dans un décor grandiose, l'épisode de Pyréné (3, 420-441) est une réussite. L'histoire du beau Trasimène (5, 7-23) qui subit le sort d'Hylas, constitue, à vrai dire, un singulier prologue au chant 5, un des plus sanglants du poème. L'aventure d'Hercule avec la fille d'Évandre (6, 627-640) est un récit un peu froid, comme le rapt de Proserpine (14, 238-247) ; le tableau des plaisirs de Capoue est un brillant hors d'œuvre (11, 410-482), comme le portrait de Pan (13, 326-347) ; le jugement de Pâris (7, 437-471), une préface spirituelle, mais un peu inattendue, au récit des malheurs des Troyens.

3. — La manière de Silius.

Ces « haltes », ces ἐποχαί — d'ailleurs aussi minutieusement travaillées que les développements épiques — nous donnent, semble-t-il, la mesure du véritable talent du poète. Silius n'a guère de force lyrique : on chercherait en vain dans les *Punica* les effusions personnelles où s'égare parfois Lucain (ainsi dans *B.C.*, 4, 110-120 ; 7, 535-544). La nature elle-même n'est pas pour lui l'occasion de contemplations ou d'émotions gratuites. Elle n'est décrite pour elle-même que très furtivement

(4, 81-87 ; 12, 130-151, etc.) et, le plus souvent, elle n'est retenue qu'en raison de ses rapports avec la lutte où s'affrontent le Bien et le Mal : le tableau des Alpes (3, 477-499 ; 518-556) doit mettre en évidence la tentative sacrilège d'Hannibal. Dans la première phase de la guerre, il violente la nature en franchissant fleuves et montagnes, mais, finalement, cette nature se retournera contre lui — dans la tempête de 17, 201-291 — pour permettre à l'univers de retrouver son équilibre.

Ainsi, plus que dans les grandes fresques militaires, Silius semble à l'aise dans les développements plus modestes. La courte « Geste de Régulus » (6, 140-536) unit très heureusement les épisodes merveilleux (6, 140-282), les récits guerriers (6, 283-345) et les scènes pathétiques (6, 346-536). Mais, là comme ailleurs, les emprunts sont très divers [1] et toujours habilement fondus. On est évidemment tenté de reprendre ici le *maiore cura quam ingenio* de Pline le Jeune, mais l' « imitation » n'est pas pour Silius « le plagiat élevé à la hauteur d'un système littéraire », comme le prétend R. Pichon (*op. laud.*, p. 592). Sans doute « n'est-il pas de scène épique dans l'*Énéide* qui n'ait son homologue dans les *Punica* » (M. von Albrecht, *op. laud.*, p. 185) ; mais en revanche « il y a place, malgré cette étroite liaison, pour une élaboration personnelle » (M. von Albrecht, p. 189). L'éclairage des faits historiques, leur réorientation selon l'optique virgilienne et en fonction de ce « point de fuite » (M. von Albrecht, p. 186) qui confère à l'ensemble unité et profondeur, la reconstruction des discours, à partir de Tite-Live et leur conclusion à l'aide de formules reprises de l'*Énéide*, le choix des thèmes de comparaison et de leur point d'insertion dans l'épopée, tout révèle un art tendu, concentré, qui laisse peu de place à l'expression de sentiments individuels.

1. Sur les imitations chez Silius, cf. J. Grösst, *op. laud.*, en ce qui concerne particulièrement Virgile ; E. L. Basset, *op. laud.*, R. B. Steele, *op. laud.*, pour ce qui a trait à Lucain ; A. Klotz (*R.E.*, *s.u.*, *Silius Italicus*, col. 84) donne d'utiles références aux autres poètes.

C'est dans l'inspiration générale du poème que nous retrouvons la personnalité de Silius, mais, pour la bien saisir, il faut d'abord rappeler l'idéologie qui semble dominer la production littéraire de l'époque. Dans son essai *Vom römischen Maniérismus* (Darmstadt, 1971), E. Burck insiste (p. 24-41) sur la vision désolée qu'offrent de la condition humaine la plupart des poètes de la seconde moitié du siècle. Sans doute ces conceptions pessimistes sont-elles projetées dans la légende, mais elles sont trop souvent affirmées pour ne représenter qu'une mode littéraire. Les personnages d'Atrée, de Pélias, d'Eétès, d'Étéocle et de Polynice se meuvent dans un univers d'absurde cruauté, dominé par les forces du mal, intérieures ou extérieures à l'homme. La volonté de puissance des tyrans les amène à nier toute loi morale (cf. *Thyeste*, 204-335) et, des drames de Sénèque aux *Argonautiques* et à la *Thébaïde*, se retrouvent les thèmes de la méchanceté, de la déraison, de la vengeance et de la mort. La détresse de la condition humaine est un des motifs majeurs de l'épopée de Stace [1] : les mortels sont en proie à la colère des dieux ; pour s'opposer à ceux-ci, ils s'abandonnent à l'ὕβρις, redoublant par là la fureur divine ; *miseria hominum* et *ira deum* sont donc étroitement liées. Cette infortune s'accompagne de l'ignorance : aveugle devant le présent, l'homme est sans prise sur l'avenir et tout le voue au désespoir. La mort elle-même n'apporte pas l'apaisement : dans la *Thébaïde*, la haine née de leur rivalité accompagne les deux frères jusque dans le trépas et les deux flammes de leur bûcher funèbre ne veulent pas se confondre (*Théb.*, 12, 429-436).

En face de cette philosophie de la déréliction, Silius adopte une attitude délibérément « réactionnaire ». Il est le seul, semble-t-il, en cette fin du 1er siècle, à avoir pris pour sujet les prouesses d'un passé lointain, mais authentiquement historique. Comme s'il avait pressenti que, dans les décennies suivantes, l'empire, oublieux de ses attaches italiennes, allait définitivement pencher vers

1. Cf. R. Riecks, *Homo, humanus, humanitas*, p. 202-216.

l'Orient grec et sa culture, il a tenu à embaumer les valeurs et les mythes de la Rome traditionnelle. Il a même insisté sur le caractère définitif de la victoire romaine. A travers les quinze années d'épreuves, il a voulu faire luire la grande espérance qui éclairait l'*Énéide* : la guerre n'est que l'affrontement préalable à l'instauration d'un ordre pacifique qui doit durer toujours. Après la défaite des puissances du mal, Rome règnera sur tout le monde connu (3, 594-629) et ses épreuves mêmes (3, 162-165 ; 582-584) l'en auront rendue digne. L'œuvre est ainsi tout imprégnée de ce triomphalisme absolu et sécurisant.

En proposant à son public une vision morale plus rassurante que celle de Thyeste ou des frères ennemis, Silius a-t-il eu la prétention de réformer les Romains et, comme l'écrit G. Casale, *richiamare i suoi contemporanei alla gloriosa austerità dell' antico costume* (*Silio Italico*, p. 38) ? Il est douteux que ce haut fonctionnaire retiré du siècle ait pu croire, en face des turpitudes de Domitien ou de la veulerie de la plèbe (cf. 2, 500 sqq. ; 3, 575 sqq.), à l'efficacité de l'histoire moralisante. Son attitude « réactionnaire » et son apparent loyalisme (3, 607-629) ne lui interdisent pas une vision lucide de son époque et, après la mort de l'empereur, il voue les tyrans aux pires supplices (13, 601-612) : cette condamnation rejoint celle que formule Stace contre Créon (*Théb.*, 11, 648-665).

Fuyant les tristesses de son époque, Silius s'est retiré dans un univers héroïque et pur, celui que lui révélaient les traités de Sénèque et l'enseignement d'Épictète [1]. Son stoïcisme ne s'accompagne pas d'une cosmologie, comme celui de Lucain, mais est tout en action. Il est significatif que la haute figure d'Hercule apparaisse en filigrane dans les chants 1 et 2 et se retrouve aussi dans l'évocation des origines de la *gens Fabia* (6, 633-640). Pareils au sage stoïcien, Régulus, Fabius, Marcellus, Scipion, loin d'attendre l'issue voulue par les destins,

1. Cf. *supra*, Introd., p. XV.

œuvrent avec la divinité et finissent par se hausser jusqu'à elle (*numine nullo inferior*, 6, 123). L'empreinte stoïcienne ne saurait marquer au même degré les épopées contemporaines des *Punica*, dont la morale, nous l'avons dit, est toute à l'opposé d'un dieu raisonnable, bienfaisant et proche de l'humanité (*Mite et cognatum est homini deus*, 4, 795). Les maximes du Portique se rencontrent dans la « geste » de Régulus (6, 117-121 ; 371-376), le héros intraitable dont la rigueur rappelle celle de Caton chez Lucain, dans le portrait du guerrier Brutus, à qui le poète a dû prêter certains traits de Décimus Brutus (8, 609-612), dans les paroles du père de Scipion à son fils (13, 662-665), dans le discours de la Vertu (15, 69 120).

Cette œuvre, qui a eu si peu d'échos (*R.E.*, *s.u.*, *Silius*, col. 91, 12-13) n'est finalement que le rêve historique d'un stoïcien romain nourri de Virgile [1]. L'empreinte de

1. A la matière savamment élaborée de Silius correspond une forme soignée, parfois travaillée à l'excès et il est un peu injuste de n'y voir, avec A. Klotz (*R.E.*, *s.u.* Silius, col. 90) que « cuisine bourgeoise poétique » (*poetische Hausmannkost*). Un inventaire du vocabulaire ne le révèle pas très différent de celui de Virgile, mais en réalité, pour reprendre la phrase de Quintilien, *prope totus mutatus est sermo* (*I.O.* 8, 3, 26). Emplois métaphoriques des mots, multiplication de termes réputés « poétiques », qui se prêtent finalement à des acceptions très diverses, rapprochement de concrets et d'abstraits, profusion des figures de style — autant de procédés qui aboutissent à une langue tout artificielle : celle-ci n'offre plus la *propria uis uerbi* qui caractérisait Virgile (cf. F. Böhmer, *Beiträge zum Verständnis der augusteischen Dichtersprache*, in *Gymnasium*, 64, 1957, p. 21). La dissertation de J. Franke, *De Tib. Silii Italici Punicorum tropis* (Münster, 1889) fournit sur ce point, malgré sa présentation surannée, d'indispensables références. *Telum* désigne toute espèce d'arme, offensive ou défensive ; *Mars*, toute guerre ou opération militaire ; une dizaine de termes peuvent, par métaphore, signifier « le ciel »... Le jeu du concret et de l'abstrait donne *discordia fati* (9, 648), *fatum sagittae* (14, 405) etc... Le recours à l'expression indirecte permet d'appeler les Romains *Dardanidae*, *Hectorei*, etc. (cf. édition Duff, *Introd.* p. 14). La recherche de la *callida iunctura* prônée par Horace (*Ars*, 47-48), devient chez Silius un véritable tic : *iter uastare* (3, 469), *gradum erigere* (3, 529), *querelas rumpere* (3, 558), etc. La surcharge verbale est

l'esthétique de son époque (rhétorique, pathétique, érudition) nous retient beaucoup moins que l'élaboration singulière de la matière fournie par la tradition, et la ferveur morale qui soulève l'ensemble. Dernière épopée nationale qui nous soit demeurée avant les courtes « gestes » qu'écrira Claudien deux siècles plus tard, les *Punica* ne sont-ils pas, à un degré plus modeste, ce que Jean Bayet voyait dans l'*Énéide*, un « reliquaire de la grandeur romaine » (*Littérature latine*, p. 221) ?

LE TEXTE DES PUNICA

I. — Histoire du texte [1].

A) *Le Codex Sangallensis.*

L'œuvre de Silius était tombée dans l'oubli à la fin de Moyen Age. Elle en fut tirée, comme tant d'autres, par le zèle de l'un des humanistes les plus actifs du début

évidente dans 3, 518-520 ; 526-527 ; 4, 81-87, etc. En réalité, Silius n'a pas toujours trouvé, entre la narration pédestre et les hardiesses du style « sublime », une forme qui lui appartînt en propre et s'adaptât aux divers niveaux d'expression requis par son épopée — d'où l'allure inégale, parfois heurtée, que laisse son écriture poétique. Mais nombreux sont les passages qui offrent soit des formules frappées en médaille, soit des échappées d'éloquence, soit des visions poétiques pleines d'ampleur et de mouvement :

ex : **1**, 64-69 ; 201-210 ; 587-594 ; 609-614 ; **2**, 317-326 ; 531-542 ; 663-664 ; 699-707 ; **3**, 406-414 ; 436-441 ; 495-499 ; **4**, 513-524 ; **5**, 106-112 ; 395-400 ; 594-602 ; 665-677 ; **6**, 399-402 ; 700-713 ; **7**, 409-420 ; 569-579 ; **8**, 404-411 ; **10**, 572-575 ; **11**, 185-188 ; 459-466 ; **12**, 407-413 ; 587-594 ; 729-740 ; **13**, 284-293 ; **14**, 341-352 ; **15**, 94-99 ; 383-386 ; 700-710 ; **17**, 88-104 ; 187-200 ; 295-308.

1. L'étude du texte des *Punica* a été renouvelée, dans la seconde moitié du XIXe siècle, par les travaux de deux érudits allemands : G. Thilo, qui, dans ses *Quaestiones Silianae criticae* (Halle, 1858), réexamine entièrement dix-neuf manuscrits, et

du xv[e] siècle, le Pogge (Poggio Bracciolini), qui se reposait des fatigues du Concile de Constance, auquel il participait, en recherchant en Suisse, en Allemagne et même en France, les manuscrits, généralement négligés et fort mal conservés, des auteurs anciens. Il fit ainsi quatre campagnes, les deux premières en Suisse avec Bartolomeo da Montepulciano pendant l'été de 1416 et en janvier 1417, les deux dernières en Allemagne, seul, au printemps et dans l'été de 1417 [1].

Si l'on croit une lettre de Barbaro au Pogge, du 6 juillet 1417, c'est au cours de la troisième de ces campagnes (printemps 1417) qu'il trouva le manuscrit de Silius, en même temps que Manilius, Tertullien, et quelques autres [2].

Où cette découverte eut-elle lieu ? La réponse n'est pas sûre, et, dès le xv[e] siècle, on hésitait déjà entre le Monastère de Saint-Gall, dont parle le Pogge à propos de Quintilien et de Valérius Flaccus, et la ville de Constance [3]. En fait, et bien que la tradition continue d'appeler Sangallensis ce manuscrit perdu, c'est vraisemblablement en Allemagne (puisque c'est là que le Pogge fit sa troisième campagne), et peut-être même à Fulda, que fut découvert le manuscrit dont dépend toute la tradition [4].

Quoi qu'il en soit, Pogge fit copier le manuscrit à Constance en 1417. Une lettre qu'il écrivait de cette ville à Francesco Barbaro à Venise, entre janvier et mai

F. Blass, qui, bénéficiant des travaux de collationnement de Thilo, publie quelques années plus tard un long article qui reste la base des études critiques sur le texte de Silius : « Die Textesquellen des Silius Italicus », *Jahrbücher für class. Philol.*, 1875, p. 161-251.

1. Cf. R. Sabbadini, *Scoperte dei codici latini e greci ne'secoli XIV e XV*, t. II, p. 191 sqq., d'après une lettre adressée de Constance le 18 septembre 1417 par Pogge à Francesco Pizolpasso (cité par H. Frère, édition critique des *Silves* de Stace, Paris, Belles Lettres, 1943, introd. p. xxxv).

2. Cf. Sabbadini, *op. cit.*, t. I, p. 79 sqq. ; H. Frère, *op. cit.*, *ibid.* ; Blass, *op. laud.*, p. 164.

3. Blass, *op. laud.*, p. 164-167.

4. H. Frère, *loc. cit.*

1418 [1], nous apprend qu'il lui envoie Silius Italicus, Stace, et les *Astronomiques* de Manilius. Il se plaint de la mauvaise qualité de la transcription [2], ajoute qu'il a revu les douze premiers livres de Silius, et demande à son correspondant de poursuivre la révision, de faire copier l'ensemble, et de l'envoyer à Niccolo Niccoli à Florence.

Ces indications n'ont de sens que si les trois œuvres se trouvaient réunies en un seul corpus, et dans l'ordre indiqué. Or nous savons que le Pogge découvrit les *Silves* après Manilius et Silius : c'est donc bien une copie effectuée à Constance, et non le manuscrit original, qui parvint en Italie [3].

Est-ce là la source unique d'où dérivent tous les manuscrits recensés ? De son étude exhaustive et minutieuse des sources du texte de Silius, H. Blass conclut effectivement que seule une copie du Sangallensis parvint en Italie. Or, s'il faut en croire les déclarations de Philelfe, cet exemplaire aurait été apporté en Italie par Bartolomeo da Montepulciano, puis acheté, après la mort de de ce dernier (1429), par le père d'Antoine Barbadoro. Il fut ensuite prêté à C. Aretino, et nous n'en avons plus de mention après 1464 : il semble bien que les contemporains n'en savaient guère plus que nous sur son sort [4].

Ces indications sont difficilement conciliables avec les termes de la lettre de Pogge à Antoine Barbadoro que nous avons citée plus haut. D'autre part, on a découvert en 1879 à la Bibliothèque Nationale de Madrid un manuscrit (*M* 31) contenant Manilius et les *Silves*. L'exament de cet ouvrage a conduit A. C. Clark [5], puis Henri Frère [6], à proposer d'y voir la copie dont parle le Pogge à

1. Cette lettre a été publiée par A. C. Clark dans un article de la *Classical Review*, XIII, 1899, p. 119-130 : *The literary discoveries of Poggio.* Le texte de la lettre est p. 129.

2. *Is qui libros transcripsit ignorantissimus omnium uiuentium fuit.*

3. Frère, *op. cit.*, p. VIII et X ; Blass, *op. cit.*, p. 239-240.

4. Blass, *op. cit.*, p. 169 sqq.

5. A. C. Clark, *loc. cit.*, et *Classical Review*, 1901, p. 165-166.

6. H. Frère, *op. cit.*, p. XVI-LIV.

Barbadoro. Parvenu en Italie, le corpus aurait été démembré, puis, amputé du texte de Silius (ce qui amoindrit beaucoup pour nous l'intérêt de la découverte), de nouveau relié, mais à l'envers, Manilius précédant les *Silves* ; l'état matériel du manuscrit de Madrid, quelques témoignages externes, et l'examen du texte lui-même, donnent du poids à cette hypothèse, dont les conséquences pour l'histoire du texte des *Punica* sont d'ailleurs assez limitées.

Faut-il alors supposer, pour concilier les déclarations de Philelfe et les termes de la lettre du Pogge, l'existence d'une seconde copie directe du *Sangallensis*, faite elle aussi à Constance, mais pour Bartolomeo da Montepulciano qui l'aurait rapportée en Italie ? C'est l'hypothèse de Clark [1], qui s'appuie sur les résultats du travail de Blass et sur l'examen des quatre manuscrits qui, depuis lors, servent de base à l'établissement du texte. Blass a, en effet, recensé vingt-cinq manuscrits encore existants, tous du xv[e] siècle (deux sont peut être du début du xvi[e]). La comparaison minutieuse à laquelle il a procédé le conduit à en éliminer vingt et un, comme dénaturés par les corrections arbitraires et les interpolations [2]. Restent quatre manuscrits, en deux groupes :

a) *Le Laurentianus plut. XXXVII, cod. 16* (*L*) : manuscrit copié avec grand soin dans une belle minuscule, et dont la suscription nous apprend qu'il fut l'œuvre de Gherardus Johannes del Ciriago en 1457, à Florence : il est conservé à la bibliothèque de cette ville.

b) *Le Florentianus* (*Codex Bibliothecae Aedilium Florentinae Ecclesiae CXCVI*) *F* : L'écriture de ce manuscrit passe de la gothique minuscule à la cursive, revient à la première, puis à la seconde qu'il poursuit jusqu'à la fin. C'est un manuscrit curieux, qui paraît l'œuvre d'un scribe ignorant, mais où de précieuses leçons voi-

1. A. C. Clark, *loc. cit.*
2. Blass, *op. laud.*, p. 172-189 (inventaire et description des manuscrits) et p. 216 sqq. (comparaison et classement de ces manuscrits).

sinent avec d'énormes bévues, et qui contient des lacunes. Des mains plus tardives ont altéré et raturé le texte. Mais il contient aussi des corrections d'une même main, souvent écrites en marge, qu'il est seul à avoir et qui s'accordent souvent avec la tradition indirecte dont nous parlerons plus loin.

Ces deux manuscrits sont très proches l'un de l'autre et proviennent d'une même copie perdue du *Sangallensis*, copie notablement plus soignée que celle dont dérivent l'ensemble des autres manuscrits [1]. Ils ne sont pas cependant exempts d'erreurs ou de fautes de copiste, particulièrement lorsqu'il s'agit de mots rares ou de noms propres. Les confusions orthographiques sont aussi relativement fréquentes dans *L* (t et c, u et n), et ce type de fautes représente l'essentiel des divergences entre *L* et *F*. Blass relève neuf cas importants de désaccord, mais alors, l'un ou l'autre des deux manuscrits reproduit la lecture que nous fournit la tradition indirecte.

Une deuxième famille de manuscrits est représentée par :

c) *Le Codex Oxoniensis Collegii Reginensis CCCXIV* (*O*) : Ce manuscrit, autrefois conservé à la bibliothèque de Queen's College, Oxford, est aujourd'hui dans cette même ville à la Bodleian Library. Il contient les *Punica* et les *Argonautiques* de Valerius Flaccus. Les quatorze premiers feuillets (du début à II, 68) sont malheureusement détériorés par une tache sombre qui rend illisible la première moitié verticale de chaque page, au recto, la seconde au verso. D'une minuscule très lisible, ce manuscrit est relativement peu interpolé, mais n'est pas, lui non plus, exempt d'erreurs de copiste [2].

d) *Le Vaticanus 1652* (*V*) : Ce manuscrit encore conservé à la Bibliothèque Vaticane, porte des corrections de trois mains : celle du copiste lui-même, celle

1. Blass, p. 226.
2. Nous voulons remercier ici le département des manuscrits de la Bodleian Library des facilités qu'il a bien voulu nous accorder pour l'examen de ce manuscrit.

d'un contemporain, celle enfin d'un correcteur plus tardif qui semble avoir travaillé d'après une édition imprimée.

Ces deux derniers manuscrits offrent entre eux une étroite parenté. Ils remontent à un même modèle, qui est aussi celui de tous les autres manuscrits existants, mis à part *L*, *F*, et un autre *Laurentianus* (*plut.* XXXVII, 17) beaucoup moins bon que *L*. Ils sont exempts d'interpolations notables, mais proviennent d'une copie du *Sangallensis* qui ne marque ni le même soin ni la même intelligence que celle d'où ont été tirés *L* et *F*. Cependant, ils sont précieux pour l'établissement du texte, mais en deuxième ligne, et leurs leçons sont parfois corroborées par la tradition indirecte du manuscrit de Cologne (cf. *infra*), là où *L* et *F* sont corrompus [1].

Clark déduit de ce classement des manuscrits que *L* et *F* proviennent de la copie faite pour le Pogge [2] et dont la partie encore existante serait, d'après H. Frère, le *Matritensis M 31*. *O* et *V* en revanche dériveraient de la deuxième copie du *Sangallensis*, que Bartolomeo da Montepulciano aurait fait faire à Constance, et rapportée avec lui en Italie.

L'hypothèse est séduisante, mais impossible à démontrer avec certitude ; ce que nous pouvons savoir, en revanche, c'est que l'accord des quatre manuscrits *L F O V* représente l'état du texte le plus proche du *Sangallensis* auquel nous puissions espérer parvenir [3], et que

1. Thilo (*Jahrb. für class. Philol.*, 1891) pense que fut tirée du mss. de Saint-Gall une copie peu soignée, chargée de corrections et de gloses. Cette copie (*S*) fut diffusée en Italie, et c'est d'elle que viennent d'une part *F*, d'autre part une copie (*X*) d'où sont sortis *L* et *O V*. *L* s'inspirerait selon lui de (*S*) et de *F*. Il croit donc qu'il vaut mieux suivre *F*, et recourir à *O V* non seulement en cas de désaccord entre *F* et *L*, mais partout où (*S*) semble avoir fourni deux leçons. *Contra*, Blass, dont les arguments nous ont paru plus convaincants, et pour qui *L* et *F* sont directement issus d'une copie du mss. de Saint-Gall (*S*), et *O V* d'une autre copie. (*op. laud.*, p. 235).

2. Clark, *Class. Rev.*, 1901, p. 165-166. Mais voir aussi Blass, p. 222.

3. Blass, p. 239 sqq.

ce manuscrit perdu est l'origine de toute la tradition directe sur laquelle repose le texte des *Punica*.

B) *Le Codex Coloniensis* [1].

Cependant, nous possédons une autre source précieuse d'information et de recoupements : au XVI[e] siècle, en effet, existait encore dans la Bibliothèque de la Cathédrale de Cologne un manuscrit du poème de Silius. Deux humanistes du XV[e] siècle l'ont étudié et nous ont transmis des lectures : Louis Carrion dans ses *Emendationum et Observationum libri duo*, Anvers, 1576 et Paris, 1583, et François Modius, essentiellement dans ses *Novantiquae lectiones*, Francfort, 1584. Tout ce que nous savons de ce manuscrit, indépendant du *Sangallensis*, vient de ce qu'en ont pu dire ces deux savants, qui s'accordent à dater le manuscrit du IX[e] siècle [2]. Cent ans plus tard, il avait disparu, et Heinsius qui le chercha vainement en 1664, nous confirme qu'il était incomplet : il y manquait la fin du livre XVI (depuis le vers 557), et tout le livre XVII [3].

S'il n'a pas eu accès au manuscrit, Heinsius disposa cependant d'une collation dans un exemplaire d'une édition gryphienne. Il ne publia pas ses notes, mais celles-ci passèrent entre les mains de Drakenborch, qui les fit figurer dans son édition parue en 1717 [4]. D'autres humanistes (Dausqueius, Barth, Livineius) ont, au XVII[e] siècle, prétendu s'appuyer sur des lectures du *Coloniensis* : mais l'examen détaillé des passages invoqués, et la critique des méthodes de collation des textes suivies par tout ces érudits, ont amené Blass à conclure que ces *excerpta* du *Coloniensis* étaient de valeur très inégale [5]. Il n'est pas toujours possible de distinguer

1. Sur le mss. de Cologne, cf. Blass, p. 161-162 et 187 sqq.
2. Carrion, *Emendationum*... L, 3 ; Modius, *Novantiquae lectiones*, Ep. 41.
3. Modius, *Nov. Lect.*, Ep. 55 ; cf. Blass, p. 162.
4. Blass, p. 207.
5. Blass (p. 188-194) scrute avec minutie les sources directes et indirectes qui ont pu inspirer les éditions et corrections suc-

la part qui provient de conjectures personnelles ou d'éditions antérieures de celles qu'il tiraient — plus ou moins directement — du *Coloniensis.* La plupart des documents originaux (en particulier les éditions annotées dont se servit Heinsius) sont perdus : seuls nous demeurent accessibles les ouvrages de Modius et de Carrion et l'édition de Drakenborch. Dans ces conditions, on ne peut qu'approuver la conclusion de Blass, suivi par Summers, à propos de la valeur de la tradition indirecte : il faut éviter de privilégier systématiquement celle-ci, mais on doit juger chaque leçon sur sa valeur propre [1].

C) *Coloniensis et Sangallensis.*

Cependant le manuscrit de Cologne nous fournit dans l'ensemble de meilleures leçons que le *Sangallensis* : Blass a relevé que, pour les 210 cas où, dans les trois premiers livres, nous possèdons des lectures du Coloniensis, ces lectures concordent 131 fois avec celles des copies non interpolées du *Sangallensis* ; 21 cas sont constitués par de mauvaises lectures, et 58 par des leçons du *Coloniensis* qui l'emportent sur celles de la famille du *Sangallensis* [2].

Bien que ces deux manuscrits datent tous deux de la renaissance carolingienne, cette supériorité du *Coloniensis* — dans ce que nous en avons conservé — s'explique assez bien par les conditions d'exécution de la copie du *Sangallensis,* faite par des scribes pressés par le temps,

cessives du texte. Il explique notamment les lectures fautives et les confusions de Modius et celles, beaucoup plus graves d'après lui, de Carrion, ainsi que les difficultés de lecture de l'édition gryphienne utilisée par Heinsius et recopiée par lui. Ces annotations ont été reprises, parfois sans grand soin, par Drakenborch, (Blass, p. 208), ce qui a amené plusieurs confusions. Ainsi, les leçons d'Heinsius nous sont parvenues par des détours particulièrement dangereux. Blass établit (p. 214-215) la stratification des lectures fautives, sans qu'il soit toujours possible d'en déceler l'origine.

1. Blass, p. 245-249 ; Summers, *Class. Rev.*, 1899, p. 296 sqq.
2. Blass, *loc. cit.*

l'ampleur de leur tâche, (c'est l'époque où l'on découvre dans une certaine fièvre une grande quantité de manuscrits), et les circonstances — s'il fallait rendre les manuscrits aux bibliothèques qui les avaient prêtés. Modius et Carrion ont pu, eux, travailler à loisir sur le manuscrit de Cologne.

Le *Sangallensis* est donc la seule base possible de notre texte, puisqu'il est le seul à nous en offrir l'ensemble. Mais nous devons utiliser chaque fois que cela est possible la comparaison avec la tradition indirecte, et surtout avec les lectures de Modius et de Carrion, non certes sans critique, mais toujours avec profit.

II. — Établissement du texte.

Le texte de notre édition a été établi à partir des quatre manuscrits *L F O V*, dont nous avons pu obtenir la reproduction intégrale sur microfilm grâce à l'obligeance de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes. Les lectures du *Coloniensis* ont été vérifiées dans les deux ouvrages où Modius et Carrion les ont consignées, ainsi que dans l'édition de Drakenborch. Nous avons aussi utilisé avec profit l'édition commentée de Ruperti-Lemaire (cf. *infra*), et constamment confronté nos lectures de la tradition directe et indirecte avec le texte et l'apparat critique de l'édition de L. Bauer (Bibliotheca Teubneriana, Leipzig, 2 vol. 1890-1892), premier éditeur à avoir bénéficié des travaux de critique textuelle de G. Thilo et H. Blass. Nous n'avons pas cru devoir suivre Bauer dans toutes ses lectures ni dans tous ses choix, et l'on trouvera, dans les notes ou dans l'Appendice de ce volume, les raisons qui nous ont parfois conduits à nous écarter du texte de son édition.

Les conjectures qu'a suscitées depuis cinq siècles le texte des *Punica* sont extrêmement nombreuses, et nous ne les rappelons pas toutes dans notre apparat critique. Quelques-unes d'entre elles ont été reçues dans notre texte, bien que nous nous soyons efforcés de conserver

le plus souvent possible les leçons des manuscrits, et nous avons fait figurer dans l'apparat, sous le nom de leur auteur, les plus intéressantes de celles que nous avons rejetées.

III. — Principales éditions des *Punica*.

1471 : C. Suvenheym et A. Paunarts, Rome. Pomponius Laetus, Rome.
1483 : P. Marsus, Venise. Son commentaire fera autorité pendant trois siècles. Cette édition est reprise à Venise en 1492 et 1493, puis à Paris en 1512 *ex aedibus N. de Pratis*.
1523 : édition aldine, Venise ; elle présente pour la première fois les vers 145-225 du chant VIII.
1547-1551-1578 : trois éditions gryphiennes à Lyon.
1600 : édition de D. Heinsius, à Leyde, la première à faire état des lectures du *Coloniensis* par Modius et Carrion ; les notes de Heinsius, alors un tout jeune homme, sont d'une érudition parfois intempérante.
1615 : édition de Cl. Dausqueius, Paris, de valeur assez inégale. L'éditeur s'insurge souvent à tort contre les leçons proposées par Heinsius.
1717 : édition de Drakenborch (Utrecht), très importante pour l'histoire du texte, car elle bénéficie d'une collation du *Coloniensis* faite par Heinsius sur un exemplaire d'une édition gryphienne (1578 ?), qu'il avait lui-même remise à Drakenborch, et des observations de C. Barth.
1791-92 : édition de J. Chr. Ernesti, Leipzig, avec un commentaire sur le sens du texte et le style du poète.
1795-98 : édition de G. A. Ruperti, Göttingen, avec un commentaire et un index qui restent précieux.
1823 : édition de L. Lemaire, Paris, Didot. Reproduction du texte et du Commentaire de Ruperti, cette édition veut aussi remplacer toutes les autres éditions en recueillant ce qui y était essentiel à l'établissement

et à l'intelligence du texte. Parfois dépassé, cet ouvrage reste indispensable à un éditeur de Silius.

1891-92 : édition de L. Bauer, Leipzig, Bibliotheca Teubneriana.

1904 : édition de W. C. Summers dans le *Corpus Poetarum Latinorum* de Postgate, fascicule 4, p. 210-307, Londres.

1934 : édition de J. D. Duff, Loeb classical library, Londres, avec traduction anglaise, sans apparat critique.

1947 : édition de A. Petrucci, Collezione Romana, vol. 2, Milan, avec traduction italienne, sans apparat critique. Les trois dernières éditions suivent pour l'essentiel le texte de Bauer. La liste critique de toutes les éditions antérieures à 1795 se trouve dans l'édition de Ruperti. Cette récension a été résumée et poursuivie jusqu'à la période contemporaine par M. von Albrecht (*op. laud.*, p. 215-220).

IV. — Les traductions françaises.

Les traductions françaises des *Punica* ne sont pas nombreuses. Le « commencement du poème » a été mis en vers français par M. de Marolles (Paris, 1678). E. F. Corpet et N. A. Dubois ont donné chez Panckoucke, en 1837, une traduction complète, souvent plus ornée que rigoureuse. Celle de M. Kermoysan, dans la *Collection d'auteurs latins* publiée sous la direction de Désiré Nisard (Paris, 1838), est moins diffuse, mais elle condense trop souvent le texte, ce qui permet d'en éluder les difficultés. C'est que le style — ou plutôt les divers genres de style — de Silius Italicus rendent toute traduction délicate. Il s'agit tantôt d'une simple narration dont la platitude rebute le traducteur, tantôt d'une écriture plus apprêtée, notamment dans les ἐπύλλια à contenu descriptif ou mythologique, tantôt d'une expression fiévreuse et surabondante. Si traduire, c'est restituer chez le lecteur de notre époque l'impression que pouvait ressentir le lecteur

latin, nous avouerons notre impuissance, puisque la plupart des procédés — et ils sont nombreux — sont voués à disparaître dans la traduction. Nous avons donc cherché — sans rien sacrifier à l'exactitude — à demeurer fidèles aux divers tons adoptés par Silius, quittes à risquer ici la sécheresse et là, la grandiloquence. Même si nous n'avons pas évité ces dangers, nous croyons ne les avoir jamais ignorés.

BIBLIOGRAPHIE

On trouvera dans l'ouvrage de M. von Albrecht : *Silius Italicus, Freiheit und Gebundenheit römischer Epik*, Amsterdam, Schippers, 1964, pages 215-237, une bibliographie complète des ouvrages et articles consacrés à Silius Italicus. Nous avons cru pouvoir nous permettre d'y renvoyer le lecteur pour alléger la présentation de ce volume.

Nous ne saurions terminer cette introduction sans exprimer notre très vive gratitude à M. Paul Jal, Professeur à l'Université de Paris X, qui, en révisant notre manuscrit, nous a fait bénéficier de très nombreuses et très pertinentes observations dont nous avons tiré le plus grand profit ; nous tenons aussi à remercier M. Jacques André, Directeur d'études à l'École des Hautes Études, des précieuses indications de critique textuelle et de présentation qu'il a bien voulu nous donner.

CONSPECTVS SIGLORVM

I. — *Codices.*

L Laurentianus, plut. XXXVII, cod. 16, saec. xv.
F Florentianus, Bibl. Aed. Fl. Eccl. CXCVI, saec. xv.
O Oxoniensis Collegii Reginensis CCCXIV, saec. xv.
V Vaticanus lat. 1652, saec. xv.
S Consensus quattuor codicum *L F O V* .

II. — *Testimonia*

CM lectiones codicis Coloniensis a F. Modio prolatae in *Nouantiquarum lectionum* epistulis.

CC lectiones codicis Coloniensis a L. Carrione prolatae in *Emendationum et Obseruationum libris.*

CH lectiones codicis Coloniensis a N. Heinsio prolatae in editione Sili Drakenborchiana.

CD lectiones codicis Coloniensis a Drakenborchio prolatae eodem loco.

III. — *Editiones et adnotationes criticae*

Barth : C. Barth, Adversariorum et commentariorum libri LX, Francfort, 1624.

Bauer : L. Bauer, Édition des *Punica,* Leipzig, 1890-92 ; *zu Silius Italicus,* in *Fleickeiseni Annal.,* 1888, p. 193-224.

Bentley : R. Bentley, *Classical Journal,* 3, 1811,

	p. 381-386, in M. Haupt, *Opuscula*, III, 1, p. 89-107, Berlin, 1860.
Blass :	H. Blass, *Die Textesquellen des Silius Italicus, Jahrb. für class. Philol., Suppl. Bd. 8*, Leipzig, 1875, p. 161-250 ; *Emendationen zu Silius Italicus, Jahresbericht über die Louisenstädtische Realschule*, Berlin, 1867.
Blomgren :	S. Blomgren, *Siliana*, Uppsal, 1938.
Bothe :	F. H. Bothe, *Des C. Silius Italicus Punischer Krieg*, Stuttgart, 1855.
Dausqueius :	C. Dausqueius, Édition des *Punica*, Paris, 1615.
Drakenborch :	A. Drakenborch, Édition des *Punica*, Utrecht, 1717.
Ernesti :	J. A. Ernesti, Édition des *Punica*, Leipzig, 1791.
Garrod :	H. W. Garrod, *Some emendations of Silius Italicus, Classical Review*, 19, 1905, p. 358.
Gronovius :	J. F. Gronovius — in *Observationum libris*, Deventer, 1652. — in Editione Parisiensi, 1531 et in editione Amstelodami 1631 quae ex bibliotheca Leidensi contulit H. Blass.
Hilberg :	I. Hilberg, — *Zu Silius Italicus, Jahrbücher für class. Philol.*, 105, 1892, p. 792.
Heinsius :	D. Heinsius, — *Crepundia Siliana*, Leyde, 1601, 1646. — Édition des *Punica*, Leyde, 1600.
Koch :	E. Koch, *Quaestiones Silianae criticae et exegeticae*, Diss. Monasterii, 1877.
Lefebvre :	J. B. Lefebvre de Villebrune, Édition des *Punica*, Paris, 1781.

Livineius : I. Livineii emendationes manuscriptae in editione Basil., 1522.

Madvig : J. N. Madvig, *Adversaria critica*, 2, Leipzig, 1873, p. 161-162.
— *Ad Silium Italicum*, in *Album Herwerden*, Leiden, 1912.

Postgate : J. P. Postgate, Notes dans l'édition des *Punica* procurée par W. C. Summers.

Owen : S. G. Owen, *Classical Review*, 1905, p. 172-176.

Ruperti : G. A. Ruperti, édition des *Punica*, Göttingen, 1795-98.

Schrader : I. Schrader, *Observationes*, Francfort, 1761.

Summers : W. C. Summers, *Notes on Silius Italicus*, in *Classical Review*, 13, 1899, p. 296-301 ; 14, 1900, p. 48-50 et 305-309.
— Édition des *Punica*, Londres, 1905.

Thilo : G. Thilo, *Quaestiones Silianae criticae*, Halle, 1858 ; *Emendationes Silianae*, in *Symbolis philol. Bonnensium*, Bonn, 1864, p. 397-410.

Van Veen : J. S. Van Veen in *Hermes*, 23, 1888, p. 211-218 ; in *Mnemosyne*, 16, 1888, p. 289-292 ; 17, 1889, p. 368-377 ; 18, 1890, p. 300-306 ; 19, 1891, p. 191-199 ; 21, 1893, p. 264-267.

LIVRE I

LIVRE I

Les origines du conflit : sujet du poème (1-20) ; colère de Junon, qui fait d'Hannibal son champion (21-55) ; premier portrait d'Hannibal (56-70) ; son serment (70-140) ; mort d'Hamilcar ; Hasdrubal en Espagne : ses conquêtes, sa mort et le supplice de son meurtrier (140-181) ; Hannibal reçoit le commandement ; ses troupes : Africains et Espagnols (182-238) ; second portrait d'Hannibal (239-270).

L'attaque de Sagonte : la cité et sa légende (271-295) ; début des combats (296-375) ; aristie de Murrus (376-425) ; aristie d'Hannibal (426-455) ; mort de Murrus, blessure d'Hannibal et pause dans les combats (487-563).

L'ambassade sagontine à Rome : les assiégés réparent leurs murs et décident de demander le secours de Rome (556-575) ; après une pénible traversée, les députés sagontins parviennent à destination (576-608) ; devant le Sénat, leur chef plaide la cause de Sagonte (608-674) ; le Sénat, après discussion, choisit des ambassadeurs qui iront demander raison à Hannibal, puis, au besoin, à Carthage (674-694).

LIVRE I

Je vais raconter les combats [1] qui firent monter jusqu'aux cieux la renommée des fils d'Énée, et subir à l'altière Carthage les lois de l'Oenotrie [2]. O Muse, accorde-moi de pouvoir évoquer les glorieux exploits de l'antique Hespérie [3], la valeur et le nombre des héros que Rome suscita pour la guerre, lorsque le peuple de Cadmus [4], traître à sa promesse jurée, engagea le combat pour la suprématie ; alors on put longtemps se demander sur quelle citadelle la Fortune établirait finalement la capitale du Monde.

Trois fois, au mépris du dieu de la guerre, les chefs sidoniens [5] violèrent le traité dont Jupiter était garant, et les accords conclus avec le Sénat ; et trois fois aussi leur glaive sans scrupules leur fit rompre traîtreusement la paix qu'ils avaient acceptée.

Mais c'est pendant la seconde de ces guerres que les deux peuples, tour à tour, s'efforcèrent d'anéantir leur adversaire, et le plus dangereusement menacé fut celui qui, finalement, devait l'emporter. Un chef dardanien [6] força la citadelle d'Agénor [7], mais le Palatin se vit encerclé par les lignes cathaginoises, et Rome ne dut son salut qu'à ses murs [8].

Les causes d'un si profond ressentiment, la haine

1. *Cf.* Virgile, *Aen.* 1, 1 ; *Introd.*
2. L'Œnotrie est l'ancien nom du Sud-Est de l'Italie, appliqué à toute la péninsule (Hérodote, 1, 167). Silius use et abuse de ces appellations indirectes.

LIBER PRIMVS

Ordior arma, quibus caelo se gloria tollit
Aeneadum, patiturque ferox Oenotria iura
Carthago. Da, Musa, decus memorare laborum
antiquae Hesperiae, quantosque ad bella crearit
et quot Roma uiros, sacri cum perfida pacti
gens Cadmea super regno certamina mouit;
quaesitumque diu, qua tandem poneret arce
terrarum Fortuna caput. Ter Marte sinistro
iuratumque Ioui foedus conuentaque patrum
Sidonii fregere duces, atque impius ensis
ter placitam suasit temerando rumpere pacem.
Sed medio finem bello excidiumque uicissim
molitae gentes, propiusque fuere periclo,
quis superare datum : reserauit Dardanus arces
ductor Agenoreas, obsessa Palatia uallo
Poenorum, ac muris defendit Roma salutem.
  Tantarum causas irarum odiumque perenni

Tit. Sili Italici Punicorum Liber Primus incipit feliciter *L* : *deest titulus in F O* Sili Italici punicorum liber primus incipit *V* || 4 hesperiae *F* : experie *L V deest in O cmg.* || 15 obsessa *F O V* : obsepsa *L*.

entretenue avec un soin jaloux, et l'hostilité transmise par des générations, c'est à moi qu'il est permis de les dévoiler, et de révéler les intentions des dieux. Je vais donc remonter aux sources mêmes de cet immense bouleversement.

Dans les temps reculés, Didon traversa les flots bleus pour fuir le pays de Pygmalion [1], et abandonnant un royaume souillé par le crime de son frère, elle aborde aux rives de Libye où la poussait le destin. Elle y achète des terres, et bâtit une nouvelle cité sur la portion du sol qu'il lui fut permis de délimiter avec une peau de bœuf découpée en lanières. Et là Junon [2], mieux qu'à Argos (croyait-on dans les temps les plus anciens), mieux qu'à Mycènes, sa préférée, la cité d'Agamemnon, entreprit de fonder pour ces exilés une nation qui durerait toujours.

Mais elle voit bientôt Rome lever sa tête, très au-dessus des plus fières cités, lancer même ses flottes à travers les mers, et promener dans l'univers entier ses enseignes victorieuses ; alors elle sent bien que le danger s'approche, et, dans le cœur des Phéniciens, elle allume une belliqueuse rage.

De fait, au cours d'une première guerre, leur tentative fut écrasée, et les projets libyens sombrèrent dans les profondeurs de la mer de Sicile [3] ; alors Junon reprend les armes et ranime les hostilités : et il lui suffit d'un seul chef pour bouleverser toutes les terres, et bientôt troubler aussi les mers. Car déjà, portant avec lui la guerre, Hannibal se charge de tous les ressentiments de la déesse, et c'est lui seul qu'elle ose opposer

1. Pygmalion, frère de Didon et roi de Tyr, qui assassina Sychée, mari de Didon. Celle-ci s'exila ; abordant en Afrique, elle fut autorisée à occuper un territoire aussi étendu qu'une peau de bœuf : elle découpa donc le cuir en fines lanières qui délimitèrent l'emplacement de sa ville ; cf. *Aen.* 1, 367-8.

2. *Cf. Aen,* 1, 15 et Introd., p. LXV sqq.

seruatum studio et mandata nepotibus arma
fas aperire mihi superasque recludere mentes.
Iamque adeo magni repetam primordia motus.
Pygmalioneis quondam per caerula terris
pollutum fugiens fraterno crimine regnum
fatali Dido Libyes appellitur orae.
Tum pretio mercata locos noua moenia ponit,
cingere qua secto permissum litora tauro.
Hic Iuno ante Argos — sic credidit alta uetustas —
ante Agamemnoniam, gratissima tecta, Mycenen
optauit profugis aeternam condere gentem.
Verum ubi magnanimis Romam caput urbibus alte
exerere ac missas etiam trans aequora classes
totum signa uidet uictricia ferre per orbem,
iam propius metuens bellandi corda furore
Phoenicum extimulat. Sed enim conamine primae
contuso pugnae fractisque in gurgite coeptis
Sicanio Libycis, iterum instaurata capessens
arma remolitur ; dux *numini* sufficit unus
turbanti terras pontumque mouere paranti.
Iamque deae cunctas sibi belliger induit iras
Hannibal ; hunc audet solum componere fatis.

36 numini *nos* : agmina *L F O Vpc* magna *Vac* magnae *CH* omnia... terra *coni. Madvig*

aux destins. Alors, mettant sa joie dans cet homme de sang, et connaissant l'ouragan de désastres tout près de s'abattre sur le royaume de Latinus [1], elle s'écrie : « Un Troyen fugitif a pu, en me bafouant, faire pénétrer au sein du Latium la Dardanie et ses pénates deux fois faits prisonniers [2]; vainqueur, il aura fondé à Lavinium [3] un royaume pour les Troyens [4] ! Mais bientôt tu ne pourras, ô Tessin [5], contenir dans tes rives tous les cadavres romains, et la Trébie aussi, dans les plaines celtiques, recevra par mes soins tant de sang pergaméen [6], tant d'armes entassées et tant de cadavres de guerriers que son cours bloqué refluera vers l'amont ; et le lac Trasimène aura peur de ses propres eaux, troublées par des flots de sang noir. Et moi, je pourrai, du haut du ciel, contempler Cannes, tombeau de l'Hespérie, et la plaine de l'Iapyx inondée du sang ausonien, et toi, l'Aufide, tu ne sauras où diriger ton cours entre tes rives réunies par l'amoncellement des boucliers, des casques, des corps démembrés des guerriers, et tu auras de la peine à t'ouvrir un passage jusqu'à l'Adriatique ». Elle dit, et le jeune chef sent son cœur s'enflammer pour les exploits de Mars.

Son naturel le poussait vers l'action, oubliant tout respect de la foi jurée, et vers la ruse, où il excellait, sans souci de la loyauté. Dans le combat, aucun respect des dieux ; du courage, mais tourné vers le mal ; plein de mépris pour une gloire née de la paix ; et jusqu'au fond de son être, la soif du sang humain le tenaille ; et puis, de toute l'ardeur de ses jeunes forces, il brûle d'effacer les îles Égates, cette tache sur l'honneur de ses pères,

1. Latinus est le roi de Laurente (*Aen.* 7) qui accueillit amicalement Énée. Ici « le royaume de Latinus » équivaut à l'Italie.
2. Troie avait été prise par Hercule avant d'être détruite par les Grecs.
3. Ville fondée par Énée dans le Latium.
4. Les « Troyens » sont ici « les Romains ».

Sanguineo tum laeta uiro atque in regna Latini
turbine mox saeuo uenientum haud inscia cladum :
« Intulerit Latio, spreta me, Troïus », inquit,
« exul Dardaniam et bis numina capta penates
sceptraque fundarit uictor Lauinia Teucris,
dum Romana tuae, Ticine, cadauera ripae
non capiant, similisque mihi per Celtica rura
sanguine Pergameo Trebia et stipantibus armis
corporibusque uirum retro fluat, ac sua largo
stagna reformidet Thrasymennus turbida tabo ;
dum Cannas tumulum Hesperiae campumque cruore
Ausonio mersum sublimis Iapyga cernam
teque uadi dubium coëuntibus, Aufide, ripis
per clipeos galeasque uirum caesosque per artus
uix iter Hadriaci rumpentem ad litora ponti ».
Haec ait ac iuuenem facta ad Mauortia flammat.
Ingenio motus auidus fideique sinister
is fuit, exuperans astu, sed deuius aequi.
Armato nullus diuum pudor ; improba virtus
et pacis despectus honos ; penitusque medullis
sanguinis humani flagrat sitis ; his super, aeui
flore uirens, auet Aegatis abolere, parentum

40 tum *O* : cum *L F V* || 46 similisque *S* : famulusque *coni. Postgate* uide adn. || 54 hadriaci *F CD* : hadriatici *L* adriaci *O V* || 59 despectus *edd.* : dispectus *S* || 61 auet *F O V* : habet *L.*

et de noyer dans la mer de Sicile [1] le traité de paix. C'est Junon son inspiratrice, qui obsède ses pensées de perspectives de gloire. En rêve, il se voit déjà s'ouvrant le Capitole, ou s'avançant à marches forcées vers les plus hauts sommets des Alpes. Souvent même, à sa porte, les gardes réveillés en sursaut, prirent peur en entendant ses cris farouches qui déchiraient le grand silence de la nuit et le trouvèrent, inondé de sueur, en train de livrer les futurs combats et de mener ses guerres imaginaires.

Cette haine déchaînée contre la terre d'Italie et contre l'empire de Saturne [2], la frénésie guerrière de son père la lui avait inspirée jadis et dès l'enfance ; issu de l'antique famille sarranienne [3] des Barca [4], il faisait remonter à Bélus [5] la longue lignée de ses ancêtres. Car lorsque Didon, après l'assassinat de son époux, fuyait Tyr désormais réduite à l'esclavage, un jeune prince du sang de Bélus, échappant aux coups criminels de l'impitoyable tyran, avait lié son sort à celui de la fugitive et partagé tous ses malheurs. C'est de lui qu'Hamilcar tirait sa noblesse, sa gloire lui venait de ses propres exploits et, dès qu'Hannibal put parler, dès qu'il articula ses premiers mots, Hamilcar, habile à cultiver sa fureur guerrière, sut mettre dans le cœur de l'enfant le désir de combattre Rome.

Au milieu de la ville, dédié aux Mânes d'Elissa [6] la fondatrice, entouré traditionnellement par les Tyriens d'une crainte respectueuse, caché par une ceinture d'ifs et de pins qui, de leur ombre lugubre, voilaient la lumière du jour, était un sanctuaire. C'est là, dit la légende, que la reine autrefois avait dit adieu aux soucis de la vie terrestre. Là sont érigées de tristes statues de marbre : Bélus, l'ancêtre de la race, et toute la lignée descendant

1. Cf. n. à 1, 35.

2. Saturne avait régné sur le Latium pendant l'âge d'or. Ici « l'empire de Saturne » équivaut à « l'Italie. »

dedecus, ac Siculo demergere foedera ponto.
Dat mentem Iuno ac laudum spe corda fatigat.
Iamque aut nocturno penetrat Capitolia uisu,
aut rapidis fertur per summas passibus Alpis.
Saepe etiam famuli turbato ad limina somno
expauere trucem per uasta silentia uocem
ac largo sudore uirum inuenere futuras
miscentem pugnas et inania bella gerentem.
Hanc rabiem in finis Italum Saturniaque arua
addiderat quondam puero patrius furor. Ortus
Sarrana prisci Barcae de gente, uetustos
a Belo numerabat auos. Namque orba marito
cum fugeret Dido famulam Tyron, impia diri
Belides iuuenis uitauerat arma tyranni
et se participem casus sociarat in omnis.
Nobilis hoc ortu et dextra spectatus Hamilcar,
ut fari primamque datum distinguere lingua
Hannibali uocem, sollers nutrire furores,
Romanum seuit puerili in pectore bellum.
Vrbe fuit media sacrum genetricis Elissae
Manibus et patria Tyriis formidine cultum,
quod taxi circum et piceae squalentibus umbris
abdiderant caelique arcebant lumine, templum.
Hoc sese, ut perhibent, curis mortalibus olim
exuerat regina loco. Stant marmore maesto
effigies, Belusque parens omnisque nepotum

64 aut *L F V* : ut *O* || 66 limina *O* : lumina *L F V* (*cf. 11, 81 & 103*) || 71 quondam *CH* : tandem *L O V om. F* || patrius *S CH* : patris heu *coni. Hilberg* || ortus *CH* : oscus *L O* ostus *V*[1] ortus *V*[2] *mg.* estus *F*[1] astus *F*[2] || 77 spectatus *L F V* : spectans *O*.

de Bélus ; là se dresse Agénor [1], l'orgueil de sa nation, et celui qui donna longtemps son nom au pays, Phénix [2]. Didon s'y tient aussi, enfin réunie à Sychée [3] retrouvé pour toujours ; à ses pieds, gît l'épée [4] du Phrygien ; s'y dressent alignés cent autels voués aux dieux du ciel et au puissant Erèbe [5]. C'est là que, les cheveux épars, une prêtresse en robe du Styx invoque la puissance de la déesse de l'Henna [6] et l'Achéron. La terre mugit, laisse échapper dans la pénombre d'horribles sifflements ; des feux s'allument d'eux-mêmes sur les autels. Alors, à l'appel de l'incantation magique, les esprits des morts viennent voleter çà et là dans l'air vide, et la sueur mouille les traits de marbre d'Élissa. C'est dans ce sanctuaire qu'Hannibal est conduit par son père ; il entre et Hamilcar observe de près son attitude et son visage. Mais il n'a pas pâli aux hurlements rageurs de la prêtresse massylienne [7] ni devant les rites cruels du temple, ou le parvis maculé de sang noir, ou le feu que font surgir les incantations. Son père alors lui caresse la tête et le couvre de baisers, et il réchauffe son ardeur, en versant dans son cœur ces paroles : « La race phrygienne [8] renaissante fait sentir aux fils de Cadmus le poids écrasant d'un injuste traité [9] ; si le sort refuse à mon bras de pouvoir libérer la patrie de cette tache, à toi, mon fils, de revendiquer cette gloire. Allons, jure de faire aux Laurentins une guerre qui leur apportera la mort ; que dès ce jour la jeunesse tyrrhénienne [10] maudisse ta naissance, et que les femmes du Latium refusent d'être mères en te voyant grandir, mon fils ! ». Par ces propos, il le pique au vif, puis il lui dicte ce rigoureux engage-

1. Cf. note à 1, 15.
2. D'où le nom de Phénicie.
3. Cf. note à 1, 21.
4. Elle lui avait été donnée par Énée (*Aen.* 4, 507).
5. Divinité des ténèbres ; désigne le plus souvent « le monde infernal ».

a Belo series ; stat gloria gentis Agenor,
et qui longa dedit terris cognomina Phoenix.
Ipsa sedet tandem aeternum coniuncta Sychaeo ;
ante pedes ensis Phrygius iacet ; ordine centum
stant arae caelique deis Ereboque potenti.
Hic, crine effuso, atque Hennaeae numina diuae
atque Acheronta uocat Stygia cum ueste sacerdos.
Immugit tellus rumpitque horrenda per umbras
sibila ; inaccensi flagrant altaribus ignes.
Tum magico uolitant cantu per inania manes
exciti, uultusque in marmore sudat Elissae.
Hannibal haec patrio iussu ad penetralia fertur ;
ingressique habitus atque ora explorat Hamilcar.
Non ille euhantis Massylae palluit iras,
non diros templi ritus aspersaque tabo
limina et audito surgentis car*m*ine flammas.
Olli permulcens genitor caput oscula libat
attollitque animos hortando et talibus implet :
« Gens recidiua Phrygum Cadmeae stirpis alumnos
foederibus non aequa premit ; si fata negarint
dedecus id patriae nostra depellere dextra,
haec tua sit laus, nate, uelis ; age, concipe bella
latura exitium Laurentibus ; horreat ortus
iam pubes Tyrrhena tuos, partusque recusent,
te surgente, puer, Latiae producere matres. »

88 gloria gentis *L F V* : gentis gloria *O* || 93 hennaeae *CH* : hennee *Lac. Fac* etnee *Lpc* hetnee *Fpc* ethnee *O V* || 103 carmine *edd.* : cardine *S* || 106 recidiua *L V*[2]*mg.* : rediuiua *F O* re diuina *V*[1].

ment : « Dès que j'en aurai l'âge, j'irai et sur terre et sur mer, pourchasser les Romains, par le fer et le feu, et de nouveau, je ferai s'accomplir les destins rhoetéens [1]. Rien ne m'en pourra détourner, ni les dieux, ni le traité qui interdit la guerre, ni la haute barrière des Alpes, ni la roche Tarpéienne. Ce dessein, je le poursuivrai, je le jure par Mars, notre dieu [2], par tes mânes aussi, ô Reine ». Alors à la triple déesse [3] on immole une victime noire, et la prêtresse se hâte d'ouvrir la dépouille palpitante pour y chercher une réponse ; vite, elle extrait les entrailles et interroge l'âme qui s'en échappe. Mais lorsque, suivant les rites de son art ancien, elle a pénétré la pensée des dieux qu'elle interrogeait, elle s'écrie : « Je vois les plaines d'Étolie [4] toutes couvertes de guerriers morts, les lacs fumants du sang du peuple de l'Ida [5]. Quelle énorme masse [6] de rochers s'élance là-bas vers le ciel ! Et c'est à son sommet que ton camp s'accroche au-dessus du vide ! Mais voici que l'armée dévale les pentes : l'épouvante et le feu s'emparent des cités et la terre qui s'étend sous le ciel d'Hespérie est embrasée par les flammes sidoniennes. Je vois les flots de sang qui souillent l'Éridan [7]. Gardant toujours son expression farouche gît, sur un monceau d'armes et de cadavres, le noble héros qui, au dieu du tonnerre, a voué pour la troisième fois les dépouilles opimes [8]. Ah ! quelle terrible tempête [9] se déchaîne soudain en ouragans de pluie ! l'éther embrasé luit d'éclairs, et le ciel s'ouvre ! Les dieux vont susciter de grands événements ; d'en haut, le palais céleste lance son tonnerre, et je vois Jupiter en guerre ! ».

1. Rhétée est le nom d'un promontoire de Troade. Les *Rhoetea fata* sont donc les destins des Troyens.

2. Le poète assimile au Mars romain une des divinités de la triade punique qu'invoquait la famille Barca ; les autres dieux auraient pour correspondants Pluton et Poséidon.

3. Hécate, déesse des Enfers, est aussi Artémis-Diane sur terre et Séléné-Luna dans le ciel.

His acuit stimulis subicitque haud mollia dictu :
« Romanos terra atque undis, ubi competet aetas,
ferro ignique sequar Rhoeteaque fata reuoluam.
Non superi mihi, non Martem cohibentia pacta,
non celsae obstiterint Alpes Tarpeiaque saxa.
Hanc mentem iuro nostri per numina Martis,
per manes, regina, tuos. » Tum nigra triformi
hostia mactatur diuae, raptimque recludit
spirantis artus poscens responsa sacerdos
ac fugientem animam properatis consulit extis.
Ast ubi quaesitas artis de more uetustae
intrauit mentes superum, sic deinde profatur :
« Aetolos late consterni milite campos
Idaeoque lacus flagrantis sanguine cerno.
Quanta procul moles scopulis ad sidera tendit,
cuius in aerio pendent tua uertice castra !
Iamque iugis agmen rapitur ; trepidantia fumant
moenia, et Hesperio tellus porrecta sub axe
Sidoniis lucet flammis. Fluit ecce cruentus
Eridanus. Iacet ore truci super arma uirosque,
tertia qui tulerit sublimis opima Tonanti.
Heu quaenam subitis horrescit turbida nimbis
tempestas, ruptoque polo micat igneus aether !
Magna parant superi. Tonat alti regia caeli,
bellantemque Iouem cerno. » Venientia fata

115 rhoeteaque *F V* : thebeaque *L* terraque *O* || 117 tarpeiaque *edd.* : -que *om.* *L F V* talpeiaque *O* || 122 extis *F O* : estis *L V* 128 aerio *F* : aereo *L O V* || 134 horrescit *L O V* : horrescet *F*.

Mais Junon ne permit pas de percevoir plus loin les destins à venir et soudain les entrailles furent muettes. L'ombre se fait sur les malheurs et les années d'épreuves.

Cachant ainsi ses belliqueux desseins au secret de son cœur, le chef tyrien gagne les confins du monde habité, Gadès et Calpé [1], mène aux colonnes d'Hercule les étendards des Garamantes [2], et là-bas, il mourut dans un sanglant combat.

C'est donc à Hasdrubal [3] que l'on confie alors les rênes du pouvoir ; son autorité, abusive et violente, dépouillait les pays du soleil couchant, le peuple d'Ibérie et les tribus habitant la Bétique [4]. Un cœur dur, avec des colères incurables, tel était ce chef qui tirait du pouvoir le droit d'être cruel ; sauvage par goût du sang, il pensait, l'insensé, que c'était une gloire que d'être craint ; et seuls, des supplices hors du commun pouvaient assouvir ses fureurs. Sans souci des dieux ni des hommes, il fit mettre en croix Tagus [5], personnage d'ancienne noblesse, de haute prestance, admiré pour ses exploits ; et lorsqu'il fut cloué sur son bois de supplice, Hasdrubal triomphant exposait aux regards des peuples éplorés le cadavre du roi privé de sépulture.

Tagus portait le nom d'un fleuve qui charrie de l'or, et, par les grottes et les rivages, les nymphes d'Ibérie à grands cris le pleurèrent : il n'aurait préféré ni le fleuve de Méonie, ni les eaux de la Lydie, ni la plaine qu'arrose l'or liquide et que viennent blondir les sables de l'Hermus. Il était le premier à engager le fer, le dernier à

1. Aujourd'hui Cadix et Gibraltar ; le détroit portait le nom de « colonnes d'Hercule ».
2. Les Garamantes habitaient le Sud de l'actuelle Tripolitaine, mais ici le mot désigne l'ensemble des troupes puniques.
3. Fils de Magon. Il deviendra le gendre et le lieutenant d'Hamilcar en Espagne. Silius noircit à dessein ce personnage dont les historiens soulignent au contraire l'habileté politique (Polybe, 2, 13 et 36). Il fut tué par un indigène.

scire ultra uetuit Iuno, fibraeque repente
conticuere. Latent casus longique labores.

Sic clausum linquens arcano pectore bellum
atque hominum finem Gadis Calpenque secutus,
dum fert Herculeis Garamantica signa columnis,
occubuit saeuo Tyrius certamine ductor.

Interea rerum Hasdrubali traduntur habenae,
occidui qui solis opes et uulgus Hiberum
Baeticolasque uiros furiis agitabat iniquis.
Tristia corda ducis, simul immedicabilis ira,
et fructus regni feritas erat; asper amore
sanguinis, et metui demens credebat honorem,
nec nota docilis poena satiare furores.
Ore excellentem et spectatum fortibus ausis
antiqua de stirpe Tagum, superumque hominumque
immemor, erecto suffixum robore maestis
ostentabat ouans populis sine funere regem.
Auriferi Tagus ascito cognomine fontis
perque antra et ripas nymphis ululatus Hiberis,
Maeonium non ille uadum, non Lydia mallet
stagna sibi, nec qui riguo perfunditur auro
campum atque illatis Hermi flauescit harenis.
Primus inire manus, postremus ponere Martem;

143 occubuit *L V* : occumbit *F deest in O cum mg.* || 146 furiis *CH* : fatis *L O V om. F* || 153 suffixum *O* : suffocum *Lac F*[1] *V* suffossum *Lpc* (ss *s.l.*) suspensum suffossum *F*[2] *mg.* || 158 nec *F O V* : ne *L* || 159 hermi flauescit *F* : hermus inflauescit *L* hec inflauescit *Oac* hic inf. *Opc s.l.* her inflauescit *V*[1] (mus *s.l.V*[2]) || 160 manus *L* : manu *F O V*.

déposer les armes ; et lorsque, droit sur son coursier, il le poussait au grand galop en lui lâchant les rênes, aucune épée, aucun trait lancé de loin ne pouvait arrêter ce guerrier ; il tourbillonnait, triomphant, et son armure d'or était bien connue dans les deux camps. En voyant là Tagus cloué au bois cruel et défiguré par la mort, un de ses esclaves saisit sans être vu l'épée favorite de son maître, vivement fait irruption dans le palais, et, deux fois, frappe au cœur le cruel ennemi. Chez les Carthaginois s'allume la colère attisée par le deuil et, s'abandonnant à leur sauvagerie native, ils se jettent sur lui et le soumettent à la torture. Mais ni le feu, ni l'acier rougi à blanc, ni les coups, qui, sans trêve, labouraient et mutilaient ce corps, les mains qui torturaient, la mort que l'on faisait pénétrer jusqu'aux moëlles et les braises qui luisaient au fond de ses plaies, rien ne lui fut épargné ; spectacle horrible, affreux même à décrire : les membres, étirés par d'atroces moyens, s'allongent au gré de ses tortionnaires, et quand il eut perdu tout son sang, la fumée s'éleva des ossements brûlants du corps décomposé. Mais son courage ne faiblit pas : il domine ses souffrances et les méprise, comme s'il leur était extérieur, reproche à ses bourreaux de se fatiguer à l'ouvrage et réclame à grands cris d'être crucifié comme son maître.

Pendant qu'on inflige ainsi ces pitoyables châtiments à une victime qui les méprise, l'armée, désemparée par la perte du chef, rivalise d'ardeur pour réclamer d'une seule voix Hannibal. En lui, on retrouve avec enthousiasme les vertus militaires de son père ; on sait dans les

cum rapidum effusis ageret sublimis habenis
quadrupedem, non ense uirum, non eminus hasta
sistere erat; uolitabat ouans aciesque per ambas
iam Tagus auratis agnoscebatur in armis.
Quem postquam diro suspensum robore uidit
deformem leti famulus, clam corripit ensem
dilectum domino pernixque irrumpit in aulam
atque immite ferit geminato uulnere pectus.
At Poeni, succensa ira turbataque luctu
et saeuis gens laeta, ruunt tormentaque portant.
Non ignes candensque chalybs, non uerbera passim
ictibus innumeris lacerum scindentia corpus,
carnificaeue manus penitusue infusa medullis
pestis et in medio lucentes uulnere flammae
cessauere; ferum uisu dictuque, per artem
saeuitiae extenti, quantum tormenta iubebant,
creuerunt artus, atque, omni sanguine rupto,
ossa liquefactis fumarunt feruida membris.
Mens intacta manet; superat ridetque dolores,
spectanti similis, fessosque labore ministros
increpitat dominique crucem clamore reposcit.
Haec inter spretae miseranda piacula poenae
erepto trepidus ductore exercitus una
Hannibalem uoce atque alacri certamine poscit.
Hinc studia accendit patriae uirtutis imago,
hinc fama in populos iurati didita belli,

166 leti *L O V CM Ep.57* : lateri *F*[1] laeti *F*[2] *s.l.* || **167** pernixque *L V CM l.c.* : -que *om. F O* || **184** alacri certamine *L F V* : altari certamina *O ut uid.* || **185-186-187** hinc *O CM Ep. 57* : huic *L F V* || **186** fama *S* : famae *CM l.c.* || didita *CM l.c.* : dedita *S.*

tribus qu'il a juré de faire la guerre ; on aime aussi sa jeune audace et sa fougue, sa prestance, son génie pour le stratagème, et son éloquence naturelle.

Les premiers à l'acclamer pour chef sont les Libyens, bientôt suivis par les tribus pyrénéennes et les belliqueux Hibériens. Aussitôt une orgueilleuse assurance lui vient au cœur, quand il voit tant de terres et de mers rangées sous son pouvoir. Voici la Libye, embrasée par les souffles chauds d'Éole et les flambeaux de Phébus, torride, sur laquelle plane le signe brûlant du Cancer, aile imposante de l'Asie [1] ou troisième continent. Vers l'Orient couleur de rose, elle s'étend jusqu'au fleuve des Lagides [2] qui va de ses sept bouches grossir la mer des eaux qu'elles y jettent ; du côté le plus tempéré qui regarde vers les deux Ourses, le détroit d'Hercule la sépare de l'Europe toute voisine, dont elle voit les plaines des hauteurs proches de la coupure ; au-delà, c'est la mer qui l'arrête, et c'est Atlas [3] qui l'empêche de porter plus loin son nom, cet Atlas qui ferait crouler le ciel s'il lui retirait ses épaules. Sa tête couronnée de nuages supporte les astres, et sa haute encolure tient pour toujours assemblée la voûte du ciel. Sa barbe est givrée de froid, des forêts de pins font peser sur son front l'immense nuit de leur ombre ; les vents creusent ses tempes et les ravagent, et des torrents écumants s'échappent de sa bouche ouverte qui ruisselle. Sur ses deux flancs, la mer profonde attaque sans trêve les brisants, et lorsque le Titan fatigué a baigné ses coursiers hors

1. L'Afrique a été considérée, tantôt comme un prolongement de l'Asie (Salluste *Jug.*, 17), tantôt comme un prolongement de l'Europe (Pline *N.H.* 3, 1).

2. Le « fleuve de Lagus » est le Nil ; Lagus, un des lieutenants d'Alexandre, avait fondé la dynastie des Ptolémées Lagides qui régnait sur l'Égypte.

3. Le mont Atlas est personnifié sous les traits d'un Titan condamné par Jupiter à porter sur ses épaules le poids du monde.

hinc uirides ausis anni feruorque decorus
atque armata dolis mens et uis insita fandi.
  Primi ductorem Libyes clamore salutant,
mox et Pyrenes populi et bellator Hiberus.
Continuoque ferox oritur fiducia menti,
cessisse imperio tantum terraeque marisque.
Aeoliis candens austris et lampade Phoebi
aestifero Libye torretur subdita Cancro,
aut ingens Asiae latus, aut pars tertia terris.
Terminus huic roseos amnis Lageus ad ortus
septeno impellens tumefactum gurgite pontum;
at qua diuersas clementior aspicit Arctos,
Herculeo dirimente freto, diducta propinquis
Europes uidet arua iugis; ultra obsidet aequor,
nec patitur nomen proferri longius Athlas,
Athlas subducto tracturus uertice caelum.
Sidera nubiferum fulcit caput, aetheriasque
erigit aeternum compages ardua ceruix.
Canet barba gelu, frontemque immanibus umbris
pinea silua premit; uastant caua tempora uenti,
nimbosoque ruunt spumantia flumina rictu.
Tum geminas laterum cautes maria alta fatigant,
atque ubi fessus equos Titan immersit anhelos,

194 torretur *Liuineius* : torquetur *S* || 196 lageus *Lpc Opc* : largeus *Lac F Oac V* || 201 proferri *L F V* : proferre *O* || 202 *uersum om. V* || 208 geminas *Bothe, Madvig* : geminae *S* || cautes *CH* : fauces *S*.

d'haleine, c'est elle qui, dans son gouffre écumant, reçoit le char de feu.

Ici, l'Afrique déploie ses plaines arides où la terre brûlée produit à profusion le venin des serpents qui y grouillent ; ailleurs, elle jouit de zones tempérées, aux champs fertiles, où les fruits de Cérès valent bien ceux que produit Henna et ceux que récolte Pharos [1]. Là galopent librement les cavaliers numides, sur leurs chevaux sans rênes qu'ils font obéir avec une baguette souple [2], aussi efficace qu'un mors, et dont ils jouent entre les oreilles de leurs montures. C'est une terre fertile en guerres et en guerriers, où l'on ne se fie à l'épée nue que si la ruse l'accompagne.

Un second camp contenait les cohortes espagnoles, alliés d'Europe que lui avaient valus les victoires de son père. Là, les coursiers font retentir la plaine de leurs hennissements, là, portant haut la tête, ils tirent au galop des chars de guerre, dont les roues brûlent la plaine, aussi rapides que dans l'arène d'Élide [3]. Ces gens font bon marché de leur vie, et vont très volontiers au-devant de la mort. Une fois passée la force de l'âge, ils supportent mal l'existence, ne tiennent pas à connaître la vieillesse, et leur bras leur permet alors de mettre un terme à leur destin [4]. C'est chez eux que l'on trouve tous les métaux : des filons d'electrum [5] ont la teinte claire qui marque leur double origine et, dans ses replis, la terre produit une noire récolte de fer. Mais les dieux cachent ce qui suscite les crimes ; et pourtant l'Asturien cupide plonge au fond des entrailles de la

1. Silius désigne ici la Sicile par le nom de la ville d'Henna (cf. note à 1, 93) et l'Égypte par la mention de Pharos, île située à la sortie du port d'Alexandrie. La Sicile et l'Égypte étaient grandes productrices de blé.

2. Usage proprement africain qui semble s'être conservé jusqu'aux temps modernes.

flammiferum condunt fumanti gurgite currum.
Sed qua se campis squalentibus Africa tendit,
serpentum largo coquitur fecunda ueneno;
felix qua pinguis mitis plaga temperat agros,
nec Cerere Hennaea Phario nec uicta colono.
Hic passim exultant Numidae, gens inscia freni,
quis inter geminas per ludum mobilis aures
quadrupedem flectit non cedens uirga lupatis.
Altrix bellorum bellatorumque uirorum
tellus nec fidens nudo sine fraudibus ensi.
  Altera complebant Hispanae castra cohortes,
auxilia Europe genitoris parta trophaeis.
Martius hinc campos sonipes hinnitibus implet,
hinc iuga cornipedes erecti bellica raptant;
non Eleus eat campo feruentior axis.
Prodiga gens animae et properare facillima mortem.
Namque ubi transcendit florentis uiribus annos,
impatiens aeui spernit nouisse senectam,
et fati modus in dextra est. Hic omne metallum:
electri gemino pallent de semine uenae,
atque atros chalybis fetus humus horrida nutrit.
Sed scelerum causas operit deus. Astur auarus
uisceribus lacerae telluris mergitur imis

214 Hennaea *CH* : ennea *Lac.* hennea *Fac V* hetnea *Fpc O* enea *Lpc.* || 215 numidae *S* : nomades *CH F s.l.* || 221 europe *L* : europa *F O V* || 222 hinc *L O V* : huic *F* hic *coni. Koch* || 224 eleus eat (eat *s.l.*) *edd.* : eleuseo *L F O* eleus ater *F*[2] *mg.* eleusco *V* || 228 modus *L F* : mouens *O* mo͡ds *V*.

terre mutilée, et en remonte jaune comme l'or qu'il en arrache pour son malheur. Là rivalisent avec toi, Pactole, le Douro et le Tage [1], et le fleuve qui roule au pays des Graviens ses sables pailletés et dont le nom évoque pour ces peuples le Léthé, fleuve infernal de l'oubli. Cette terre ne refuse pas les dons de Cérès, elle accueille ceux de Bacchus, et aucun arbre n'y pousse ses branches plus haut que l'arbre de Pallas.

Donc, lorsque ces peuplades eurent fait allégeance au chef tyrien [2], et dès qu'il se vit nanti des rênes du pouvoir, il se concilie les esprits avec l'habileté qu'avait son père ; par la force des armes ou bien par des présents, il leur fait transgresser les décrets du Sénat [3]. Il est le premier à la peine, le premier à marcher comme un fantassin, à prendre sa part de l'ouvrage s'il faut élever à la hâte un retranchement. Et, dans tout ce qui peut inciter à la gloire, il est infatigable ; refusant le sommeil qu'exige la nature, il passait ses nuits debout, en armes ou parfois aussi, couché à même le sol ; vêtu de son manteau, il se faisait remarquer en luttant d'endurance avec les rudes soldats de Libye ; mais lorsqu'il marche fièrement en tête d'une longue colonne, c'est un vrai chef qui exerce son autorité ; alors, tête nue, il affronte la fureur des averses et les cataractes du ciel. Devant les troupes puniques, au grand effroi des Asturiens épouvantés, on le vit passer à travers la foudre que lançait Jupiter, à travers les éclairs qui trouaient la pluie et

1. Les Graviens sont un peuple de l'actuelle Galice : cf. note à 3, 366. Mais la géographie de Silius est incertaine. Il parle ici de trois fleuves qui, comme le Pactole en Asie mineure, passaient pour rouler de l'or dans leurs eaux : le Durius (auj. *Duero*), le Tage et le Léthé. Or seul ce dernier cours d'eau coule en Galice ; il constitue actuellement la frontière hispano-portugaise au sud de Vigo et s'appelle le *Minho*. La similitude de nom explique qu'on ait cru le Léthé galicien doué du même pouvoir que le fleuve infernal de l'oubli. Florus (1, 33, 12) parle de « ce fleuve de l'Oubli si redouté des soldats » : *formidatum militibus flumen Obliuionis.*

et redit infelix effosso concolor auro.
Hinc certant, Pactole, tibi Duriusque Tagusque,
quique super Gra*u*ios lucentis uoluit harenas,
infernae populis referens obliuia Lethes.
Nec Cereri terra indocilis nec inhospita Baccho,
nullaque Palladia sese magis arbore tollit.
Hae postquam Tyrio gentes cessere tyranno,
utque dati rerum freni, nunc arte paterna
conciliare uiros, armis consulta senatus
uertere nunc donis. Primus sumpsisse laborem,
primus iter carpsisse pedes partemque subire,
si ualli festinet opus. Nec cetera segnis,
quaecumque ad laudem stimulant ; somnumque negabat
naturae noctemque uigil ducebat in armis ;
interdum proiectus humi turbaeque Libyssae
insignis sagulo duris certare maniplis ;
celsus et in magno praecedens agmine ductor
imperium perferre suum ; tum uertice nudo
excipere insanos imbris caelique ruinam.
Spectarunt Poeni, tremuitque exterritus Astur,
torquentem cum tela Iouem permixtaque nimbis
fulmina et excussos uentorum flatibus ignes

235 grauios *edd.* : granios *L* grouios *F* goinos *O* gronios *V* || 249 et *Fpc s.l., edd.* : ac *L Fac V deest in O cum mg.* || 250 perferre *S* : proferre *coni. Blass* || 252 exterritus *S, Bauer* : exercitus *edd. ante Bauer.*

les lueurs que le vent faisait jaillir des nuages, sur son cheval affolé ; ni la poussière des marches en colonne, ni les ardeurs de la Canicule, n'ont réussi à l'abattre. Quand la terre se craquelle sous les rayons qui l'embrasent, quand la chaleur de midi fait flamber le ciel sous le disque incandescent du soleil, il juge bon pour une femme de se reposer sous une ombre fraîche : il s'entraîne à la soif, et, s'il voit une source, s'en éloigne sans y toucher. C'est lui qui aime aussi prendre les rênes d'un cheval rétif, le dresser pour le combat, tirer gloire de la vigueur fatale de son bras, traverser à la nage un torrent inconnu à travers des écueils qui grondent, pour appeler, de l'autre rive, ses compagnons. C'est lui qui le premier prend pied sur la levée d'un rempart enlevé d'assaut ; et, lorsqu'il s'élance en rase campagne pour de farouches engagements, partout où ses coups ont été prodigués, une large traînée de sang rougit la plaine. Il presse donc les destins, et, résolu à rompre les traités, il voit avec plaisir s'offrir une occasion d'engager Rome dans une guerre ; car, du fond de la terre, c'est le Capitole [1] qu'il veut frapper.

Les premiers éclats de ses trompettes vinrent ébranler les portes de Sagonte [2] ; c'est là qu'il engage l'action, dans son désir de voir s'étendre la guerre. Non loin du rivage et sur une pente douce s'élèvent les murs d'Hercule et leur nom fameux fut consacré par Zacynthos [3], le héros qui repose en haut de la colline : il rentrait à Thèbes dans la troupe des compagnons d'Alcide [4], après avoir triomphé de Géryon, et célébrait à grand bruit cet exploit : car ce triple monstre avait trois vies, trois bras pour un seul corps, et trois têtes sur autant de cous : c'était le seul être sur terre dont la mort ne pouvait venir à bout d'un seul coup, et pour qui les sœurs cruelles durent ourdir une troisième fois leur fil deux

1. Cf. *Introd.*, p. LIX.

turbato transiret equo; nec puluere fessum
agminis ardenti labefecit Sirius astro.
Flammiferis tellus radiis cum exusta dehiscit,
candentique globo medius coquit aetheria feruor,
femineum putat humenti iacuisse sub umbra
exercetque sitim et spectato fonte recedit.
Idem correptis sternacem ad proelia frenis
frangere equum et famam letalis amare lacerti
ignotique amnis tranare sonantia saxa
atque e diuersa socios accersere ripa.
Idem expugnati primus stetit aggere muri,
et quotiens campo rapidus fera proelia miscet,
qua sparsit ferrum, latus rubet aequore limes.
Ergo instat fatis, et rumpere foedera certus,
quo datur, interea Romam comprendere bello
gaudet et extremis pulsat Capitolia terris.
Primas Saguntinas turbarunt classica portas,
bellaque sumpta uiro belli maioris amore.
Haud procul Herculei tollunt se litore muri,
clementer crescente iugo, quis nobile nomen
conditus excelso sacrauit colle Zacynthos.
Hic comes Alcidae remeabat in agmine Thebas
Geryone extincto caeloque ea facta ferebat.
Tris animas namque id monstrum, tris corpore dextras
armarat ternaque caput ceruice gerebat.
Haud alium uidit tellus, cui ponere finem
non posset mors una uiro, duraeque sorores

259 humenti *Drakenborch* : umenti *CH* inuenta *L V* iuueni F^1 l'inuenta F^2 *s.l.* iuenta *O* || **275** zacynthos *F O V* : zachintos *L* (*ut semper*).

fois déjà cassé. Zacynthos, tout fier de sa victoire, exhibait son butin et, dans la chaleur de midi, menait boire les bœufs qu'il avait capturés, lorsqu'il posa le pied sur un serpent qui, de sa gueule enflée de poison que le soleil envenime, lui fit une blessure fatale, et coucha sur la terre d'Hibérie le héros inachien [1]. Dans la suite vinrent aborder là, poussés par le Notus [2], des colons exilés, originaires d'une île que baigne la mer grecque et qui, jadis appartint au royaume de Laërte, Zacynthos. Plus tard, un apport de jeunes Dauniens [3] sans asile, vint renforcer ces fragiles débuts ; ils avaient quitté leur patrie surpeuplée, où régnèrent autrefois des héros, mais qui n'est plus aujourd'hui qu'un nom, Ardée [4]. L'indépendance de ce peuple et le respect de son passé glorieux furent garantis par un traité qui refusait à Carthage toute influence sur la cité. Mais le chef sidonien viole l'accord de paix, pousse en avant ses gens qui brûlent de combattre, et, sous le pas de ses colonnes, fait trembler la plaine alentour. Lui-même, en secouant la tête, galope autour des remparts, menaçant, sur son coursier hors d'haleine, mesure des yeux la ville épouvantée, et lui enjoint d'ouvrir tout grand les portes, sans plus attendre, et d'abandonner le rempart ; car pour eux, coupés de tout désormais, les traités sont bien loin, et bien loin l'Ausonie et, s'ils luttent et sont vaincus, ils n'ont pas à attendre de pardon ; les décrets du Sénat, les lois, le droit, la foi jurée, les dieux, tout est là dans sa main. Brusquement, il appuie ses fougueuses paroles en

1. C'est-à-dire « grec » : Inachos est un des premiers rois légendaires d'Argos ; le héros en question est Zacynthos.

2. Proprement « le vent du sud » ; mais signifie aussi en général « le vent ».

3. La Daunie, chez les poètes, désigne souvent l'Apulie. Mais Virgile (*Aen.* 10, 616) fait de Daunus le père de Turnus. Les Dauniens sont donc ici les Rutules d'Ardée. Cette appellation peut s'appliquer aussi aux Romains, aux Italiens en général, et même aux Sagontins.

tertia bis rupto torquerent stamina filo.
Hinc spolia ostentabat ouans captiuaque uictor
armenta ad fontis medio feruore uocabat,
cum tumidas fauces accensis sole uenenis
calcatus rupit letali uulnere serpens
Inachiumque uirum terris prostrauit Hiberis.
Mox profugi ducente Noto aduertere coloni,
insula quos genuit Graio circumflua ponto
atque auxit quondam Laertia regna Zacynthos.
Firmauit tenues ortus mox Daunia pubes,
sedis inops, misit largo quam diues alumno,
magnanimis regnata uiris, nunc Ardea nomen.
Libertas populis pacto seruata decusque
maiorum, et Poenis urbi imperitare negatum.
  Admouet abrupto flagrantia foedere ductor
Sidonius castra et latos quatit agmine campos.
Ipse caput quassans circumlustrauit anhelo
muros saeuus equo, mensusque pauentia tecta,
pandere iamdudum portas et cedere uallo
imperat et longe clausis sua foedera, longe
Ausoniam fore, nec ueniae spem Marte subactis;
scita patrum et leges et iura fidemque deosque
in dextra nunc esse sua. Verba ocius acer
intorto sancit iaculo figitque per arma

289 circumflua *F O V* : circun- *L ut fere semper* || 293 nunc *S* : clarum *coni. Bauer*, urbi *coni. Blass, sed cf. Virg., Aen. 7, 412* || 295 urbi *Heinsius* : ubi *S CH* || 297 latos *Lac F CM Ep.46* : latas *Lpc V* ...s *O* || campos *CM l.c.* : terras *L* câs *F*[1] *V* causas *O*[1] câpos *F*[2] *O mg.* || 300 et *S, Bauer* : ac *edd. ante Bauer.*

lançant le javelot qu'il brandissait et frappe à travers son armure Caicus qui, debout sur le rempart, proférait de vaines menaces. Ce trait le perce de part en part, et son corps, roulant jusqu'au pied du haut retranchement, vient en mourant rendre à son vainqueur l'arme encore tiède. Alors, avec un grand cri, les soldats suivent l'exemple de leur chef, et enveloppent les remparts d'un sombre nuage de flèches. Malgré leur nombre, chacun ne manque pas de montrer son courage : on cherche le regard du chef comme si l'on était seul à se battre. L'un fait partir de sa fronde baléare un jet nourri de pierres et, se dressant, fait trois fois tournoyer autour de sa tête la souple lanière et livre aux vents son coup qui disparaît dans l'air, l'autre, d'un puissant mouvement du bras, lance des blocs de pierre qui partent en sifflant, un autre encore brandit la javeline qu'une souple courroie projette en avant. Mais, au premier rang, paré des armes de son père, Hannibal est partout : il lance une torche de poix enflammée, se bat, infatigable, avec un épieu, avec une lance, avec des pierres, prend son arc, décoche des flèches trempées dans le poison, doublement meurtrières, et triomphe d'avoir dans son carquois cette traîtrise. Ainsi le Dace [1], aux confins guerriers de la terre des Gètes, se plaît à renforcer la pointe de ses flèches avec un poison de son pays, pour les faire pleuvoir tout soudain sur les rives de l'Ister aux deux noms.

Ensuite, Hannibal prend soin de cerner la colline d'une ligne de tours [2], et d'enserrer la ville d'une

1. Pour souligner la perfidie des Puniques, Silius leur attribue l'usage des flèches empoisonnées pareilles à celles des peuples barbares : les Daces occupaient les actuelles provinces de Transylvanie, Moldavie et Valachie ; les Gètes, la région comprise entre les Carpathes et le Danube inférieur. Ce fleuve est appelé tour à tour *Danubius et Hister* : d'où l'épithète de *binomen* (326).

stantem pro muro et minitantem uana Caicum.
Concidit exacti medius per uiscera teli,
effusisque simul praerupto ex aggere membris,
uictori moriens tepefactam rettulit hastam.
At multo ducis exemplum clamore secuti
inuoluunt atra telorum moenia nube.
Clara nec in numero uirtus latet; obuia quisque
ora duci portans, ceu solus bella capessit.
Hic crebram fundit Baliari uerbere glandem
terque leui ducta circum caput altus habena
permissum uentis a*b*scondit in aëre telum,
hic ualido librat stridentia saxa lacerto,
huic impulsa leui torquetur lancea nodo.
Ante omnis ductor, patriis insignis in armis,
nunc picea iactat fumantem lampada flamma,
nunc sude, nunc iaculo, nunc saxis impiger instat
aut hydro imbutas, bis noxia tela, sagittas
contendit neruo atque insultat fraude pharetrae:
Dacus ut armiferis Geticae telluris in oris,
spicula qu*i* patrio gaudens acuisse ueneno
fundit apud ripas inopina binominis Histri.
  Cura subit, collem turrita cingere fronte
castelloque urbem circumuallare frequenti.

306 minitantem *CM Ep.46 CC Em.* 2,11 : mutantem *L F Oac, V* nutantem *Opc.* || uana *CM CC ll.cc.* : membra *F L* V^2 *mg. om. O* V^1 || caicum *CMCC ll. cc.* : naicum *L Fpc Oac* uaicum *Fac* V^1 uicissim F^2 *mg.* || **307** concidit *CC l.c.* : condidit *L F V deest in O cum mg.* || **310** at *F* : ac *L V deest in O cum mg.* || **316** permissum *V (et Gronouio teste qui cod. non mutilatum inspexit) O* : ter missum *L F* || abscondit *edd.* : ascendit *Lac F O V* ascondit *Lpc* accendit *coni. Heinsius* || **318** huic *F* : hinc *L V deest in O cum mg.* || **325** qui *Heinsius, Bentley quod non probat Summers, Cl.R.XIII* : quae *S.*

ceinture de bastions. Hélas ! Toi qu'adoraient autrefois les peuples, tu n'es plus désormais sur la terre qu'un nom, Loyauté ! Les guerriers de Sagonte résistent avec vigueur : ils voient leur retraite coupée, leurs murailles bloquées par une levée de terre ; mais ils pensent que, pour Sagonte, c'est une fin digne de l'Ausonie que de tomber sans avoir trahi. Ils redoublent d'ardeur et d'efforts ; on tend les câbles qui grincent, et la baliste phocéenne [1] lance ses quartiers de roches ; on la recharge d'un nouveau projectile, énorme, un frêne armé de fer qui perce les rangs ennemis et les écrase. Dans les deux camps les clameurs se répondent. On se bat avec autant de fougue que si le siège était celui de Rome ; alors Hannibal s'écrie : « Nous sommes des milliers, tous issus de races guerrières, et nous marquons le pas devant un ennemi déjà conquis ? Rougissons-nous donc de notre entreprise, rougissons-nous de ce que réserve l'avenir ? Belle bravoure, beaux débuts pour un chef ! Voilà donc la renommée dont nous prétendons remplir l'Italie, voilà donc les combats dont le bruit doit nous précéder » ?

Ainsi enflammés, les courages s'exaltent, et la fougue d'Hannibal pénètre dans les cœurs qu'anime la perspective des combats à venir. Ils s'élancent sur le retranchement, s'y agrippent, et s'en font rejeter en laissant sur les murs leurs mains coupées. Alors, on fait monter vers la ville un haut talus qui permet à des groupes d'assaillants de la surplomber. Mais les assiégés ont une arme qui tient l'ennemi loin des portes : la falarique [2], qui, pour être lancée, exige plusieurs bras. C'est une terrible

1. Massalia la Phocéenne avait été bâtie selon les règles de la poliorcétique grecque et, dans ses magasins « abondaient, non seulement les armes individuelles de fantassins, mais les lourds engins de l'artillerie antique ». (J. Carcopino, *César*, p. 879, qui renvoie à César *B.C.*, 1, 34,5 et 2,2, 1-2). Silius prête à Sagonte le même armement, puisque les deux cités entretenaient des rapports très étroits.

Heu priscis numen populis, at nomine solo
in terris iam nota Fides ! Stat dura iuuentus,
ereptamque fugam et claudi uidet aggere muros,
sed dignam Ausonia mortem putat esse Sagunto
seruata cecidisse fide. Iamque acrius omnis
intendunt uires : adductis stridula neruis
Phocais effundit uastos balista molaris ;
atque eadem, ingentis mutato pondere teli,
ferratam excutiens ornum media agmina rumpit.
Alternus resonat clangor. Certamine tanto
conseruere acies, ueluti circumdata uallo
Roma foret ; clamatque super : « Tot milia, gentes
inter tela satae, iam capto stamus in hoste ?
anne pudet coepti ? pudet ominis ? en bona uirtus
primitiaeque ducis ! taline implere paramus
Italiam fama ? talis praemittere pugnas ? »
Accensae exultant mentes, haustusque medullis
Hannibal exagitat, stimulantque sequentia bella.
Inuadunt manibus uallum caesasque relinquunt
deiecti muris dextras. Subit arduus agger
imponitque globos pugnantum desuper urbi.
Armauit clausos ac portis arcuit hostem
librari multa consueta phalarica dextra,

329 at *CH* : ac *S* || 340 clamatque *Heinsius* : clamantque *S* || 342 anne *edd.* : nonne *L O V CH CM Ep.46* non me *V* || ominis *CM Ep.46 Lpc* : omnis *Lac* oĩs *F* ōnis *O* ois *V* || 343 taline *L O* : taliue *F V*.

pièce de bois, du chêne pris sur les cîmes neigeuses des Pyrénées, hérissée de pointes de fer, engin destructeur presque toujours fatal aux remparts, dont le fût est enduit de poix épaisse et recouvert de souffre noir qu'on allume. Comme un éclair, elle part du faîte des murailles, et fend l'air qui s'ouvre devant sa flamme mouvante, pareille au météore de feu qui, éblouissant les yeux de sa chevelure sanglante, tombe du ciel sur la terre. C'est elle qui, souvent, vient fondre de toute sa vitesse sur les combattants, et, au grand désarroi de leur chef, fait jaillir dans les airs leurs corps fumants ; lorsqu'elle s'enfonce en tournoyant dans le flanc d'une énorme tour, le feu de Vulcain ronge profondément les parements de bois, et tout finit par s'écrouler, ensevelissant armes et gens sous les décombres brûlants. Enfin, rassemblant leurs boucliers, les Carthaginois forment une tortue aux écailles serrées ; c'est un rempart qui s'avance, un réduit à l'abri duquel ils sapent secrètement la muraille qui s'écroule, et s'ouvrent la ville. Le remblai cède, et, dans un effroyable fracas, les murs, œuvre d'Hercule, s'abattent, les blocs énormes se disloquent et font monter jusqu'au ciel un puissant grondement. Ainsi, sur les sommets des Alpes, lorsque bascule un grand pan de roches, les blocs tombent de haut, déchirent à grand fracas le flanc de la montagne. Les débris du remblai qu'on s'était acharné à démolir s'élevaient, de toute leur masse [1], comme un rempart entre les deux armées, mais conservant leur ardeur l'une et l'autre, elles continuaient à se battre au milieu des décombres.

1. *Cumulo,* au v. 373, est un ablatif à valeur adverbiale ; cf. Virgile, *Aen.* 1, 105 : *insequitur cumulo praeruptus aquae mons* : « puis, arrive, massivement, une abrupte montagne d'eau ». Ce terme n'admet comme compléments que des substantifs désignant des objets ou des corps inertes, d'où notre lecture *certatim,* préférée à la leçon *certantum.*

horrendum uisu robur celsisque niuosae
Pyrenes trabs lecta iugis, cui plurima cuspis —
vix muris toleranda lues — sed cetera pingui
uncta pice atque atro circumlita sulphure fumant.
Fulminis haec ritu summis e moenibus arcis
incita, sulcatum tremula secat aëra flamma,
qualis sanguineo praestringit lumina crine
ad terram caelo decurrens ignea lampas.
Haec ictu rapido pugnantum saepe per auras,
attonito ductore, tulit fumantia membra;
haec uastae lateri turris cum turbine fixa,
dum penitus pluteis Vulcanum exercet adesis,
arma uirosque simul pressit flagrante ruina.
Tandem condensis artae testudinis armis
subducto Poeni uallo caecaque latebra
pandunt prolapsam suffossis moenibus urbem.
Terribilem in sonitum procumbens aggere uicto
Herculeus labor atque immania saxa resoluens
mugitum ingentem caeli dedit. Alpibus altis
aeriae rupes, scopulorum mole reuulsa,
haud aliter scindunt resonanti fragmine montem.
Surgebat cumulo certatim prorutus agger,
obstabatque iacens uallum, ni protinus instent
hinc atque hinc acies media pugnare ruina.

352 celsisque *L F* : telisque *O* celisque *V* || **360** rapido *L F V* : rabido *O* || **365** artae *Koch* : arcte *L O V* arte *F* || **367** suffossis *L O V* : sub fossis *F* || **372** scindunt *F V* : scandunt *L* sandunt *O* || **373** cumulo *F V* : tumulo *L O* cumulis *prop. Summers Cl.R. XIII* || certatim *F2 s.l. CH* : certantem *Lac Fac O V* -tum *Lpc* -tium *CM Ep.46* etiam tum *prop. Summers l.c.* uide adn. || **374** ni *Lac F O V* : ne *Lpc.*

Au premier rang, détaché, combat Murrus, dont la jeune beauté attire les regards ; il est de sang rutule, mais aussi de sang grec ; sa mère est de Sagonte ; et par cette double origine, il réalisait l'union de la race d'Italie et de celle de Dulichium [1]. Lorsqu'il entend Arados rassembler à grands cris ses compagnons et qu'il le voit, dans son bond en avant, découvrir son corps entre le casque et la cuirasse, il brise son élan d'un coup de pointe ; puis, perçant de sa lance l'ennemi à terre, il ajoute ces sarcasmes : « Te voilà abattu, Carthaginois félon ! Sans doute te voyais-tu déjà, vainqueur, monter le premier au Capitole ! Qui t'a permis un vœu si impudent ? Va donc, maintenant, faire la guerre à Jupiter Stygien ! ». Et, bouillant de colère, il brandit sa lance et l'enfonce dans le ventre d'Hibérus qu'il trouve devant lui, écrase du talon sa bouche que convulse le hoquet de la mort, et s'écrie : « Voilà votre chemin vers les remparts de Rome, ô troupe redoutable ! Voilà comment vous rendre où vous brûlez d'aller ! » Hibérus tente de se débattre ; d'un bond, l'autre évite ses coups, lui arrache son bouclier et lui perce le flanc, désormais découvert. Riche en terres, riche en troupeaux, rejeté par la gloire, il faisait la guerre, Hibérus, avec son arc et son javelot ; heureux, il l'eût été, hélas, jouissant de ses bois et de l'estimable bonheur d'une vie cachée, s'il avait limité ses chasses aux halliers de son pays !

Ému de ce spectacle, Ladmus pour le venger arrive l'arme haute. Alors Murrus avec un rire sauvage s'écrie : « Va dire à l'ombre d'Hamilcar la force de mon bras, qui après s'être défait de la piétaille, aura envoyé Hannibal vous rejoindre ! « Il se dresse, et, de toute sa hauteur, abat son épée sur le cimier de bronze, traverse le casque,

1. Dulichium est une des Cyclades méridionales, voisine de Zante.

Emicat ante omnis primaeuo flore iuuentae
insignis Rutulo Murrus de sanguine ; a*t* idem
matre Saguntina Graius geminoque parente
Dulichios Italis miscebat prole nepotes.
Hic magno socios Aradum clamore uocantem,
qua corpus loricam inter galeamque patescit,
conantis motus speculatus, cuspide sistit ;
prostratumque premens telo, uoce insuper urget :
« Fallax Poene, iaces ; certe Capitolia primus
scandebas uictor. Quae tanta licentia uoti ?
nunc Stygio fer bella Ioui ! » Tum feruidus hastam
aduersi torquens defigit in inguine Hiberi ;
oraque dum calcat iam singultantia leto :
« Hac iter est », inquit, « uobis ad moenia Romae,
o metuenda manus ! Sic, quo properatis, eundum. »
Mox instaurantis pugnam circumsilit arma
et rapto nudum clipeo latus haurit Hiberi.
Diues agri, diues pecoris famaeque negatus
bella ferens arcu iaculoque agitabat Hiberus,
felix heu nemorum et uitae laudandus opacae,
si sua per patrios tenuisset spicula saltus.
Hunc miseratus adest infesto uulnere Ladmus.
Cui saeuum arridens : « Narrabis Hamilcaris umbris
hanc », inquit, « dextram, quae iam post funera uulgi
Hannibalem uobis de*d*erit comitem » — et ferit alte

377 at *edd.* : ac *S* || **380** aradum *L F* : eneadum *O* aiadum *V* || **387** *post hunc uersum u. 403-419 ponendos censuit Summers C.R. XIII* || **397** ladmus *Fpc.* : ladiuus *L* laius *L mg.* ladiuus *Fac.* laudiuus *O om.* V^1 ladiuus V^2 *mg.* || **400** dederit comitem *Blass* : comitem dedit *Lac.* dabit *Lpc mg.* comitem et ferit dedit alte *F* comitem dedit *O* omittere dedit *V.*

et fait craquer les os du crâne qui éclate. C'est ensuite le tour de Chrémès dont les longs cheveux entourent et cachent le front, et qui se fait de ses mèches une coiffure hirsute. Et puis c'est Masulus, et c'est Kartalo, vieillard encore très vert et plein d'ardeur guerrière, et qui ne craint pas d'apprivoiser une lionne au milieu de ses lionceaux ; et Bagrada dont l'écu s'orne d'une urne qui évoque le fleuve ; et Hiempsal, le Nasamon [1] pirate du désert des Syrtes, qui n'a pas peur d'aller dans les vagues piller les épaves ; tous, ils tombent sous les coups rageurs d'une seule main qui les abat ; et même Athyr, qui savait si bien désarmer les serpents de leur funeste venin, endormir en les touchant les terribles vipères d'eau, et dissiper les doutes sur la race d'un enfant en plaçant près de lui une vipère à cornes [2]. Toi aussi, hôte des bois riches en oracles du pays des Garamantes [3], que l'on reconnaissait aux cornes de ton casque retombant sur tes tempes, tu tombes, Iarbas et c'est hélas en vain, que tu maudis les sorts qui t'avaient si souvent promis un sûr retour, et la fourberie de Jupiter. Et déjà les monceaux de cadavres faisaient monter plus haut les ruines du rempart où fumait le sang noir du carnage : et Murrus, à grands cris, appelle Hannibal et le défie au combat.

426 Mais c'était sur un autre point du front que se battait Hannibal, là où l'armée des assiégés avait tenté une sortie inattendue ; comme si ni flèches ni coups ne pouvaient l'atteindre ou le tuer, il se mêle aux deux armées et s'y déchaîne, brandissant l'épée que le vieux Témisus,

1. Bagrada porte le nom du fleuve numide appelé aujourd'hui la Medjerda ; l'urne qui orne son écu est l'emblème des cours d'eau. — Les Nasamons habitaient les côtes orientales et méridionales de la grande Syrte, c'est-à-dire du golfe situé entre Carthage et Cyrène. La partie occidentale de ce golfe est la petite Syrte (auj. Golfe de Gabès). Les Nasamons vivaient du pillage des épaves (Lucain, 9, 434-444).

insurgens gladio cristatae cassidis aera
perque ipsum tegimen crepitantia dissipat ossa.
Tum frontem Chremes intonsam umbrante capillo
saeptus et horrentis effingens crine galeros;
tum Masulis crudaque uirens ad bella senecta
Kartalo, non pauidus fetas mulcere leaenas,
flumineaque urna caelatus Bagrada parmam
et uastae Nasamon Syrtis populator Hiem*p*sal,
audax in fluctu laceras captare carinas —
una omnes dextraque cadunt iraque perempti;
nec non serpentem diro exarmare ueneno
doctus Athyr tactuque grauis sopire chelydros
ac dubiam admoto sobolem explorare ceraste.
Tu quoque fatidicis Garamanticus accola lucis,
insignis flexo galeam per tempora cornu
heu frustra reditum sortes tibi saepe locutas
mentitumque Iouem increpitans, occumbis, Iarba.
Et iam corporibus cumulatus creuerat agger,
perfusaeque atra fumabant caede ruinae,
tum ductorem auido clamore in proelia poscit.
  At parte ex alia, qua se insperata iuuentus 426
extulerat portis, ceu spicula nulla manusque
uim ferre exitiumue queant, permixtus utrisque
Hannibal agminibus passim furit et quatit ensem,

406 kartalo *CC Em. II, 11* : harcalo *L* F^{1} karthalo *F2 mg. CH* ..rchalo *O* harchalo *V* || fetas *Lac. F O V* : feras *Lpc.* || **407** parmam *Lpc. Fpc.* O^{2} *s.l.* : parmum *Lac. Fac.* paruam O^{1} *V* || **408** hiempsal *edd.* : hiemsal *L F* hiemsas *O* hierasas *V* || **421-426** *hos uersus post u.* 532 *transposuimus, uide append.* || **428** exitiumue queant *L F* : exitium nequeant *O uersum om. V.*

venu du rivage des Hespérides [1], avait autrefois forgée sur un feu magique — Témisus, le puissant enchanteur qui pensait que le fer se renforce sous l'effet des incantations — pareil à Mars Gradivus sur son char de guerre, lorsqu'il parcourt le pays des Bistons [2] en brandissant l'épée étincelante qui dispersa la troupe des Titans [3], et règle l'intensité des combats du souffle de ses chevaux et du cri strident de ses roues. Déjà donc Hannibal avait envoyé chez les ombres Hostus et Pholus le Rutule et le grand Metiscus et Lygdus et Durius et le blond Galésus et les jumeaux Chromis et Gyas. Il avait aussi tué Daunus, qui, mieux que personne, savait convaincre une assemblée, et trouver les mots qui persuadent, lui, le plus habile défenseur des lois, qui invectivait Hannibal en lui portant ses coups : « Quelles sont donc ces Furies héritées de ton père, qui te poussent ici, guerrier punique ? Tu n'as pas devant toi des remparts sidoniens construits, sur un sol acheté, par la main d'une femme, ni quelques arpents de sable mesurés à des fugitifs. Ce que tu vois, ce sont des murs élevés par des dieux, et protégés par l'alliance de Rome ». Mais tandis qu'il lançait ces fières paroles sur tout le champ de bataille, Hannibal qui, d'un bond, était venu le saisir, l'arrachait au groupe des combattants et, lui faisant lier les mains derrière le dos, l'avait remis à d'autres pour assouvir son courroux en le châtiant à loisir ; puis il s'en prenait à ses soldats, leur ordonnant de pousser en avant et, passant sur les cadavres entassés, sur les monceaux de corps gisant à terre, il montrait le chemin d'un geste furieux, appelant par son nom chacun

1. Les Hespérides, filles d'Hespérus, habitaient, près de l'extrémité occidentale de l'Atlas, un jardin garni de pommes d'or et gardé par un dragon.

2. La Bistonie est le nom poétique de la Thrace.

3. Allusion au rôle de Mars dans la guerre des Dieux contre les Titans fils de la Terre.

cantato nuper senior quem fecerat igni
litore ab Hesperidum Temisus, qui carmine pollens
fidebat magica ferrum crudescere lingua,
quantus Bistoniis late Gradiuus in oris
belligero rapitur curru telumque coruscans,
Titanum quo pulsa cohors, flagrantia bella
cornipedum afflatu domat et stridoribus axis.
Iamque Hostum Rutulumque Pholum ingentemque Metiscum,
iam Lygdum Duriumque simul flauumque Galaesum
et geminos, Chromin atque Gyan, demiserat umbris ;
Daunum etiam, grata quo non spectatior alter
uoce mouere fora atque orando fingere mentes
nec legum custos sollertior, aspera telis
dicta admiscentem : « Quaenam te, Poene, paternae
huc adigunt Furiae ? Non haec Sidonia tecta
feminea fabricata manu pretioue parata,
exulibusue datum dimensis litus harenis.
Fundamenta deum Romanaque foedera cernis. »
Ast illum, toto iactantem talia campo,
ingenti raptum nisu medioque uirorum
auulsum inter tela globo et post terga reuinctum
Hannibal ad poenam lentae mandauerat irae ;
increpitansque suos inferri signa iubebat
perque ipsos caedis cumulos stragemque iacentum
monstrabat furibundus iter cunctosque ciebat

431 temisus *L F CH* : remissus *O V* || **436** domat *S, Bauer* : tonat *edd. ante Bauer* || **449** nisu *Lpc F s.l.* : uisu *Lac F O* iussu *V.*

de ses guerriers, et, dans son acharnement, promettait pour butin la ville encore debout.

Mais, tout à coup, des soldats affolés viennent lui annoncer que le combat fait rage sur un autre point, qu'ils subissent des revers, et que les dieux, ce jour-là, secondent les efforts de Murrus. Hannibal aussitôt, fou de rage, se précipite là d'une course démente en interrompant ses exploits. Au haut de son casque clignote l'aigrette étincelante et porteuse de mort, comme une comète [1] aux cheveux flamboyants sème la terreur chez les royaumes barbares qu'elle éclabousse de ses sanglantes étincelles : torche noire, elle crache, dans sa course céleste, de rougeâtres lueurs ; et l'astre dont l'éclat luit comme une menace promet au genre humain l'anéantissement. Il se précipite et les traits, les enseignes, et les guerriers, tout s'écarte devant lui ; les deux armées sont saisies de frayeur ; la pointe de sa lance brille d'un terrible éclat, et l'ombon jette au loin des éclairs. Ainsi, lorsque les flots de la mer Égée s'enflent jusqu'aux étoiles, que le Corus [2] se déchaîne en longs hurlements et que, sur toute la côte, la mer fait déferler sur les terres les hautes crêtes des vagues, le matelot épouvanté sent son cœur se glacer ; le flot gronde au loin, s'enfle sous la bourrasque, et balaie des rouleaux de sa houle les Cyclades épouvantées.

Rien n'arrête Hannibal : ni les traits qui, du haut des remparts, pleuvent sur lui seul, ni les brandons fumants qui frôlent son visage, ni les pierres que les engins bien manœuvrés lui lancent ; et, du plus loin qu'il aperçoit l'étincelant cimier du casque de Murrus, et ses armes

1. L'apparition d'une comète était un présage de mort ou de catastrophe (cf. Virgile *G.* 1, 488 ; Lucain 1, 526 ; etc., et R. Bloch, *Les prodiges dans l'Antiquité classique*, Paris, 1963, p. 115-116).

2. Le Corus est un vent du nord-ouest.

nomine et in praedas stantem dabat improbus urbem.
Sed postquam a trepidis allatum feruere partem
diuersam Marte infausto, Murroque secundos
hunc superos tribuisse diem, ruit ocius amens
lymphato cursu atque ingentis deserit actus.
Letiferum nutant fulgentes uertice cristae,
crine ut flammifero terret fera regna cometes,
sanguineum spargens ignem : uomit atra rubentis
fax caelo radios, ac saeua luce coruscum
scintillat sidus terrisque extrema minatur.
Praecipiti dant tela uiam, dant signa uirique,
atque ambae trepidant acies ; iacit igneus hastae
dirum lumen apex, ac late fulgurat umbo.
Talis ubi Aegaeo surgente ad sidera ponto
per longum uasto Cori cum murmure fluctus
suspensum in terras portat mare, frigida nautis
corda tremunt ; sonat ille procul flatuque tumescens
curuatis pauid*as* tramittit Cycladas undis.
Non cuncta e muris unum incessentia tela
fumantesque ante ora faces, non saxa per artem
tormentis excussa tenent, ut tegmina primum
fulgentis galeae conspexit et arma cruento

457 murroque *Lpc* F^2 *s.l.* : mauroque F^1 *O V* || 458 hunc *OV* : nunc *L F* || 472 pauidas *edd.* : pauidus *L F Oac V* pauidos *O2* (o *s.l.*) || cycladas *L F2 Opc* : cycladus *F1 V*.

d'or tachées de sang qui scintillent au soleil, il crie avec fureur : « Voici donc l'homme qui veut barrer la route aux forces libyennes et à nos grands desseins, ce Murrus qui retarde l'heure des combats contre Rome ! Je vais t'apprendre ce que valent vos vains traités et votre frontière de l'Ebre [1] ! Emporte avec toi ta loyauté sans faille et le respect du droit, et laisse-moi les dieux que j'ai déjà trompés ! » Et Murrus lui répond : « Enfin ! je t'attendais ; depuis longtemps mon cœur réclame ce combat et brûle de l'espoir de te prendre la vie ; emporte le juste prix de tes trahisons, et va-t'en chercher l'Italie dans les profondeurs de la terre. Le long trajet qui mène au pays dardanien, les Pyrénées et les Alpes neigeuses, tout cela, mon bras va te l'épargner ! » Cependant, comme il voit que son adversaire monte encore plus près, et que, pour lui-même, l'escarpement du lieu est un avantage, il saisit un bloc énorme arraché au rempart, et fait rouler sur l'assaillant qui monte avec effort la pierre qui, lancée d'en haut, a plus de puissance. Frappé par ce dur éclat de muraille, l'autre s'arrêta. Mais la honte enflamme son cœur, et, malgré sa position difficile, il sent bien que son courage ne l'abandonne pas ; tout frémissant, il s'acharne et reprend à travers le barrage de pierres sa dure progression vers l'adversaire. Mais quand il fut plus près, qu'il l'eut ébloui de son éclat tout proche et qu'il se fut avancé de toute sa masse, alors, comme si les colonnes puniques s'élançaient autour de lui pour l'encercler et si toute l'armée ennemie s'apprêtait à le terrasser, Murrus prend peur, et son regard se voile devant le géant qui l'attaque. Il croit voir se lever mille bras, étinceler une forêt d'épées, et d'innombrables aigrettes onduler sur ce casque. Les

1. Allusion ironique et dédaigneuse au traité de — 226 qui aurait interdit aux Puniques de franchir l'Ebre. Sur les difficultés historiques et géographiques du problème, cf. note à 1, 271.

inter solem auro rutilantia, turbidus infit :
« En, qui res Libycas inceptaque tanta retardet,
Romani Murrus belli mora. Foedera, faxo,
iam noscas, quid uana queant et uester Hiberus.
Fer *t*ecum castamque fidem seruataque iura,
deceptos mihi linque deos ». Cui talia Murrus :
« exoptatus ades. Mens olim proelia poscit
speque tui flagrat capitis ; fer debita fraudum
praemia et Italiam tellure inquire sub ima.
Longum in Dardanios finis iter, atque niualem
Pyrenen Alpesque tibi mea dextera donat ».
  Haec inter cernens subeuntem comminus hostem
praeruptumque locis fidum sibi, corripit ingens
aggere conuulso saxum et nitentis in ora
deuoluit, pronoque silex ruit incitus ictu.
Subsedit duro concussus fragmine muri.
Tum pudor accendit mentem, nec conscia fallit
uirtus pressa loco ; frendens luctatur et aegro
scandit in aduersum per saxa uetantia nisu.
Sed postquam propior uicino lumine fulsit
et tota se mole tulit, uelut incita clausum
agmina Poenorum cingant, et cuncta pauentem
castra premant, lato Murrus caligat in hoste.
Mille simul dextrae densusque micare uidetur
ensis, et innumerae nutare in casside cristae.

481 fer tecum *Livineius* : fert equum *L O V* fert equm *F*[1] *alt.* u *s.l.* *F*[2] || 495 uetantia *F*[2] *CH* : nutantia *L O V* uertantia *F*[1] || nisu *L F CH* : uisu *Opc V* uisci *Oac.*

deux armées lancent ensemble une grande clameur, comme si Sagonte s'embrasait tout entière. Murrus terrorisé peut à peine se mouvoir en sentant approcher la mort, et tente seulement une ultime prière : « Fils d'Alcée, fondateur de notre cité, toi dont nous vénérons ici les traces sacrées, écarte de cette terre l'orage qui la menace, si tu reconnais la valeur de mon bras dans la défense de tes remparts ».

Tandis qu'il prie, les yeux levés vers le ciel qu'il implore : « Allons ! lui crie Hannibal. C'est à nous, c'est à nos projets, que le héros de Tirynthe [1] a bien plus de raisons d'accorder son appui ! Invincible fils d'Alcée, si tu veux bien admettre qu'on cherche à t'égaler, tu verras mes exploits semblables à ceux de tes jeunes années ; aide-moi de ton pouvoir divin, et, puisqu'on t'attribue le premier sac de Troie, au temps jadis, favorise et seconde mes efforts pour anéantir les héritiers de la race phrygienne » ! En prononçant ces mots, le Carthaginois saisit son épée, et d'un geste rageur la plonge jusqu'à la garde dans le corps de Murrus ; puis il retire le fer, et le sang de son ennemi qui s'écroule jaillit et vient souiller son armure. Aussitôt les guerriers sagontins, émus par cette mort héroïque, bondissent en avant pour interdire au fier vainqueur les armes fameuses de Murrus et sa dépouille mortelle ; ils se rassemblent, s'encouragent, leur nombre ne cesse de s'accroître, et ils attaquent en masse serrée. Les pierres font sonner le casque d'Hannibal, les coups de lance heurtent son bouclier de bronze ; on l'attaque à l'épieu, et c'est à qui, en balançant sa fronde, fera pleuvoir sur lui plus de balles de plomb. Son panache est arraché, et la noble aigrette qui flottait au milieu du carnage part en lambeaux. Déjà des flots de sueur inondent son corps, et

1. Cf. n. à 1, 276.

Conclamant utrimque acies, ceu tota Saguntos
igne micet; trahit instanti languentia leto
membra pauens Murrus supremaque uota capessit :
« Conditor Alcide, cuius uestigia sacra
incolimus terra, minitantem auerte procellam,
si tua non segni defenso moenia dextra ».
Dumque orat caeloque attollit lumina supplex :
« Cerne », ait, « an nostris longe Tirynthius ausis
iustius affuerit, ni displicet aemula uirtus,
haud me dissimilem, Alcide, primoribus annis
agnosces, inuicte, tuis; fer numen amicum
et, Troiae quondam primis memorate ruinis,
dexter ades Phrygiae delenti stirpis alumnos ».
Sic Poenus pressumque ira simul exigit ensem,
qua capuli statuere morae, teloque relato
horrida labentis perfunditur arma cruore.
Ilicet ingenti casu turbata iuuentus
procurrit, nota arma uiri corpusque superbo
uictori spoliare negant. Coit aucta uicissim
hortando manus, et glomerata mole feruntur.
Hinc saxis galea, hinc clipeus sonat aereus hastis;
incessunt sudibus librataque pondera plumbi
certatim iaciunt. Decisae uertice cristae,
direptumque decus nutantum in caede iubarum.
Iamque agitur largus per membra fluentia sudor,
et stant loricae squamis horrentia tela.

507 defenso *S* : defendo *CH* || **522** *pr.* hinc *O* : huic *L F V* || **524** decisae *L CH* : densae *Fac* densae de (*s.l.*) *Fpc* et dense *O V* || **525** direptumque *F O V* : directumque *L* || iubarum *F O V* : uibrarum *L*.

sa cuirasse se hérisse de traits fichés sous les écailles ; sous ces coups, il n'a pas un instant de répit pour changer d'armure. Ses genoux se dérobent, et ses bras épuisés laissent tomber ses armes ; sans cesse, il reprend profondément son souffle et une buée se forme autour de ses lèvres desséchées ; on l'entend haleter péniblement, se plaindre, et pousser sous son casque de sourds gémissements.

421 Ainsi l'impétueux sanglier poursuivi par l'aboi des chiens spartiates, chassé de sa forêt par l'assaut des chasseurs, hérisse les soies dont son dos est semé et s'apprête à livrer son ultime combat : il remâche en sa gueule un sang mêlé d'écume et soudain, jetant un cri, il pousse ses deux boutoirs sur les épieux des chasseurs.

Mais Hannibal se ressaisit ; il aime voir les épreuves donner de l'éclat à son courage, et juge que la gloire vaut bien qu'on coure des dangers pour elle. Soudain, le ciel s'entr'ouvre, et, du sein des nuages, un terrible fracas vient ébranler la terre : juste au-dessus des deux armées, le père des dieux, par deux fois, a lancé son tonnerre. Alors dans un noir tourbillon de vents, le trait [1] vengeur de cette injuste guerre a troué la nue, et sa pointe, d'un coup très sûr, vient frapper Hannibal à la cuisse. O roches Tarpéiennes où siègent les grands dieux, et vous, feux de Laomédon [2], sanctuaires de Troie que les vierges entretiennent sans cesse sur leur autel, quel faux espoir dut susciter en vous cette manifestation divine ! Car si le coup avait atteint plus profondément ce guerrier déchaîné, les Alpes resteraient inter-

1. La blessure effectivement reçue par Hannibal devant Sagonte (Tite-Live, 21, 7, 10) devient chez Silius un avertissement envoyé par Jupiter protecteur de Rome.

2. Laomédon était le premier roi de Troie ; le feu sacré, rapporté de Troie par Énée, brûlait sur l'autel de Vesta.

Nec requies tegimenue datur mutare sub ictu.
Genua labant, fessique humeri gestamina laxant.
Tum creber penitusque trahens suspiria sicco
fumat ab ore uapor, nisuque elisus anhelo
auditur gemitus fractumque in casside murmur.
 Fulmineus ceu Spartanis latratibus actus
cum siluam occursu uenantum perdidit, hirto
horrescit saetis dorso et postrema capessit
proelia, canentem mandens aper ore cruorem,
iamque gemens geminat contra uenabula dentem.
 Mente aduersa domat gaudetque nitescere duris
uirtutem et decoris pretio discrimina pensat.
 Hic subitus scisso densa inter nubila caelo
erupit quatiens terram fragor, et super ipsas
bis pater intonuit geminato fulmine pugnas.
Inde inter nubes uentorum turbine caeco
ultrix iniusti uibrauit lancea belli
ac femine aduerso librata cuspide sedit.
Tarpeiae rupes superisque habitabile saxum
et uos, uirginea lucentes semper in ara
Laomedonteae, Troiana altaria, flammae,
heu quantum uobis fallacis imagine teli
promisere dei ! propius si pressa furenti

531 nisuque *F V* : uisuque *L O* || 423 saetis *CH* : seuus *L F V* senus *O* || 424 canentem *CH* : candentem *L Fpc* (n *s.l.*) cadentem *Fac* tenentem *Oac V* tendentem *Opc* (d *s.l.*). || 425 *sic hunc uersum restituit Lefebvre quem secutus est Bauer* : gemet geminium *S CH* dentem *Opc* (*mg.*) torquens *L F om. Oac V* iamquė acuens geminum c.u. torquet *prop. Barth* iamque terit g.c.u. dentem *prop. Ruperti et alii alia.* || 540 femine *F CM ad Liuium CH* : femure *L* femore *O V*.

dites aux mortels, et aujourd'hui tes eaux, Trasimène, ne feraient pas oublier celles de l'Allia [1].

Mais Junon, du haut des cîmes pyrénéennes, observait les premiers exploits d'Hannibal et ses jeunes ardeurs dans le métier de Mars ; en le voyant frappé du fer ainsi lancé, elle fend l'air, cachée par un épais nuage, et vient arracher le lourd projectile fiché dans l'os résistant. Le héros couvre de son bouclier le sang qui coule sur ses membres, et, lentement, d'une marche incertaine et boîteuse, il s'éloigne pas à pas du rempart.

Enfin la nuit vint couvrir de ses ténèbres tant souhaitées la terre et l'océan, et son obscurité mit un terme aux combats. Mais les cœurs résolus refusent le sommeil et réparent la brêche : tout est fait dans la nuit. L'extrême péril décuple l'énergie des assiégés, et l'adversité rend plus ardent le courage du dernier instant. Ici, des enfants, des vieillards sans forces, là des femmes, tous rivalisent d'ardeur à l'heure du danger, venant offrir leurs bras pour ce pitoyable effort, et des soldats dont les plaies saignent encore transportent des pierres. Mais les notables et les anciens n'oublient pas non plus les devoirs de leur charge. Vite ils s'assemblent, choisissent une députation, et l'adjurent de se dévouer pour sauver la cité de cette extrémité : qu'ils aillent implorer le secours des armées latines [2] dans cette situation désespérée. « Vite, faites force de rames, déployez vos voiles, pendant que le fauve blessé est retenu dans son camp. Il

1. Silius déplore que la défaite subie à Trasimène en — 217 ait effacé le souvenir du désastre infligé aux Romains par les Gaulois sur les bords de l'Allia (— 390).

hasta foret, clausae starent mortalibus Alpes,
nec, Thrasymenne, tuis nunc Allia cederet undis.
Sed Iuno, aspectans Pyrenes uertice celsae
naua rudimenta et primos in Marte calores,
ut uidet impressum coniecta cuspide uulnus,
aduolat, obscura circumdata nube, per auras
et ualidam duris euellit ab ossibus hastam.
Ille tegit clipeo fusum per membra cruorem,
tardaque paulatim et dubio uestigia nisu
alternata trahens, auersus ab aggere cedit.
Nox tandem optatis terras pontumque tenebris
condidit et pugnas erepta luce diremit.
At durae inuigilant mentes, molemque reponunt,
noctis opus. Clausos acuunt extrema pericli
et fractis rebus uiolentior ultima uirtus.
Hinc puer inualidique senes, hinc femina ferre
certat opem in dubiis miserando naua labori,
saxaque mananti subuectat uulnere miles.
Iam patribus clarisque senum sua munia curae.
Concurrunt lectosque uiros hortantur et orant,
defessis subeant rebus reuocentque salutem
et Latia extremis implorent casibus arma.
« Ite citi, remis uelisque impellite puppim,
saucia dum castris clausa est fera ; tempore Martis
utendum est rupto et grassandum ad clara periclis.

549 naua *CM Ep.41 CC Em. II,11* : uana *L F O V* || **550-551** *inscr. CM l.c. CC l.c.* : *om. L F O V* || **554** nisu *F* : uisu *L O V* (*cf. u. 531*) || **555** auersus *F O CD* : aduersus *L V* || **558** reponunt *O* (*in ras.*) : seponunt *L F V* || **561** puer *F CH* : pueri *L O V* || **562** naua *CC Em.II,11 CH* : uana *S* (*cf. u. 549*) || **566-568** salutem... uelisque *CM Ep.41 CC Em.II,11* : *om. S ubi legitur* reuocentque impellite puppim || **567** et *CM l.c.* : ac *CC l.c.*

faut mettre à profit ce temps ravi à Mars, et marcher à la gloire à travers les périls. Vite, allez dire en pleurant notre fidélité et nos murs qui s'effondrent, et rapportez de notre patrie d'autrefois l'espoir d'un avenir meilleur. Et voici l'essentiel : revenez pendant que Sagonte est encore debout ! ». Alors les députés gagnent en toute hâte le point le plus proche du rivage et leur voile qui s'enfle au vent les fait fuir sur l'azur écumant.

C'était l'heure où, toute humide de rosée, l'épouse de Tithon [1], chassait les songes ; ses coursiers flamboyants avaient de leurs premiers souffles effleuré les crêtes des monts et tiraient sur leurs rênes couleur de rose. Alors les guerriers du haut de leurs remparts, sur la brèche comblée, montrent avec fierté leur cité défendue par les tours élevées dans la nuit. Toutes les opérations s'interrompent, l'assiégeant démoralisé a relâché son étreinte et laissé retomber son ardeur au combat : c'est vers le chef en grand péril que se dirigent leurs pensées.

Cependant les Rutules ont parcouru sur mer un long chemin et les collines d'Hercule commencent à élever leurs rocs entourés de nuages sur les crêtes de Ménoikos [2]. Ces brisants sauvages sont le royaume incontesté de Borée [3], venu de Thrace ; sa bise toujours glacée vient tantôt battre le rivage, tantôt frapper les Alpes mêmes qu'il fait résonner du sifflement de ses ailes ; et, lorsqu'il descend de l'Ourse glaciale pour balayer la terre, aucun autre vent n'ose se lever contre lui. Il creuse les flots en violents tourbillons, les vagues brisent dans un fracas haletant, et les hauteurs disparaissent sous la masse d'eau qui les recouvre ; et lui poursuit son vol jusqu'au Rhin, jusqu'au Rhône, dont il fait monter les eaux vers les nuages.

1. L'Aurore, épouse de Tithon, fils de Laomédon.
2. Hercule avait un temple sur le promontoire rocheux actuellement appelé Monaco.

Ite citi, deflete fidem murosque ruentis
antiquaque domo meliora accersite fata.
Mandati summa est : dum stat, remeate, Saguntos ».
Ast illi celerant, qua proxima litora, gressum
et fugiunt tumido per spumea caerula uelo.
Pellebat somnos Tithoni roscida coniux,
ac rutilus primis sonipes hinnitibus altos
afflarat montis roseasque mouebat habenas.
Iam celsa e muris extructa mole iuuentus
clausam nocturnis ostentat turribus urbem.
Rerum omnes pendent actus, et milite maesto
laxata obsidio, ac pugnandi substitit ardor,
inque ducem uersae tanto discrimine curae.
Interea Rutulis longinqua per aequora uectis
Herculei ponto coepere existere colles,
et nebulosa iugis attollere saxa Monoeci.
Thracius hos Boreas scopulos immitia regna
solus habet semperque rigens nunc litora pulsat,
nunc ipsas alis plangit stridentibus Alpes ;
atque ubi se terris glaciali fundit ab Arcto,
haud ulli contra fiducia surgere uento.
Verticibus torquet rapidis mare, fractaque anhelant
aequora, et iniecto conduntur gurgite montes ;
iamque uolans Rhenum Rhodanumque in nubila tollit.

577 ac *F* : at *L V deest in O* || **578** roseasque *L F Opc* : roseaque *Oac V* || **582** laxata *F O V* : lassata *L* || **583** inque *L F* : iamque *V deest in O* || **588** habet *L* : het *F* hichet *O ut uid. om. V* || **589** plangit *Fac CM Ep.83* : tangit *L Fpc mg. O V.*

Rescapés de ce terrible déchaînement de Borée, les malheureux envoyés évoquent les périls successifs de la guerre et des flots, et s'interrogent sur le succès final de leur mission. Ô patrie, ô célèbre refuge de la Loyauté, où en est à présent ton destin ? Ta citadelle sacrée se dresse-t-elle encore sur les hauteurs ? Ou ne reste-t-il hélas, dieux du ciel ! d'un si grand nom qu'un tas de cendres ? Donnez-nous des brises légères, faites souffler des vents favorables, si les flammes puniques ne dansent pas encore au sommet de nos temples, et si les vaisseaux latins peuvent nous porter secours ».

C'est ainsi, nuit et jour, qu'ils pleurent leurs malheurs ; mais enfin leur vaisseau aborde aux rives de Laurente [1], où le Tibre vénérable, enrichi des eaux de l'Anio, rejoint la mer de son cours aux eaux fauves : et les voici bientôt dans les murs fraternels de Rome.

Le consul réunit l'auguste assemblée de ces pères qui mettent leur bonheur dans la vertu et la pauvreté et dont les noms sont tirés des victoires, ce sénat dont les vertus égalent celles des dieux. Ces héros se distinguent par leurs hauts faits et leur sainte passion de la justice ; leurs toges sont d'étoffe grossière, leur table sans apprêt, et leurs bras toujours prêts à lâcher le manche recourbé de la charrue pour la poignée d'une épée. Riches de peu, sans grands besoins, ils quittaient souvent le char du triomphe pour regagner leurs humbles foyers.

Devant les portes sacrées et sur le parvis même du temple, on voit exposés des chars de guerre, glorieux butin des combats, des armes arrachées aux chefs ennemis, des haches, si meurtrières dans la mêlée, des boucliers percés de coups, des traits gardant encore des traces de sang, et les barrières qui fermaient les villes.

1. Les Sagontins abordent au sud de l'embouchure du Tibre, à Laurente, capitale légendaire du Latium à l'arrivée d'Énée.

Hunc postquam Boreae dirum euasere furorem,
alternos maesti casus bellique marisque
et dubium rerum euentum sermone uolutant.
« O patria, o Fidei domus inclita, quo tua nunc sunt
fata loco ? sacrae*n*e manent in collibus arces ?
An cinis, heu superi ! Tanto de nomine restat ?
Ferte leues auras flatusque ciete secundos,
si nondum insultat templorum Poenicus ignis
culminibus, Latiaeque ualent succurrere classes ».
Talibus illacrimant noctemque diemque querelis,
donec Laurentis puppis defertur ad oras,
qua pater, acceptis Anienis ditior undis,
in pontum flauo descendit gurgite Thybris.
Hinc consanguineae subeunt iam moenia Romae.
Concilium uocat augustum castaque beatos
paupertate patres ac nomina parta triumphis
consul et aequantem superos uirtute senatum.
Facta animosa uiros et recti sacra cupido
attollunt ; hirtaeque togae neglectaque mensa
dexteraque a curuis capulo non segnis aratris ;
exiguo faciles et opum non indiga corda,
ad paruos curru remeabant saepe penates.
In foribus sacris primoque in limine templi
captiui currus, belli decus, armaque rapta
pugnantum ducibus saeuaeque in Marte secures,
perfossi clipei et seruantia tela cruorem
claustraque portarum pendent ; hic Punica bella,

595 hunc *L* : nunc *F V deest in O* || **598** *alt.* o *CM Ep.41* : *om. S* || **599** sacraene *edd.* : sacraeue *S* || **602** Poenicus *CC Em. II,11* : penitus *S* || **609** concilium *O* (*in ras.*) : consilium *L F V* || **612** et *L F V* : quia *O* || **613** togae *CM Ep.57* : comae *S.*

On y peut voir, aussi, les trophées des guerres puniques et des îles Égates [1], ces proues de navire qui proclament que la Libye a perdu l'empire de la mer par la déroute de sa flotte ; tout près, voici les casques des Sénons, et l'épée déloyale jetée dans la balance où l'on pesait l'or, et les armes que Camille portait dans le cortège triomphal de son retour, après qu'il eut chassé les Gaulois de la citadelle ; à côté sont les dépouilles du descendant d'Éaque et les enseignes d'Épire, les cimiers ligures aux panaches hirsutes, les boucliers de cuir brut conquis sur les tribus espagnoles, et les javelots des peuples alpins.

Le triste aspect des suppliants montrait assez leurs malheurs et les horreurs de la guerre ; et le Sénat crut voir l'image de Sagonte en détresse, debout devant lui, pour une ultime prière ; alors le vieillard Sicoris commença à parler sur le ton de la désolation : « Nation célèbre par ta scrupuleuse loyauté, toi que les peuples soumis reconnaissent à juste titre pour fille de Mars, crois bien que si nous avons traversé la mer, ce n'est pas pour quelque futile querelle : nous avons vu notre patrie assiégée, et ses murs ébranlés ; et nous avons vu cet homme, né de la mer en démence ou d'un accouplement de fauves, Hannibal ! O Dieux ! Écartez de ces

1. Le temple où se réunit le Sénat est paré de souvenirs qui rappellent les hauts faits de l'histoire de Rome : proues des navires puniques coulées à Myles en — 260 ; invasion des Sénons (en — 390) dont le chef, Brennus, ajouta le poids de son épée dans la balance quand on pesait l'or destiné à acheter son départ (1, 625) ; retour de Camille qui libère Rome des Gaulois (1, 626) ; guerre contre Pyrrhus, roi d'Épire (— 280 — 275) qui se disait descendant d'Achille, petit-fils d'Éaque ; guerres contre les populations de l'Italie du Nord de — 238 à — 230 (1, 628 et 629). La mention des armes espagnoles s'explique par la présence de mercenaires ibères dans l'armée punique pendant la première guerre ; ceux-ci avaient pour arme le *gaesum*, sorte de javelot. Dans tout ce passage, Silius suit de près la description du temple où le roi Latinus reçoit les envoyés troyens (*Aen.*, 7, 183-185).

Aegatis cernas fusaque per aequora classe
exactam ponto Libyen testantia rostra ;
hic galeae Senonum pensatique improbus auri
arbiter ensis inest, Gallisque ex arce fugatis
arma reuertentis pompa gestata Camilli ;
hic spolia Aeacidae, hic Epirotica signa
et Ligurum horrentes coni parmaeque relatae
Hispana de gente rudes Alpinaque gaesa.
Sed postquam clades patefecit et horrida bella
orantum squalor, praesensque astare Sagunti
ante oculos uisa est extrema precantis imago,
tum senior maesto Sicoris sic incipit ore :
« Sacrata gens clara fide, quam rite fatentur
Marte satam populi ferro parere subacti,
ne crede emensos leuia ob discrimina pontum.
Vidimus obsessam patriam murosque trementis ;
et, quem insana freta aut coetus genuere ferarum,
uidimus Hannibalem. Procul his a moenibus, oro,

628 coni *CM Ep.48 L* : compar- *F om.O*[1] tonse *O*[2] co... *V* || 629 gaesa *F*[2] : gesa *L* caesa *F*[1] cesa *Oac V* gessa *Opc* (*et s.l.* tela gallica) || 631 praesensque *S* : praesens *edd.* || 636 emensos *F* : emensum *L O V*.

murs le bras fatal de ce jeune chef, empêchez-le de porter la guerre plus loin que chez nous ! Quelle vigueur pour faire siffler dans l'air les lourdes piques ! et comme il grandit dans les combats ! Au-delà des Pyrénées, refusant avec mépris la ligne de partage de l'Ebre, il a soulevé Calpé [1], il entraîne les tribus perdues dans les sables des Syrtes, et veut s'attaquer à de plus hauts remparts. Cette vague écumante qui se lève du sein de la mer viendra, si vous hésitez à l'arrêter, se briser sur les murs de vos villes. Croyez-vous donc qu'il ait déployé tant de forces, pris les armes en violant le traité et qu'il se soit lancé si jeune dans une guerre qu'il a juré de faire, avec, pour seul enjeu, la prise de Sagonte et sa soumission ? Vite, Romains, hâtez-vous d'éteindre l'incendie qui commence, car trop tard, après la montée des périls, vous verrez reprendre vos angoisses. Mais quoi ? Même si rien ne vous menaçait, si la guerre ne laissait pas voir dès à présent la fumée de ses feux qui couvent, pourriez-vous refuser de tendre à votre Sagonte la main qu'on tend à une sœur ? Tout nous menace : toute l'Ibérie, toute la Gaule sauvage avec ses rapides escadrons, toute la Libye qui meurt de soif sous son climat torride. Et vous, nous vous en supplions, au nom de l'origine longtemps révérée de la race rutule [2], au nom des lares de Laurente et des reliques venues de Troie votre mère, sauvez de la mort des hommes sans reproche, forcés de quitter les remparts d'Acrisius pour les hauts murs du héros de Tirynthe [3]. Lorsque Zancle [4] subit les

1. Cf. note à 1, 141.

2. Cf. note à 1, 293. Les murs sont dits « d'Acrisius » au v. 661 en souvenir de ce héros, roi d'Argos, dont la fille Danaé fonda la ville d'Ardée et épousa Pilumnus, chef des Rutules. Les envoyés sagontins évoquent l'arrivée d'Énée au Latium (cf. note à 1, 605) et insistent sur leur communauté d'origine avec les Romains. Les *pignora* (v. 659) désignent le Palladium ; cf. 9, 527-533 et 13, 30-93.

arcete, o superi, nostroque in Marte tenete
fatiferae iuuenem dextrae! Qua mole sonantis
exigit ille trabes! Et quantus crescit in armis!
Trans iuga Pyrenes, medium indignatus Hiberum,
exciuit Calpen et mersos Syrtis harenis
molitur populos maioraque moenia quaerit.
Spumeus hic, medio qui surgit ab aequore, fluctus,
si prohibere piget, uestras effringet in urbes.
An tanti pretium motus ruptique per enses
foederis hoc iuueni iurata in bella ruenti
creditis, ut statuat superatae iura Sagunto?
ocius ite, uiri, et nascentem extinguite flammam,
ne serae redeant post aucta pericula curae.
Quamquam o, si nullus terror, non obruta iam nunc
semina fumarent belli, uestraene Sagunto
spernendum consanguineam protendere dextram?
Omnis Hiber, omnis rapidis fera Gallia turmis,
omnis ab aestifero sitiens Libys imminet axe.
Per uos culta diu Rutulae primordia gentis
Laurentemque larem et genetricis pignora Troiae,
conseruate pios, qui permutare coacti
Acrisioneis Tirynthia culmina muris.
Vos etiam Zanclen Siculi contra arma tyranni

647 uestras effringet *S* : uestras se effringet *prop. Bentley et Madvig Adv. Crit. II p. 162.* || **650** superatae *CH F Opc* : superataue *L Oac V* || **654** uestraene *L* : uestraeue *F Opc V* vestire ue *Oac.* || **662** zanclen *CM Ep.41 L F*[2] *mg.* : zanclem *CC Em.II,11* tandem *F V* tandes *O.*

attaques du tyran de Sicile, vous vous êtes fait une gloire de l'aider ; vous avez sauvé les murs de Capoue [1] en repoussant au loin l'armée samnite, en souvenir de vos ancêtres sigéens [2]. Moi, qui ai jadis habité la Daunie [3], je vous prends à témoin, sources et étangs du Numicus [4] entourés de mystère : lorsque, trop peuplée, Ardée renvoya ses enfants, je pris avec moi les objets sacrés et les pénates de Turnus, mon ancêtre, et fis passer le nom de Laurente au-delà des Pyrénées. Pourquoi serais-je aujourd'hui rejeté comme un membre amputé et arraché du corps ? Pourquoi serait-ce notre sang qui expierait le mépris des traités ? ».

Ce furent ses derniers mots ; alors, spectacle pitoyable, les Sagontins déchirent leurs vêtements, et, paumes levées, se jettent à terre dans leurs haillons. Puis commença au sénat un débat anxieux et passionné. Lentulus [5], comme s'il voyait brûler Sagonte, voulait qu'on réclame Hannibal pour le châtier, et, si Carthage s'y opposait, qu'on organise sur le champ contre son territoire une expédition punitive. Mais Fabius, prudent par tempérament, en songeant à l'avenir, répugne à se fier au hasard et à engager une guerre, et il excelle surtout à mener une campagne sans dégaîner l'épée. Il juge donc que, dans une question d'une telle gravité, l'on doit rechercher d'abord l'origine du conflit : initiative d'un chef déchaîné ou ordre de guerre du Sénat ? Il faut envoyer une députation avec mission de rapporter une réponse précise. Et Fabius, voyant loin, et pressentant la guerre, laisse, tel un prophète, tomber les mots du fond de sa poitrine. Ainsi, du haut de sa poupe, un vieux pilote plein d'expé-

1. En — 343, Rome avait envoyé à Capoue deux armées pour repouser l'attaque des Samnites. Capoue avait d'abord fait acte de soumission à Rome (Tite-Live 7, 29-32).

2. Le cap Sigée est un promontoire de Troade : Silius appelle donc ici les Troyens *Sigaei*.

iuuisse egregium; uos et Campana tueri
moenia, depulso Samnitum robore, dignum
Sigeis duxistis auis. Vetus incola Dauni,
testor uos, fontes et stagna arcana Numici,
cum felix nimium dimitteret Ardea pubem,
sacra domumque ferens et aui penetralia Turni,
ultra Pyrenen Laurentia nomina duxi.
Cur ut decisa atque auulsa a corpore membra
despiciar, nosterque luat cur foedera sanguis ? »
  Tandem, ut finitae uoces — miserabile uisu —
summissi palmas, lacerato tegmine uestis,
affigunt proni squalentia corpora terrae.
Inde agitant consulta patres curasque fatigant.
Lentulus, ut cernens accensae tecta Sagunti,
poscendum poenae iuuenem celerique negantis
exuri bello Carthaginis arua iubebat.
At Fabius, cauta speculator mente futuri
nec laetus dubiis parcusque lacessere Martem
et melior clauso bellum producere ferro :
prima super tantis rebus pensanda, ducisne
ceperit arma furor, patres an signa moueri
censuerint; mittique uiros, qui exacta reportent.
Prouidus haec, ritu uatis, fundebat ab alto
pectore praemeditans Fabius surgentia bella.
Vt saepe e celsa grandaeuus puppe magister,

665 dauni *S* : daunus *coni. Blass* || **671** despiciar *edd.* : dispiciat *L O V* dispinat *F* || nosterque *L F O* : uesterque *V* || luat *S, edd.* : luam *prop. Heinsius.* || **673** summissi palmas *S CC Em.II,11* : submissis palmis *CH* || **674** affigunt *L Fpc O V* : accingunt *Fac* || **679** cauta *L F² (s.l.) O V* : tanta *F¹* || **680** parcusque *CM Ep. 83* : paruisque *S CC Em. II,11.*

rience, sentant à certains signes que le Corus va bientôt se déchaîner dans ses voiles, sans attendre, serre la toile au sommet de son mât. Mais les larmes, et la douleur où se mêle de la colère, poussèrent l'assemblée entière à précipiter l'arrêt caché du destin. On choisit une députation de sénateurs pour se rendre auprès d'Hannibal ; et si, sourd à ses engagements, il persiste à combattre, ils marcheront alors vers les citadelles de Carthage et déclareront sur le champ la guerre à ce peuple qui bafoue les dieux.

prospiciens signis uenturum in carbasa Corum,
summo iam dudum substringit lintea malo.
Sed lacrimae atque ira mixtus dolor impulit omnis
praecipitare latens fatum. Lectique senatu,
qui ductorem adeant; si perstet surdus in armis
pactorum, uertant inde ad Carthaginis arces
nec diuum oblitis indicere bella morentur.

691 senatu *edd.* : senatus *S* || **694** oblitis *L* (*in ras.*) : oblitus *F O V*.

LIVRE II

LIVRE II

Le siège de Sagonte : Hannibal éconduit l'ambassade romaine et encourage ses troupes à continuer le combat (1-55). Épisode d'Asbyté : son portrait et ses premiers exploits (56-88) ; aristie et mort de Mopsus (89-147) ; aristie de Théron, mort d'Asbyté, mort de Théron, honneurs funèbres rendus à Asbyté (148-269).

Le débat au sénat de Carthage : les factions en présence (270-278) ; discours d'Hannon (279-326) ; réponse de Gestar (327-374) ; déclaration de guerre (375-390).

Le bouclier d'Hannibal (391-456).

La fin de Sagonte : les tortures de la faim (457-474) ; Hercule et la déesse Loyauté au secours de Sagonte (475-525) ; Junon envoie la Furie Tisiphone semer le trouble chez les assiégés ; Tisiphone, sous les traits de Tiburna, incite ses concitoyens au suicide (526-579) ; prodige du serpent (580-591) ; les Sagontins brûlent leurs biens et s'entretuent (609-649) ; mort de Tiburna (650-680) ; apothéose de Sagonte et anticipation du sort funeste d'Hannibal (695-707).

LIVRE II

Déjà le vaisseau dardanien, poussé par les flots d'azur portait, avec les instructions rigoureuses du noble Sénat, deux patriciens éminents [1] : Fabius, descendant du héros de Tirynthe [2], pouvait faire mémoire de ses trois cents aïeux que Mars en un seul jour fit disparaître dans sa tourmente, lorsque la Fortune, s'opposant à leur entreprise, macula de sang patricien les rives de la Crémère. Pour partager sa tâche et ses responsabilités, il a comme compagnon Publicola [3], rejeton de la race spartiate du grand Volésus. Son nom fameux rappelle qu'il aimait le peuple, lui dont un lointain ancêtre ouvrait par son consulat les fastes ausoniens.

Quand ils furent au port, ayant rentré leurs voiles, Hannibal apprit leur venue et le message qu'ils apportaient : le sénat se décide bien tard à réclamer la paix en pleine guerre, et, pour le chef, le châtiment prévu par le traité ; aussitôt il fait poster sur divers endroits du rivages des escadrons armés, aux enseignes en bataille, avec des boucliers tachés d'un sang encore frais et des piques rougies dans le carnage : « L'heure n'est pas aux palabres lorsque tout résonne des accents de la trompette

1. Silius réduit à une les deux ambassades romaines : cf. n. à 1, 567. La mission envoyée sans succès à Carthagène se place pendant l'été — 220, avant le siège de Sagonte. La seconde ambassade à Carthage qui aboutit à la déclaration de guerre, a lieu en — 218, après la chute de Sagonte.

LIBER SECVNDVS

Caeruleis prouecta uadis iam Dardana puppis
tristia magnanimi portabat iussa senatus
primoresque patrum. Fabius, Tirynthia proles,
ter centum memorabat auos, quos turbine Martis
abstulit una dies, cum Fors non aequa labori
patricio Cremerae maculauit sanguine ripas.
Huic comes aequato sociauit munere curas
Publicola, ingentis Volesi Spartana propago.
Is, cultam referens insigni nomine plebem,
Ausonios atauo ducebat consule fastus.
  Hos ut depositis portum contingere uelis
allatum Hannibali consultaque ferre senatus
iam medio seram bello poscentia pacem
ductorisque simul conceptas foedere poenas,
ocius armatas passim per litora turmas
ostentare iubet minitantia signa recensque
perfusos clipeos et tela rubentia caede.
Haud dictis nunc esse locum ; strepere omnia clamat
Tyrrhenae clangore tubae gemituque cadentum.

1 caeruleis *L F V CD* : herculeis *O* || prouecta *L F Opc V* : proiecta *Oac* || 8 publicola *L F V* : poplicola *prop. Heinsius, deest in O cmg.* || uolesi *edd.* : uolsci *L F O V* folci *CH* || 10 fastus *Lac F O V* : fasces *Lpc.* || 11 contingere *L Fpc O V* : consurgere *Fac.*

tyrrhénienne[1] et du cri des mourants ! Qu'ils reprennent la mer tant qu'ils le peuvent encore, au lieu de se presser de rejoindre les assiégés ; on sait jusqu'où vont les troupes dans la chaleur du carnage, on connaît les excès de la fureur et les déchaînements de l'épée tirée du fourreau ». Devant cet accueil du chef qui les repoussait le long de côtes inhospitalières, lcs sénateurs, virant de bords, s'en furent trouver les Tyriens. Alors le Punique tend la main, d'un geste de menace, vers le navire qui déploie au loin ses voiles, et s'écrie : « C'est ma tête, oui, par Jupiter, c'est ma tête, que ce vaisseau veut remporter avcc lui sur les flots ! Ah, esprits aveuglés, cœurs gonflés par le succès ! C'est Hannibal tout armé que réclame, pour le châtier, une terre criminelle ! Eh bien, ne demande rien, je vais venir. Tu me verras bien suffisamment, et plus tôt que tu ne le penses, et tu trembleras pour tes portes et pour tes foyers, Rome, toi qui maintenant défends les pénates des autres. Vous pourrez bien, une fois encore, escalader la roche tarpéienne[2] et ses escarpements et vous réfugier dans votre haute citadelle : vous serez pris, et vous ne trouverez plus d'or pour payer le prix de votre vie ».

Ces paroles enflamment les cœurs, et le combat reprend, plus furieux encore ; d'un seul coup, le ciel se voile d'une nuée de traits, et les tours crépitent sous une grêle serrée de pierres. On brûle de commencer l'action en pleine vue du vaisseau qui s'enfuit, tant qu'il peut, dans sa course, apercevoir la ville. Lui réclame à ses troupes enflammées l'expiation prévue : découvrant aux yeux de tous ses blessures, le chef redit ses griefs en s'écriant d'unc voix furieuse : « On nous réclame, compagnons, et, du haut de sa poupe Fabius nous montre nos

1. La trompette droite passait pour une invention des Étrusques — appelés aussi Tyrrhéniens (cf. Virgile *Aen.* 8, 256). Mais l'adjectif, ailleurs, désigne aussi les Romains.

Dum detur, relegant pontum neu se addere clausis
festinent ; notum, quid caede calentibus armis,
quantum irae liceat, motusue quid audeat ensis.
Sic ducis affatu per inhospita litora pulsi,
conuerso Tyrios petierunt remige patres.
Hic alto Poenus fundentem uela carinam
incessens dextra : « Nostrum, pro Iupiter ! » inquit,
« nostrum ferre caput parat illa per aequora puppis.
Heu caecae mentes tumefactaque corda secundis !
Armatum Hannibalem poenae petit impia tellus !
Ne deposce, adero ; dabitur tibi copia nostri
ante expectatum, portisque focisque timebis,
quae nunc externos defendis, Roma, penatis.
Tarpeios iterum scopulos praeruptaque saxa
scandatis licet et celsam migretis in arcem,
nullo iam capti uitam pensabitis auro ».
Incensi dictis animi, et furor additus armis.
Conditur extemplo telorum nubibus aether,
et densa resonant saxorum grandine turres.
Ardor agit, prouecta queat dum cernere muros,
inque oculis profugae Martem exercere carinae.
Ipse autem incensas promissa piacula turmas
flagitat, insignis nudato uulnere, ductor
ac repetens questus furibundo personat ore :
« Poscimur, o socii, Fabiusque e puppe catenas

20 neu se *F1* : ne an *F2mg L O V* || 26 *uersum om. L F O V* : inscr. *CM. Ep.76 CC Em. II,4* || 43 ac *O V* : at *L F.*

chaînes ; le sénat irrité nous convoque impérieusement devant lui. Si vous êtes las de notre entreprise, si c'est un crime d'avoir pris les armes, rappelez vite au rivage la nef ausonienne. Je suis prêt, livrez-moi les poings liés à mon supplice. Pourquoi, moi qui descends de Bélus [1] d'Orient, moi qu'entourent toutes ces tribus de Libye, d'Hibérie, pourquoi refuserais-je la servitude ? Laissez donc les Rhoetéens [2] commander et étendre à jamais leur tyrannie sur les peuples du monde ; et nous, tremblons, attentifs aux moindres de leurs ordres ». Les soldats, furieux, se récrient, et retournent le funeste présage contre la races des Énéades ; et leurs cris font monter leur colère.

Parmi les Libyens aux amples vêtements [3] et les tribus qui parlent les deux langues, l'intrépide Asbyté avait rejoint la guerre contre l'Oenotrie avec un contingent de troupes marmariques [4] : elle était la fille du Garamante Hiarbas [5]. Celui-ci était le fils d'Ammon, et son vaste empire comprenait les antres de Méduse, fille de Phorcys [6], les Maces des bords du Cinyphios [7], et les Battiades, que brûle un soleil insupportable [8]. Il était aussi chef héréditaire des Nasamons [9], roi de Barcé toujours désertique, des forêts des Autololes, des traîtres rivages des Syrtes, et des rapides Gétules aux coursiers sans freins. Ce prince avait accueilli dans sa couche nuptiale la nymphe du fleuve Triton [10], et la jeune princesse revendiquait Jupiter comme ancêtre de sa race et tirait sa renommée de celle du bois prophétique. C'était une vierge, toujours seule dans sa couche, et dont toute la jeunesse s'était passée à de périlleuses

1. Cf. n. à 1, 73.
2. Cf. n. à 1, 115.
3. Allusion aux vêtements amples qui protègent les peuples africains de la chaleur ; quant à l'adjectif *bilinguis*, il n'a pas forcément une valeur péjorative : les tribus en question devaient parler le Libyen et l'Égyptien.

ostentat, dominique uocat nos ira senatus.
Si taedet coepti, culpandaue mouimus arma,
Ausoniam ponto propere reuocate carinam.
Nil moror, euincta lacerandum tradite dextra.
Nam cur, Eoi deductus origine Beli,
tot Libyae populis, tot circumfusus Hiberis,
seruitium perferre negem ? Rhoeteius immo
aeternum imperet et populis saeclisque propaget
regna ferox ; nos iussa uirum nutusque tremamus ».
Effundunt gemitus atque omina tristia uertunt
in stirpem Aeneadum ac stimulant clamoribus iras.
  Discinctos inter Libyas populosque bilinguis
Marmaricis audax in bella Oenotria signis
uenerat Asbyte, proles Garamantis Hiarbae.
Hammone hic genitus, Phorcynidos antra Medusae
Cinyphiumque Macen et iniquo e sole calentis
Battiadas late imperio sceptrisque regebat ;
cui patrius Nasamon aeternumque arida Barce,
cui nemora Autololum atque infidae litora Syrtis
parebant nullaque leuis Gaetulus habena.
Atque is fundarat thalamos Tritonide nympha,
unde genus proauumque Iouem regina ferebat
et sua fatidico repetebat nomina luco.
Haec, ignara uiri uacuoque assueta cubili,
uenatu et siluis primos defenderat annos ;

48 euincta *CH* : en uĩcta *L* en uicta *F O V* || 52 seclisque *V CM Ep.76* F^2*mg.* : sedisque *L* edisque F^1 seculisque *O* || 53 regna *L F CH* : segna *O V* || 56 discinctos *L* : distinctos *F O V* || 58 asbyte F^2*mg.* : asbite *L* asbi'te F^1 asbt'te *V* asbierte *O* || 68 hec *Lpc F* (*ut uid.*) : nec *Lac O V*.

chasses en forêt ; sa main n'avait pas connu la douceur de la laine, ni l'activité du fuseau ; ce qu'elle aimait, c'était Dictynna [1], les halliers, aiguillonner du pied les coursiers haletants, abattre sans pitié les bêtes sauvages. Ainsi les femmes de Thrace [2] parcourent le mont Rhodope, et les cîmes pierreuses du Pangée couvertes de forêts, et leur troupe virginale bat l'Ebre à la course : elle dédaigne les Cicones, les Gètes, la maison de Rhésos et les Bistons aux boucliers en demi-lune.

On la remarque, dans son costume national : ses longs cheveux sont retenus par le cadeau des Hespérides [3], son flanc droit découvert pour les durs jeux de Mars, tandis que, sur son flanc gauche, étincelle le bouclier du Thermodon [4], qui la protègera dans la bataille ; et, dans ses courses impétueuses, elle faisait fumer les roues de son char. Ses guerrières la suivent sur des chars à deux chevaux, d'autres sont en selle sur leur montures ; certaines d'entre elles, qui déjà ont subi les liens de Vénus, sont autour de leur reine, mais ce sont les vierges qui forment l'essentiel de la troupe. La princesse, elle, faisait admirer devant les lignes des coursiers qu'elle avait choisis dans les troupeaux, de gourbis en gourbis, dans son lointain pays ; elle galope en cercle dans la plaine, en serrant de près le pied de la colline, et lance ses javelots qui vrillent l'air et vont se ficher au sommet de la citadelle.

Souvent, ainsi, elle fait franchir les remparts à ses traits ; mais le vieux Mopsus s'en irrite ; du haut de la muraille il lance, avec son arc à la corde qui vibre, des flèches de Gortyne [5], et le fer empenné aux blessures mortelles fend l'air limpide. C'était un Crétois, venu des

1. Dictynna est proprement le surnom de Britomartis, nymphe chasseresse et compagne de Diane ; il est donné ici à Diane elle-même ; sur le promontoire de Dictynné, en Crète, était un temple de Diane.

non calathis mollita manus operataue fuso,
Dictynnam et saltus et anhelum impellere planta
cornipedem ac strauisse feras immitis amabat.
Quales Threiciae Rhodopen Pangaeaque lustrant
saxosis nemora alta iugis cursuque fatigant
Hebrum innupta manus : spreti Ciconesque Getaeque
et Rhesi domus et lunatis Bistones armis.
  Ergo habitu insignis patrio, religata fluentem
Hesperidum crinem dono dextrumque feroci
nuda latus Marti ac fulgentem tegmine laeuam
Thermodontiaca munita in proelia pelta,
fumantem rapidis quatiebat cursibus axem.
Pars comitum biiugo curru, pars cetera dorso
fertur equi ; nec non Veneris iam foedera passae
reginam cingunt, sed uirgine densior ala est.
Ipsa autem gregibus per longa mapalia lectos
ante aciem ostentabat equos ; tumuloque propinquo
dum sequitur gyris campum, uibrata per auras
spicula contorquens summa ponebat in arce.
  Hanc hasta totiens intrantem moenia Mopsus
non tulit et celsis senior Gortynia muris
tela sonante fugat neruo liquidasque per auras
dirigit aligero letalia uulnera ferro.
Cres erat, aerisonis Curetum aduectus ab antris,

70 mollita *Lpc F* : molita *Lac O V* || 78 crinem dono *S* : dono crinem *CH* || 79 laeuam *CH* : laeuum *S* || 86 propinquo *S* : propinqua *coni. Bauer* propinquum *prop. Best, quod probat Drakenborch* || 89 hasta *L F* : hastam *O V* || 92 dirigit *L O* : derigit *F V* deligit *CH*.

grottes des Curètes où retentit l'airain et, dans ses jeunes années, Mopsus parcourait les taillis de Dicté en décochant des roseaux empennés ; souvent, il abattait l'oiseau vagabond, ou bien il arrêtait, d'un trait lancé de loin, le cerf qui s'échappait des filets dans la plaine ; et parfois l'animal, surpris par ce coup si brutal, s'écroulait avant même que cesse le sifflement de l'arc [1]. Jamais elle n'eut de meilleures raisons d'être fière d'un archer, Gortyne, qui pourtant rivalise avec l'Orient [2] pour le tir à l'arc. Mais Mopsus, devenu pauvre, refusa d'être réduit à chasser pour se nourrir ; la nécessité le poussa sur la mer, et le destin l'amena, lui, son épouse Méroé et ses enfants, en humbles immigrants, dans l'infortunée Sagonte. Aux épaules de ses fils pendaient le carquois et les flèches paternelles, et l'acier empenné, armes de l'île de Minos. Et Mopsus, entre les deux jeunes gens, faisait pleuvoir sur la colonne massylienne une grêle de flèches, de son arc cydonéen [3] aux pointes en croissant. Déjà Garamos et Thyros le hardi, et Gisgon qui l'attaque avec le maladroit Bagas, et Lixos, encore imberbe, qui ne méritait pas une visée si précise, tous étaient tombés sous ses coups ; et, à plein carquois, il menait le combat ; puis, tournant ses regards et son arc vers la jeune fille, il invoquait Jupiter : mais le dieu qu'il avait abandonné [4] reste sourd. Harpé la Nasamone [5] a vu l'arc meurtrier qui changait sa visée ; de son corps, elle fit un rempart contre le coup qui venait

1. La valeur du subjontif *rueret* n'est pas claire, mais la métrique exclut un indicatif. Il semble qu'il s'agisse ici d'une nuance d'éventuel, comme nous le suggère notre collègue Madame Carron, maître de conférences à L'E.N.S.

2. Allusion probable aux archers parthes.

3. Cydon est une ville de Crète, d'où l'emploi de l'adjectif *Cydoneus*. Sur les massyles, Cf. note à 1, 101.

4. Mopsus avait en effet quitté la Crète, pays natal de Jupiter.

5. Cf. n. à 1, 409.

Dictaeos agitare puer leuioribus annis
pennata saltus assuetus harundine Mopsus.
Ille uagam caelo demisit saepe uolucrem ;
ille procul campo linquentem retia ceruum
uulnere sistebat ; rueretque inopina sub ictu
ante fera incauto, quam sibila poneret arcus.
Nec se tum pharetra iactauit iustius ulla,
Eois quamquam certet Gortyna sagittis.
Verum ut, opum leuior, uenatu extendere uitam
abnuit, atque artae res exegere per aequor,
coniuge cum Meroë natisque inglorius hospes
intrarat miseram, fato ducente, Saguntum.
Coryti fratrum ex humeris calamique paterni
pendebant uolucerque chalybs, Minoia tela.
Hic, medius iuuenum, Massylae gentis in agmen
crebra Cydoneo fundebat spicula cornu.
Iam Garamum audacemque Thyrum pariterque ruentis
Gisgonem laeuumque Bagam indignumque sagittae,
impubem malas, tam certae occurrere Lixum
fuderat et plena tractabat bella pharetra.
Tum, uultum intendens telumque in uirginis ora,
desertum non grata Iouem per uota uocabat.
Namque ut fatiferos conuerti prospicit arcus,
opposito procul insidiis Nasamonias Harpe
corpore praeripuit letum calamumque uolantem,

98 rueretque *L Fpc* O^2 *V* : reueretque *Fac* reseretque O^1 || **103** artae *V* : arcte *L F* narcae *O* || **110** thyrum *V* : tyrum *L* thereus *Fac* thyrus *Fpc* (*s.l.*) tirum *O* || **111** laeuumque *S* : leuemque *edd.* || **117** nasamonias *CH Lpc* : nasamonius *F* nasamoniuṣ *O* nasamomus *V*.

de loin, et s'élança au-devant du trépas ; elle voulut crier : la flèche qui volait pénétra dans sa bouche ouverte et la transperça ; et ses sœurs, les premières, virent la pointe de fer qui sortait de sa nuque. Mais, devant le coup qui abat sa compagne, Asbyté s'indigne ; soulevant ce corps qui s'écroule, elle baigne de ses larmes les yeux qui déjà chavirent et se ferment à la lumière ; puis, de toutes ses forces que la douleur rassemble, elle lance contre le rempart son javelot porteur de mort. L'arme vole, et, d'un coup soudain, va percer l'épaule de Dorylas en plein effort : déjà les deux pointes de son arc se rejoignent et la corde est tirée au plus long de la flèche ; il va lever son pouce et confier sa flèche aux vents. Mais sa brusque blessure l'entraîne, il tombe, il plonge de toute la hauteur du bastion, et ses flèches, sortant du carquois, l'accompagnent dans sa chute. Son frère Icare, qui combattait à ses côtés avec les mêmes armes, pousse un grand cri, et veut venger une si triste fin. Vite, il saisit une flèche, prêt au combat : mais d'un jet de pierres qui l'atteint en tourbillonnant, Hannibal arrête son geste ; ses membres retombent, le froid de la mort les paralyse, et sa main sans force laisse rentrer la flèche au fond de son carquois. Devant ce coup funeste qui le prive de ses deux fils, Mopsus, plein de colère et de chagrin, saisit son arc, et, par trois fois, il essaie de le tendre ; trois fois, sa main retombe, et, dans sa douleur, il ne retrouve plus son vieux talent d'archer. Il regrette, mais trop tard, hélas, d'avoir quitté la douceur de sa patrie. Sans hésiter, il saisit le bloc de pierre qui est venu te frapper, Icare, mais il voit bien que son grand âge rend vains les coups qu'il s'inflige, et que sa main ne peut l'aider à mettre par la mort un terme à des

dum clamat, patulo excipiens tramisit hiatu,
et primae ferrum a tergo uidere sorores.
At comitis frendens casu labentia uirgo
membra leuat paruaque oculos iam luce natantis
irrorat lacrimis totisque annisa doloris
uiribus intorquet letalem in moenia cornum.
Illa uolans humerum rapido transuerberat ictu
conantis Dorylae, iunctis iam cornibus arcus,
et ducti spatium nerui complente sagitta,
excutere in uentos resoluto pollice ferrum.
Tum subitum in uulnus praeceps deuoluitur altis
aggeribus muri, iuxtaque cadentia membra
effusi uersa calami fluxere pharetra.
E*x*clamat paribus frater uicinus in armis
Icarus ulciscique parat lacrimabile fatum.
Atque illum raptim promentem in proelia telum
Hannibal excussi praeuertit turbine saxi.
Labuntur gelido torpentia frigore membra,
deficiensque manus pharetrae sua tela remisit.
At pater in gemino natorum funere Mopsus
correptos arcus ter maesta mouit ab ira,
ter cecidit dextra, et notas dolor abstulit artis.
Paenitet heu sero dulcis liquisse penatis,
arreptoque auide, quo concidis, Icare, saxo,
postquam aeuum senior percussaque pectora frustra
sentit et, ut tantos compescat morte dolores,
nil opis in dextra, uastae se culmine turris

121 at...frendens casu *CH* : et.. casu frendens *S* || 123 annisa *CH* : adnixa *S* || 127 et ducti *S* : educti *CM Ep.76* || 132 Exclamat *edd.* : et clamat *S* || 140 et notas *L* : et noctis *F O* noctis *V*.

maux si terribles ; alors, du sommet d'une énorme tour, il plonge en avant, tombe, entraîné par son poids, et vient mourir en s'écrasant sur le cadavre de son fils.

Pendant que meurt ainsi l'émigré de Cortyne dans une guerre étrangère, Théron, gardien du temple d'Alcide et prêtre de son autel, avait tenté d'entraîner les guerriers dans une opération nouvelle et avait lancé sur les Tyriens une troupe qui les prenait par surprise ; les portes étaient ouvertes, et le combat faisait rage. Théron n'avait pas de lance à la main, pas de casque sur la tête, mais, confiant en ses larges épaules, en la force de sa jeunesse, il creusait les rangs ennemis des coups de sa massue, n'ayant que faire d'un glaive. Il était couvert d'une dépouille de lion, dont la gueule béante s'ouvrait vers le ciel au-dessus de sa tête ; sur son bouclier il portait avec les cent serpents, l'hydre de Lerne [1], monstre qui en doublait le nombre lorsqu'on les coupait. Fonçant sur eux, il avait chassé des remparts jusqu'au rivage, dans une fuite éperdue, Juba [2] et son père Thapsus et Micipsa sur qui rejaillissait la gloire de son aïeul, et Sacès le Maure ; il les avait poursuivis et son bras seul teignait les flots d'une écume de sang. Il avait tué Idus, tué Cothon de Marmaride, massacré Rothus, massacré Jugurtha ; mais non content de ce carnage, c'est Asbyté qu'il souhaite abattre ; il convoitait son char et son manteau aux lueurs chatoyantes, et son bouclier brillant de pierres précieuses : c'est à la vierge belliqueuse seule qu'il en veut. Mais lorsque cette princesse le voit s'élancer, son arme sanglante à la main, elle infléchit sa course, coupe à travers la plaine, trompe son ennemi par une large volte à gauche, et son char, comme un oiseau, vole en sens opposé sur les ondulations du terrain.

1. Le bouclier de Théron, prêtre d'Hercule, représente l'hydre de Lerne abattue par le héros : chacune des cent têtes du monstre se dédoublait lorsqu'on la tranchait.

praecipitem iacit et delapsus pondere prono
membra super nati moribundos explicat artus.
Dum cadit externo Gortynius aduena bello,
iam noua molitus stimulato milite Theron,
Alcidae templi custos araeque sacerdos,
non expectatum Tyriis effuderat agmen
et fera miscebat reserata proelia porta.
Atque illi non hasta manu, non uertice cassis,
sed, fisus latis humeris et mole iuuentae,
agmina uastabat claua, nihil indigus ensis.
Exuuiae capiti impositae tegimenque leonis
terribilem attollunt excelso uertice rictum.
Centum angues idem Lernaeaque monstra gerebat
in clipeo et sectis geminam serpentibus hydram.
Ille Iubam Thapsumque patrem clarumque Micipsam
nomine aui Maurumque Sacen, a moenibus actos
palantisque fuga, praeceps ad litora cursu
egerat, atque una spumabant aequora dextra.
Nec contentus Idi leto letoque Cothonis
Marmaridae nec caede Rothi nec caede Iugurthae,
Asbytes currum et radiantis tegmin*a* laenae
poscebat uotis gemmataque lumina peltae
atque in belligera uersabat uirgine mentem.
Quem ruere ut telo uidit regina cruento,
obliquos detorquet equos laeuumque per orbem
fallaci gyro campum secat ac uelut ales
auerso rapitur sinuata per aequora curru.

151 effuderat *Fpc O V* : effund- *L Fac* || 166 tegmina *edd.* : -ine *S* || 167 gemmataque *V* : geminata- *L F O*.

Et, tandis qu'elle disparaît, et que ses chevaux, plus rapides quc l'Eurus, soulèvent de leurs sabots un nuage de poussière dans la plaine, ses roues qui crient ouvrent de larges sillons dans les rangs ennemis, où la pluie de javelots que jette la jeune femme sème la panique : c'est alors que sont tombés Lycus, et Thamyris, et le noble Eurydamas, descendant d'un ancêtre fameux ; celui-ci avait jadis — pauvre insensé ! — osé prétendre, en d'orgueilleuses noces, à la couche du roi d'Ithaque ; mais la chaste Pénélope, défaisant chaque fois la trame mensongère de sa toile, le tenait en échec, lui qui avait soutenu qu'Ulysse avait péri dans un naufrage [1] ; le roi d'Ithaque, bien vivant, lui fit payer ses faux discours d'une mort très réelle, et les torches du mariage servirent de flambeaux funèbres. Son dernier descendant, Eurydamas, vient mourir dans les plaines d'Hibérie, de la main de la reine numide ; et sur son corps brisé les roues du sombre char passent sans dévier avec un son strident.

Et voici que la guerrière tournait bride et revenait, ayant vu Théron tout occupé à combattre ; alors, brandissant sa hache meurtrière, elle le visait en pleine tête, et te vouait, Dictynna [2], cette superbe victime et la peau de lion d'Hercule. Mais Théron, que l'espoir d'une si haute gloire rend prompt à la riposte, bondit à la tête des chevaux, et présente soudain à leurs yeux affolés la tête hirsute du fauve. Devant la menace de cette gueule béante — effroi nouveau pour elles — les bêtes se cabrent et renversent le char ; Asbyté veut fuir la lutte, mais Théron, d'un bond, la devance, la frappe entre les tempes d'un coup de sa massue, et fait gicler sur les roues brû-

1. *L'Odyssée* (22, 283) parle bien d'Eurydamas, tué de la main d'Ulysse, mais c'est Eurymaque, un autre prétendant, qui avait annoncé la mort du roi d'Ithaque (*Od.* 2, 183).

2. Cf. n. 115 à 2, 71.

Dumque ea se ex oculis aufert, atque ocior Euro
incita puluercam campo trahit ungula nubem,
aduersum late stridens rota proterit agmen,
ingerit et crebras uirgo trepidantibus hastas.
Hic cecidere Lycus Thamyrisque et nobile nomen
Eurydamas, clari deductum stirpe parentis ;
qui thalamos ausus quondam sperare superbos,
heu demens ! Ithacique torum ; sed enim arte pudica
fallacis totiens reuoluto stamine telae
deceptus, mersum pelago iactarat Vlixen.
Ast Ithacus uero ficta pro morte loquacem
affecit leto, taedaeque ad funera uersae.
Gens extrema uiri campis deletur Hiberis
Eurydamas Nomados dextra ; superinstrepit ater
et seruat cursum perfractis ossibus axis.
  Iamque aderat remeans uirgo, inter proelia postquam
distringi Therona uidet, saeuamque bipennem
perlibrans mediae fronti, spolium inde superbum
Herculeasque tibi exuuias, Dictynna, uouebat.
Nec segnis Theron tantae spe laudis in ipsos
aduersus consurgit equos uillosaque fului
ingerit obiectans trepidantibus ora leonis.
Attoniti terrore nouo rictuque minaci
quadrupedes iactant resupino pondere currum.
Tum saltu Asbyten conantem linquere pugnas
occupat, incussa gemina inter tempora claua,

182 ulixen *L* : ulixem *F O V* || 193 aduersus *L O* : auer- *F V* || consurgit *L F* : -gat *O V*.

lantes et sur les rênes emmêlées par la panique des chevaux des fragments de cervelle qui sortent du crâne éclaté ; et, pressé de montrer sa victoire, il saisit la hache d'Asbyté, et tranche la tête de la jeune fille qui a roulé hors de son char. Mais ce geste n'apaise pas sa colère ; il fiche au bout d'une longue pique la tête de sa victime pour la montrer à tous : « Qu'on la promène sur le front de l'armée punique » ordonne-t-il, « et qu'on conduise en hâte le char jusqu'aux remparts. » Ainsi, sans voir ce qui l'attendait, alors que la faveur des dieux l'abandonnait, Théron menait la lutte et sa mort était proche. Arrivait en effet, ses traits ne respirant que colère et menaces, Hannibal, que le meurtre d'Asbyté et l'horrible parade de sa tête exposée rendaient fou de douleur. Alors, dès que jaillit l'éclat de son ombon de bronze, et qu'on entendit au loin le bruit sinistre de ses armes qui s'entrechoquaient dans sa course, ce fut vers les remparts une fuite éperdue des colonnes terrorisées. Ainsi, à la tombée du jour, les vols d'oiseaux que le soir chasse, rassasiés, et fait rentrer à tire-d'aile au creux du nid ; ou, lorsque sur l'Hymette, au pays de Cécrops [1], un nuage lourd de pluie fait partir les essaims épars parmi les fleurs, les abeilles chargées de miel qui se hâtent de regagner leurs suaves rayons et leurs alvéoles de liège odorant, et s'agrègent en masses serrées à l'entrée de leurs ruches avec un sourd bourdonnement.

Alors, affolés de terreur, ils se lancent tête baissée dans une fuite aveugle. Ah ! douce lumière du ciel ! Quel effroi inspire donc aux hommes la mort, pourtant inéluctable, et le sort fixé pour eux dès leur naissance !

1. C'est-à-dire « athénien ». Cécrops était l'ancien roi légendaire d'Athènes. Le mont Hymette, proche de la ville, était célèbre par son miel.

feruentisque rotas turbataque frena pauore
disiecto spargit collisa per ossa cerebro ;
ac rapta properans caedem ostentare bipenni,
amputat e curru reuolutae uirginis ora.
Necdum irae positae ; celsa nam figitur hasta
spectandum caput ; id gestent ante agmina Poenum,
imperat, et propere currus ad moenia uertant.
Haec caecus fati diuumque abeunte fauore
uicino Theron edebat proelia leto.
Namque aderat toto ore ferens iramque minasque
Hannibal et caesam Asbyten fixique trophaeum
infandum capitis furiata mente dolebat.
Ac simul aerati radiauit luminis umbo,
et concussa procul membris uelocibus arma
letiferum intonuere, fugam perculsa repente
ad muros trepido conuertunt agmina cursu.
Sicut agit leuibus per sera crepuscula pennis
e pastu uolucres ad nota cubilia uesper ;
aut, ubi Cecropius formidine nubis aquosae
sparsa super flores examina tollit Hymettos,
ad dulcis ceras et odori corticis antra
mellis apes grauidae properant densoque uolatu
raucum connexae glomerant ad limina murmur.
Praecipitat metus attonitos, caecique feruntur.
Heu blandum caeli lumen ! tantone cauetur
mors reditura metu nascentique addita fata ?
Consilium damnant portisque atque aggere tuto

205 imperat *L* : temperat *F* (*in ras.*) *O V* || 208 iramque *Lac F O V* : irasque *Lpc* || 221 connexae *O* : conuexae *L V* conexe *F1* conuexe *F²* (*s.l.*) || 225 damnant *CM Ep.76 L* : clamant *F O V* || portisque *CM l.c.* : portaque *S*.

Ils maudissent leur tentative, et pleurent d'avoir quitté le sûr abri des portes et des murs. A grand'peine, Théron veut arrêter leur course, tantôt les retenant de ses mains, tantôt leur criant des menaces : « Arrêtez, soldats ! Il est pour moi, cet ennemi ! A moi s'offre — arrêtez — la gloire d'un grand combat. Ce bras va chasser les Puniques loin des maisons et des murs de Sagonte ; vous, acceptez seulement d'assister au spectacle ! ou bien si — quelle honte ! — l'âpre panique vous emporte tous dans la ville, laissez-moi seul dehors et refermez les portes ! ».

Mais, tandis qu'ils tremblent, saisis de terreur et désespérant de leur sort, le Punique fonçait vers les remparts d'une course rapide ; il est résolu, remettant à plus tard le massacre et différant la bataille, à profiter sans tarder des portes ouvertes pour envahir la ville. Mais, lorsque l'intrépide gardien de l'autel d'Hercule s'en aperçoit, il s'élance avec la vitesse que donne la crainte, et devance son ennemi. Le prince élisséen [1] sent s'exaspérer en lui la colère : « Eh bien, s'écrie-t-il, puisque tu gardes si bien les portes de ta ville, reçois dès à présent de moi ton châtiment, pour que ta mort m'ouvre l'accès de ta cité » ! La colère l'empêche de poursuivre ; il fait tournoyer son glaive étincelant. Mais le guerrier daunien [2], plus prompt, donne à sa massue un puissant élan, et la lance vers lui : sous la force du choc, l'armure d'Hannibal gémit sourdement, et l'énorme tronc noueux, après avoir heurté le bronze creux, rebondit dans l'air. Désormais privé d'arme et trahi par cette attaque vaine, Théron s'enlève de toute la vitesse de ses jambes, et, fuyant d'un pied rapide, court le long des remparts. Le vainqueur s'acharne à la poursuite et har-

1. Cf. n. à 1, 81.
2. Cf. n. à 1, 291.

erupisse gemunt ; retinet uix agmina Theron
interdumque manu, interdum clamore minisque :
« State, uiri ; meus ille hostis ; mihi gloria magnae,
state, uenit pugnae. Muro tectisque Sagunti
hac abigam Poenos dextra ; spectacula tantum
ferte, uiri ; uel, si cunctos metus acer in urbem,
heu deforme ! rapit, soli mihi claudite portas ».
At Poenus rapido praeceps ad moenia cursu,
dum pauitant trepidi rerum fessique salutis,
tendebat ; stat primam urbem murosque patentis
postposita caede et dilata inuadere pugna.
Id postquam Herculeae custos uidet impiger arae,
emicat et uelox formidine praeuenit hostem.
Gliscit Elissaeo uiolentior ira tyranno :
« Tu solue interea nobis, bone ianitor urbis,
supplicium, ut pandas », inquit, « tua moenia leto ».
Nec plura effari sinit ira, rotatque coruscum
mucronem ; sed contortum prior impete uasto
Daunius huic robur iuuenis iacit ; arma fragore
icta graui raucum gemuere, alteque resultant
aere illisa cauo nodosae pondera clauae.
At uiduus teli et frustrato proditus ictu,
pernici uelox cursu rapit incita membra,
et celeri fugiens perlustrat moenia planta.

230 tantum *CH* **: tanta** *S* **|| 231 ferte** *CH F2* **: feste** *F1* **este** *L O V* **|| 233 rapido praeceps** *L F O* **: praeceps rapido** *V* **|| 241 ut** *F O V* **: et** *L*.

cèle le fuyard de coups dans le dos. Les femmes poussent toutes de grands cris et, depuis le haut sommet du rempart, leurs voix mêlées de larmes s'élèvent ; tantôt elles appellent cet homme, dont elles savent bien le nom, tantôt elles voudraient, trop tard, pouvoir ouvrir les portes au fuyard épuisé ; à leurs encouragements se mêle une crainte qui leur serre le cœur : ne va-t-on pas, du même coup, introduire dans l'enceinte leur puissant ennemi ? Le Punique frappe de son bouclier son adversaire à bout de forces, le renverse, et saute sur son corps ; puis, tourné vers les murs d'où la ville l'observe, il s'écrie : « Va donc, va consoler la malheureuse Asbyté en la suivant de tout près dans la mort » ! Il plonge, sur ces mots, son glaive meurtrier dans la gorge du vaincu qui appelle la mort de ses vœux ; et, tout joyeux, il reprend au pied même des murailles les chevaux de la princesse, butin royal laissé par la troupe des fuyards pour bloquer la porte ; c'est en vainqueur qu'il rentre au galop sur ce char, vers ses lignes où les soldats l'acclament.

Mais le contingent des Numides, fous de chagrin, se mettent sans tarder au triste devoir des funérailles de leur princesse : ils élèvent un tertre en son honneur et, par trois fois, traînent autour de ses cendres le cadavre de son adversaire ; puis ils jettent dans les flammes la funeste massue et l'horrible coiffure du guerrier, et, une fois brûlés le visage et les joues, laissent aux vautours d'Hibérie le cadavre défiguré.

Pendant ce temps, à Carthage, les gouvernants[1] tiennent conseil sur la guerre et sur la réponse à donner aux peuples d'Ausonie ; ils redoutent l'angoissante approche des ambassadeurs. D'un côté, ils s'inquiètent du respect du traité et des dieux, témoins des engagements solennels de leurs pères ; de l'autre, la faveur dont

1. Sur les faits historiques, cf. n. à 2, 2.

Instat atrox terga increpitans fugientia uictor.
Conclamant matres, celsoque e culmine muri
Lamentis uox mixta sonat ; nunc nomine noto
appellant, seras fesso nunc pandere portas
posse uolunt ; quatit hortantum praecordia terror,
ne simul accipiant ingentem moenibus hostem.
Incutit umbonem fesso assultatque ruenti
Poenus et ostentans spectantem e moenibus urbem :
« I, miseram Asbyten leto solare propinquo ».
Haec dicens, iugulo optantis dimittere uitam
infestum condit mucronem ac regia laetus
quadrupedes spolia abreptos a moenibus ipsis,
quis aditum portae trepidantum saepserat agmen,
uictor agit curruque uolat per ouantia castra.
At Nomadum furibunda cohors miserabile humandi
deproperat munus tumulique adiungit honorem
et rapto cineres ter circum corpore lustrat.
Hinc letale uiri robur tegimenque tremendum
in flammas iaciunt ; ambustoque ore genisque
deforme alitibus liquere cadauer Hiberis.
Poenorum interea quis rerum summa potestas,
consultant bello super, et quae dicta ferantur
Ausoniae populis, oratorumque minaci
aduentu trepidant ; mouet hinc foedusque fidesque
et testes superi iurataque pacta parentum,

267 hinc *O* : huic *L F V* || tegimenque *L V* : tegmenque *F O* || **272** Ausoniae populis *S* : Ausoniae a populis *CH*.

jouit dans le peuple le jeune général à l'ambitieuse audace, et l'espoir, si tentant pour eux, d'une revanche. Mais l'homme qui poursuit Hannibal d'une vieille haine héréditaire, Hannon [1], vitupère en ces termes leur enthousiasme et leur imprudent parti-pris : « Vraiment, sénateurs, j'ai toutes raisons d'avoir peur de parler, car mes ennemis, furieux, n'ont pu retenir leurs menaces. Et cependant je ne me tairai pas, dussè-je bientôt tomber sous leurs coups. Les dieux seront mes témoins, et le ciel saura par moi les mesures qu'exige le salut de notre patrie dans sa situation critique. Ce n'est pas seulement à cette heure où Sagonte assiégée flambe qu'Hannon vient trop tard jouer les prophètes ; j'ai laissé éclater mon angoisse, je vous ai mis en garde contre l'éducation guerrière que recevait dans les camps cette tête maudite, et, tant que je vivrai, je continuerai, car je connais le poison qu'il porte en lui et l'ambition de sa famille [2]. Ainsi l'homme qui observe les astres dans le ciel étoilé peut prédire, sans se tromper, aux malheureux nautoniers une prochaine colère des flots, ou l'approche d'une tempête du Corus. Il a donc pris le trône et saisi les rênes du pouvoir : alors on rompt les traités par la force, et par la force on viole les serments, on ébranle les cités, dans leur lointain pays on excite à la guerre contre nos murailles les fils d'Énée, et la paix est mise en pièces. Ce jeune fou est hanté par l'ombre et les furies de son père, par le funeste serment [3] qu'il a prêté ; il est poussé par la colère des dieux, irrités contre ce félon qui viole les traités, et par la prêtresse massylienne. Et maintenant, dans l'ivresse aveugle de sa nouvelle puissance, va-t-il s'en prendre aux cités étrangères ? Non,

1. Chef militaire et politique, adversaire du parti des Barcides (cf. Tite-Live 21, 3, 3 ; 10, 2).
2. Cf. 1, 81-112.
3. Cf. 1, 99 sqq.

hinc popularis amor coeptantis magna iuuentae,
et sperare iuuat belli meliora ; sed, olim
ductorem infestans odiis gentilibus, Hannon
sic adeo increpitat studia incautumque fauorem :
« Cuncta quidem, patres, — neque enim cohibere minan-
[tum
irae se ualuere — premunt formidine uocem.
Haud tamen abstiterim, mortem licet arma propin-
[quent.
Testabor superos et caelo nota relinquam,
quae postrema salus rerum patriaeque reposcit.
Nec nunc obsessa demum et fumante Sagunto
haec serus uates Hannon canit ; anxia rupi
pectora, ne castris innutriretur et armis
exitiale caput, monui et, dum uita, monebo,
ingenitum noscens uirus flatusque paternos.
Vt, qui stelligero speculatur sidera caelo,
uenturam pelagi rabiem Caurique futura
praedicit miseris haud uanus flamina nautis.
Consedit solio rerumque inuasit habenas ;
ergo armis foedus fasque omne abrumpitur armis,
oppida quassantur, longeque in moenia nostra
Aeneadum arrectae mentes, disiectaque pax est.
Exagitant manes iuuenem furiaeque paternae
ac funesta sacra et conuersi foedere rupto
in caput infidum superi Massylaque uates.
An nunc ille noui caecus caligine regni

275 coeptantis *CH* : ceptantis *L1 F O* captantis *L2 V* || 282 nota *CH* : uota *S* || 292 consedit *O* : concedit *L F V* || 299 An nunc *CH* : annuit *S*.

ce ne sont pas les murs de Tirynthe[1] qu'il attaque — oh, que le châtiment retombe sur lui seul, et qu'il n'entraîne pas notre ville dans son destin ! — non, maintenant, à cette heure même, je l'affirme, ce sont tes remparts qu'il assaille, ô Carthage, et c'est toi que son armée assiège ! Nous avons fait couler à flots dans les vallées hennéennes[2] le sang des braves, et, pour continuer péniblement la guerre, nous avons dû payer des mercenaires laconiens. Nous avons rempli des débris de nos vaisseaux les grottes de Scylla[3], et lorsque le courant remporta notre flotte, nous avons vu, lancés du fond du gouffre de Charybde, les bancs de nos rameurs monter en tournoyant. Regarde, ô insensé dont le cœur ne connaît pas les dieux, regarde les îles Égates, et ces corps de Libyens qui dérivent au loin sur la mer ! Où va ta course ? Veux-tu donc sacrifier ta patrie à ta quête de gloire ? Oui, les hauts sommets des Alpes s'abaisseront devant tes jeunes armes, oui, l'Apennin, dont la masse de neige se dresse aussi haut que les Alpes, s'abaissera. Mais admettons, faux brave, que s'ouvrent à toi les plaines ! Crois-tu y trouver des peuples dont l'ardeur peut mourir, ou que le fer et le feu découragent ? Tu n'auras plus affaire à une race venue des îles de Néritos[4] ; chez eux on élève les enfants dans les camps, et leurs joues sont marquées par le casque avant de se couvrir de duvet blond. L'âge lui-même ne connaît pas le repos : on trouve des vieillards, épuisés par de longs services, au premier rang des troupes et défiant la mort. Oui, de mes propres yeux, j'ai vu dans les bataillons romains des blessés arracher de leur corps le trait qui

1. Sur l'adjectif *Tyrinthius* appliqué à Sagonte, cf. n. à 1, 291 et n. à 1, 509.

2. Sur l'adjectif *Hennaeas* cf. n. à 1, 93. Le vers suivant fait allusion au contingent spartiate de Xanthippe qui contribua à la victoire des Puniques en — 258 et fit prisonnier Régulus.

externas arces quatit ? haud Tirynthia tecta —
sic propria luat hoc poena nec misceat urbis
fata suis — nunc hoc, hoc inquam, tempore muros
oppugnat, Carthago, tuos teque obsidet armis.
Lauimus Hennaeas animoso sanguine uallis
et uix conducto produximus arma Lacone.
Nos ratibus laceris Scyllaea repleuimus antra
classibus et refluo spectauimus aequore raptis
contorta e fundo reuomentem transtra Charybdin.
Respice, pro demens ! pro pectus inane deorum !
Aegatis Libyaeque procul fluitantia membra.
Quo ruis ? et patriae exitio tibi nomina quaeris ?
Scilicet immensae, uisis iuuenilibus armis,
subsident Alpes, subsidet mole niuali
Alpibus aequatum attollens caput Apenninus.
Sed campos fac, uane, dari ; num gentibus istis
mortales animi ? aut ferro flammaue fatiscunt ?
Haud tibi Neritia cernes cum prole laborem.
Pubescit castris miles galeaque teruntur
nondum signatae flaua lanugine malae.
Nec requies aeui nota, exanguesque merendo
stant prima inter signa senes letumque lacessunt.
Ipse ego Romanas perfosso corpore turmas
tela intorquentis correpta e uulnere uidi ;

300 haud *CH* : aut *S* || **301** hoc *L F CH* : hac *O V* || **302** nunc hoc, hoc inquam, tempore *CM Ep.76* : nunc hoc inquam hoc in tempore *CH* nunc hoc inquam hoc tempore *S* || **304** Hennaeas *CH* : ethnaeas *S* (*cf. 1,93*) || **312** *inscr. CM Ep.76 CC Em.II,4* : *deest in S* || iuuenilibus *CM CC l.c.* : iuuenalibus *CH* || **315** num *L* : nunc *F O V* || **316** fatiscunt *L F2* : fatescunt *F1 O V* || **317** haud *L F V* : aut *O*.

le traversait pour le relancer sur l'ennemi ; j'ai vu leur courage et leur mort héroïque, et la passion qu'ils ont pour l'honneur militaire. Ah ! si tu refuses la guerre et n'affrontes pas tes vainqueurs, Carthage, ce sont des flots de sang qu'Hannon va t'épargner ! ».

Alors Gestar [1] se lève : irascible et bouillant, il sentait depuis longtemps déjà couver en lui une violente colère, et, par deux fois, il avait tenté de troubler l'orateur et d'interrompre son discours. Il s'écrie : « Grands dieux ! Dans une assemblée libyenne, au milieu du sénat tyrien, c'est un soldat ausonien qui siège ! Il n'a plus qu'à prendre les armes ! Car, pour le reste, c'est de toute évidence notre ennemi : il dresse devant nous tantôt la double menace des Alpes et de l'Apennin ; tantôt celle des détroits de Sicile et des vagues sur le rivage de Scylla ; bientôt, il va redouter jusqu'aux mânes des Dardaniens [2], jusqu'à leurs ombres, tant il amasse de louanges sur les blessures et sur la mort de ces héros, et tant il porte aux nues ce peuple ! Il peut mourir, crois-moi, quoi qu'en pensent les cœurs de lâches que glace une peur ignoble, il peut mourir, cet ennemi que nous affrontons. Ce que j'ai vu, moi, c'est un prisonnier aux deux mains enchaînées derrière le dos, mené au noir cachot sous les cris de la foule : Régulus, l'espoir et la fierté de la race d'Hector [3], je l'ai vu suspendu au bois de son supplice, regardant l'Hespérie du sommet de sa haute croix. Quant à ces visages casqués dès l'enfance, à ces joues trop tôt bardées de fer, je ne les crains pas davantage. Notre race n'est pas lâche à ce point ! vois donc tous ces cavaliers libyens, ardents à faire mieux que ne permet leur âge, montant à cru leurs chevaux pour combattre ! Vois donc leur chef lui-même : dès que

1. Personnage inventé par Silius.
2. Cf. n. à 1, 14.

uidi animos mortesque uirum decorisque furorem.
Si bello obsistis nec te uictoribus offers,
quantum heu, Carthago, donat tibi sanguinis Hannon ! »
  Gestar ad haec — namque impatiens asperque coque- [bat
iamdudum immites iras mediamque loquentis
bis conatus erat turbando abrumpere uocem — :
« Concilione », inquit, « « Libyae Tyrioque senatu,
pro superi ! Ausonius miles sedet ? armaque tantum
haud dum sumpta uiro ? nam cetera non latet hostis.
Nunc geminas Alpes Apenninumque minatur,
nunc freta Sicaniae et Scyllaei litoris undas ;
nec procul est, quin iam manes umbrasque pauescat
Dardanias ; tanta accumulat praeconia leto
uulneribusque uirum ac tollit sub sidera gentem.
Mortalem, mihi crede, licet formidine turpi
Frigida corda tremant, mortalem sumimus hostem.
Vidi ego, cum, geminas artis post terga catenis
euinctus palmas, uulgo traheretur ouante
carceris in tenebras spes et fiducia gentis
Regulus Hectoreae ; uidi, cum robore pendens
Hesperiam cruce sublimis spectaret ab alta.
Nec uero terrent puerilia protinus ora
sub galea et pressae properata casside malae.
Indole non adeo segni sumus ; aspice, turmae
quot Libycae certant annos anteire labore
et nudis bellantur equis. Ipse, aspice, ductor,

333 minatur *L F* O^2 : minati O^1 minaci *V* || **337** ac tollit *CH F O V* : attolit *L* || sub sidera *CH L F* : ad sidera *O V* || **339** tremant *Lpc* : p̂mant *F O V* || **341** euinctus *CH L F* : succintus *O V*.

sa bouche d'enfant put prononcer un mot, il jurait de faire sonner les trompettes de la guerre et de porter le feu dans le peuple phrygien : il se voyait déjà conduisant les armées de son père. Alors, les Alpes peuvent s'élever jusqu'aux cieux, et l'Apennin pousser jusqu'aux étoiles ses pics étincelants : à travers rocs et neiges, à travers le ciel même (pardonnez cette fiction, par quoi je veux piquer l'âme noire d'un lâche), il est homme à s'ouvrir un chemin. C'est une honte que de renoncer à prendre une route qu'Hercule [1] a montrée, d'avoir peur de renouveler son exploit ! Mais Hannon, au contraire, exagère les revers de Carthage et les désastres du premier conflit, et veut nous empêcher d'affronter une fois encore des épreuves pour la liberté. Qu'il calme ses accès de panique et, tel une femme qui craint la guerre, qu'il conserve à l'intérieur de sa maison son souffle hoquetant ! Mais nous, nous marcherons à l'ennemi, bien décidés à chasser les tyrans loin de Byrsa [2] la Tyrienne, même si Jupiter est contre nous. Et, si les destins s'y opposent, si Mars déjà a condamné Carthage et l'a abandonnée, je choisis de mourir, ô patrie glorieuse, plutôt que de te livrer à une servitude sans fin, et je veux libre encore aller voir l'Achéron. Quels sont en effet, grands dieux ! les ordres de Fabius ? : « Déposez sur le champ vos armes, abandonnez la place de Sagonte que vous avez conquise. Puis vos troupes d'élite entasseront leurs boucliers et y mettront le feu, vous brûlerez votre flotte, et l'on ne devra plus vous voir sur mer, où que ce soit ». Oh dieux ! jamais sans doute Carthage n'a mérité semblable châtiment ! Écartez donc de nous ce sort abominable, et gardez libres les mains de notre

1. Hercule aurait été le premier à franchir les Alpes (cf. Tite-Live, 5, 34, 6).
2. Citadelle de Carthage bâtie par Didon. Sur l'adjectif *Tyria*, cf. n. à 1, 21.

cum primam tenero uocem proferret ab ore,
iam bella et lituos ac flammis urere gentem
iurabat Phrygiam atque animo patria arma mouebat.
Proinde polo crescant Alpes, astrisque coruscos
Apenninus agat scopulos : per saxa niuesque —
dicam etenim, ut stimulent atram uel inania mentem —
per caelum est qui pandat iter. Pudet Hercule tritas
desperare uias laudemque timere secundam.
Sed Libyae clades et primi incendia belli
aggerat atque iterum pro libertate labores
Hannon ferre uetat. Ponat formidinis aestus
parietibusque domus imbellis femina seruet
singultantem animam ; nos, nos contra ibimus hostem,
quis procul a Tyria dominos depellere Byrsa,
uel Ioue non aequo, fixum est ; sin fata repugnant,
et iam damnata cessit Carthagine Mauors,
occumbam potius nec te, patria inclita, dedam
aeternum famulam liberque Acheronta uidebo.
Nam quae, pro superi ! Fabius iubet ? ocius arma
exuite et capta descendite ab arce Sagunti.
Tum delecta manus scutorum incendat aceruos,
uranturque ratcs, ac toto absistite ponto.
Di, procul o, merita est numquam si talia plecti
Carthago, prohibete nefas nostrique solutas

352 patria *L F V* : patrio *O* || *post hunc u. dett. habent* ultor erit caedis iam te spectante propinquae *qui u. deest in Coloniensi et F O V sed legitur in L mg.* || **353** proinde *F* : satque *L in ras.* propinquo *O V* || astrisque *L F O CH CM Ep. 76 :* astusque *V* || **366** dedam *CM Ep. 81 :* dudum *S.*

chef » ! A ces mots, il se rassit et les sénateurs, selon l'usage, purent exprimer leur avis. Hannon reprit la parole pour demander que l'on rende sur-le-champ les prises de guerre, et qu'on livre de surcroît le responsable [1] de la violation du traité. Alors les sénateurs, [aussi bouleversés que si l'ennemi envahissait le temple,] se dressèrent d'un bond et prièrent leur dieu de retourner contre le Latium ce funeste présage. Sentant bien qu'on lui était hostile et que ces esprits déloyaux inclinaient à la guerre, Fabius, incapable de dominer plus longtemps son ressentiment, [demande qu'on délibère sur l'heure et, une fois rassemblés les sénateurs,] leur déclare qu'il porte dans le pli de sa toge la paix et la guerre : ils doivent choisir, et lui faire part, sans détours trompeurs, de leur décision ; et, voyant le sénat furieux refuser l'une et l'autre, [comme s'il laissait échapper batailles et armées enserrées dans sa toge,] il s'écrie : « Eh bien, prenez la guerre ! Une guerre qui sera funeste à la Libye et se terminera comme la première » ! et il laisse retomber les plis de son vêtement. Alors il regagne, en messager de guerre, les murs de sa patrie.

Mais pendant que, dans le royaume d'Élissa [2] l'exilée, se déroulent ces événements, Hannibal, après avoir taillé en pièces les tribus dont la loyauté chancelait devant l'issue incertaine de la lutte, était revenu, chargé de butin, et avait ramené ses troupes sous les murs de Sagonte. Mais voici que les peuples riverains de l'Océan venaient offrir au chef leurs présents : un bouclier au cruel éclat, chef-d'œuvre du pays de Callécie [3] ; un

1. C'est-à-dire Hannibal.
2. Cf. note à 1, 21 et n. à 1, 81.
3. La Callécie (auj. Galice), au Nord de l'actuel Portugal, était particulièrement riche en mines d'or.

ductoris seruate manus ! » Vt deinde resedit
[factaque censendi patrum de more potestas,
hic Hannon reddi propere certamine rapta
instat et auctorem uiolati foederis addit ;
tum uero attoniti, ceu templo irrumperet hostis,]
exiluere patres, Latioque id uerteret omen,
orauere deum. A*t* postquam discordia sensit
pectora et infidas ad Martem uergere mentes,
non ultra patiens Fabius rexisse dolorem,
[consilium propere exposcit, patribusque uocatis,]
bellum se gestare sinu pacemque profatus,
quid sedeat, legere ambiguis neu fallere dictis
imperat ac, saeuo neutrum renuente senatu,
[ceu clausas acies gremioque effunderet arma :]
« Accipite infaustum Libyae euentuque priori
par », inquit, « bellum » — et laxos effundit amictus.
Tum patrias repetit pugnandi nuntius arces.
Atque ea dum profugae regnis agitantur Elissae,
acci*s*is uelox populis, quis aegra lababat
ambiguo sub Marte fides, praedaque grauatus
ad muros Poenus reuocauerat arma Sagunti.
Ecce autem clipeum saeuo fulgore micantem
Oceani gentes ductori dona ferebant,
Callaicae telluris opus, galeamque coruscis
subn*e*xam cristis, uibrant cui uertice coni

375-377 *desunt in Coloniensi teste Modio Ep. 81 ; Thilo et Bauer hos uersus spurios esse iudicauerunt quod probamus, uide append.* || 378 *hunc uersum etiam delendum esse iudicamus, uide ibid.* || 380 *at* edd. : *ac S* || *sensit L F O CH* : sentit *V* || 383 consilium *O* : concilium *L F V* || 383 et 387 *eiciendos esse putant Ruperti et Thilo* || 392 accisis *Barth et alii* : accitis *S* || 398 subnexam *Bauer :* subnixam *S*,

casque surmonté d'une aigrette éclatante, où, tout en haut du blanc cimier, vibre et tremble un plumet de neige ; l'épée aussi, et une lance capable de causer des milliers de morts. Enfin une triple cuirasse tissée de maille d'or, absolument impénétrable aux traits. Ces armes, faites de bronze et d'acier dur et recouvertes de l'or du Tage, il en examine chaque détail, les yeux brillants de joie et se plaît à y lire les débuts du royaume.

On y voyait Didon jeter les fondements de la Carthage primitive ; ses jeunes compagnons, ayant tiré la flotte au rivage, travaillaient avec ardeur. Les uns barrent le mouillage avec des blocs de pierre, d'autres se voient assigner une maison, un foyer : c'est ton rôle, Bitias, toi dont on respecte l'âge et l'esprit d'équité. On montre la trouvaille faite en creusant le sol : une tête de cheval de guerre [1], présage qu'on salue de grands cris. L'un de ces tableaux [2] représentait Énée jeté au rivage par les vagues : il a perdu sa flotte et ses compagnons, et tend une main suppliante. La reine infortunée l'observait intensément, sans trouble, avec déjà un air d'amitié. A côté, les artisans calléciens ont représenté la grotte, et la secrète union des amants ; les chiens font monter vers le ciel de longs aboiements, et l'équipage des chas-

1. Cet *omen* de la tête de cheval est repris de l'*Énéide* (1, 443) : *caput acris equi*. D'après Justin (*Hist. Phil.*, 18, 15-16) et Servius (*ad Aen.*, 1, 443), les premiers Carthaginois auraient d'abord trouvé dans leur sol une tête de bœuf, symbole de fertilité, mais aussi d'esclavage. C'est ensuite qu'ils découvrirent une tête de cheval. Or Tite-Live (1, 55, 5-6 ; 5, 57, 7) relate que, sur le Capitole, on déterra une tête d'homme. La légende du cheval de Carthage a donc toutes chances d'être une invention romaine destinée, au Ier siècle av. J.-C., lors de la fondation d'une nouvelle Carthage, à symboliser, selon la tripartition fonctionnelle des sociétés indo-européennes, la complémentarité de Carthage dans sa subordination à Rome. La tête d'homme représente en effet la première fonction, celle de roi-prêtre et de magicien, le cheval, la vertu guerrière, le bœuf, l'activité agricole. Cf. J. Bayet, *L'omen du cheval à Carthage*, in *R.E.L.*, 19, 1941, p. 166-190.

albentis niueae tremulo nutamine pennae ;
ensem una ac multis fatalem milibus hastam.
Praeterea textam nodis auroque trilicem
loricam, nulli tegimen penetrabile telo.
Haec, aere et duri chalybis perfecta metallo
atque opibus perfusa Tagi, per singula laetis
lustrat ouans oculis et gaudet origine regni :
  Condebat primae Dido Carthaginis arces,
instabatque operi subducta classe iuuentus.
Molibus hi claudunt portus, his tecta domosque
partiris, iustae Bitia uenerande senectae.
Ostentant caput effossa tellure repertum
bellatoris equi atque omen clamore salutant.
Has inter species orbatum classe suisque
Aenean pulsum pelago dextraque precantem
cernere erat. Fronte hunc auide regina serena
infelix ac iam uultu spectabat amico.
Hinc et speluncam furtiuaque foedera amantum
Callaicae fecere manus ; it clamor ad auras
latratusque canum, subitoque exterrita nimbo

400 una *Barth et Heins.* : unam *CH L F* unum *O V* || **402** loricam nulli *CH* : loricam et nulli *S* || **405** et gaudet *CH* : gaudetque *S* || origine *CH F* : 1 (*s.l.*) origine *L* et origine *O V* || **413** Aenean *L F V* : Aeneam *O*.

seurs qu'un soudain orage épouvante, cherche un abri dans la forêt. Tout à côté, on a figuré la plage abandonnée, et les vaisseaux d'Énée qui cinglait vers le large, sourd aux cris d'appel d'Elissa. Elle-même debout sur un immense bûcher, Didon blessée léguait aux Tyriens à venir le soin de mener des guerres vengeresses ; du large, le Dardanien regardait le brasier, ouvrant les voiles au souffle de ses grands destins.

Ailleurs, on peut voir Hannibal, avec la prêtresse du Styx, offrant aux autels des dieux infernaux qu'il invoque [1] une secrète libation de sang ; il jurait de mener dès sa prime jeunesse la lutte contre les fils d'Énée ; le vieil Hamilcar parcourt au galop les plaines de Sicile : on le dirait vivant, luttant à perdre souffle dans les combats : il y a du feu dans ses regards, et sa farouche image exprime la menace.

Le côté gauche du bouclier est lui aussi orné de sculptures en relief : c'est le long défilé d'un contingent spartiate triomphant que mène, victorieux, Xanthippe, venu d'Amyclée, la ville de Léda [2]. Tout près, triste et glorieux spectacle, Régulus est suspendu à son gibet, et donne à Sagonte un bel exemple de loyauté. Tout autour, la scène est plus plaisante : on y voit briller les troupeaux de fauves poursuivis par les chasseurs et les huttes ciselées dans le bronze. A côté, une femme au teint sombre, à l'aspect farouche, sœur du noir Africain, apprivoise des lionnes en leur parlant dans sa langue. Le pasteur mène où bon lui semble ses moutons que rien n'arrête dans ces vastes pâturages sans frontières ; et le gardien des grands troupeaux se déplace avec tous ses biens selon la coutume punique : ses javelots, son chien

1. Cf. 1, 81-140.
2. Cf. n. à 2, 304. Amyclée est un bourg de Laconie, patrie de Léda et de Tyndare.

occultant alae uenantum corpora siluis.
Nec procul Aeneadum uacuo iam litore classis
aequora nequicquam reuocante petebat Elissa.
Ipsa, pyram super ingentem stans, saucia Dido
mandabat Tyriis ultricia bella futuris ;
ardentemque rogum media spectabat ab unda
Dardanus et magnis pandebat carbasa fatis.
Parte alia supplex infernis Hannibal aris
arcanum Stygia libat cum uate cruorem,
et primo bella Aeneadum iurabat ab aeuo.
A*t* senior Siculis exultat Hamilcar in aruis —
spirantem credas certamina anhela mouere,
ardor inest oculis, toruumque minatur imago.
  Necnon et laeuum clipei latus aspera signis
implebat Spartana cohors ; hanc ducit ouantem
Ledaeis ueniens uictor Xanthippus Amyclis.
Iuxta triste decus pendet sub imagine poenae
Regulus et fidei dat magna exempla Sagunto.
Laetior at circa facies, agitata ferarum
agmina uenatu et caelata mapalia fulgent.
Nec procul usta cutem nigri soror horrida Mauri
assuetas mulcet patrio sermone leaenas.
It liber campi pastor, cui fine sine ullo
inuetitum saltus penetrat pecus ; omnia Poenum
armenti uigilem patrio de more secuntur ;

421 petebat *CD* : preibat *L* F^2 (*s.l.*) peribat F^1 pibat *O V* || 429 At *edd.* : ac *S* || aruis *F V* (*ras*) : armis *L O* || 436 sagunto O^2 : saguntos *L F* O^1 *V* || 437 at *V* : ac *L F O* || 438 uenatu *F O V* : uenàtû *L* || 440 patrio *L Fpc O V* : patria *Fac*.

de Cydon[1], sa tente, le silex qui lui assure du feu, et le pipeau que connaissent ses bêtes. En bonne place apparaît Sagonte, au sommet de sa colline ; tout autour, de grands rassemblements, et des armées en rangs serrés, l'assiègent et la harcèlent de leurs javelots vibrants. Aux bords du bouclier, les méandres de l'Ebre cernaient de leur eau immobile les contours de ce vaste cercle. Hannibal, au mépris du traité, en avait franchi les rives et appelait à la guerre contre Rome tous les peuples soumis à Carthage.

Ravi d'un pareil présent, Hannibal fait sonner sa nouvelle armure en la passant sur ses larges épaules, et, la tête haute, il s'écrie : « Ah ! que de sang ausonien va couler de ces armes ! Et toi, Curie, arbitre de la guerre, quel prix je te ferai payer ! ».

Mais déjà l'ennemi enfermé dans ses murs sentait ses forces décliner, et les jours qui passaient affaiblissaient la ville, où les gens épuisés guettaient l'apparition des enseignes et des troupes de leur alliée. A la longue pourtant, ils détournent les yeux de la mer toujours vide ; l'espoir ne vient plus du rivage ; plus près d'eux, ils sentent arriver leurs derniers instants. Un fléau, depuis longtemps installé en eux, dévore et mine profondément ces gens privés de tout. La famine, longtemps cachée, ronge sournoisement leurs corps endurcis par la souffrance et brûle leurs veines vidées de sang ; déjà, dans leurs visages émaciés, les yeux fuient au fond des orbites ; déjà sous la peau jaunie apparaissent les os qui saillent, mal reliés entre eux par les veines palpitantes, affreux spectacle que celui de ces squelettes décharnés ! Ils tentèrent d'alléger leur souffrance en buvant la rosée de la

1. Les chiens de chasse de Crète semblent avoir été renommés.

gaesaque latratorque Cydon tectumque focique
in silicis uenis et fistula nota iuuencis.
Eminet excelso consurgens colle Saguntos,
quam circa immensi populi condensaque cingunt
agmina certantum pulsantque trementibus hastis.
Extrema clipei stagnabat Hiberus in ora,
curuatis claudens ingentem flexibus orbem.
Hannibal, abrupto transgressus foedere ripas,
Poenorum populos Romana in bella uocabat.
Tali sublimis dono, noua tegmina latis
aptat concutiens humeris celsusque profatur :
« Heu quantum Ausonio sudabitis, arma, cruore !
Quas, belli iudex, poenas mihi, Curia, pendes ! »
Iamque senescebat uallatus moenibus hostis,
carpebatque dies urbem, dum signa manusque
expectant fessi socias. Tandem aequore uano
auertunt oculos frustrataque litora ponunt,
et propius suprema uident ; sedet acta medullis
iamdudum atque inopes penitus coquit intima pestis.
Est furtim lento misere durantia tabo
uiscera et exurit siccatas sanguine uenas
per longum celata fames ; iam lumina retro
exesis fugere genis, iam lurida sola
tecta cute et uenis male iuncta trementibus ossa
extant, consumptis uisu deformia membris.
Humentis rores noctis terramque madentem

445 iuuencis *L F V* : inuentis *O* (*ut uid.*) || **447** circa *L F O* : cc (= circum) *V* || **456** iudex *L*[1] *F O V CH* : uidex *L*[2] || **457** uallatus *CM Ep. 81 L F* : uallatis *O V* || **463** misere *CH L F* : miseris *O V* || **469** humentis *Lpc* : umentis *CH Lac O* uiuentis *F V*.

nuit ou l'humidité qui monte du sol, et s'épuisèrent en vain à presser du bois sec pour en avoir la sève. Ils osent tout, rien ne les rebute ; la fureur de leur faim les pousse à consommer d'étranges nourritures ; ils arrachent le cuir de leurs boucliers, n'en laissant que l'armature, et mâchent cette enveloppe.

Du haut du ciel, le héros de Tirynthe [1] regarde ce spectacle et pleure les malheurs de la cité vaincue, mais en vain. Car il respecte les ordres de son père tout-puissant, qui lui défendent de rien tenter contre les volontés de sa cruelle marâtre. C'est pourquoi, sans avouer son dessein, il se rend à la demeure de la déesse Loyauté [2], et cherche à connaître le fond de son cœur. Cette divinité aime le secret ; dans un lieu retiré du ciel, elle méditait justement sur les grands desseins des dieux, dont elle est instruite. Le héros pacificateur de Némée [3] lui adressa ces mots respectueux : « Déesse qui vis naître Jupiter, toi, l'honneur des dieux et des hommes, sans qui les terres et les mers ignorent la paix, sœur de la justice, puissance divine cachée au cœur des êtres, peux-tu regarder, impassible, la fin atroce de Sagonte, ta cité, et la voir payer d'un tel prix l'attachement qu'elle a pour toi ? C'est pour toi que meurt son peuple, et lorsque la faim les terrasse, c'est toi seule que les mères invoquent, toi qu'appelle la triste voix des guerriers, c'est ton nom que les enfants prononcent avec leurs premiers mots. Viens du ciel à leur secours, viens redresser leur situation désespérée ».

Ainsi parla le fils d'Alcmène ; et la déesse lui répond : « Oui, je vois tout cela et la violation des traités ne me laisse pas indifférente. Le jour est déjà fixé, qui plus

1. Cf. n. à 1, 271 et n. à 1, 509.
2. Sagonte est en effet consacrée à la *Fides*, cf. 1, 329-332 ; 598 ; cf. *Introd.*, p. LIX.
3. Allusion à la lutte d'Hercule contre le lion de Némée.

solamen fecere mali, cassoque labore
e sicco frustra presserunt robore sucos.
Nil temerare piget ; rabidi ieiunia uentris
insolitis adigunt uesci ; resolutaque, nudos
linquentes clipeos, armorum tegmina mandunt.
 Desuper haec caelo spectans Tirynthius alto
illacrimat fractae nequicquam casibus urbis.
Namque metus magnique tenent praecepta parentis,
ne saeuae tendat contra decreta nouercae.
Sic igitur, coepta occultans, ad limina sanctae
contendit Fidei secretaque pectora tentat.
Arcanis dea laeta polo tum forte remoto
caelicolum magnas uoluebat conscia curas ;
quam tali alloquitur Nemeae pacator honore :
« Ante Iouem generata, decus diuumque hominumque,
qua sine non tellus pacem, non aequora norunt,
iustitiae consors tacitumque in pectore numen,
exitiumne tuae dirum spectare Sagunti
et tot pendentem pro te, dea, cernere poenas
urbem lenta potes ? moritur tibi uulgus, et unam
te matres, uincente fame, te maesta uirorum
ora uocant, primaque sonant te uoce minores.
Fer caelo auxilium et fessis da surgere rebus ».
 Haec satus Alcmena ; contra cui talia uirgo :
« Cerno equidem, nec pro nihilo est mihi foedera rumpi ;
statque dies, ausis olim tam tristibus ultor.

472 rabidi *L F* : rapidi *O V* || **483** nemeae *CM Ep. 83 F O* : uenie *F V*.

tard punira ces sinistres forfaits ; mais, lorsque je me suis empressée de fuir la terre souillée de crimes, les perfidies où se complaît l'humanité m'ont contrainte à venir en ces lieux fixer ma nouvelle demeure. J'ai fui les rois sans scrupules qui tremblent eux-mêmes autant qu'ils font trembler ; j'ai fui la folie de l'or, et les grands profits qui récompensent les crimes ; je n'ai pu supporter ces peuples aux mœurs horribles, qui vivent de pillages, comme les fauves, ni ce luxe qui ne laisse rien subsister de l'honneur, ni ces ténèbres épaisses où l'on ensevelit la décence. C'est la force qu'on respecte, l'épée réclame la place du droit et la vertu s'est effacée devant les turpitudes. Regarde, regarde donc les peuples ! Personne n'est innocent, et seule maintient la paix la complicité dans le crime.

Mais si tu souhaites que ces murs édifiés par ta main montrent une valeur digne de toi dans une fin exemplaire, et que les assiégés, bien qu'ils soient à bout de forces, refusent de se rendre aux Carthaginois, voici la seule intervention que me permettent aujourd'hui les destins et la chaîne des événements futurs : je donnerai à leur sacrifice un renom glorieux qui durera pendant des siècles, et j'accompagnerai moi-même chez les mânes leurs ombres couvertes de gloire ».

Alors l'austère déesse descend dans l'air léger, et, pleine de colère, gagne Sagonte qui lutte contre les destins ; elle s'empare des esprits, s'installe dans ces cœurs qu'elle connaît bien et pénètre les âmes d'une inspiration divine. Elle se répand ensuite au plus profond des êtres et leur inspire un désir brûlant de la servir. Ils réclament des armes, et reprennent la lutte en débiles efforts. Ils sentent en eux une force inespérée, et sont encore plus résolus à défendre l'honneur de leur chère protectrice et à se sacrifier pour cette vierge. Chez ces guerriers épuisés, mais au cœur enthousiaste, un senti-

Sed me, pollutas properantem linquere terras,
sedibus his tectisque nouis succedere adegit
fecundum in fraudes hominum genus ; impia liqui
et, quantum terrent, tantum metuentia regna,
ac furias auri nec uilia praemia fraudum
et super haec ritu horrificos ac more ferarum
uiuentis rapto populos luxuque solutum
omne decus multaque oppressum nocte pudorem.
Vis colitur, iurisque locum sibi uindicat ensis,
et probris cessit uirtus ; en, aspice gentes :
Nemo insons ; pacem seruant commercia culpae.
Sed, *si* cura tua fundata ut moenia dextra
dignum te seruent memorando fine uigorem,
dedita nec fessi tramittant corpora Poeno —
quod solum nunc fata sinunt seriesque futuri —
extendam leti decus atque in saecula mittam,
ipsaque laudatas ad manes prosequar umbras ».
Inde seuera leui decurrens aethere uirgo
luctantem fatis petit inflammata Saguntum ;
inuadit mentes et pectora nota pererrat
immittitque animis numen. Tum, fusa medullis,
implicat atque sui flagrantem inspirat amorem.
Arma uolunt tentantque aegros ad proelia nisus.
Insperatus adest uigor, interiusque recursat
dulcis honor diuae et sacrum pro uirgine letum.
It tacitus fessis per ouantia pectora sensus,
uel leto grauiora pati saeuasque ferarum

497 nouis *O V* : iouis *L F* || **500** ac *L F* : et *O V* || **507** si cura *Heinsius* : secura *S* || **513** leui *CM Ep. 83* : ioui *S* || **521** It *L F* : et *O V*.

ment secret chemine, qui les pousse à subir même un sort pire que la mort, en tentant d'adopter l'atroce nourriture des bêtes fauves en d'abominables repas. Mais la Loyauté toujours pure leur interdit de prolonger leur existence au prix d'un crime, et d'apaiser leur faim avec la chair de leurs semblables.

Cependant la Saturnienne, d'aventure, se rendait au camp libyen, et dès qu'elle aperçut la déesse dans la citadelle du peuple qu'elle déteste, elle reproche à la vierge sa fureur qui lui fait ranimer la lutte, et la colère la fait chanceler ; vite, elle appelle du fond des Enfers la noire Tisiphone [1] qui, de son fouet, y harcèle les Mânes : « Fille de la nuit, tu vois ces murs », lui dit-elle avec un geste de la main. « Eh bien, renverse-les de ton bras, et abats sous ses propres coups ce peuple belliqueux. C'est Junon qui l'ordonne ; et, de tout près, je suivrai du haut d'un nuage ton zèle et ses résultats. Tu possèdes des armes qui déconcertent les dieux, et même le plus puissant, Jupiter, des armes dont tu ébranles l'Achéron : tes flammes, tes horribles serpents, ce sifflement qui fait trembler Cerbère [2] et réduit ses trois gueules au silence, tes poisons écumants où entre du fiel, tous les crimes, tous les châtiments, toutes les rages qui couvent dans ta poitrine en si grand nombre ; amasse-les et fais-les fondre sur les Rutules, engloutis tout entière Sagonte dans l'Erèbe [3] ; que tel soit le prix dont ils paieront la venue de la Loyauté, descendue chez eux à travers le ciel ».

Avec ces mots la déesse en courroux excite la cruauté de l'Euménide, et, de sa main, la lance contre les remparts ; la colline soudain gémit de toute sa base, et le

1. Les Furies infernales, appelées aussi Euménides (544), étaient Alecto, Mégère et Tisiphone.

2. Le chien monstrueux à la triple gueule qui garde la porte des Enfers ; cf. 551.

3. Cf. n. à 1, 92.

attentare dapes et mensis addere crimen.
Sed prohibet culpa pollutam extendere lucem
casta Fides paribusque famem compescere membris.
Quam simul inuisae gentis conspexit in arce,
forte ferens sese Libycis Saturnia castris,
uirgineum increpitat miscentem bella furorem
atque, ira turbata gradum, ciet ocius atram
Tisiphonen, imos agitantem uerbere manes,
et palmas tendens : « Hos », inquit, « noctis alumna,
hos muros impelle manu populumque ferocem
dextris sterne suis ; Iuno iubet, ipsa propinqua
effectus studiumque tuum de nube uidebo.
Illa deos summumque Iouem turbantia tela,
quis Acheronta moues, flammam immanesque chelydros,
stridoremque tuum, quo territa comprimit ora
Cerberus, ac, mixto quae spumant felle, uenena
et quicquid scelerum, poenarum quicquid et irae
pectore fecundo coquitur tibi, congere praeceps
in Rutulos totamque Erebo demitte Saguntum.
Hac mercede Fides constet delapsa per auras ».
Sic uoce instimulans dextra dea concita saeuam
Eumenida incussit muris ; tremuitque repente

526 conspexit *CH L F* : inspexit *O V* || 529 ira *CH L F* : ita *O V* || 533 suis *CM Ep. 41 CC Em. II,4 L F* : tuis *O V* || 534-537 *uerba* de nube uidebo ... quo territa *inscr. CM et CC ll.cc.* : *in S legitur* studiumque tuum quo comprimit ora.

flot vient battre la grève avec un son plus sourd. Autour de son cou qui s'enfle, et sur sa tête, une couronne de serpents siffle et se dresse dans un grouillement d'écailles luisantes. La mort s'avance, ouvrant tout grand sa gueule immense, prête à engloutir ce peuple qui va tomber : elle a comme cortège le Deuil, les Pleurs à la sombre poitrine, le Chagrin et l'Affliction, et tous les Châtiments s'y trouvent aussi, et le gardien toujours éveillé du royaume des larmes fait retentir les cris de sa triple gorge.

Aussitôt arrivé, le monstre aux cent visages prend l'apparence, la démarche et la voix de Tiburna, la veuve de Murrus [1], qui pleurait son lit laissé vide par la cruelle mêlée du champ de bataille ; c'était une femme de noble race, qui tire son nom du sang de Daunus [2]. L'Euménide prend donc ses traits, puis, les cheveux épars, se jette violemment au milieu de la foule et, déchirant ses joues en signe de deuil, s'écrie : « Cela peut-il durer? Nous avons assez fait pour la Loyauté et pour nos ancêtres ! Moi, j'ai vu, oui, j'ai vu, tout sanglant, mon cher Murrus, ses blessures ouvertes, venir hanter mes nuits et m'adresser ces sinistres paroles : « O mon épouse, arrache-toi aux misères de notre malheureuse cité, et, si la victoire punique te prive de tout refuge sur terre, rejoins-moi, Tiburna, chez les Mânes. Nos Pénates se

1. Les exploits de Murrus sont racontés dans 1, 376 sqq. *Tiburna* signifie littéralement « la native de Tibur ». A une vingtaine de kilomètres à l'est de Rome « la citadelle de Tibur..., latine, mais qui prolonge en éperon les montagnes de Sabine », avait depuis une haute antiquité, « le plus beau sanctuaire que le fils d'Alcmène possédât en Italie » (J. Bayet, *Les origines de l'Hercule romain*, Paris, 1926, p. 121-122). Silius a voulu rappeler ce culte en donnant le nom de *Tiburna* à la veuve d'un des plus valeureux défenseurs de Sagonte ; c'est à Hercule que s'adressait l'ultime prière de Murrus (1, 505-507). La thématique des *Punica* se retrouve dans le nom de *Tiburna*.

2. Cf. n. à 1, 291.

mons circum, et grauior sonuit per litora fluctus.
Sibilat insurgens capiti et turgentia circa
multus colla micat squalenti tergore serpens.
Mors graditur, uasto caua pandens guttura rictu,
casuroque inhiat populo : tunc Luctus et atri
pectora circumstant Planctus Maerorque Dolorque,
atque omnes adsunt Poenae, formaque trifauci
personat insomnis lacrimosae Ianitor aulae.
Protinus assimulat faciem mutabile monstrum
Tiburnae gressumque simul sonitumque loquentis.
Haec bello uacuos et saeui turbine Martis
lugebat thalamos Murro spoliata marito,
clara genus Daunique trahens a sanguine nomen.
Cui uultus induta pares disiectaque crinem,
Eumenis, in medios irrumpit turbida coetus
et maestas lacerata genas : « Quis terminus ? » inquit,
« Sat Fidei proauisque datum ! uidi ipsa cruentum,
ipsa meum uidi lacerato uulnere nostras
terrentem Murrum noctes et dira sonantem :
« eripe te, coniux, miserandae casibus urbis
et fuge, si terras adimit uictoria Poeni,
ad manes, Tiburna, meos ; cecidere penates,

557 daunique ***CC Em. II,4*** **: clarumque** ***S.***

sont écroulés, c'en est fait des Rutules, et le glaive carthaginois a tout conquis ». J'en frémis d'horreur, et cette apparition ne quitte pas mes yeux. Ne verrai-je jamais plus, Sagonte, tes remparts ? Heureux es-tu, Murrus, toi qui as eu le bonheur d'être mort en laissant ta patrie te survivre, heureux es-tu ! Quant à nous, nous servirons d'esclaves aux dames de Sidon et, après les malheurs de la guerre et les périls de la haute mer, c'est Carthage victorieuse qui nous verra ; et, quand j'aurai enfin vécu ma dernière nuit, c'est au plus profond de la Libye que j'aurai ma tombe de captive. Mais vous, jeunes gens, qui avez trop conscience de votre valeur pour pouvoir accepter la captivité, vous possédez contre l'adversité une arme puissante, et c'est la mort. Arrachez donc de vos propres mains vos mères à l'esclavage. C'est par un dur chemin qu'on prouve son mérite. A vous donc d'être les premiers à conquérir une gloire accessible à peu de gens, et que personne ne connaît encore ».

Par ces exhortations, elle agit sur les esprits déjà ébranlés ; puis elle gagne le tombeau que le fils d'Amphitryon [1] avait élevé au sommet de la colline, en hommage reconnaissant aux cendres de son compagnon, signal que les marins pouvaient repérer de loin. Alors, — affreux spectacle ! — on voit à ses appels jaillir du fond du monument un serpent [2] à la peau sombre tachée d'écailles d'or ; ses yeux ardents lancent des flammes couleur de sang, et sa langue en vibrant fait sortir de sa bouche des sifflements aigus ; au milieu d'une foule terrifiée, il traverse la ville en roulant ses anneaux, glisse rapidement au pied du haut rempart, et, comme s'il fuyait la cité, gagne la plage proche, pour s'en aller plonger dans les flots écumants.

1. Hercule, dont la mère, Alcmène, était l'épouse d'Amphitryon. Le tombeau en question est celui de Zacynthos ; cf. 1, 276 sqq.

occidimus Rutuli, tenet omnia Punicus ensis. »
Mens horret, nec adhuc oculis absistit imago.
Nullane iam posthac tua tecta, Sagunte, uidebo ?
Felix, Murre, necis patriaque superstite felix !
A*t* nos, Sidoniis famulatum matribus actas,
post belli casus uastique pericula ponti
Carthago aspiciet uictrix ; tandemque suprem*a*
nocte obita, Libyae gremio captiua iacebo.
sed uos, o iuuenes, uetuit quos conscia uirtus
posse capi, quis telum ingens contra aspera mors est,
uestris seruitio manibus subducite matres.
Ardua uirtutem profert uia. Pergite, primi
nec facilem populis nec notam inuadere laudem ».
His ubi turbatas hortatibus impulit aures,
inde petit tumulum, summo quem uertice montis
Amphitryoniades spectandum ex aequore nautis
struxerat et grato cineres decorarat honore.
Excitus sede, horrendum ! prorumpit ab ima
caeruleus maculis auro squalentibus anguis ;
ignea sanguinea radiabant lumina flamma,
oraque uibranti stridebant sibila lingua ;
isque inter trepidos coetus mediamque per urbem
uoluitur et muris propere delabitur altis
ac similis profugo uicina ad litora tendit
spumantisque freti praeceps immergitur undis.

571 At *edd.* : ac *L F* (*ut uid.*) *O* hac *V* || **573** suprema *edd.* : -mum *S*.

Alors, l'égarement s'empare des esprits : on croit que les Mânes abandonnent des maisons devenues la proie de l'ennemi et que les ombres refusent de reposer dans un sol conquis. On est las d'attendre le salut, on refuse la nourriture, et l'action secrète de l'Érinnye se manifeste dans les cœurs. Ils supportent mieux la dureté des dieux dans leurs malheurs que le temps qu'ils mettent à mourir ; dans leur délire, ils souhaitent une fin plus rapide ; ils ne tolèrent plus la lumière du jour. On rivalise d'ardeur pour élever, au centre de la ville, un bûcher dont la masse monte jusqu'au ciel ; on y porte, on y traîne, tout ce qu'une longue paix ou des exploits de guerre ont permis d'acquérir, vêtements que les femmes ont brodés d'or de Callécie, armes que leurs ancêtres ont apportées de Zacynthe la dulichienne [1] et les dieux pénates venus avec eux de la cité d'origine des Rutules [2]. Tout ce que possèdent encore ces vaincus, ils l'y jettent, avec leurs boucliers et leur épées maudites ; du fond des caches souterraines, ils remontent les trésors enfouis pendant la guerre, et livrent avec joie aux flammes destructrices le butin convoité par l'orgueilleux vainqueur.

Quand l'Erinnye fatale voit tout cet amoncellement, elle secoue une torche trempée dans les eaux de feu du Phlégéton [3] et ravit à la vue les dieux du ciel sous une épaisse fumée d'enfer. Alors ils entreprirent un exploit qui, célèbre dans l'univers entier, reste pour toujours attaché à la gloire malheureuse de ce peuple invaincu. Tisiphone, la première, ne pouvant supporter l'hésitation d'un père, appuya allègrement sur la poignée de l'épée trop lente, et l'enfonça ; puis, deux fois, trois fois,

1. Cf. n. à 1, 379.

2. Les Rutules d'Ardée constituaient un des éléments du peuplement de Sagonte ; cf. n. à 1, 271.

3. Le Phlégéthon, qui roulait des flots enflammés, est un des quatre fleuves des Enfers.

Tum uero excussae mentes, ceu prodita tecta
expulsi fugiant manes, umbraeque recusent
captiuo iacuisse solo. Sperare saluti
pertaesum, damnantque cibos, agit abdita Erinnys.
Haud grauior duris diuum inclementia rebus,
quam leti perferre moras ; abrumpere uitam
ocius attoniti quaerunt lucemque grauantur.
Certatim structus surrectae molis ad astra,
in media stetit urbe rogus ; portantque trahuntque
longae pacis opes quaesitaque praemia dextris,
Callaico uestes distinctas matribus auro
armaque Dulichia proauis portata Zacyntho,
et prisca aduectos Rutulorum ex urbe penates ;
huc, quicquid superest captis, clipeosque simulque
infaustos iaciunt enses et condita bello
effodiunt penitis terrae gaudentque superbi
uictoris praedam flammis donare supremis.
Quae postquam congesta uidet feralis Erinnys,
lampada flammiferis tinctam Phlegethontis in undis
quassat et inferna superos caligine condit.
Inde opus aggressi, toto quod nobile mundo
aeternum inuictis infelix gloria seruat.
Princeps Tisiphone, lentum indignata parentem,
pressit ouans capulum cunctantemque impulit ensem,

592 excussae mentes *CM Ep. 81* : excussi amentes *S* || **594** iacuisse *CH* : licuisse *Lac* latuisse *Lpc O V* icuisse *F* || **595** abdita *L Fpc O* : adita *Fac V* || **597** perferre *S* : proferre *edd.* || **601** longae *CM Ep. 81* : longas *S* || **607** penitis *Drak.* : penitus *S* || terre *S* : terra *edd. ex coni. Dausq.* || **610** tinctam *L¹ F* (*s.l.*) : tractam *F² O V* || **615** parentem *CM Ep. 34 Lac F O V* : -tum *Lpc* (*s.l.*).

elle fit entendre le claquement sinistre de son fouet venu du Styx. Sans vraiment le vouloir, ils souillent leurs mains du sang de leurs proches, puis s'étonnent devant le crime qu'ils ont commis malgré eux et pleurent devant leur geste. Ici, un guerrier que la colère emporte, fou de rage devant le désastre après tant d'atroces souffrances, jette à la dérobée des regards sur le sein de sa mère ; un autre saisit une hache et vise le cou de son épouse chérie, mais se reproche son acte, s'arrête comme paralysé au milieu de son geste, et maudissant sa folie, jette son arme à terre. Il n'est pas sauvé pour autant, car l'Erinnye frappe encore, et, dans ses sifflements, lui inspire d'affreux emportements. Ainsi s'en va toute tendresse conjugale, l'époux ne connait plus la douceur de l'amour, il oublie les flambeaux de l'hyménée. Un autre, encore, rassemble toutes les forces de son corps malade pour se jeter dans les flammes, au sommet du bûcher d'où jaillit, en noires volutes de poix brûlante, une épaisse fumée.

Au milieu de cette foule, infortuné Tymbrenus, possédé d'un amour filial qui s'égare, tu ne veux pas laisser aux Carthaginois le temps de tuer ton père et c'est toi qui défigures ces traits si proches des tiens, toi qui portes sur ce corps qui te ressemble une main sacrilège. Et vous aussi, vous êtes tombés à la fleur de l'âge, les deux jumeaux, Eurymédon, portrait de Lycormas et Lycormas, portrait trompeur d'Eurymédon, si ressemblants que c'était une bien douce tâche à votre mère de donner à chacun votre nom après avoir longtemps observé vos visages. Déjà ton épée, Eurymédon, t'avait épargné un crime en te perçant la gorge, devant ta vieille mère tout en pleurs ; sa douleur l'égare, ses yeux la trompent, elle s'écrie : « Que veux-tu faire ? Lycormas, tourne cette arme contre moi » ! Mais Lycormas à son tour s'était plongé son épée dans la gorge, et sa

et dirum insonuit Stygio bis terque flagello.
Inuitas maculant cognato sanguine dextras
miranturque nefas auersa mente peractum
et facto sceleri illacrimant. Hic, turbidus ira
et rabie cladum perpessaeque ultima uitae,
obliquos uersat materna per ubera uisus ;
hic, raptam librans dilectae in colla securim
coniugis, increpitat sese mediumque furorem
proiecta damnat stupefactus membra bipenni.
Nec tamen euasisse datur ; nam uerbera Erinnys
incutit atque atros insibilat ore tumores.
Sic thalami fugit omnis amor, dulcesque marito
effluxere tori, et subiere obliuia taedae.
Ille iacit, totis connisus uiribus, aegrum
in flammas corpus, densum qua turbine nigro
exundat fumum piceus caligine uertex.
  At medios inter coetus pietate sinistra,
infelix Tymbrene, furis, Poenoque parentis
dum properas auferre necem, reddentia formam
ora tuam laceras temerasque simillima membra.
Vos etiam primo gemini cecidistis in aeuo,
Eurymedon fratrem et fratrem mentite Lycorma,
cuncta pares ; dulcisque labor sua nomina natis
reddere et in uultu genetrici stare suorum.
Iam fixus iugulo culpa te soluerat ensis,
Eurymedon, inter miserae lamenta senectae,

618 auersa *CM Ep. 34 L F V* : aduersa *O* || 619 facto *Lpc Opc* : fracto *F V Lac Oac* || 626 tumores *edd.* : timores *S* || 629 connisus *Heinsius* : connisum *CM Ep. 34 F* connixum *L O V* || 631 fumum *CM l.c. F2* : fumans *L F1 O V*.

mère, avec do long gémissements, lui dit : « Eurymédon, quelle est donc cette folie ? », et, trompée par la ressemblance de leurs traits, appelait ses fils morts en confondant leurs noms ; enfin, toute tremblante, elle enfonce le fer dans sa poitrine, et tombe sur les cadavres de ses fils, que même encore, elle ne peut distinguer.

Qui, devant ces terribles malheurs de la cité et ces exploits contre nature, mais admirables, devant le prix payé pour la Loyauté et le sort lamentable de ces justes, qui pourrait retenir ses larmes ? Les troupes puniques elles mêmes, ces ennemis inaccessibles à la piété, auraient eu grand'peine à n'être pas émues. Cette ville où demeura longtemps la Loyauté, et dont le fondateur est compté parmi les dieux, s'écroule sous les coups déloyaux du peuple de Sidon, au milieu des atrocités que ses enfants commettent, et sous l'œil indifférent de dieux injustes ; le feu et le fer se déchaînent, et le crime est partout où l'incendie n'est pas. Une sombre colonne de fumée noire monte bien haut du bûcher jusqu'au ciel. Flambe tout en haut de la colline la citadelle qu'aucune guerre n'avait jamais pu faire tomber, et d'où l'on pouvait voir le camp carthaginois, la plage, et Sagonte toute entière ; flambent aussi les temples des dieux. La clarté de l'incendie se reflète sur la surface des flots, et ses lueurs dansent sur la mer qui frissonne.

Soudain, au milieu de ces folies meurtrières, apparaît Tiburna [1] ; elle a dans la main droite le glaive étincelant de son époux, de la gauche elle secoue, la malheureuse, une torche ardente ; et, les cheveux épars, héris-

1. Il s'agit ici de la véritable Tiburna et non plus de la Furie Alecto.

dumque malis turbata parens deceptaque uisis :
« Quo ruis ? huc ferrum », clamat, « conuerte, Lycor-
[ma ! »
Ecce simul iugulum perfoderat ense Lycormas.
Sed magno : « Quinam, Eurymedon, furor iste ? » sona-
[bat
cum planctu, geminaeque nota decepta figurae,
funera mutato reuocabat nomine mater,
donec, transacto tremebunda per ubera ferro,
tunc etiam ambiguos cecidit super inscia natos.
  Quis diros urbis casus laudandaque monstra
et Fidei poenas ac tristia fata piorum
imperet euoluens lacrimis ? uix Punica fletu
cessassent castra ac miserescere nescius hostis.
Vrbs, habitata diu Fidei caeloque parentem
murorum repetens, ruit inter perfida gentis
Sidoniae tela atque immania facta suorum
iniustis neglecta deis ; furit ensis et ignis,
quique caret flamma, scelerum est locus ; erigit atro
nigrantem fumo rogus alta ad sidera nubem.
Ardet in excelso proceri uertice montis
arx, intacta prius bellis — hinc Punica castra
litoraque et totam soliti spectare Saguntum —
ardent tecta deum. Resplendet imagine flammae
aequor, et in tremulo uibrant incendia ponto.
  Ecce inter medios caedum Tiburna Furores,
fulgenti dextram mucrone armata mariti

646 nota *CH* : notis *S* || 651 et..ac *L F V* : et..et *O* || fata *CH L F* : facta *O V* || 652 imperet *L O V* : temperet *F* || 656 facta *S* : fata *CH*.

sés, les bras nus, la poitrine marquée des traces de son désespoir, elle passe au milieu des cadavres et gagne le tombeau de Murrus. Ainsi, lorsque le Maître des Enfers [1] déchaîne en son palais son terrible tonnerre, et poursuit de son royal courroux les Mânes épouvantés, Alecto [2], debout devant le trône redoutable où siège le dieu, prête son bras à Jupiter du Tartare et fait subir les châtiments ; sur le tombeau, Tiburna dépose en pleurant les armes du guerrier, naguère défendues au prix de tant de sang ; elle prie les Mânes de l'accueillir, incline sa torche embrasée. Se précipitant vers la mort, elle s'écrie : « O mon époux bien aimé, me voici, c'est moi qui viens t'apporter tout ceci chez les Mânes » ! Puis elle se frappe de l'épée, s'abat sur les armes et se jette, bouche ouverte, dans les flammes.

Épars, en désordre, à demi calcinés, les cadavres en monceaux anonymes jonchent le sol : triste fin pour ce peuple ! Ainsi lorsqu'un lion, poussé par la faim, a pu forcer enfin la bergerie, et l'attaquer de sa gorge assoiffée, il rugit et, ouvrant ses mâchoires, dévore le troupeau sans défense, et le sang jaillit à flots de sa gueule béante ; il se couche sur un horrible entassement de victimes à demi-dévorées, ou marche avec un grondement haletant au milieu des monceaux de chairs déchiquetées. Partout autour de lui gisent les brebis, le molosse qui les gardait, le groupe des bergers, le maître de l'étable et du troupeau, et les morceaux épars des cabanes anéanties.

Dans la citadelle laissée vide par tous ces désastres les Carthaginois font irruption. Alors seulement l'Érinnye, sa mission terminée, retourne chez les Mânes avec les louanges de Junon ; elle triomphe, fière d'entraîner avec elle une grande troupe vers le Tartare.

1. Pluton.
2. Cf. n. à 2, 530.

et laeua infelix ardentem lampada quassans
squalentemque erecta comam ac liuentia planctu
pectora nudatis ostendens saeua lacertis,
ad tumulum Murri super ipsa cadauera fertur.
Qualis, ubi inferni dirum tonat aula parentis,
iraque turbatos exercet regia manes,
Alecto solium ante dei sedemque tremendam
Tartareo est operata Ioui poenasque ministrat ;
arma uiri, multo nuper defensa cruore,
imponit tumulo illacrimans ; manesque precata,
acciperent sese, flagrantem lampada subdit.
Tunc rapiens letum : « Tibi ego haec », ait, « optime
[coniux,
ad manes, en, ipsa fero ». Sic ense recepto
arma super ruit et flammas inuadit hiatu.
  Semiambusta iacet nullo discrimine passim
infelix obitus, permixto funere, turba.
Ceu, stimulante fame, cum uictor ouilia tandem
faucibus inuasit siccis leo, mandit hianti
ore fremens imbelle pecus, patuloque redundat
gutture ructatus large cruor ; incubat atris
semesae stragis cumulis, aut, murmure anhelo
infrendens laceros inter spatiatur aceruos.
Late fusa iacent pecudes custosque Molossus
pastorumque cohors stabulique gregisque magister,
totaque uastatis disiecta mapalia tectis.
Irrumpunt uacuam Poeni tot cladibus arcem.
Tum demum ad manis, perfecto munere, Erinnys

668 erecta *F pc(s.l.) O V* : erepta *L Fac* || **686** ructatus *Fpc O V* : ruptatus *L* luctatus *Fac* || **689** fusa *edd.* : fusae *S.*

Mais vous, âmes divines que personne ne pourra jamais égaler, honneur du monde, admirable peuple, descendez aux Champs Élysées rehausser de votre présence le vertueux séjour des justes. Quant à celui qui s'est acquis la gloire par cette victoire déloyale (écoutez, peuples, et ne violez pas la paix des traités, ne sacrifiez pas la loyauté à la soif de puissance !), celui-là, errant et proscrit, parcourra le monde tout entier, chassé de son pays, et Carthage terrifiée le regardera tourner le dos [1]. Souvent, hanté dans son sommeil par les spectres des Sagontins, il regrettera de n'être pas tombé sous les coups d'une épée : mais on lui refusera le fer, et c'est un corps ravagé par un noir poison que ce héros invincible emportera un jour aux rivages du Styx.

1. Allusion à la défaite de Zama qui consacrera en — 202, l'écrasement de Carthage et aux vingt années d'exil que connaîtra Hannibal avant de s'empoisonner.

Iunoni laudata redit magnamque superba
exultat rapiens secum sub Tartara turbam.
At uos, sidereae, quas nulla aequauerit aetas,
ite, decus terrarum, animae, uenerabile uulgus,
Elysium et castas sedes decorate piorum.
Cui uero non aequa dedit uictoria nomen —
audite, o gentes, neu rumpite foedera pacis
nec regnis postferte fidem ! — uagus exul in orbe
errabit toto, patriis proiectus ab oris,
tergaque uertentem trepidans Carthago uidebit.
Saepe Saguntinis somnos exterritus umbris
optabit cecidisse manu ; ferroque negato,
inuictus quondam Stygias bellator ad undas
deformata feret liuenti membra ueneno.

699 cui *CH F* : quis *L O V*.

LIVRE III

LIVRE III

1-213 : Hannibal, après avoir visité Gadès, fait ses adieux à son épouse et à son enfant. Un songe le pousse à hâter ses préparatifs.

214-414 : Dénombrement de l'armée punique :

[231-324 : contingents africains et orientaux.

325-414 : contingents espagnols.]

415-556 : Hannibal conduit son armée d'Espagne en Italie.

[415-476 : la marche des Pyrénées aux Alpes.

476-556 : le franchissement des Alpes.]

557-629 : Effrayée des dangers qui menacent les Romains, Vénus est rassurée par Jupiter.

630-714 : Bostar, qu'Hannibal avait envoyé consulter l'oracle d'Hammon, rend compte de sa mission.

LIVRE III

Quand les Tyriens, qui avaient rompu le traité, eurent, sans l'aveu du père des dieux, renversé les murs de la vertueuse Sagonte, le vainqueur aussitôt se porte chez les peuples situés aux bornes extrêmes de l'univers et entre dans Gadès [1] liée par le sang aux Puniques. Il a soin de solliciter aussi la science des devins et leurs dons de prophétie pour savoir qui détiendra l'empire du monde. Sans attendre, Bostar prend la mer et reçoit l'ordre d'aller découvrir les secrets des destins. Depuis l'antiquité et tout au long des siècles, on croit toujours aux révélations du sanctuaire [2] — comparable à l'antre de Cirrha [3] — où, chez les Garamantes haletants, Hammon à la tête cornue, installé sur son trône élevé, dévoile, du fond de son bois prophétique, les siècles futurs. C'est de lui qu'Hannibal voulait obtenir un présage favorable à son entreprise et recevoir, avant le jour marqué, la révélation de l'avenir et des vicissitudes de la guerre.

Puis le vainqueur offre son hommage aux autels du dieu porteur de massue et les charge des dépouilles à demi-consumées de la citadelle de Sagonte encore fumante. On croit communément — ce n'est pas sans raison — que les poutres posées quand fut fondé le temple demeurent encore en place et n'ont jamais

1. Gadès, (aujourd'hui Cadix), est une ancienne colonie de Tyr fondée à l'extrême sud de la péninsule ibérique, sur l'Océan. Il s'y trouvait un temple de l'Hercule tyrien, Melkart.

LIBER TERTIVS

Postquam rupta fides Tyriis, et moenia castae,
non aequo superum genitore, euersa Sagunti,
extemplo positos finiti cardine mundi
uictor adit populos cognataque limina Gades.
Nec uatum mentes agitare et praescia corda
cessatum super imperio. Citus aequore Bostar
uela dare et rerum praenoscere fata iubetur.
Prisca fides adytis longo seruatur ab aeuo,
qua sublime sedens, Cirrhaeis aemulus antris,
inter anhelantis Garamantas corniger Hammon
fatidico pandit uenientia saecula luco.
Hinc omen coeptis et casus scire futuros
ante diem bellique uices nouisse petebat.
  Exin clauigeri ueneratus numinis aras
captiuis onerat donis, quae nuper ab arce
uictor fumantis rapuit semusta Sagunti.
Vulgatum, nec cassa fides, ab origine fani
impositas durare trabes solasque per aeuum

été touchées que par les mains des constructeurs. Aussi se plaît-on à penser que le dieu y a fixé sa demeure et préserve son temple de l'atteinte des âges. Et ceux qui ont le privilège et l'honneur de pénétrer dans ce sanctuaire en interdisent l'entrée aux femmes et veillent à écarter du seuil les porcs porteurs de soies. Tous, devant les autels, ont des ornements identiques : ils sont parés d'un habit de lin et sur leur front brille une bandelette de Péluse [1]. Le rite veut qu'ils portent, pour offrir l'encens, une robe sans ceinture et, lors des sacrifices, une large bande de pourpre, selon l'usage ancestral, borde leur vêtement. Ils marchent les pieds nus, ont la tête rasée et observent la continence ; jamais ne s'éteint la flamme qui brille sur leurs autels. Mais aucune image, aucune statue de dieux ne confère majesté et crainte religieuse à leur temple.

Sur les portes sont représentés les travaux d'Alcide [2] : on y voit, ciselées, l'hydre de Lerne, abattue et dont les serpents sont tranchés, la tête du lion de Cléone broyée par l'étreinte, où s'ouvre sa gueule toute grande. Quant au gardien du Styx, dont les aboiements furieux terrifiaient les ombres, il est, pour la première fois, arraché à son antre éternel et gronde d'être enchaîné ; Mégère redoute aussi les fers. Tout à côté sont les chevaux de Thrace, le monstre d'Erymanthe et le cerf aux sabots d'airain dont les bois dépassent le faîte des arbres, et le Libyen fils de la Terre, adversaire tout aussi redoutable quand ses pieds touchaient sa mère, et, terrassés, les Centaures, hideuse engeance à la double nature, et le fleuve d'Arcananie, désormais amputé d'une corne. Au milieu de ces sculptures étincellent les feux divins de l'Oeta dont les flammes emportent jusqu'aux astres la grande âme du héros.

1. Silius dit *Pelusiacus* : Péluse est située près de l'embouchure du Nil. L'Égypte produisait beaucoup de lin.

condentum nouisse manus. Hinc credere gaudent
consedisse deum seniumque repellere templis.
Tum, quis fas et honos adyti penetralia nosse,
femineos prohibent gressus ac limine curant
saetigeros arcere sues ; nec discolor ulli
ante aras cultus ; uelantur corpora lino,
et Pelusiaco praefulget stamine uertex.
Discinctis mos tura dare atque e lege parentum
sacrificam lato uestem distinguere clauo.
Pes nudus tonsaeque comae castumque cubile ;
irrestincta focis seruant altaria flammae.
Sed nulla effigies simulacraue nota deorum
maiestate locum et sacro impleuere timore.
  In foribus labor Alcidae : Lernaea recisis
anguibus hydra iacet, nexuque elisa leonis
ora Cleonaei patulo caelantur hiatu.
At Stygius, saeuis terrens latratibus umbras,
ianitor, aeterno tum primum tractus ab antro,
uincla indignatur, metuitque Megaera catenas.
Iuxta Thraces equi pestisque Erymanthia et altos
aeripedis ramos superantia cornua cerui.
Nec leuior uinci Libycae telluris alumnus
matre super stratique genus deforme bimembres
Centauri frontemque minor nunc amnis Acarnan.
Inter quae fulget sacratis ignibus Oete,
ingentemque animam rapiunt ad sidera flammae.

21 quis *O pc* : qui *L V* g *F.* || 26 e *L F* : *om. O V* || 29 focis *L F O* : *V legi nequit* || 34 cleonaei *F* : cleonea *L O V* || 42 minor *L F* : rumor *O V* || amnis *codex Puteanus* : monis *L F O* omis *V*.

Les yeux remplis de tant d'images de vaillance, Hannibal découvre d'autres merveilles ; la mer, dont toute la masse se soulève [1], se jette soudain sur les terres, engloutit les rivages d'alentour, et la nappe liquide va inonder les plaines. En effet, partout où Nérée, sortant des antres azurés, lance, depuis les grands fonds les eaux de Neptune, la mer se déchaîne et déborde et l'Océan, faisant jaillir ses sources cachées, s'avance en vagues impétueuses. Comme si le cruel trident les ramenait des profondeurs, les lames se heurtent et s'enflent pour recouvrir la terre. Mais ensuite leur masse recule et le flot décroissant reflue. La barque abandonnée dans la plaine par la fuite des eaux et ses matelots allongés sur leurs bancs attendent le retour de la marée. C'est la Lune qui agite ainsi l'empire ondoyant de Cymothoé et provoque ces mouvements de la mer, la Lune qui, lançant son char sur les eaux azurées, pousse et ramène le flot dont Thétys accompagne le va-et-vient.

Le chef n'accorde qu'un bref regard à ces spectacles : tant d'inquiétudes le tourmentent ! Le premier souci qui le presse est d'éloigner de la guerre celle qui partage sa couche [2] et le petit enfant qu'elle nourrit. Jeune fille, elle avait inspiré à Hannibal son premier amour et ce récent hymen tout plein de souvenirs les liait de tendresse. Quant à l'enfant, né devant Sagonte assiégée, il n'avait pas encore vu douze cycles complets de la lune. Bien résolu à se séparer d'eux et à les écarter des combats, le chef leur parle ainsi : « Mon fils, ô toi, l'espoir de l'altière Carthage et aussi la crainte des Énéades, sur-

1. Il s'agit de la marée, inconnue en Méditerranée et provoquée par la lune (cf. v. 58). Cymothoé est l'une des Néréides, dont la mère est Thétys, épouse de l'Océan.

2. Il semble que ce mariage d'Hannibal soit une invention de Silius. Mais certains historiens ne le mettent pas en doute (cf. E. Païs-J. Bayet, *Histoire romaine*, I, p. 266).

Postquam oculos uaria impleuit uirtutis imago,
mira dehinc cernit : surgentis mole profundi
iniectum terris subitum mare nullaque circa
litora et infuso stagnantis aequore campos.
Nam qua caeruleis Nereus euoluitur antris
atque imo freta contorquet Neptunia fundo,
proruptum exundat pelagus, caecosque relaxans
Oceanus fontis torrentibus ingruit undis.
Tum uada, ceu saeuo penitus permota tridenti,
luctantur terris tumefactum imponere pontum.
Mox remeat gurges tractoque relabitur aestu,
ac ratis erepto campis deserta profundo,
et fusi transtris expectant aequora nautae.
Cymothoes ea regna uagae pelagique labores
Luna mouet, Luna, immissis per caerula bigis,
fertque refertque fretum, sequiturque reciproca Tethys.
Haec propere spectata duci ; nam multa fatigant.
Curarum prima exercet, subducere bello
consortem thalami paruumque sub ubere natum.
Virgineis iuuenem taedis primoque Hymenaeo
imbuerat coniux memorique tenebat amore.
At puer, obsessae generatus in ore Sagunti,
bissenos Lunae nondum compleuerat orbes.
Quos ut seponi stetit et secernere ab armis,
affatur ductor : « Spes o Carthaginis altae,

47 iniectum *Fpc* : inuectum *L Fac O V*. || **51** proruptum *L F CH* : preruptum *O*,*V* || relaxans *F O V* : relapsans *L* || **58** cymothoes *Fpc* : cymotheos *L O V* || **61-62** fatigant. Curarum *interp. CM Ep.* 98 || **66** at *V* : ac *L F O*.

passe, je t'en conjure, la gloire de ton père ! Que tes exploits guerriers te fassent un renom et t'élèvent plus haut que ton aïeul ! Que Rome, déjà malade de peur, compte tes années, que devront pleurer les mères ! Si les pressentiments de mon cœur ne me trompent, cet enfant qui grandit sera une immense épreuve pour le monde ; je reconnais en lui les traits de mon père, ses yeux menaçants sous son sourcil farouche et, dans ses mâles vagissements, les premiers signes de mes propres fureurs. Si quelque dieu interrompait mes grands exploits et, me faisant mourir, brisait dès son début ma carrière, tâche, ô mon épouse, de sauver cet enfant garant de cette guerre. Quand il pourra parler, conduis-le par les chemins de mon enfance ! Que ses petites mains touchent les autels d'Elissa [1] et que, sur la cendre de ses aïeux, il jure guerre à Laurente ! Puis, quand la fleur d'un premier duvet marquera la force de sa jeunesse, qu'il s'élance au combat et, foulant aux pieds les traités, qu'il aille en vainqueur me conquérir un tombeau sur la citadelle capitoline ! Et toi, qui auras la chance et la gloire d'être la mère d'un tel fils, toi que ta fidélité rend si digne de respect, quitte les dangers et les hasards de Mars ! Éloigne-toi de ces pénibles épreuves ! Pour nous, des rochers barrés par des remparts de neige nous attendent, dont les escarpements soutiennent le ciel ; à nous la sueur et les travaux d'Alcide dont s'étonna sa belle-mère [2] — et les Alpes, labeur plus rude que la guerre ! Mais si, démentant les faveurs qu'elle nous a promises, la Fortune devient hostile à mon dessein, je voudrais que tu vives et que tu connaisses une longue vieillesse ; ta jeunesse mérite qu'après ma mort, les Parques filent sans se hâter la trame de tes jours ».

A ces mots d'Hannibal, Imilcé réplique. Elle est la

1. Cf. note à 1, 81.
2. Junon.

nate, nec Aeneadum leuior metus, amplior, oro,
sis patrio decore et factis tibi nomina condas,
quis superes bellator auum ; iamque aegra timoris
Roma tuos numerat lacrimandos matribus annos.
Ni praesaga meos ludunt praecordia sensus,
ingens hic terris crescit labor ; ora parentis
agnosco toruaque oculos sub fronte minacis
uagitumque grauem atque irarum elementa mearum.
Si quis forte deum tantos inciderit actus
et nostro abrumpat leto primordia rerum,
hoc pignus belli, coniux, seruare labora.
Cumque datum fari, duc per cunabula nostra ;
tangat Elissaeas palmis puerilibus aras
et cineri iuret patrio Laurentia bella.
Inde ubi flore nouo pubescet firmior aetas,
emicet in Martem et, calcato foedere, uictor
in Capitolina tumulum mihi uindicet arce.
Tu uero, tanti felix quam gloria partus
expectat, ueneranda fide, discede periclis
incerti Martis durosque relinque labores ;
nos clausae niuibus rupes suppostaque caelo
saxa manent ; nos Alcidae, mirante nouerca,
sudatus labor et, bellis labor acrior, Alpes.
Quod si promissum uertat Fortuna fauorem
laeuaque sit coeptis, te longa stare senecta
aeuumque extendisse uelim ; tua iustior aetas,
ultra me improperae ducant cui fila sorores ».

72 quis *O* : qui *L F V* || iamque aegra timoris *L F V* : iam gesta a.t.*O* || **73** numerat *Vpc* : munera *Fac* numera *L Fpc O Vac* || **79** et *Liuineius, Bentley* : ut *S* || **91** manent ; nos *interp. Bentley.*

fille de Castalius, natif de Cirrha : celui-ci a appelé du nom de sa mère, prêtresse de Phébus, sa ville de Castulo [1] qui est encore nommée ainsi. Par ses aïeux, Imilcé remontait à une souche divine : au temps où Bacchus [2] réduisait les peuples d'Ibérie et où ses Ménades armées du thyrse ébranlaient Calpé, Milichus, né d'un satyre effronté et de la nymphe Myricé, était roi de tout son pays d'origine ; à la ressemblance de son père, il portait deux cornes sur son front. C'est à lui qu'Imilcé devait sa patrie et son sang glorieux ; le dialecte barbare avait légèrement altéré le nom de Milichus.

Alors, cédant peu à peu aux larmes, elle lui dit : « Est-ce moi — oubliant que nos vies dépendent de la tienne — est-ce moi que tu refuses d'associer à ton entreprise ? Est-ce reconnaître les liens qui nous unissent et les prémices de notre union que de me dénier le courage de gravir avec toi les montagnes glacées, à moi, ton épouse ? Crois-en l'énergie de mon sexe : aucune épreuve n'est au-dessus d'un amour fidèle. Si tu ne vois en moi que la femme et si tu es résolu à me laisser, j'y consens, certes, et je ne retarde pas les destins. Que la divinité te soit en aide, je l'en prie. Pars pour réussir ; pars accompagné de la faveur des dieux et de mes vœux et, au milieu des batailles et de l'ardeur des combats, n'oublie pas de songer toujours à l'épouse que tu as quittée et à ton fils. Car je crains moins les Ausoniens, avec leurs traits et leur feux, que toi-même ; tu te rues avec fougue sur les glaives nus et tu offres ta tête aux javelots ; aucun succès ne peut rassasier ta vaillance ; pour toi

1. Castulo est apparemment la ville de Castalo (auj. Cazlona) dont parle Polybe (10-38), située sur le cours supérieur du Bétis (Guadalquivir), au sud de l'actuelle Linarès. Silius profite des ressemblances de noms pour rattacher à la région de Delphes la famille d'Imilcé. Il rapproche Castulo de l'appellation de la fontaine de Castalie qui jaillissait au pied du Parnasse. Sur Cirrha, cf. n. à 3, 9.

Sic ille. At contra Cirrhaei sanguis I*mi*lce
Castalii, cui materno de nomine dicta
Castulo Phoebei seruat cognomina uatis,
atque ex sacrata repetebat stirpe parentes ;
tempore quo Bacc*h*us populos domitabat Hiberos,
concutiens thyrso atque armata Maenade Calpen,
lasciuo genitus Satyro nymphaque Myrice,
Milichus indigenis late regnabat in oris,
cornigeram attollens genitoris imagine frontem.
Hinc patriam clarumque genus referebat I*mi*lce,
barbarica paulum uitiato nomine lingua.
Quae tunc sic lacrimis sensim manantibus infit :
« Mene, oblite tua nostram pendere salute,
abnuis inceptis comitem ? Sic foedera nota
primitiaeque tori, gelidos ut scandere tecum
deficiam montis coniux tua ? Crede uigori
femineo ; castum haud superat labor ullus amorem.
Sin solo aspicimur sexu, fixumque relinqui,
cedo equidem nec fata moror ; deus annuat, oro :
i felix, i numinibus uotisque secundis
atque acies inter flagrantiaque arma relictae
coniugis et nati curam seruare memento.
Quippe nec Ausonios tantum nec tela nec ignes,
quantum te, metuo ; ruis ipsos acer in enses
obiectasque caput telis ; nec te ulla secundo
euentu satiat uirtus, tibi gloria soli

97 at *L F* : ac *O V* || imilce *edd.* : inulte *L O* inultae *Fac* inulcae *Fpc* inilte *V* || **99** uatis *L F* : natis *O V* || **101** bacchus *edd.* : bacelus *S* || **106** imilce *edd.* : inulte *L O* inulce *F V* || **109** salute *L F O CH* : salutem *V*.

seul, l'amour de la gloire est sans limites et mourir au sein de la paix est, à tes yeux, trépas indigne des guerriers. Tout mon corps tremble de crainte ; pourtant je ne redoute aucun ennemi qui t'affronterait seul à seul. Mais toi, ô père des combats [1], aie pitié de nous, écarte le malheur et garde cette tête à l'abri des coups des Troyens ! » [2].

Dans leur marche ils s'étaient avancés déjà presqu'au rivage : le navire était à flot et, grimpant aux vergues, les matelots adaptaient peu à peu le déploiement des voiles à la poussée du vent. Alors, s'empressant de calmer les craintes prophétiques d'Imilcé et d'apaiser son cœur qu'accablent les alarmes, Hannibal parle ainsi : « Fais taire tes pressentiments et tes pleurs, très fidèle épouse ! En paix comme en guerre, le terme de la vie est fixé pour chacun : le premier de nos jours entraîne le dernier ; éterniser leur nom dans la bouche des hommes est le privilège de quelques âmes de feu destinées par le père des Dieux aux séjours célestes. Dois-je supporter le joug de Rome et l'asservissement des murs de Carthage ? J'entends, dans les ténèbres de la nuit, les exhortations des mânes de mon père et leurs remontrances ; devant mes yeux, je vois l'autel dressé avec l'effrayant sacrifice, et la rapidité de l'heure qui s'écoule m'interdit tout retard. Dois-je m'arrêter, pour que Carthage reste seule à me connaître et pour que tout le genre humain ignore qui je suis ? Irai-je, par peur du trépas, renoncer aux sommets de la gloire ? Où est la différence entre la mort et une existence obscure ? Ne crains pas cependant que ma soif de renommée me rende téméraire ! Je fais également cas de la vie et la

1. Le dieu Mars.

2. Comme dans 1, 14, Silius, pour désigner les Romains, emploie indifféremment *Ausonii, Dardani, Teucri, Rutuli.*

fine caret, credisque uiris ignobile letum
belligeris in pace mori. Tremor implicat artus,
nec quemquam horresco, qui se tibi confer*a*t unus.
Sed tu, bellorum genitor, miserere nefasque
auerte et serua caput inuiolabile Teucris ».
Iamque adeo egressi steterant in litore primo,
et promota ratis, pendentibus arbore nautis,
aptabat sensim pulsanti carbasa uento,
cum, lenire metus properans aegramque leuare
attonitis mentem curis, sic Hannibal orsus :
« Ominibus parce et lacrimis, fidissima coniux.
Et pace et bello cunctis stat terminus aeui,
extremumque diem primus tulit ; ire per ora
nomen in aeternum pa*u*cis mens ignea donat,
quos pater aetheriis caelestum destinat oris.
An Romana iuga et famulas Carthaginis arces
perpetiar ? Stimulant manes noctisque per umbras
increpitans genitor ; stant arae atque horrida sacra
ante oculos, breuitasque uetat mutabilis horae
prolatare diem. Sedeamne, ut nouerit una
me tantum Carthago ? Et, qui sim, neciat omnis
gens hominum ? Letique metu decora alta relinquam ?
Quantum etenim distant a morte silentia uitae ?
Nec tamen incautos laudum exhorresce furores ;
et nobis est lucis honos, gaudetque senecta

124 artus *edd.* : arctus *F O* armis *L V* || 125 conferat *edd.* : conferet *S* || 183 ominibus *L F O Vpc* : omnibus *Vac* || 136 paucis *edd.* : pacis *S* || 141 horae *F V* : orae *L* ore *O*.

gloire plaît à la vieillesse, quand les titres acquis illustrent le grand âge. Toi aussi, la guerre qui s'engage te récompensera magnifiquement : pourvu que les dieux se déclarent pour nous, tu verras à tes pieds tout le pays du Tibre, les femmes d'Ilion avec les Dardaniens [1] et leurs riches trésors ».

Pendant cet entretien où se mêlent leurs pleurs, le pilote, sûr de la mer, appelle du haut de la poupe l'épouse qui s'attarde : on l'entraîne en l'arrachant à son mari. Elle garde son visage tourné vers lui et ses regards restent attachés au rivage jusqu'au moment où, le navire filant comme l'oiseau sur la plaine liquide, la mer eut dérobé la vue de la côte et que la terre eut disparu.

Mais, le Punique tâche d'oublier son amour en songeant à la guerre et il regagne à pas pressés les remparts. Quand il en a fait le tour et multiplié partout ses inspections, cette fiévreuse tâche a eu finalement raison de sa rude vigueur, et son âme belliqueuse peut trouver le calme en s'endormant.

Alors le Père tout puissant, qui voulait former aux danger la race dardanienne, la voir s'élever jusqu'aux astres, conquérir la gloire en de cruels combats et renouveler les épreuves affrontées par ses ancêtres, hâte les décisions du héros : il chasse loin de lui le tranquille repos et brise son sommeil en déchaînant sur lui une vision d'effroi. Déjà le dieu du Cyllène [2], glissant sur ses ailes à travers les ténèbres humides de la nuit, apportait les ordres de son père. Sans attendre, il aborde le jeune chef qui détendait son corps calmement assoupi, et vient l'aiguillonner de reproches amers : « O maître de l'Afrique, honte au général qui consacre à dormir une nuit tout entière ! C'est des veilles d'un chef que

1. Cf. note précédente.
2. Mercure, né sur le mont Cyllène, en Arcadie.

gloria, cum longo titulis celebratur in aeuo.
Te quoque magna manent suscepti praemia belli ;
dent modo se superi, Thybris tibi seruiet omnis
Iliacaeque nurus et diues Dardanus auri ».
Dumque ea permixtis inter se fletibus orant,
confisus pelago celsa de puppe magister
cunctantem ciet. Abripitur diuulsa marito.
Haerent intenti uultus et litora seruant,
donec, iter liquidum uolucri rapiente carina,
consumpsit uisus pontus, tellusque recessit.
At Poenus belli curis auertere amorem
apparat et repetit properato moenia gressu.
Quae dum perlustrat crebroque obit omnia uisu,
tandem sollicito cessit uis dura labori,
belligeramque datur somno componere mentem.
Tum pater omnipotens, gentem exercere periclis
Dardaniam et fama saeuorum tollere ad astra
bellorum meditans priscosque referre labores,
praecipitat consulta uiri segnemque quietem
terret et immissa rumpit formidine somnos.
Iamque per humentem noctis Cyllenius umbram
aligero lapsu portabat iussa parentis.
Nec mora ; mulcentem securo membra sopore
aggreditur iuuenem ac monitis incessit amaris :
« Turpe duci totam somno consumere noctem,
o rector Libyae ! Vigili stant bella magistro.

154 abripitur *F O V* : arrip- *L*.

dépendent les guerres. Bientôt tu vas voir les carènes se déployer et battre la mer, et l'armée des Latins voler sur tout le large, tandis que, délaissant ton entreprise, tu t'attardes mollement sur la terre d'Ibérie. Sans doute est-ce gloire suffisante et mémorable prouesse que d'avoir, au prix de tant de peines, abattu Sagonte la grecque ! Allons, debout ! Si ton cœur est à la hauteur de pareille audace, hâte-toi de m'accompagner et de suivre mon appel. Mais je t'interdis de te retourner — telle est la volonté du Père des dieux — et je te conduirai, vainqueur, devant les hauts murs de Rome ».

Il lui semblait déjà que Mercure posait sa main sur lui et l'entraînait, plein de joie, vers le royaume de Saturne [1] quand un fracas soudain s'élève aux alentours et, derrière lui, d'une gueule en furie, jaillissent d'effrayants sifflements ; l'épouvante fait oublier au héros la défense des dieux et, dans son trouble, il jette un regard détourné. Et voici qu'arrachant les arbres des sommets, tordant les chênes dans ses orbes immenses et entraînant les rocs sur des pentes inaccessibles, un noir serpent sifflait et faisait tournoyer ses anneaux meurtriers. Il est aussi grand que le reptile [2] qui serre en ses replis les Ourses inégales et glisse en enlaçant ces deux constellations : il entr'ouvre pareillement les mâchoires de sa gueule énorme et élève sa tête au niveau des cîmes brumeuses. Redoublant son fracas, le ciel furieusement s'entr'ouvre et déchaîne des tourbillons de pluie mêlée de grêle.

Terrifié par ce prodige — car il ne dormait pas, il n'était pas plongé dans un sommeil profond et le dieu, écartant de sa baguette les ténèbres, lui avait permis de voir dans l'obscurité — il demande quel est ce fléau

1. Cf. note à 1, 70.
2. La constellation du Serpent se déroule entre la Grande Ourse et la Petite Ourse.

Iam maria effusas cernes turbare carinas
et Latiam toto pubem uolitare profundo,
dum lentus coepti terra cunctaris Hibera.
Scilicet, id satis est decoris memorandaque uirtus,
quod tanto cecidit molimine Graia Saguntos ?
En age, si quid inest animo par fortibus ausis,
fer gressus agiles mecum et comitare uocantem ;
respexisse ueto — monet hoc pater ille deorum —
uictorem ante altae statuam te moenia Romae ».
Iamque uidebatur dextram iniectare graduque
laetantem trahere in Saturnia regna citato,
cum subitus circa fragor et uibrata per auras
exterrent saeuis a tergo sibila linguis ;
ingentique metu diuum praecepta pauenti
effluxere uiro, et turbatus lumina flectit.
Ecce iugis rapiens siluas ac robora uasto
contorta amplexu tractasque per inuia rupes,
ater letifero stridebat turbine serpens.
Quantus non aequas perlustrat flexibus Arctos,
et geminum lapsu sidus circumligat Anguis,
immani tantus fauces diducit hiatu
attollensque caput nimbosis montibus aequat.
Congeminat sonitus rupti uiolentia caeli
imbriferamque hiemem permixta grandine torquet.
Hoc trepidus monstro — neque enim sopor ille nec altae
uis aderat noctis, uirgaque fugante tenebras
miscuerat lucem somno deus — ardua quae sit,

196 rupti *L F CH* : rapti *O V* || 197 permixta *S* : permixtam *CD*.

qui se dresse, vers où se traîne ce corps qui écrase la terre et quels peuples réclame cette gueule béante. Alors le dieu venu des fraîches grottes du Cyllène, la montagne nourricière, lui dit : « Tu vois là les guerres que tu souhaites : à ta suite viendront de monstrueuses guerres, à ta suite la dévastation des forêts, à ta suite le déchaînement des tempêtes, l'ébranlement du ciel, les massacres de héros, le long écrasement de la race idéenne [1] et les destins qui doivent coûter tant de larmes. Semblable à ce serpent au dos tout hérissé d'écailles qui, ayant ravagé les montagnes, pousse et projette les arbres dans les plaines et mouille l'étendue des pays de sa bave venimeuse, tu descendras, après avoir dompté les Alpes, pour plonger l'Italie dans une sombre guerre ; et, avec un fracas tout pareil, tu détruiras et jetteras à bas les cités dont tu auras renversé les murailles ».

Tels sont les aiguillons dont il est tourmenté, quand le dieu et le sommeil le quittent. Une froide sueur inonde tout son corps ; plein de trouble et de joie, il repasse les promesses de sa vision et se retrace les images de cette nuit. Après ces heureux présages, il offre un sacrifice au Roi des dieux et à Mars, et, avant tout, il fait d'un taureau blanc aux autels du Cyllénien l'hommage propitiatoire pour le remercier de ses révélations. Sur l'heure, il commande de lever les enseignes et son camp est agité soudain d'une clameur confuse où se mêlent les langues.

Révèle à la renommée, Calliope, quels peuples a attirés cette affreuse entreprise pour les jeter sur le royaume de Latinus, à quelles villes de la farouche Ibérie la Libye a fait prendre les armes, quels escadrons elle a formés sur le rivage parétonien [2], quand elle osa

1. Cf. note à 1, 126.
2. Parétonium est une ville de la basse Égypte. L'adjectif équivaut ici à « Africain ».

scitatur, pestis terrasque urgentia membra
quo ferat et quosnam populos deposcat hiatu.
Cui gelidis almae Cyllenes editus antris :
« Bella uides optata tibi. Te maxima bella,
te strages nemorum, te moto turbida caelo
tempestas caedesque uirum magnaeque ruinae
Idaei generis lacrimosaque fata sequentur.
Quantus per campos populatis montibus actas
contorquet siluas squalenti tergore serpens
et late humectat terras spumante ueneno,
tantus, perdomitis decurrens Alpibus, atro
inuolues bello Italian tantoque fragore
eruta conuulsis prosternes oppida muris ».

His aegrum stimulis liquere deusque soporque.
It membris gelidus sudor, laetoque pauore
promissa euoluit somni noctemque retractat.
Iamque deum regi Martique sub omine fausto
instauratus honos ; niueoque ante omnia tauro
placatus meritis monitor Cyllenius aris.
Extemplo edicit conuellere signa, repensque
castra quatit clamor permixtis dissona linguis.

Prodite, Calliope, famae, quos horrida coepta
excierint populos tulerintque in regna Latini,
et quas indomitis urbes armarit Hiberis
quasque Paraetonio glomerarit litore turmas

207 sequentur *van Veen* : secuntur *L F* sequuntur *O V* || **211-212** decurrens...inuolues *L F V CH* : decurres...inuoluens *O* || **224** hiberis *L F O* : hyberis *V* hiberas *CH*.

réclamer pour elle les rênes de l'univers et voulut soumettre les terres à un nouveau pouvoir. Non, jamais les âpres bourrasques ne déchaînèrent plus cruelle tempête ; non, la terrible guerre [1] qui entraînait mille navires ne fit pas entendre de plus sauvages grondements et ne jeta pas dans le monde autant d'alarme et d'épouvante.

La première, se met en marche la jeunesse de Carthage la Tyrienne, au corps agile, privé de beauté et de la prestance d'une haute stature, mais experte à tromper et toujours prompte à ourdir des ruses dans l'ombre. Elle portait alors un bouclier grossier et se battait avec une épée courte ; elle marchait pieds nus, sans retenir d'ordinaire son vêtement par un ceinturon et, au combat, son manteau rouge savait dissimuler le sang qu'elle perdait. A sa tête, éclatant de pourpre, brille et resplendit plus que tous les autres le frère d'Hannibal, Magon, qui aime faire rouler son char à grand fracas et, sous les armes, respire la fougue fraternelle.

Derrière les Sidoniens sont déployés les bataillons d'Utique [2], une ville fondée jadis, avant l'antique citadelle de Byrsa. Puis venait la cité qui a bordé la côte sicilienne d'une enceinte flanquée de tours, en un cercle figurant un bouclier, Aspis [3]. Quant à son chef, Sychée, il attirait à lui tous les regards ; il était le fils d'Hasdrubal [4], enflé d'un vain orgueil par le sang de sa mère et qui toujours avait fièrement à la bouche le nom de son oncle Hannibal. C'était ensuite la troupe originaire de Bérénicé [5] battue par les flots ; le bras armé pour la bataille du dolon au manche poli, l'aride Barcé aux sources désséchées n'était pas non plus absente,

1. La guerre de Troie.
2. Utique était aussi un colonie tyrienne, mais dont la fondation remontait à trois siècles avant celle de Carthage. Sur Byrsa, cf. note à 2, 363.

ausa sibi Libye rerum deposcere frenos
et terris mutare iugum. Non ulla nec umquam
saeuior it trucibus tempestas acta procellis ;
nec bellum *raptis* tam dirum mille carinis
acrius infremuit trepidumque exterruit orbem.
Princeps signa tulit Tyria Carthagine pubes,
membra leuis celsique decus fraudata superbum
corporis, at docilis fallendi et nectere tectos
numquam tarda dolos. Rudis his tum parma, breuique
bellabant ense ; at uestigia nuda, sinusque
cingere inassuetum, et rubrae uelamine uestis
ars erat in pugna fusum occuluisse cruorem.
His rector fulgens ostro super altior omnis
germanus nitet Hannibalis gratoque tumultu
Mago quatit currus et fratrem spirat in armis.
Proxima Sidoniis Utica est effusa maniplis,
prisca situ ueterisque ante arces condita Byrsae.
Tunc, quae Sicanio praecinxit litora muro,
in clipei speciem curuatis turribus, Aspis.
Sed dux in sese conuerterat ora Sychaeus,
Hasdrubalis proles, cui uano corda tumore
maternum implebat genus, et resonare superbo
Hannibal haud umquam cessabat auunculus ore.
Affuit undosa cretus Berenicide miles,
nec, tereti dextras in pugnam armata dolone,

228 saeuior *O* : saenior *LF* senior *V* || it *L F V* : id *O* || 229 raptis *Blass* : ruptis *S CH* || 233 at *CH* : ac *S* || 234 rudis his tum *edd.* : radix ustum *L* radix ijs tum *F* radijs tum *O* radis iis tû *V* rudis iis tû (u *s.l.*) V^2 rude sutum *coni. Heinsius et alii alia* || 235 at *CH* : ac *S*.

ni Cyrène [1] qui avait lancé dans la guerre ses Battiades félons descendants de Pélops ; à leur tête est un chef estimé jadis du vieil Hamilcar, Ilertès, vigoureux au conseil, mais lent dans l'action.

Sabrata [2], comme Leptis la sarranienne, envoyait ses troupes tyriennes ; Oea, ses colons trinacriens mêlés aux Africains, et le Lixus les guerriers de Tingis, venus des rives de son cours impétueux ; puis c'étaient les soldats de Vaga, d'Hippone, chérie des anciens rois, de Ruspina, qui se tient éloignée, à l'abri de la fureur des flots, ceux de Zama, ceux de Thapsus, engraissée maintenant par le sang des Rutules. A tant de peuples commande un chef à la stature et aux armes gigantesques, dont les exploits et le nom rappellent la gloire d'Hercule, Antée [3], qui de sa tête altière domine ses bataillons.

Les Éthiopiens [4] sont venus, race que le Nil connaît bien et qui taille l'aimant : eux seuls ont le talent, en rapprochant ce métal du fer, d'extraire ce dernier sans attaquer la veine. Comme eux sont aussi venus, avec leur corps brûlé qui montre l'ardeur extrême du soleil, les Nubiens. Ils ne portent ni casque d'airain ni cuirasse de fer rigide et ne tendent pas l'arc ; leur usage est de protéger leur front par des bandes de lin superposées, ce lin qui garantit aussi leur flanc : ils lancent des javelots enduits d'un suc mortel et ils souillent aussi de ce poison leurs lances. Alors, et pour la première fois, les Maces [5] du Cinyphios apprirent à dresser des tentes dans un camp selon l'usage phénicien. Une barbe inculte hérisse

1. Ville grecque, capitale de la Cyrénaïque, fondée par Battos dont les ancêtres venaient du Péloponèse, d'où la mention de Pélops. Silius parle de la « félonie » des Battiades car, à la différence du héros fondateur, prince pacifique et bienfaisant (cf. *Pun.* 8, 57-59), ses successeurs ont eu une fâcheuse réputation d'impiété, d'avidité et de cruauté : cf. Diodore de Sicile, 8 fr. 20 (cité par F. Chamoux, *Cyrène sous la monarchie des Battiades*, Paris, De Boccard, 1953, p. 130).

destituit Barce sitientibus arida uenis.
Nec non Cyrene Pelopei stirpe nepotis
Battiadas prauos fidei stimulauit in arma.
Quos trahit, antiquo laudatus Hamilcare quondam,
consilio uiridis, sed belli serus, Ilertes.
Sabratha tum Tyrium uulgus Sarranaque Leptis
Oeaque Trinacrios Afris permixta colonos
et Tingim rapido mittebat ab aequore Lixus.
Tum Vaga et antiquis dilectus regibus Hippo,
quaeque procul cauit non aequos Ruspina fluctus,
et Zama et uberior Rutulo nunc sanguine Thapsus.
Ducit tot populos, ingens et corpore et armis,
Herculeam factis seruans ac nomine famam,
Antaeus celsumque caput super agmina tollit.
Venere Aethiopes, gens haud incognita Nilo,
qui magneta secant ; solis honor ille, metalli
intactum chalybem uicino ducere saxo.
His simul, immitem testantes corpore solem,
exusti uenere Nubae. Non aerea cassis
nec lorica riget ferro, non tenditur arcus ;
tempora multiplici mos est defendere lino
et lino munire latus scelerataque sucis
spicula dirigere et ferrum infamare ueneno.
Tum primum castris Phoenicum tendere ritu

253 prauos *L F O* : paruos *V* || 255 ilertes *S* : ilerces *CH* || 257 oeaque *L F CH* : oraque *O V* || 258 tingim *V* : tingum *L* tingun *F* tingû *O* || 259 tum uaga *L F O* : tum baga *V ut uid.* || 260 cauit *O CH* : canit *L F V* || 261 rutulo nunc *CH* : rutulomine *S* || 264 antaeus *F* : antheus *L* anteus *O* auteus *V* || 266 ille, metalli *interp. Bauer et alii aliter* || 270 non *F O V CH* : nec *L.* || 274 phoenicum *Fpc* : phemeum *L V* phemum *Fac* phenitum *O.*

leur visage et leurs épaules sont couvertes d'une peau de bouc velue ; une catée courbe [1] arme leurs mains. Par contre, les Adyrmachides [2] portent le cètre aux couleurs changeantes, un sabre artistiquement taillé en forme de faux et, à gauche, une jambière. Leurs repas sont austères et ils vivent de peu : ils cuisent leurs aliments grossiers sous le sable chaud. Comme eux, les Massyles ont dressé leurs étendards éclatants, ce peuple qui venait des bois des Hespérides, à la limite du monde habité. Ils étaient commandés par le farouche Bocchus : ses cheveux retombaient en boucles de sa tête et il avait vu les bois sacrés qui bordaient ses rivages, laissant croître parmi leurs branches des fruits d'or.

Et vous aussi, quittant vos cabanes, vous rejoignez le camp, Gétules [3] habitués à vivre parmi les troupeaux de fauves, à parler aux lions indomptés et à calmer leurs fureurs. Ils n'ont pas de maisons ; ils logent dans leurs chariots ; ils ont coutume de parcourir les plaines en transportant partout leurs pénates errants. Leurs mille escadrons aux pieds ailés (coursiers plus rapides que les Eurus et dociles à la cravache) volaient vers le camp. Ainsi lorsqu'à la chasse le chien rapide de Laconie [4] fait partout résonner de ses aboiements les taillis épais ou que le limier d'Ombrie au flair subtil pourchasse le gibier hors des sentiers, de tous côtés, les cerfs légers saisis d'effroi s'élancent en hardes affolées. Leur chef ne montre ni un visage joyeux ni un front serein : c'est le frère d'Asbyté [5] récemment abattue, Acherras.

1. La catée est une arme de jet faite de bois recourbé et qui, semblable au boomerang, revient à son point de départ quand elle n'a pas touché son but. Les Romains n'attribuent cette arme qu'aux peuples barbares (cf. *Aen.* 7, 741). Le cètre (v. 278) est un bouclier de cuir en usage chez les Espagnols et les Africains.

Cinyphii didicere Macae. Squalentia barba
ora uiris, humerosque tegunt uelamine capri
saetigero ; panda manus est armata cateia.
Versicolor contra caetra et falcatus ab arte
ensis Adyrmachidis ac laeuo tegmina crure.
Sed mensis asper populus uictuque maligno ;
nam calida tristes epulae torrentur harena.
Quin et Massyli fulgentia signa tulere,
Hesperidum ueniens lucis domus ultima terrae.
Praefuit, intortos demissus uertice crinis,
Bocchus atrox, qui sacratas in litore siluas
atque inter frondes reuirescere uiderat aurum.
Vos quoque desērtis in castra mapalibus itis,
misceri gregibus Gaetulia sueta ferarum
indomitisque loqui et sedare leonibus iras.
Nulla domus ; plaustris habitant ; migrare per arua
mos atque errantes circumuectare penates.
Hinc mille alipedes turmae — uelocior Euris
et doctus uirgae sonipes — in castra ruebant.
Ceu pernix cum densa uagis latratibus implet
uenator dumeta Lacon, aut exigit Vmber
nare sagax e calle feras, perterrita late
agmina praecipitant uolucres formidine cerui.
Hos agit haud laeto uultu nec fronte serena,
Asbytes nuper caesae germanus, Acherras.

279 adyrmachidis *CD* : adymaradis *L* acinaradis *Fac* acinacidis *Fpc* achimaradis *O V* || 288 gaetulia sueta *CH* : gens assueta *L F V* l'getula sueta *V mg.* getula sueta *O* || 290 arua *F* : arma *L O V* l'arma *F s.l.* || 292 hinc *L O CH* : huic *F V.*

Les Marmarides [1], peuple de magiciens, sont venus en hordes bruyantes : à leur chant, le serpent oublie son venin ; à leur contact, le céraste [2] s'apaise et se couche. Puis ce sont les Baniures [3], rudes guerriers, pauvres de métal et qui se contentent de durcir sur un peu de feu leurs javelines de bois : pleins d'ardeur, ils poussaient en dialectes barbares de sauvages clameurs. Avec eux, les Autololes [4], race de feu aux pieds agiles ; pas un cheval de course, pas un fleuve déchaîné ne les devancerait, tant leur fuite est rapide ; ils le disputent même à l'aile de l'oiseau et, une fois lancés dans la plaine où ils volent, on chercherait en vain la trace de leurs pas.

On voit dans le camp des peuples que nourrit le suc du fameux lotus [5], arbre dont les doux fruits recèlent trop d'attraits ; ceux aussi qui, dans l'immensité des sables, redoutent la rage de la dipsade [6] échauffée par son noir venin, les Garamantes [7]. On dit qu'au moment où Persée [8] emporta la tête coupée de la Gorgone, la Libye fut souillée du sang funeste de ce monstre et c'est pourquoi la contrée grouilla de serpents pareils à ceux de Méduse. A ces milliers d'hommes commande Choaspès, soldat fameux, originaire de Méninx [9] la Néritienne ; à son poing flamboyait toujours la tragule [10], cette arme réputée. Avec eux marche aussi le Nasamon [11], homme de la mer qui audacieusement se jette dans les vagues au devant des naufrages et arrache aux flots leur proie ; avec lui, ceux qui habitent les bords du marais de Triton [12] aux eaux profondes : de cette onde surgit, dit-on, la vierge guerrière [13] qui,

1. Cf. note à 2, 57 et 2, 411-413.
2. Les cérastes sont des vipères à cornes dont la piqûre est mortelle.
3. Peuple de la Tingitane, qu'on localise ordinairement entre Fez et Taza.

Marmaridae, medicum uulgus, strepuere cateruis ;
ad quorum cantus serpens oblita ueneni,
ad quorum tactum mites iacuere cerastae.
Tum, chalybis pauper, Baniurae cruda iuuentus,
contenti parca durasse hastilia flamma,
miscebant auidi trucibus fera murmura linguis.
Necnon Autololes, leuibus gens ignea plantis ;
cui sonipes cursu, cui cesserit incitus amnis,
tanta fuga est ; certant pennae, campumque uolatu
cum rapuere, pedum frustra uestigia quaeras.
Spectati castris, quos suco nobilis arbor
et dulci pascit lotos nimis hospita baca.
Quique atro rabidas efferuescente ueneno
dipsadas immensis horrent Garamantes harenis.
Fama docet, caesae rapuit cum Gorgonis ora
Perseus, in Libyam dirum fluxisse cruorem ;
inde Medusaeis terram exundasse chelydris.
Milibus his ductor spectatus Mar*t*e Choaspes,
Neritia Meni*n*ge satus, cui tragula semper
fulmineam armabat, celebratum missile, dextram.
Huc coit aequoreus Nasamon, inuadere fluctu
audax naufragia et praedas auellere ponto ;
huc, qui stagna colunt Tritonidos alta paludis,
qua uirgo, ut fama est, bellatrix edita lympha

301-302 *posteriorem partem uersus* **301** *et priorem u.* **302** *om. L qui scripsit* ad quorum cantus mites iacuere cerastae || **302** tactum *S CH CM Ep. 16* : tactus *CM Ep. 98* || **303** baniurae *CH* : bamurae *S* || **315** in libyam *F O V CH* : ilybiam *L* || **317** marte *edd.* : in arce *L O V* marce *Fac* arce *Fpc* || **318** meninge *edd.* : meanige *L F* nuauige *O* mauigie *V* || **319** celebratum *S* : libratum *coni. Heinsius et alii alia* || **320** huc *Heinsius* : hinc *L O V* huic *F* || **322** huc *L F O CH* : hunc *V*.

ayant découvert l'olivier, le répandit d'abord dans toute la Libye.

L'occident tout entier est également là, avec les nations situées au bout du monde. D'abord, le Cantabre [1], que ni froid, ni chaleur, ni faim ne dompteraient et qui sait triompher de toutes les fatigues. Poussé par une passion singulière, ce peuple, quand il se voit perclus et blanchi par les ans, ravit au destin les années désormais inaptes aux combats, et, sans la guerre, il ne peut souffrir l'existence. A ses yeux, en effet, se battre est l'unique but de la vie et demeurer en paix est un opprobre.

Il est aussi venu, tout baigné des larmes de l'Aurore, vers l'autre extrêmité de l'univers [2], l'Asturien, le malheureux écuyer de Memnon l'oriental, après avoir quitté les bords de sa patrie. Il monte un coursier de petite taille, ignoré dans les combats, mais capable soit de galoper sans secouer son cavalier, soit de tirer rapidement, de sa souple encolure, une paisible charrette. Cydnus en est le chef, lui qui, pendant ses chasses, sait parcourir les crêtes des Pyrénées et combattre de loin en lançant le javelot maure.

Ils sont venus aussi, les Celtes, dont le nom s'ajoute à celui des Ibères [3]. Ils mettent leur honneur à périr au combat, mais jugent criminel de brûler le cadavre de ceux qui ont eu pareil trépas. Ils pensent prendre place au ciel, auprès des dieux, si le vautour affamé déchire leurs restes.

La riche Callécie [4] a envoyé sa jeunesse experte à interpréter les fibres des victimes, le vol des oiseaux et les feux du ciel : tantôt, dans leurs idiomes nationaux, ils hurlent des chants barbares, tantôt, battant tour à

1. Les Cantabres habitaient la côte nord de l'Espagne (actuelle province d'Oviedo).

inuento primam Libyen perfudit oliuo.
  Necnon totus adest uesper populique reposti.
Cantaber ante omnis, hiemisque aestusque famisque
inuictus palmamque ex omni ferre labore.
Mirus amor populo, cum pigra incanuit aetas,
imbelles iam dudum annos praeuertere *fato*
nec uitam sine Marte pati. Quippe omnis in armis
lucis causa sita, et damnatum uiuere paci.
  Venit et, Aurorae lacrimis perfusus, in orbem
diuersum, patrias fugit cum deuius oras,
armiger Eoi non felix Memnonis Astyr.
His paruus sonipes nec Marti notus ; at idem
aut inconcusso glomerat uestigia dorso,
aut molli pacata celer rapit esseda collo.
Cydnus agit, iuga Pyrenes uenatibus acer
metiri iaculoue extendere proelia Mauro.
  Venere et Celtae sociati nomen Hiberis.
His pugna cecidisse decus, corpusque cremari
tale nefas. Caelo credunt superisque referri,
impastus carpat si membra iacentia uultur.
  Fibrarum et pennae diuinarumque sagacem
flammarum misit diues Callaecia pubem,
barbara nunc patriis ululantem carmina linguis,
nunc, pedis alterno percussa uerbere terra,

329 fato *Bentley* : saxo *S* taxo *coni. Ruperti* fas est *coni. Garrod* || 335 notus *S* : natus *coni. Heinsius* || at *V* : ac *L F O* || 337 rapit *L O V CH* : agit *F* || 338 cydnus *CH* : cidnus *Fpc in lac.* erduus *O V* || 341 cecidisse *F O V* : tendisse *L* || 342 referri *L F O*: referre *V*.

tour la terre de leurs pieds, ils se plaisent à frapper en mesure le cètre sonore. Tels sont les délassements, les jeux des hommes et leurs réjouissances rituelles. Tout le reste est besogne abandonnée aux femmes : confier les semences au sillon, peser sur la charrue pour retourner la glèbe, pour les mâles seraient des signes de faiblesse : tout ce qui n'est point le dur labeur guerrier est l'office de l'infatigable épouse du mari callécien. Viriathe les conduits et il amène aussi le Lusitanien [1] tiré de son repaire, Viriathc, dans la fleur de l'âge, lui dont le nom est promis à illustrcr bientôt les désastres romains.

Ni les Cerrétains [2], chez qui campa jadis le héros de Tirynthe, ni les Vascons, qui ignorent le port du casque, n'ont tardé à prendre les armes, non plus qu'Ilerda [3] qui, par la suite, fut témoin des fureurs dardaniennes, non plus que toi, qui montres la férocité des Massagètes tes aïëux et qui, pour boire le sang de ton coursier, lui tranches la veine, Concanien [4]. Déjà arrive en armes Ébuse [5] la phénicienne ; arrive l'Arbace [6] qui s'acharne au combat avec l'aclyde ou le vérut à la pointe effilée ; déjà celui dont Tlépolème [7] était le père et que Lindus vit naître, le Baléare qui se bat avec la fronde et le plomb ailé ; et ceux aussi qu'on appelle aujourd'hui les Graviens, par déformation de leur nom *Graii*, et qui viennent des demeures d'Oenée et de Tydé l'étolienne [8]. Carthagène [9], fondée par l'antique Teucer, envoie ses soldats ; Emporiae la phocéenne [10] envoie les siens, comme envoie sa jeunesse Tarragone [11], fertile en vignobles, qui ne le cèderont qu'aux crûs du Latium.

1. Les Lusitaniens occupaient l'actuel Portugal. Silius donne à leur roi le nom de Viriathe, que portera le chef de la résistance de ce peuple à l'occupation romaine de — 147 à — 139.

2. Le territoire des Cerrétains correspond à l'actuelle Catalogne, celui des Vascons au Pays basque. Sur Tirynthia, cf. note à 1, 509 et 3, 421 sqq.

ad numerum resonas gaudentem plaudere caetras.
Haec requies ludusque uiris, ea sacra uoluptas.
Cetera femineus peragit labor; addere sulco
semina et impresso tellurem uertere aratro,
segne uiris. Quicquid duro sine Marte gerundum,
Callaici coniux obit irrequieta mariti.
Hos Viriathus agit Lusitanumque remotis
extractum lustris, primo Viriathus in aeuo,
nomen Romanis pactum mox nobile da*mnis*.
  Nec Cerretani, quondam Tirynthia castra,
aut Vasco, insuetus galeae, ferre arma morati.
Non, quae Dardanios post uidit, Ilerda, furores,
nec qui, Massageten monstrans feritate parentem
cornipedis fusa satiaris, Conca*n*e, uena.
Iamque Ebusus Phoenissa mouet, mouet Arbacus arma,
aclyde uel tenui pugnax instare ueruto;
iam cui Tlepolemus sator et cui Lindus origo,
funda bella ferens Bal*i*aris et alite plumbo;
et quos nunc Grauios uiolato nomine Graium
Oeneae misere domus Aetolaque Tyde.
Dat Carthago uiros, Teucro fundata uetusto,
Phocaicae dant Emporiae, dat Tarraco pubem
uitifera et Latio tantum cessura Lyaeo.

356 damnis *edd.* : daunus *S* || **357** cerretani *L F CH* : terretani *O V* || **359** non quae *L F CH* : nec *O V* || **361** concane *Heinsius* : concaue *S* || **362** ebusus *S cf. Liu. 22,20,7* : ebosus *coni. Heinsius* || arbacus *CH* : arbatus *L F V* arbutus *O* || **363** aclyde *CH* : acclyde *L* aclide *Fpc O V* acride *Fac* || **364** lindus *L F V* : linda *O* || **365** funda *CM Ep .98* : feruida *S* || ferens *L Fpc V* : gerens *O* furens *Fac* serens *coni. Heinsius* || baliaris *edd.* : balearis *S*.

Parmi ces troupes resplendissait de l'éclat des cuirasses le détachement des Sédétains [1], venus du Sucro aux flots glacés et de la haute citadelle de Sétabis, leur patrie — Sétabis, fière de mépriser les toiles d'Arabie et de comparer son tissu au lin de Péluse [2]. Ces peuples ont pour chefs Mandonius et Caeso, celui-ci dompteur de chevaux réputé : tous deux s'emploient ensemble au bon ordre du camp.

Dans l'étendue de la plaine, Balarus inspecte les escadrons des Vettons [3]. Chez eux, quand tiédissent les souffles du printemps serein, la troupe des cavales se tient prête à de secrets accouplements et le vent fécondant les remplit d'une mystérieuse semence. Mais leur progéniture ne subsiste pas longtemps : sa vieillesse est précoce et ces bêtes connaissent tout au plus sept saisons d'existence.

Mais Uxama [4], la ville qui dresse ses murs sarmates, ne bondit pas sur des chevaux aussi agiles : elle a pour cette guerre envoyé des coursiers de race résistante, pleins d'une âpre vigueur, indociles au mors et aux ordres qui les guident. Ceux-ci ont à leur tête Rhindacus, ils sont armés du spare [5] ; la gueule béante d'un fauve constitue la parure effrayante de leurs casques ; ils passent tout leur temps à chasser ou vivent, selon l'usage ancestral, de violences et de pillages.

D'un éclat particulier brillent les enseignes de Castulo la Parnassienne [6], d'Hispal [7], célèbre par son trafic maritime et l'alternance des marées, de Nébrissa [8], témoin des thyrses du dieu nyséen et séjour des Satyres

1. Le territoire des Sédétains est situé entre l'Ebre et le Sucro (auj. Jucar). Bâtie sur un affluent du Sucro Saetabis était renommée pour ses tissages de lin.

2. Cf. note à 3, 25

Hos inter clara thoracis luce nitebat
Sedetana cohors, quam Sucro rigentibus undis
atque altrix celsa mittebat Saetabis arce,
Saetabis, et telas Arabum spreuisse superba
et Pelusiaco filum componere lino.
Mandonius populis domitorque insignis equorum
imperitat Caeso, et socio stant castra labore.
  At Ve*t*tonum alas Balarus probat aequore aperto.
Hic adeo, cum uer placidum flatusque tepescit,
concubitus seruans tacitos, grex perstat equarum
et Venerem occultam genitali concipit aura.
Sed non multa dies generi, properatque senectus,
septimaque his stabulis longissima ducitur aestas.
  At non Sarmaticos attollens Vxama muros
tam leuibus persultat equis ; hinc uenit in arma
haud aeui fragilis sonipes crudoque uigore
asper frena pati aut iussis parere magistris.
Rhyndacus his ductor, telum sparus ; ore ferarum
et rictu horrificant galeas ; uenatibus aeuum
transigitur, uel more patrum uis raptaque pascunt.
  Fulget praecipuis Parnasia Castulo signis
et celebre Oceano atque alternis aestibus Hispal
ac Nebrissa d*e*i Nys*a*eis conscia thyrsis,

372 sedetana *F O V CH* : sedethana *L* hedetana *CM Ep. 98* || **373** arce *F O V CM Ep. 98* : arte *L* || **378** uettonum *Heinsius* : uestonum *S* uectonum *CH* || **380** perstat *L F V CH* : prostat *O* || **383** aestas *L F CH* : aetas *O V* || **384** uxama *Heinsius* : suxama *L F CH* simania *O ut uid.* suuinia *V ut uid.* || **388** rhyndacus *V* : rhydacus *L* rhindacus *F O* || **391** fulget *S* : fulgent *coni. Heinsius* || **393** dei nysaeis *Scaliger, quod probat Lachmann ad Lucr. 6,1067, cf. von Albrecht op. cit., p. 190* : dyoniseis *L V* dionisseis *F* dioni-seis *O*.

agiles et de la Ménade qui revêt la peau de daim rituelle pour célébrer durant la nuit les mystères de Lyaeus. Carteia [1] arme les descendants d'Arganthonius : celui-ci, qui régnait jadis sur leurs ancêtres, avait, de tous les humains, connu l'existence la plus longue et passé trois cents ans à se battre. Tartessos [2] s'arme aussi, elle qui voit les chevaux de Phébus rentrer à l'écurie, et Munda, à qui l'Italie devra des désastres dignes de l'Émathie. Et Cordoue, gloire du pays de l'or, ne manque pas d'être là. Ces troupes ont pour chef Phorcys aux blonds cheveux et Arauricus, guerrier que redoutent ces régions aux riches moissons ; tous deux sont du même âge et nés sur les bords fertiles du Bétis aux cornes ombragées du rameau de Pallas [3].

Tels sont les bataillons que le chef Sidonien entraîne par les plaines que noircit la poussière et, de tout son regard, embrassant ses armées et l'éclair des enseignes, il allait triomphant, partout accompagné d'une sombre nuée. Ainsi quand, tenant en bride ses chevaux, Neptune sur son char traverse la plaine liquide jusqu'à l'extrémité du royaume de Thétis où se couche Phébus, tout le chœur des Néréides quitte ses grottes et, nageant à l'envi selon l'accoutumée, agite ses bras blancs sous le cristal des eaux.

Mais le Punique qui avait troublé la paix du monde, gagnait les sommets boisés des Pyrénées. Du faîte de leurs cîmes couronnées de nuages, les Pyrénées aperçoivent au loin les Ibères, qu'elles séparent des Celtes, servant pour toujours de frontière entre ces vastes espaces. Ces montagnes ont reçu le nom de la fille de

1. Port de la Bétique, à six kilomètres au nord-est de l'actuelle Algésiras. Un des rois du pays, Arganthonius, aurait eu une longévité extraordinaire.

quam Satyri coluere leues redimitaque sacra
Nebride et *ar*cano Maenas nocturna Lyaeo.
Arganthoniacos armat Carteia nepotes.
Rex proauis fuit humani ditissimus aeui,
ter denos decies emensus belliger annos.
Armat Tar*t*essos, stabulanti conscia Phoebo,
et Munda Emathios Italis paritura labores.
Nec decus auriferae cessauit Corduba terrae.
Hos duxere uiros flauenti uertice Phorc*y*s
spiciferisque grauis bellator Arauricus oris,
aequales aeui ; genuit quos ubere ripa
Palladio B*a*et*i*s umbratus cornua ramo.
  Talia Sidonius per campos agmina ductor,
puluere nigrantis raptat lustransque sub armis,
qua uisu comprendere erat, fulgentia signa
ibat ouans longaque umbram tellure trahebat.
Non aliter, quotiens perlabitur aequora curru
extremamque petit, Phoebea cubilia, Tethyn
frenatis Neptunus equis, fluit omnis ab antris
Nereidum chorus et sueto certamine nandi
candida perspicuo conuertunt brachia ponto.
  At Pyrenaei frondosa cacumina montis
turbata Poenus terrarum pace petebat.
Pyrene celsa nimbosi uerticis arce
diuisos Celtis prospectat Hiberos
atque aeterna tenet magnis diuortia terris.

395 arcano *CH* : ortano *L F O* hortando *V* || maenas *L F O* : manas *V* || 399 tartessos *edd.* : tarcessos *S* || 400 emathios *O* : -tios *L F V* || 402 phorcys *CH* : -cis *S* || 403 arauricus *F CH* : aranticus *L O* aranthicus *V* || 405 baetis *edd.* ; betes *S* || 414 conuertunt *S* : connectunt *CH*.

Bébryx[1], victime d'un méfait d'Alcide, hôte du roi. Poursuivant ses travaux fixés par le destin, il gagnait les contrées lointaines de Géryon au triple corps, quand, à la cour du cruel Bébryx, il se laissa vaincre par Bacchus et abandonna Pyréné séduite et victime de son propre charme : c'est donc le dieu, s'il est permis de le croire, qui causa le trépas, oui, c'est le dieu qui causa le trépas de cette infortunée. Et quand elle eut donné naissance à un serpent, elle redouta le courroux de son père et se hâta, dans son égarement, de quitter sa chère maison. Alors, dans la solitude des cavernes, elle pleurait la nuit passée avec Alcide, disait aux épaisses forêts les promesses du héros, et pleine du chagrin causé par l'ingrat séducteur, elle tendait les mains, appelant le secours des armes de son hôte : finalement, les fauves la mirent en pièces. Le Tirynthien, qui revenait vainqueur, arrosa de ses pleurs ses membres mutilés et pâlit, éperdu, en retrouvant les traits de celle qu'il aimait. Et la voix d'Hercule alla frapper les sommets et fit trembler les crêtes : ses cris de désespoir appelaient Pyréné et, partout, les rochers, les repaires des fauves répétaient : Pyréné. Puis il place ses restes dans un tombeau en répandant la suprême offrande de ses larmes ; le temps ne fera pas oublier cet hommage et depuis des siècles, ces montagnes gardent ce nom qui causa tant de pleurs.

Et déjà, franchissant les monts[2] et les épaisses forêts de sapins, le Punique avait dépassé les frontières du royaume de Bébryx. De là, il se fraie hardiment un chemin par les armes au milieu des campagnes hostiles des Volques[3], ravage leur territoire et atteint à marches

1. Bébryx était le roi légendaire d'une contrée s'étendant du Languedoc au Nord de la Catalogne. Sur Géryon, cf. note à 1, 276.

2. On ne sait pas si Hannibal a franchi les Pyrénées par le col de la Perche ou celui du Perthus.

Nomen Bebrycia duxere a uirgine colles,
hospitis Alcidae crimen, qui, sorte laborum
Geryonae peteret cum long*a* tricorporis arua,
possessus Baccho saeua Bebrycis in aula
lugendam formae sine uirginitate reliquit
Pyrenen, letique deus, si credere fas est,
causa fuit leti miserae deus. Edidit aluo
namque ut serpentem patriasque exhorruit iras,
confestim dulcis liquit turbata penates.
Tum noctem Alcidae solis plangebat in antris
et promissa uiri siluis narrabat opacis,
donec maerentem ingratos raptoris amores
tendentemque manus atque hospitis arma uocantem
diripuere ferae. Laceros Tirynthius artus,
dum remeat uictor, lacrimis perfudit et amens
palluit inuento dilectae uirginis ore.
At uoce Herculea percussa cacumina montis
intremuere iugis ; maesto clamore ciebat
Pyrenen, scopulique omnes ac lustra ferarum
Pyrenen resonant. Tumulo tum membra reponit,
supremum illacrimans ; nec honos intercidet aeuo
defletumque tenent montes per saecula nomen.
Iamque per et collis et densos abiete lucos
Bebryciae Poenus fines transcenderat aulae.
Inde ferox quaesitum armis per inhospita rura
Volcarum populatur iter tumidique minaces

420 bebrycia *edd.* : hebritia *L* babricia *F V* hebricia *O* || **422** longa *edd.* : longo *S* || **424** lugendam *L V* : ingendam *F* l'lugendam *F mg.* lugendann *O* || **426** deus. edidit aluo *interp. Heinsius* : deus edidit aluo. *interp. uett. ante Heins.* || **436** at *Fpc C H* : ac *L Fac O V*.

forcées le Rhône en crue aux rives menaçantes. Le Rhône, dont la source jaillit des sommets des Alpes et de leurs rocs neigeux, coule chez les Celtes et, déroulant son cours immense, fend les plaines de ses eaux aux remous écumants et se hâte vers la mer où il se précipite par un large estuaire. Son débit est grossi par l'afflux des eaux de l'Arar [1] qui coulent en silence et semblent immobiles : saisissant dans ses tourbillons fiévreux ce fleuve hésitant, et l'ayant entraîné à travers les campagnes jusqu'au littoral tout proche, il l'empêche de porter son nom originel. Hardiment, les hommes s'élancent dans ce fleuve qui refuse de supporter des ponts : les uns, pour les protéger, élèvent leurs armes par-dessus leur tête et leur nuque, les autres, à l'envi, fendent les flots de leurs bras vigoureux. Les coursiers passent l'eau attachés sur des barges faites avec les aunes du fleuve et on ne se laisse pas retarder par la peur qu'éprouve le monstre de Libye [2] : on imagine de placer sur l'eau des poutres, de les attacher ensemble, de les recouvrir d'une couche de terre et de les amener au milieu du fleuve en relâchant progressivement les câbles fixés sur les avancées de la rive. Mais le Rhône fut effrayé par l'irruption de ces bêtes et leurs barrissements ; il eut peur de ces masses déchaînées et, refoulant ses eaux, il lança de ses fonds sablonneux des grondements de menace.

Bientôt l'armée progresse dans le pays des Tricastins [3] ; bientôt elle aborde des plaines d'accès facile, ce sont les campagnes des Voconces. Mais là, le cours de la Durance, encombré de troncs d'arbres et de rochers vint ravager la route, jusque là sans encombre, du chef. Ce

1. La Saône ; au v. 454, Silius parle d'un « littoral tout proche » et semble ignorer la distance qui sépare le confluent Rhône-Saône de la Méditerranée.

2. Le transport des éléphants posait des problèmes : cf. Polybe, 3, 46 ; Tite-Live, 21, 28.

accedit Rhodani festino milite ripas.
Aggeribus caput Alpinis et rupe niuali
proserit in Celtas ingentemque extrahit amnem
spumanti Rhodanus proscindens gurgite campos
ac propere in pontum lato ruit incitus alueo.
Auget opes stanti similis tacitoque liquore
mixtus Arar, quem gurgitibus complexus anhelis
cunctantem immergit pelago raptumque per arua
ferre uetat patrium uicina ad litora nomen.
Inuadunt alacres inimicum pontibus amnem;
nunc celso capite et ceruicibus arma tuentur,
nunc ualidis gurges certatim frangitur ulnis.
Fluminea sonipes religatus ducitur al*no*,
belua nec retinet tardante Libyssa timore;
nam trabidus uada et iniecta tellure repertum
connexas operire trabes ac ducere in altum
paulatim ripae resolutis aggere uinclis.
At gregis illapsu fremebundo territus acris
expauit moles Rhodanus stagnisque refusis
torsit harenoso minitantia murmura fundo.
Iamque Tricastinis incedit finibus agmen,
iam facilis campos, iam rura Vocontia carpit.
Turbidus hic truncis saxisque Druentia laetum

448 proserit *L F CH* : proselit *O* prosedit *V* || **457** ulnis *L F s.l.* : undis *L s.l. F O V* || **458** alno *edd.* : aluo *S* || **460** iniecta *Fpc* : inlecta *L Fac O V* || **461** trabes *S* : rates *coni. Heinsius* || **466** incedit *L F* : incendit *O V* || **467** uocontia *L F* : uocantia *O V* || **468** druentia *F* : durentia *L V* druantia *F s.l.* durenan *O ut uid.*

fleuve, dévalant des Alpes, entraîne à grand fracas les ornes qu'il arrache et les débris des monts dont il ronge les flancs, déferle en flots mugissants et son cours changeant déplace et rend incertains les passages à gué : il est peu sûr pour le fantassin et impraticable aux larges embarcations ; il venait alors d'être grossi par les pluies : saisissant avec leurs armes un grand nombre de soldats, il les entraîna dans ses tourbillons écumants et engloutit dans ses abîmes leurs corps disloqués et leurs membres déchiquetés. Mais tout le souvenir des épreuves passées disparut désormais quand leurs yeux apeurés virent de près les Alpes : là, tout est recouvert d'une couche de gel, de verglas éternel emprisonnant les glaces séculaires. Jusqu'au ciel la montagne érige une paroi raide et froide et, malgré les ardeurs de Phébus qui la frappent dès son lever, elle ne peut dissoudre aux rayons du soleil sa neige durcie. Autant le gouffre du livide Tartare s'ouvre, depuis la surface de la terre, jusqu'au fond du royaume des mânes et aux flots du noir marécage, autant s'élève cette montagne dressée dans les airs et dont l'ombre ôte la vue du ciel. Là-haut, pas de printemps, pas d'été somptueux. Seul, le hideux hiver hante ces sinistres chaînes et s'y tient pour toujours ; de toutes parts, il y pousse les sombres nuées et les orages chargés de grêle. Tous les souffles et les vents ont établi sur le domaine des Alpes leurs royaumes en furie. Le regard se trouble à fixer la hauteur de ces rocs et les monts vont se perdre dans les nues. En ajoutant l'Athos [1] au Taurus, en superposant le Rhodope au Mimas, l'Ossa au Pélion,

1. Le poète cite les montagnes les plus élevées connues des Anciens : l'Athos, en Macédoine ; le Taurus, en Asie Mineure ; le Rhodope, en Thrace ; le Mimas, en Ionie ; l'Ossa, le Pélion et l'Othrys, en Thessalie ; l'Hémus, en Thrace.

ductoris uastauit iter. Namque Alpibus ortus,
auulsas ornos et adesi fragmina montis
cum sonitu uoluens, fertur latrantibus undis
ac uada translato mutat fallacia cursu,
non pediti fidus, patulis non puppibus aequus ;
et tunc, imbre recens fuso, correpta sub armis
corpora multa uirum spumanti uertice torquens
immersit fundo laceris deformia membris.
  Sed iam praeteritos ultra meminisse labores
conspectae propius dempsere pauentibus Alpes :
cuncta gelu canaque aeternum grandine tecta
atque aeui glacie cohibent ; riget ardua montis
aetherii facies, surgentique obuia Phoebo
duratas nescit flammis mollire pruinas.
Quantum Tartareus regni pallentis hiatus
ad manis imos atque atrae stagna paludis
a supera tellure patet, tam longa per auras
erigitur tellus et caelum intercipit umbra.
Nullum uer usquam nullique aestatis honores,
sola iugis habitat diris sedesque tuetur
perpetuas deformis hiems ; illa undique nubes
huc atras agit et mixtos cum grandine nimbos.
Iam cuncti flatus uentique furentia regna
Alpina posuere domo. Caligat in altis
obtutus saxis, abeuntque in nubila montes.
Mixtus Athos Tauro Rhodopeque adiuncta Mimanti

469 uastauit *S* : tardauit *coni. Heinsius et alii alia* || **473** fidus *F O V* : fisus *L* || **476** laceris *F* : lateris *L O V* || **479** canaque *O V* : cauaque *L F* || **480** atque aeui *L F V* : atque cui *O* aquaeuam *coni. Dausquelus* || **494** mimanti *CH* : minanti *S*.

l'Othrys à l'Hémus, on ne parviendrait pas à pareille altitude. C'est le héros de Tirynthe [1] qui, le premier, osa fouler ces sommets inviolés jusqu'alors : les dieux l'ont regardé, fendant les nuages, brisant les hautes crêtes et domptant de toute sa force ces rochers que depuis le début du monde et tant de siècles, nul n'avait souillés de son pas. La marche des soldats est lente et incertaine, tout comme s'ils portaient leurs armes sacrilèges dans une région sacrée de l'univers, défendue par une interdiction de la nature et par l'opposition des dieux. Mais le chef, que ne peuvent émouvoir ni les Alpes, ni ce cadre effrayant, tente de réchauffer par ses exhortations leurs cœurs accablés de tristesse et de ranimer leur courage :

« N'avez-vous donc pas honte d'être las de la faveur des dieux et du succès et, après tant de gloire acquise en combattant, de reculer devant la neige des montagnes et d'abaisser lâchement vos armes devant des rochers ? C'est maintenant, oui, maintenant, croyez-le, camarades, que vous escaladez les remparts de Rome souveraine et la haute colline de Jupiter. L'épreuve d'aujourd'hui vous livrera, enchaînés, l'Ausonie et le Tibre ». Sans retard, il fait gravir les pentes à son armée, soulevée par ces riches promesses, et lui interdit de suivre les marques qu'ont laissées les pas du grand Hercule : qu'ils foulent des lieux vierges et que ses bataillons se fraient leur propre voie. Il ouvre des chemins inexplorés et, franchissant les crêtes le premier, il hèle du haut des rochers ses cohortes. Alors, dans la montée que durcit la couche de verglas, quand le sentier abrupt et enneigé devient glissant et se dérobe, il attaque du fer la glace qui résiste. Mais la neige s'effrite, ouvrant une crevasse qui engloutit les guerriers, et l'avalanche qui dévale depuis le som-

1. Cf. note à 2, 356.

Ossaque cum Pel*i*o cumque Haemo cesserit Othrys.
Primus inexpertas adiit Tirynthius arces :
scindentem nubes frangentemque ardua montis
spectarunt superi longisque ab origine saeclis
intemerata gradu magna ui saxa domantem.
At miles dubio tardat uestigia gressu,
impia ceu sacros in finis arma per orbem,
natura prohibente, ferant diuisque repugnent.
Contra quae ductor — non Alpibus ille nec ullo
turbatus terrore loci, sed languida maest*i*s
corda uirum fouet hortando reuocatque uigorem — :
« Non pudet obsequio superum fessosque secundis,
post belli decus atque acies, dare terga niuosis
montibus et segnes summittere rupibus arma ?
Nunc, o nunc, socii, dominantis moenia Romae
credite uos summumque Iouis conscendere culmen.
Hic labor Ausoniam et dabit hic in uincula Thybrim. »
Nec mora, commotum promissis ditibus agmen
erigit in collem et uestigia linquere nota
Herculis edicit magni crudisque locorum
ferre pedem ac proprio turmas euadere cal*l*e.
Rumpit inaccessos aditus atque ardua primus
exuperat summaque uocat de rupe cohortes.
Tum, qua durati concreto frigore collis
lubrica frustratur canenti semita cliuo,
luctantem ferro glaciem premit. Haurit hiatu
nix resoluta uiros, altoque e culmine praeceps

495 pelio *edd.* : peleo *S* phlegeo *CH* || 504 maestis *Schrader* : maestus *S* || 511 et *CH F²* : *om.* *L F¹ O V* || 515 calle *edd.* : calpe *L F V* talpe *O*.

met recouvre de ses éboulements humides les escadrons. Tantôt l'affreux Corus [1], de ses ailes sombres, projette en plein visage des paquets de flocons qui tourbillonnent, ou bien, sifflant en une effroyable bourrasque, il dépouille les hommes de leurs armes : son souffle les arrache, les roule dans les airs et, bien haut, les fait tournoyer dans la nue. Plus ils approchent de la crête, et plus, s'efforçant d'en finir, ils ont gravi de pentes, plus s'accroît leur fatigue. Accablés, ils voient sans cesse au-dessus d'eux se dresser une autre cîme, apparaître un autre massif ; de là-haut, ils n'éprouvent même pas l'envie de regarder en bas le trajet conquis par leurs épreuves et leur sueur, tant ils sont terrifiés en revoyant ces étendues uniformes qui, aussi loin que se portent leurs yeux, leur offrent un paysage toujours blanc et verglacé. Ainsi, après avoir quitté le doux rivage, le marin, au milieu de la mer, quand aucun vent ne touche ses voiles pendantes et son mât immobile, considère l'immensité des eaux ; mais son œil, qui s'épuise à regarder les flots profonds, se repose en contemplant le ciel.

Et maintenant, en plus de ces désastres et des obstacles du terrain, voici que surgissent des êtres à demi-sauvages, montrant entre les rochers leurs têtes horribles et repoussantes avec leurs cheveux toujours raides de crasse, et, jaillissant du fond des grottes creusées dans la roche érodée, la troupe des Alpins [2] attaque et, avec la vigueur que lui donne l'habitude, franchit d'un pas agile les fourrés, les névés familiers et les pentes inaccessibles. Une fois l'ennemi encerclé, ils le harcèlent en parcourant la montagne en tous sens. Bientôt l'aspect des lieux se modifie : ici, des flots de sang imbibent la neige et la rougissent ;

1. Cf. note à, 1 469.
2. Les faits sont historiques ; cf. Polybe, 3, 51-53.

humenti turmas operit delapsa ruina.
Interdum aduerso glomeratas turbine Corus
in media ora niues fuscis agit horridus alis ;
aut rursum immani stridens auulsa procella
nudatis rapit arma uiris uoluensque per orbem
contorto rotat in nubes sublimia flatu.
Quoque magis subiere iugo atque, euadere nisi,
erexere gradum, crescit labor. Ardua supra
sese aperit fessis et nascitur altera moles,
unde nec edomitos exudatosque labores
respexisse libet : tanta formidine plana
exterrent repetita oculis atque una pruinae
canentis, quacumque datur promittere uisus,
ingeritur facies. Medio sic nauita ponto,
cum dulcis liquit terras, et inania nullos
inueniunt uentos securo carbasa malo,
immensas prospectat aquas ac, uicta profundis
aequoribus, fessus renouat sua lumina caelo.
Iamque super clades atque importuna locorum
illuuie rigidaeque comae squalore perenni
horrida semiferi promunt e rupibus ora,
atque effusa cauis exesi pumicis antris
Alpina inuadit manus assuetoque uigore
per dumos notasque niues atque inuia pernix
clausum montiuagis infestat cursibus hostem.
Mutatur iam forma locis : hic sanguine multo

522 humenti *Modius* : uiuenti *L O V* ingenti *F* omenti *CM Ep. 98 ex errore typographico ut uid.* || 525 immani *L O V* : inmani *F CM Ep. 98* || 526 nudatis *CM Ep. 98* : audacis *S* || 534 promittere *CH* : permittere *S* || uisus *O V* : nisus *L F.*

là, la glace, que rien ne pouvait entamer, est tiédie par la chaleur du sang et peu à peu s'affaisse ; le coursier, dont le pied bat durement le sol, demeure prisonnier du verglas creusé par ses sabots. Outre la chute, il y a d'autres dangers : celui d'y laisser un membre sectionné par la glace ou de le perdre, après fracture, à cause du raidissement dû au froid.

Ayant enduré ces atteintes durant deux fois six jours et autant de nuits cruelles, ils finissent par arriver sur les crêtes qu'ils voulaient atteindre et ils installent leur camp au sommet de rochers à pic.

Mais Vénus, le cœur miné par le désarroi et la crainte, s'adresse à son père et, dans son chagrin, laisse éclater ses plaintes :

« Quel sera, je te prie, pour les descendants d'Énée, le terme de leur souffrance et de leur extermination ? Après tant de voyages et sur terre et sur mer, quand leur permettras-tu le repos ? Pourquoi le Punique vient-il chasser nos descendants de la ville que tu leur as octroyée ? Il a installé sa Libye sur les Alpes et menace notre empire de destruction. Déjà Rome redoute le sort de Sagonte. Où porterons-nous les dernières cendres de Troie, ses débris sacrés, le lare d'Assaracus [1] et le sanctuaire de Vesta ? Accorde-leur, Père, un asile où reposer en sûreté : ne suffit-il pas qu'il aient, dans leurs errances, cherché à travers le monde entier un lieu d'exil ? Le destin de Pergame [2] se répètera-t-il par la prise de Rome ? ».

Ainsi parle Vénus [3], mais son père répond : « Bannis tes craintes et ne te laisse pas troubler par les efforts

1. Arrière-petit-fils de Dardanus, lui-même fils de Jupiter. Il était le grand-père d'Anchise : la lignée des Énéades se rattachait ainsi à Jupiter.

2. Cf. note à 1, 115.

3. Vénus, dès sa naissance, fut portée par les flots à Cythère.

infectae rubuere niues, hic, nescia uinci,
paulatim glacies cedit tepefacta cruore ;
dumque premit sonipes duro uestigia cornu,
ungula perfossis haesit compressa pruinis.
Nec pestis lapsus simplex ; abscisa relinquunt
membra gelu, fractosque asper rigor amputat artus.
Bis senos soles, totidem per uulnera saeuas
emensi noctes, optato uertice sidunt
castraque praeruptis suspendunt ardua saxis.
At Venus, ancipiti mentem labefacta timore,
affatur genitorem et rumpit maesta querelas :
« Quis poenae modus aut pereundi terminus, oro,
Aeneadis erit ? Et quando terrasque fretumque
emensis sedisse dabis ? Cur pellere nostros
a te concessa Poenus parat urbe nepotes ?
Alpibus imposuit Libyam finemque minatur
imperio : casus metuit iam Roma Sagunti.
Quo Troiae extremos cineres sacramque ruinam
Assaracique larem et Vestae secreta feramus,
da sedem, genitor, tutisque iacere. Parumne est,
exilia errantis totum quaesisse per orbem ?
Anne iterum capta repetentur Pergama Roma ? »
His Venus ; et contra genitor sic deinde profatur :
« Pelle metus, neu te Tyriae conamina gentis

551 compressa *S* : comprensa *coni. Heinsius* || **552** lapsus *S* : lapsu *coni. Heinsius* || **560** et quando *S* : ecquando *coni. Heinsius* || **563** libyam *Fpc* : libiam *L O V* libram *Fac* || **570** et *S* : at *coni. Heinsius.*

de la nation tyrienne, Cythérée : ta descendance conserve et conservera longtemps les rochers tarpéiens ; la lourde épreuve de cette guerre va me permettre de jauger ces héros et de les apprécier au combat. Cette race endurcie aux armes et qui se jouait de la fatigue se détache peu à peu des vertus qui illustraient ses aïeux. Ce peuple, issu de nous, qui, pour acquérir la gloire, ne fut jamais ménager de son sang et qui toujours eut soif de renommée, passe son temps dans l'obscurs loisirs et laisse ses jours s'écouler sans bruit et sans éclat, dans l'inertie, et le doux poison de l'oisiveté étouffe et fait peu à peu décliner sa valeur. Or, parmi tant de nations, revendiquer pour soi seul l'hégémonie exige beaucoup d'efforts et de graves épreuves. Bientôt tu verras venir le temps où Rome, capitale du monde, sera plus glorieuse encore par ses malheurs. Ces épreuves feront surgir des noms qui ne seront pas indignes de notre ciel : ainsi tu verras Paulus [1], et Fabius, et Marcellus [2] dont m'ont plu les offrandes opimes. C'est eux, par leurs blessures, qui donneront un empire aux Latins : il sera si puissant que, malgré leur débauche et leur décadence, leurs descendants ne pourraient cependant le détruire. Déjà est né celui-là même qui fera rappeler le Punique dans sa patrie et qui, après l'avoir repoussé du Latium, le dépouillera de ses armes sous les murs de Carthage, sa propre ville. De ce jour, Cythérée, tes enfants pour longtemps régneront. Et puis, un génie divin, issu de Cures [3], s'élèvera jusqu'aux astres et le nom sacré des Iulii brillera d'un nouvel éclat grâce à la race guerrière nourrie dans la Sabine aux grands champs d'oliviers. Le père de cette dynastie rendra Rome victorieuse de Thulé, terre jusqu'alors inconnue et, le premier, il entraînera dans les

1. Jupiter cite les chefs militaires qui, au cours de la guerre, vont incarner les vertus romaines ; cf. Introd., p. LXII.
2. Cf. note à 1, 133.

turbarint, Cytherea ; tenet longumque tenebit
Tarpeias arces sanguis tuus. Hac ego Martis
mole uiros spectare paro atque expendere bello.
Gens ferri patiens ac laeta domare labores
paulatim antiquo patrum dissuescit honori ;
atque ille, haud umquam parcus pro laude cruoris
et semper famae sitiens, obscura sedendo
tempora agit, mutum uoluens inglorius aeuum,
sanguine de nostro populus, blandoque ueneno
desidiae uirtus paulatim euicta senescit.
Magnae molis opus multoque labore parandum,
tot populos inter soli sibi poscere regna.
Iamque tibi ueniet tempus, quo maxima rerum
nobilior sit Roma malis. Hinc nomina nostro
non indigna polo referet labor ; hinc tibi Paulus,
hinc Fabius gratusque mihi Marcellus opimis.
Hi tantum parient Latio per uulnera regnum,
quod luxu et multum mutata mente nepotes
non tamen euertisse queant. Iamque ipse creatus,
qui Poenum reuocet patriae Latioque repulsum
ante suae muros Carthaginis exuat armis.
Hinc, Cytherea, tuis longo regnabitur aeuo.
Exin se Curibus uirtus caelestis ad astra
efferet, et sacris augebit nomen Iulis
bellatrix gens bacifero nutrita Sabino.
Hinc pater ignotam donabit uincere Thylen

591 repulsum *S* : reuul- *coni. Drakenborch* || 595 efferet *S CM Ep. 106* : exseret *CH* || iulis *CM Ep. 106* : iulus *S* || 597 thylen *F V* : thilen *L O*.

bois de la Calédonie ses bataillons : il maintiendra sur les rives les populations du Rhin ; il gouvernera l'Afrique avec énergie et, dans sa vieillesse, il réduira par la guerre l'Idumée, pays des palmiers. Ce héros connaîtra non les marais du Styx ni le sombre royaume, mais le séjour des dieux, et il y recevra les mêmes hommages que nous. Après lui, un jeune prince, d'une force d'âme exceptionnelle, se chargera du poids de l'héritage paternel. Il s'élèvera, et son front montera aussi haut que son pouvoir ; c'est lui qui, jeune encore, terminera la cruelle guerre contre le peuple de Palestine. Mais toi, vainqueur de la Germanie [1], tu surpasseras les prouesses de ta famille ; dès ton enfance, tu seras la terreur du Batave aux cheveux dorés. Ne redoute pas l'incendie qui brûlera au sommet du rocher tarpéien ; au milieu de ces flammes sacrilèges, tu seras conservé à l'univers. Oui, tu dois, dans un lointain avenir, prendre place avec nous dans le divin royaume. Un jour, devant lui, les troupes du Gange abaisseront leurs arcs détendus et Bactres montrera ses carquois vides. C'est lui qui, depuis les régions arctiques, ramènera son char de victoire dans Rome, et, plus glorieux que Bacchus, célèbrera son triomphe sur l'Orient. C'est lui encore qui, vainqueur, maîtrisera sur les confins sarmates les peuples du Danube, ce fleuve furieux d'être franchi par des enseignes dardaniennes.

1. Domitien, empereur de 81 à 96, a été témoin de l'incendie du Capitole pendant l'année 69 qui a vu s'affronter dans Rome les armées de Vitellius et de Vespasien. Son règne a été marqué par des campagnes auxquelles il a pris part, notamment de 83 à 89, contre les Chattes, sur le *limes* du Rhin (d'où le surnom de *Germanicus* que s'octroie à lui-même Domitien), en 92 contre les Daces et les Sarmates, au-delà du *limes* du Danube. Quant au triomphe sur l'Orient (v. 611-615), symbolisé par le Gange et par Bactres, capitale de la Bactriane (auj. Afghanistan), il n'est ici qu'un thème littéraire exaltant la toute-puissance de Rome (cf. Virg., *Aen.* 8, 724-278), et ne se fonde sur aucun fait militaire précis, Domitien ayant évité de s'engager en Asie.

inque Caledonios primus trahet agmina lucos ;
compescet ripis Rhenum, reget impiger Afros
palmiferamque senex bello domitabit Idymen.
Nec Stygis ille lacus uiduataque lumine regna,
sed superum sedem nostrosque tenebit honores.
Tum iuuenis, magno praecellens robore mentis,
excipiet patriam molem celsusque feretur,
aequatum imperio tollens caput. Hic fera gentis
bella Palaestinae primo delebit in aeuo.
At tu transcendes, Germanice, facta tuorum,
iam puer auricomo praeformidate Bata*u*o.
Nec te terruerint Tarpei culminis ignes,
sacrilegas inter flammas seruabere terris.
Nam te longa manent nostri consortia mundi.
Huic laxos arcus olim Gangetica pubes
summittet, uacuasque ostendent Bactra pharetras.
Hic et ab Arctoo currus aget axe per urbem,
ducet et Eoos, Baccho cedente, triumphos.
Idem, indignantem tramittere Dardana signa,

600 idymen *L* : idimen *F O V* || 602 superum *S* : superam *coni. Heinsius* || 608 batauo *edd.* : batano *L FO* britano *V* || 609 te *F O V* : *om. L* || 613 ostendent *S* : obtendent *coni. Heinsius* || bactra *F O V* : battra *L* || 614 arctoo *F V* : arctos *L* arcto *O.*

Il surpassera même, par son talent oratoire, les descendants de Romulus qui se seront illustrés par leur éloquence. Les Muses [1] lui feront l'hommage de leurs dons ; plus harmonieuse que celle qui sut arrêter le cours de l'Hèbre et attirer le Rhodope, sa lyre ravira Phoebus par ses accents. Et même, sur ce rocher tarpéien où tu vois se dresser un antique palais, il bâtira un Capitole d'or [2] élevant jusqu'à notre ciel le faîte de ses temples. Alors, ô fils de dieux, qui donneras au monde d'autres dieux [3], gouverne, pour son bonheur, la terre sous ton autorité paternelle. Au terme d'une longue vieillesse, tu sera accueilli aux demeures du ciel ; Quirinus [4] te fera place sur son trône et tu siègeras entre ton père et ton frère, non loin de ton divin fils au front étincelant de rayons ».

Tandis que Jupiter révélait la succession des temps futurs, le chef Agénoréen [5], descendu des sommets abrupts, s'efforçait d'assurer sa marche incertaine le long des versants impraticables et de franchir des blocs humides. Ce n'est plus une armée ennemie qui l'arrête, mais d'effrayantes pentes à pic [6] et des barres de rocs érigées devant lui. Ses hommes sont bloqués et demeurent sur place ; accablés par ce long et pénible trajet, ils ne peuvent dormir ni réchauffer leurs corps transis. Sans s'interrompre, et travaillant même la nuit, ils transportent fiévreusement, épaule contre épaule, des chênes et des ormes arrachés aux pentes. Puis, une fois les monts dépouillés de leurs plus épaisses forêts, on entasse les troncs : des flammes dévorantes embrasent le pourtour

1. Domitien se croyait pourvu d'un grand talent littéraire, et il composa notamment un poème épique. Silius le compare à Orphée, l'aède mythique de Thrace, dont la musique arrêtait le cours des fleuves et déplaçait les montagnes ; cf. note à 2, 73.

Sarmaticis uictor compescet sedibus Histrum.
Quin et Romuleos superabit uoce nepotes,
quis erit eloquio partum decus. Huic sua Musae
sacra ferent, meliorque lyra, cui substitit Hebrus
et uenit Rhodope, Phoebo miranda loquetur.
Ill*e* etiam, qua prisca, uides, stat regia nobis,
aurea Tarpeia ponet Capitolia rupe
et iunget nostro templorum culmina caelo.
Tunc, o nate deum diuosque dature, beatas
imperio terras patrio rege. Tarda senectam
hospitia excipient caeli, solioque Quirinus
concedet, mediumque parens fraterque locabunt :
siderei iuxta radiabunt tempora nati. »
Dum pandit seriem uenturi Iupiter aeui,
ductor Agenoreus, tumulis delatus iniquis,
lapsantem dubio deuexa per inuia nisu
firmabat gressum atque humentia saxa premebat.
Non acies hostisue tenet, sed prona minaci
praerupto turbant et cautibus obuia rupes.
Stant clausi maerentque moras et dura uiarum,
nec refouere datur torpentia membra quiete ;
noctem operi iungunt et robora ferre coactis
approperant humeris ac raptas collibus ornos.
Iamque ubi nudarunt silua densissima montis,
aggessere trabes ; rapidisque accensus in orbem
excoquitur flammis scopulus. Mox proruta ferro

617 sedibus *L F :* sectibus *O* septibus *V* legibus *uel* caedibus *coni. Dausqueius et alii alia* || **618** quin *F O V* : cum *L* || **619** quis erit *O* : qui serit *L F V* qui ferit *CD* || **622** ille *Heinsius* : illa *S* || uides *L O CM Ep. 106 : F V legi nequeunt.* || **629** iuxta *O V* : iusta *L F* || **632** nisu F^2 *O* : uisu *L* F^1 *V*.

du rocher et le calcinent ; bientôt, le fer fait choir avec fracas ce bloc dont la masse se lézarde, ouvrant aux troupes épuisées les royaumes de l'antique Latinus. Ayant enfin franchi, au prix de tous ces dangers, les Alpes jusqu'alors inaccessibles, le chef dressa ses tentes dans les plaines des Tauriniens [1].

Pendant ce temps était arrivé Bostar, rapportant la réponse de l'oracle de Jupiter [2] ; plein de joie, après avoir traversé tous les déserts des Garamantes, il exaltait les cœurs, comme si ses yeux avaient vu le dieu du tonnerre :

« O grand fils de Bélus [3], toi dont le bras éloigne l'esclavage des murs de la patrie, nous avons pénétré jusqu'aux autels des Libyens. La Syrte [4], dont les vagues vont mouiller les astres, nous a emportés près des dieux et la terre nous a presque engloutis dans des flots plus violents encore. Du milieu du monde jusqu'aux bornes du ciel s'étendent des plaines désolées. Dans ces immensités, aucun relief naturel, sauf quand les tourbillons, dans les spirales de leurs nuages, projettent les masses de sable et les accumulent, ou quand l'Africus [5], qui a brisé sa prison pour venir ravager les terres, ou le Corus, qui fait jaillir les vagues au sommet des airs, envahissent la plaine, théâtre de leur lutte farouche, et, l'un contre l'autre, lancent le sable qui s'amoncelle en dunes.

Nous avons avancé parmi ces dépressions en nous réglant sur les étoiles car, de jour, on n'y peut distinguer sa route : celui qui marche au fond de ces déserts et qui se voit toujours au milieu de la plaine doit suivre Cynosure [6], guide infaillible des marins de Sidon. Mais une

1. Hannibal, descendant par la vallée de la Doire Ripaire, atteint le cours supérieur du Pô (pays des Tauriniens).
2. Cf. 3, 6 sqq.
3. Cf. note à 1, 73.
4. Cf. note à 1, 408.

dat gemitum putris resoluto pondere moles
atque aperit fessis antiqui regna Latini.
His tandem ignotas transgressus casibus Alpes,
Taurinis ductor statuit tentoria campis.
Interea, uoces Iouis atque oracula portans,
emensis aderat Garamantum laetus harenis
Bostar et ut uiso stimulabat corda Tonante :
« Maxime Belide, patriis qui moenibus arces
seruitium dextra, Libycas penetrauimus aras.
Nos tulit ad superos perfundens sidera Syrtis,
nos paene aequoribus tellus uiolentior hausit.
Ad finem caeli medio tenduntur ab orbe
squalentes campi. Tumulum natura negauit
immensis spatiis, nisi quem caua nubila torquens
construxit turbo, impacta glomeratus harena,
uel si, perfracto populatus carcere terras,
Africus aut, pontum spargens super aëra, Corus
inuasere truces capientem proelia campum
inque uicem ingesto cumularunt puluere montis.
Has obseruatis ualles enauimus astris ;
namque dies confundit iter, peditemque profundo
errantem campo et semper media arua uidentem
Sidoniis Cynosura regit fidissima nautis.

643 putris *CM Ep. 106 :* patris *L F* patens *O* patiens *V ut uid.* || **659** spargens *L F V* : surgens *O* || **661** montis *S :* montes *CH.*

fois qu'épuisés, nous avons atteint le domaine de Jupiter au front paré de cornes, avec ses bois sacrés, ses épaisses futaies et ses temples étincelants, Arisbas nous accueille et nous offre l'hospitalité dans sa demeure. Près du temple, il y a — fait insolite et qu'il faut mentionner — une source tiède au lever comme au coucher du jour, et qui, glacée quand le soleil, au milieu de sa course, embrase l'Olympe, redevient bouillante dans les ténèbres de la nuit.

Puis le vieillard nous montre ces lieux que remplit la présence du dieu, ces champs qui produisent sans avoir été cultivés et, le cœur plein de joie, il nous déclare : « Ces forêts ombreuses, ces arbres dont les sommets touchent le ciel, ces bois sacrés où marcha Jupiter, honore-les, Bostar et adresse-leur ta prière. Qui donc dans le monde, ignore que deux colombes, présent de Jupiter, se posèrent dans le sein de Thébé [1] ? L'une, portée par ses ailes jusqu'aux terres de Chaonie [2], remplit de son murmure prophétique le chêne de Dodone ; mais l'oiseau de Cythérée qui, survolant les flots de Carpathos [3] ourlés d'un blanc pareil à ses ailes [4], fendit l'air et atteignit la Libye, a fixé la place du temple en ces lieux. Et, à l'endroit où vous voyez aujourd'hui un autel et d'épais bois sacrés, cet oiseau (ô prodige !) a choisi le chef du troupeau pour se percher sur sa tête laineuse, au milieu des cornes, et annoncer aux populations de la Marmarique [5] les réponses du dieu. Peu après sur-

1. La légende de Thébé est assez obscure. En effet, les villes de Thèbes en Béotie, de Thèbes en Cilicie, de Thèbes en Égypte, se réclament d'une héroïne éponyme présentée comme la fille, soit de Prométhée et d'une nymphe, soit du dieu-fleuve Asopos et de Méroë, soit de Jupiter et d'Iodama, prêtresse d'Athéna, soit de Nilos. Il se peut que Silius parle ici de la fille de Jupiter et d'Iodama : par une faveur de son père, une colombe serait sortie du sein de Thébé pour se rendre en Afrique et se poser dans les bois où devait s'élever le temple de Jupiter Hammon.

Verum ubi defessi lucos nemorosaque regna
cornigeri Iouis et fulgentia templa subimus,
exceptos hospes tectis inducit Arisbas.
Stat fano uicina, nouum et memorabile, lympha,
quae nascente die, quae deficiente tepescit
quae*que* riget, medius cum sol accendit Olympum,
atque eadem rursum nocturnis feruet in umbris.
Tum loca plena deo, dites sine uomere glebas
ostentat senior laetaque ita mente profatur :
« Has umbras nemorum et connexa cacumina caelo
calcatosque Ioui lucos prece, Bostar, adora.
Nam cui dona Iouis non diuulgata per orbem,
in gremio Thebes geminas sedisse columbas ?
Quarum, Chaonias pennis quae contigit oras,
implet fatidico D*o*donida murmure quercum.
At quae, Carpathium super aequor uecta, per auras
in Libyen niueis tranauit concolor alis,
hanc sedem templo Cythereïa condidit ales ;
hic, ubi nunc aram lucosque uidetis opacos,
ductore electo gregis, admirabile dictu,
lanigeri capitis media inter cornua perstans,
Marmaricis ales populis responsa canebat.

667 subimus *CM Ep. 106 :* columnis *S* || 671 -que *edd.* : *om. S* || accendit *S* : ascendit *coni. Heinsius.* || 675 connexa *L F* : conuexa *O V* || 680 dodonida *edd.* : donidam *L F V* domandam *O* || 681 carpathium *CM Ep. 106 :* carphacium *L O* carphatium *F V* || 682 niueis *L O V CM Ep. 106 :* niuosis *F ut uid., loc. desp. uide adn.* || 684 aram *Heinsius* : arma *S* || 685 ductore *S* : ductori *coni. Heinsius.*

girent tout à coup une forêt, un bois sacré aux arbres séculaires ; et ces chênes qui maintenant se dressent jusqu'aux astres, étaient pareils dès le premier jour de leur naissance. Révéré depuis lors avec une terreur religieuse, chaque arbre recèle une puissance divine, reçoit un culte et voit fumer ses autels ».

Nous admirions ces merveilles quand soudain, dans un grincement effroyable, les portes du temple s'ébranlent et s'ouvrent, et une lumière plus vive frappe nos yeux : devant l'autel apparaît le prêtre, resplendissant dans sa robe blanche comme neige ; la foule s'empresse d'accourir. Puis, quand j'ai révélé la mission qui m'incombe, voici que le dieu pénètre son prophète ; les troncs en se heurtant font rouler dans les bois de profonds grondements et résonnant plus haut qu'aucune voix connue, dans les airs éclatent ces mots : « C'est vers le Latium que vous marchez, c'est la race d'Assaracus que vous voulez combattre, Libyens [1] ; je vois les difficultés de l'entreprise, le farouche Gradivus montant déjà sur son char, avec ses coursiers furieux, aux rênes ruisselantes de sang, qui soufflent sur la côte de l'Hespérie de sombres flammes. Toi qui veux connaître le sort des combats et l'issue des destins, toi qui fougueusement t'élances à toutes voiles vers cette glorieuse épreuve, envahis la plaine iapygienne [2] du chef étolien : tu grandiras encore la renommée de tes aïeux sidoniens et tu ne laisseras à nul autre la gloire de pénétrer plus profondément au cœur de la nation ausonienne. Finalement, l'empire dardanien, vaincu, tremblera devant toi et jamais la

1. Cf. note à 3, 566.

2. Cf. 1, 51. Sur *Aetoli ductoris*, cf. note à 3, 365. Le héros Diomède avait fondé Argyrippa dans la plaine d'Apulie : c'est en Apulie que devait se livrer la bataille de Cannes.

Mox subitum nemus atque annoso robore lucus
exiluit ; qualesque premunt nunc sidera quercus,
a prima uenere die ; prisco inde pauore
arbor numen habet coliturque tepentibus aris. »
Dumque ea miramur, subito stridore tremendum
impulsae patuere fores, maiorque repente
lux oculos ferit. Ante aras stat ueste sacerdos
effulgens niuea, et populi concurrere certant.
Inde ubi mandatas effudi pectore uoces,
ecce intrat subitus uatem deus. Alta sonoro,
collisis trabibus, uoluuntur murmura luco,
ac maior nota iam uox prorumpit in auras :
« Tenditis in Latium belloque agitare paratis
Assaraci prolem, Libyes. Coepta aspera cerno
Gradiuumque trucem currus iam scandere et atram
in latus Hesperium flammam expirare furentis
cornipedes multoque fluentia sanguine lora.
Tu, qui pugnarum euentus extremaque fati
deposcis claroque ferox das uela labori,
inuade Aetoli ductoris Iapyga campum ;
Sidonios augebis auos nullique relinques,
altius Ausoniae penetrare in uiscera gentis,
donec uicta tibi trepidabunt Dardana regna.

701 prolem, libyes. *interp. Heinsius :* prolem : libyes *uett. ante Heinsium.*

crainte ne quittera la descendance de Saturne tant qu'Hannibal sera sur la terre et respirera »[1].

Tels étaient les oracles que rapportait Bostar, pour la joie de l'armée dont les vœux appelaient la bataille prochaine.

278. Cf. note à 1, 70.

Nec ponet pubes umquam Saturnia curam,
dum carpet superas in terris Hannibal auras. »
   Talia portabat laetis oracula Bostar
impleratque uiros pugnae propioris amore.

LIVRE IV

LIVRE IV

1-87 : L'Italie se prépare à la guerre ; l'armée d'Hannibal et celle du consul Scipion sont face à face.

88-479 : Bataille du Tessin.

- 88-142 : premiers engagements et présages.
- 143-215 : combat de cavalerie.
- 216-310 : aristie de Scipion.
- 311-354 : suite de la bataille ; aristie d'Hannibal.
- 355-400 : épisode des trois frères italiens et des trois frères spartiates.
- 401-479 : retraite des Romains ; Jupiter envoie à leurs secours Mars, qui aide le jeune Scipion à sauver son père blessé.

480-699 : Bataille de la Trébie.

- 480-524 : Hannibal poursuit les Romains et engage le combat contre Sempronius.
- 525-569 : épisodes de la bataille.
- 570-637 : repoussés dans le lit de la Trébie, les Romains sont chargés par les éléphants ; aristie de Scipion.
- 638-666 : la Trébie enfle ses eaux pour engloutir l'armée romaine.
- 667-699 : sur la prière de Vénus, Vulcain dessèche le cours de la Trébie et le combat prend fin.

700-762 : Tandis que les Romains portent Varron au consulat, Hannibal, inspiré par Junon, reprend sa marche et franchit l'Apennin.

763-829 : Aux envoyés de Carthage qui lui demandent de sacrifier son fils, Hannibal répond par un refus hautain et annonce qu'il va remporter une nouvelle victoire.

LIVRE IV

Dans toutes les villes de l'Ausonie en alarme, la Renommée répand la nouvelle : les monts couronnés de nuages et leurs rocs dressés vers le ciel ont subi le joug ; les Puniques sont passés par des endroits inaccessibles ; tout fier de ces exploits égaux à ceux d'Hercule, leur chef est descendu dans les plaines. La déesse malfaisante publie ces mouvements redoutables de l'ennemi : elle grandit en marchant et, plus rapide que l'aile de l'Eurus, elle ébranle de ses terribles rumeurs les cités frappées d'épouvante.

La peur, qui sait nourrir de vains bruits la rumeur publique, ajoute encore à ces propos ; en hâte, on se jette dans de fiévreux préparatifs guerriers et soudain, dans l'Ausonie tout entière, retentit le fracas de Mars qui réclame des armes et des hommes. On remet en état les javelots et le fer, nettoyé de sa rouille, retrouve son cruel éclat ; sur le cimier des casques qu'on ne coiffait plus se dresse de nouveau la blancheur des plumets ; on munit la lance de sa courroie et un second passage au feu remet les haches en état. Pour protéger les flancs de toutes les atteintes, on assemble des cuirasses qui supporteront bien des coups sans laisser passer de blessures.

Les uns passent leurs nuits à façonner des arcs ; les autres, en le faisant volter à coups de fouet, dressent le coursier haletant ou aiguisent sur la pierre leur épée. On ne manque pas non plus de relever les murailles qui ont

LIBER QUARTVS

Fama per Ausoniae turbatas spargitur urbes
nubiferos montes et saxa minantia caelo
accepisse iugum, Poenosque per inuia uectos,
aemulaque Herculei iactantem fa*ct*a laboris
descendisse ducem. Diros canit improba motus
et gliscit gressu uolucrique citatior Euro
terrificis quatit attonitas rumoribus arces.
Astruit auditis, docilis per inania rerum
pascere rumorem uulgi, pauor; itur in acris
bellorum raptim curas, subitusque per omnem
Ausoniam Mauors strepit et ciet arma uirosque.
Pila nouant, ac detersa rubigine saeuus
induitur ferro splendor, niueumque repostae
instaurant galeae coni decus; hasta iuuatur
ammento, reuocantque noua fornace bipennis.
Conseritur tegimen laterum impenetrabile, multas
passurus dextras atque irrita uulnera, thorax.
Pars arcu inuigilant, domitat pars uerbere anhelum
cornipedem in gyros saxoque exasperat ensem.

4 iactantem facta *Liuineius* : iactatur fama *S* || 13 niueumque *CM Ep. 66* : iuuenumque *L V* iuuenusque *F O* || 16 multas *O V* : *L F legi nequeunt* inultas *coni. Heinsius.*

subi les atteintes des âges ; on transporte des blocs, on regarnit les brêches dans les tours rongées par le temps. On garnit aussi d'armes les citadelles ; c'est à qui rapportera de la forêt du bois pour renforcer les portes et les barrer de poutres solides ; tout autour des remparts on creuse des fossés. La peur, maître qui ne sait pas attendre, précipite les préparatifs et la fièvre agite toute l'étendue des campagnes. Les gens quittent leur foyer ; dans leur panique, ils transportent sur leurs épaules leurs mères infirmes, emmènent les vieillards chargés d'années et qui terminent la trame de leur existence ; devant eux, les cheveux défaits, marche l'épouse, entraînant à droite et à gauche les jeunes enfants qui peinent à suivre son pas. Ainsi va le peuple ; on s'y transmet les craintes sans en demander l'origine.

Quant aux sénateurs, malgré leur effroi devant cette monstrueuse entreprise qui porte la guerre au cœur de l'Italie et leur déception d'avoir vu franchir les rochers des Alpes, ils opposent un cœur farouche à l'adversité et redoublent de courage. Ils veulent, pour atteindre la gloire, affronter les périls et, par leur valeur, gagner un renom impérissable, que jamais au succès n'accorda la Fortune.

A l'abri de son camp, le chef lybien repose ses bataillons épuisés par les marches et dont un long froid a raidi les muscles : pour les encourager et les remplir de joie, il leur montre, vers la ville, que ce qui reste à couvrir est fait de terrain plat, et que Rome s'offre à leurs coups. Mais, loin de faire trêve à ses soucis et à ses plans de campagne, il reste seul à ne pas souffrir le repos. Jadis, en des âges très lointains, des peuples belliqueux [1] s'étaient jetés sur cette partie de l'Italie, terre opulente,

1. Allusion à l'invasion gauloise de — 390, cf. n. à 2, 33.

Nec uero muris, quibus est luctata uetustas,
ferre morantur opem ; subuectant saxa cauasque
retractant turris, edit quas longior aetas.
Hinc tela accipiunt arces, ac robora portis
et fidos certant obices accersere silua ;
circumdant fossas. Haud segnis cuncta magister
praecipitat timor, ac uastis trepidatur in agris.
Deseruere larem ; portant ceruicibus aegras
attoniti matres ducentisque ultima fila
grandaeuos rapuere senes ; tum crine soluto
ante agitur coniux, dextra laeuaque trahuntur
parui, non aequo comitantes ordine, nati.
Sic uulgus ; traduntque metus, nec poscitur auctor.
At patres, quamquam exterrent immania coepta
inque sinu bellum, atque Alpes et peruia saxa
decepere, tamen crudam contra aspera mentem
et magnos tollunt animos. Iuuat ire periclis
ad decus et dextra memorandum condere nomen,
quale dedit numquam rebus Fortuna secundis.
  Sed Libyae ductor tuto fouet agmina uallo,
fessa gradum multoque gelu torpentia neruos ;
solandique genus — laetis ostentat ad urbem
per campos superesse uiam, Romamque sub ictu.
At non et rerum curas consultaque belli
stare probat solusque nequit perferre quietem.
Armiferae quondam prisca inter tempora gentes
Ausonium inuasere latus sedesque beatas

23 ac *L F* : et *O V* ‖ **24** et *F O V* : it *L* ‖ **26** agris *L F CH* : armis *O* aruis *V* ‖ **32** sic uulgus ; traduntque *interp. Bauer* : sic uulgus traduntque *Ruperti et alii aliter* ‖ **40** gradum *S* : gradu *coni. Heinsius.*

où leur violence les fit craindre : bientôt leur guerre impie atteignit le père tarpéien et les Quirites, dont ils prirent la ville. Ces peuples, Hannibal cherche à les gagner à sa cause ; flattant par des présents leurs cœurs inconstants et leur naturel indécis, il les rallie à son armée.

Pendant ce temps, le consul Scipion[1] revenait des rivages phocéens après avoir longé la côte avec sa flotte rapide. Chefs gigantesques, que la terre et la mer avaient différemment éprouvés, ils campaient à proximité l'un de l'autre, situation qui rendait imminent le danger et probable un immense désastre. En effet, une fois le consul arrivé et les deux camps installés face à face, la fortune ne souffrait plus de retard et, enfiévrées à la vue de l'ennemi, les cohortes réclamaient le signal qui les déchaînerait. « Ils avaient là-bas soumis tout ce qui s'appelle Ibérie[2] », leur criait le chef tyrien de son immense voix qui pénétrait leurs rangs serrés : « Ni les Pyrénées, ni le Rhône fougueux n'avaient refusé d'obéir ; Sagonte la Rutule n'était plus que cendres ; ils s'étaient élancés au milieu des Celtes et, sur le chemin marqué par les épreuves du fils d'Amphitryon, les escadrons puniques étaient passés en armes ; leurs cavaliers, gravissant les pentes, avaient bondi sur les sommets et, aux hennissements de leur chevaux avaient tremblé les Alpes ».

De son côté, le consul appelle ses hommes à de glorieux combats : « Soldat, tu as devant toi un ennemi

1. Avec son armée et une flotte de soixante navires, Scipion avait d'abord gagné Marseille, puis l'embouchure du Rhône, pour arrêter Hannibal en Basse-Provence. Mais le Punique avait déjà franchi le Rhône. Alors Scipion gagne rapidement la Cisalpine et passe le Pô. La bataille a lieu entre ce fleuve et le Tessin : cf. Polybe 3, 65-66 ; Tite-Live 21, 39-47. L'ensemble des événements ne justifie guère l'épithète d'*ingens* appliquée à Scipion.

et metui peperere manu. Mox impia bella
Tarpeius pater et capti sensere Quirites.
Hic dum sollicitat donis et inania corda
ac fluxam morum gentem fouet armaque iungit,
iam consul, uolucri peruectus litora classe,
Scipio Phocaicis sese referebat ab oris ;
ingentisque duces, pelagi terraeque laborem
diuersum emensos, propiora pericula uallo
iungebant, magnaeque aderant primordia cladis.
Namque ut, collatis admoto consule castris,
sustulerat Fortuna moras, signumque furoris
accensae uiso poscebant hoste cohortes :
« Debellata procul, quaecumque uocantur Hiberis,
ingenti Tyrius n*um*e*r*osa per agmina ductor
uoce sonat ; non Pyrenen Rhodanumue ferocem
iussa aspernatos, Rutulam fumasse Saguntum,
raptum per Celtas iter, et, qua ponere gressum
Amphitryoniadae fuerit labor, isse sub armis
Poenorum turmas, equitemque per ardua uectum
insultasse iugo, et fremuisse hinnitibus Alpes ».
  Contra pulchra suos uocat ad discrimina consul :
« Hostem, miles, habes fractum ambustumque niuosis

51 peruectus *S, cf. 8,126* : praeuectus *coni. Heinsius* || 59 uocantur *S* : coluntur *coni. Heinsius et alii alia, uide adn.* || 60 numerosa *Liuineius* ; nemorosa *S* || 61 ferocem *L F CH* : furentem *O V*.

que les rocs couverts de neige ont brisé et brûlé de froid, et qui traîne avec peine ses membres engourdis. Eh bien, il faut qu'après avoir franchi les montagnes sacrées et leurs gorges profondes, il apprenne que notre palissade s'élève bien plus haut que le rempart d'Hercule [1] et qu'il voie s'il est plus facile d'escalader les monts ou de rompre vos bataillons. Laissez-le se vanter de ses vains exploits, pourvu qu'il soit défait dans une grande bataille, qu'il se jette en retraite et rebrousse chemin et qu'il voie devant lui la barrière des Alpes. Les dieux, après lui avoir fait passer les monts, l'ont conduit ici pour que son sang abreuve la terre latine et qu'un sol ennemi recouvre ses os. Je veux savoir si c'est une nouvelle, une autre Carthage qui nous apporte la guerre, ou la même qui gît, engloutie sous les flots, au sein des profondeurs près des îles Égates [2] ».

Il dit et conduit son armée vers le lit du Tessin. Le Tessin, dont les eaux transparentes d'émeraude ne sont jamais troublées par le sable des fonds, entraîne lentement ses flots brillants et glauques : on croirait à peine qu'il coule, tant il déroule avec douceur, sous l'ombrage de ses rives, au chant harmonieux des oiseaux gazouillant à l'envi, le cours luisant de son onde endormeuse.

La nuit touchait maintenant à sa fin ; les ombres s'estompaient à l'approche de l'aube et le Sommeil était au terme de ses heures. Le consul s'apprêtait à reconnaître le terrain, la configuration de la hauteur voisine et l'état de la plaine. Le Punique eut au cœur même désir et mêmes soucis. Tous deux étaient donc là, avec des escadrons de cavaliers rapides.

Mais de chaque côté, des nuées de poussière révélèrent que l'adversaire se mettait en marche ; on entendit le

1. C'est-à-dire les Alpes ; cf. n. à 2, 356.
2. Cf. n. à 1, 35.

cautibus atque aegre torpentia membra trahentem.
En age, qui sacros montis rupesque profundas
transiluit, discat, quanto st*e*t celsius arce
Herculea uallum, et maius sit, scandere collis,
an uestros rupisse globos. Det inania famae,
dum magna fuso pugna retroque ruenti,
qua uentum est, obstent Alpes. Super ardua ductum
huc egere dei, Latios ut sanguine finis
imbueret, tellusque hostilis conderet ossa.
Scire libet, noua nunc nobis atque altera bellum
Carthago, anne eadem mittat, quae, mersa sub aequor,
Aegatis inter uasto iacet obruta ponto ».
  Haec ait atque agmen Ticini flectit ad undas.
Caeruleas Ticinus aquas et stagna uadoso
perspicu*u*s seruat turbari nescia fundo
ac nitidum uiridi lente trahit amne liquorem.
Vix credas labi ; ripis tam mitis opacis,
argutos inter uolucrum certamine cantus,
somniferam ducit lucenti gurgite lympham.
  Iamque sub extremum noctis fugientibus umbris
lux aderat, Somnusque suas confecerat horas.
Explorare locos consul collisque propinqui
ingenium, et campis quae sit natura, parabat.
Par studium Poeno similesque in pectore curae.
Ergo aderant, rapidis equitum comitantibus alis.
  Verum ubi commoto docuerunt puluere nubes

71 stet *Heinsius* : stat *S* || 73 uestros *L F CH* : nostros *O V* || 83 perspicuus *edd.* : perspicuas *S*.

bruit, toujours plus rapproché, des sabots des coursiers faisant gémir la terre et, dans le même temps éclatent des hennissements aigus qui couvrent les sonneries des trompettes. « Aux armes, soldats, vite, aux armes ! » s'écrient à la fois les deux chefs. Tous deux ont même fougue et même courage, même amour de la gloire et, pour le combat et la guerre, même folle passion. Ils n'attendirent pas : près de se heurter, les armées n'étaient plus qu'à portée d'une lance projetée par courroie, quand soudain, dans le ciel limpide et sans nuage, un présage attira les esprits et les regards. Parti du zénith, un épervier pourchassait avec furie une volée des oiseaux chéris de Vénus, qui doivent leur renom au culte de Dioné [1] ; déjà, les attaquant de ses serres, de son bec et de violents coups d'ailes, il en avait tué quinze, cruellement blessés. Et il ne s'arrêtait pas ; il n'était point assouvi, mais sa soif de sang frais redoublait et il pressait une autre colombe, affolée déjà par le massacre des premières et qui, l'aile pendante, ne savait plus où se sauver ; mais, surgissant du côté où Phoebus se lève, l'oiseau de Jupiter contraignit enfin l'épervier à fuir vers de légers nuages. Puis, d'une aile joyeuse, l'aigle vainqueur se dirigea vers les enseignes romaines ; se portant à l'endroit où Scipion, fils du consul [2], brandissait de son jeune bras des armes éclatantes, il jeta un cri par deux fois, par trois fois, effleura de son bec le cimier du casque étincelant et rejoignit les astres.

1. Mère de Vénus ; les colombes étaient les oiseaux favoris de la déesse.

2. P. Cornelius Scipio, le futur Africain ; cf. *Introd.* p. XLI. C'est lui que représente l'aigle des v. 113 sqq.

hostem ferre gradum, et propius propiusque sonoro
quadrupedum cornu tellus gemit, ac simul acer
uincentum lituos hinnitus saeuit equorum :
« Arma, uiri, rapite arma, uiri », dux instat uterque.
Ambobus uelox uirtus geminusque cupido
laudis et ad pugnas Martemque insania concors.
Haud mora, iam tantum campi dirimebat ab ictu,
quantum impulsa ualet comprendere lancea nodo,
cum subitum liquid*a*, non ullis nubibus, aethra
augurium mentes oculosque ad sidera uertit.
Accipiter medio tendens a limite solis,
dilectas Veneri notasque ab honore Diones
turbabat uiolentus aues atque unguibus idem,
idem nunc rostro, duris nunc ictibus alae,
ter quinas dederat saeua inter uulnera leto ;
nec finis sa*t*iesue, noui sed sanguinis ardor
gliscere, et urgebat trepidam iam caede priorum
incertamque fugae, pluma labente, columbam,
donec Phoebeo ueniens Iouis ales ab ortu
in tenuis tandem nubis dare terga coegit.
Tum uictrix laetos signa ad Romana uolatus
conuertit, prolesque ducis qua parte decora
Scipio quassabat puerilibus arma lacertis,
clangorem bis terque dedit, rostroque coruscae
perstringens conum galeae, se reddidit astris.

98 rapite *S* : capite *CH* || **100** concors *S* : consors *coni. Heinsius* || **103** liquida *edd.* : liquido *S* || **110** satiesue *Bauer :* saciesue *L F V* saciasue *O* satiasue *coni. Dausqueius fort. recte* || **111** priorum *F O V :* suorum *L* || **113** ueniens *L O V* : uehemens *F* || **119** perstringens *L F V* : praestringens *O, Heinsius.*

Alors Liger, habile à comprendre les avertissements des dieux et à prédire l'avenir d'après le vol des oiseaux, s'écrie : « Punique, pendant deux fois huit ans, pareil à cet oiseau plein d'audace, tu pourchasseras sur le sol de l'Italie l'armée ausonienne, et cela te vaudra, au prix de flots de sang, un important butin ; mais modère tes menaces ! Vois : celui qui porte l'arme de Jupiter te refuse le royaume de Daunus [1]. Je te reconnais bien, ô le plus grand des dieux : assiste-nous, ô Père, et confirme ce que nous présage ton oiseau. Oui, c'est à toi, jeune garçon — à moins que cet aigle ne signifie rien et que son vol nous trompe et fasse mentir la divinité — c'est à toi qu'il est finalement réservé de clore le destin de la Libye vaincue et d'avoir un surnom plus grand que le nom de Carthage [2] ».

Dans l'autre camp, Bogus prédit au prince tyrien d'heureux destins : l'épervier présage le succès ; les oiseaux [3] déchirés dans les airs sont, pour les fils d'Énée et la descendance de Vénus, l'annonce d'un désastre. Pour appuyer ses dires, et comme mû par une inspiration divine et par sa prescience de l'avenir, il projette, avant tous les autres, sa lance sur l'ennemi. L'arme part au loin dans l'espace vide, au-dessus de la vaste plaine : la distance lui aurait fait perdre sa force, si dans son désir de remporter la première gloire du combat, Catus n'était accouru à bride abattue et penché vers l'avant, et n'avait offert au coup la tête de son coursier. Ainsi le projectile, dont la force diminuait et qui allait tomber bientôt, trouva la blessure qu'il cherchait et, l'adversaire lui donnant l'occasion de tuer, la lance se fixa au milieu du front qu'elle heurtait.

1. Cf. n. à 1, 291. L'aigle porte la foudre de Jupiter.
2. Le surnom d' « Africain ».
3. Le massacre des oiseaux de Vénus présage celui des Romains, qui sont sous la protection de la déesse.

Exclamat Liger — huic superos sentire mo*n*entis
ars fuit ac penna monstrare futura magistra — :
« Poene, bis octonos Italis in finibus annos,
audaci similis uolucri, sectabere pubem
Ausoniam multamque feres cum sanguine praedam ;
sed compesce minas ; renuit tibi Daunia regna
armiger ecce Iouis. Nosco te, summe deorum.
Adsis o firmesque tuae, pater, alitis omen.
Nam tibi seruantur — ni uano cassa uolatu
mentitur superos praepes — postrema subactae
fata, puer, Libyae et maius Carthagine nomen ».
Contra laeta Bogus Tyrio canit omina regi,
et faustum accipitrem caesasque in nube uolucres
Aeneadis cladem et Veneris portendere genti.
Tum dictis comitem contorquet primus in hostis,
ceu suadente deo et fatorum conscius, hastam.
Illa uolans patuli longe per inania campi
ictum perdiderat spatio, ni, fusus habenas,
dum primae decus affectat decerpere pugnae,
obuia quadrupedis praeceps Catus ora tulisset.
Sic elanguescens ac iam casura, petitum
inuenit uulnus caedemque acceptit ab hoste
cornus et oblatae stetit inter tempora frontis.

120 huic *F V* : hinc *L O* || monentis *edd.* : momentis *S* || 137 ictum *V CM Ep. 66* : letum *L F O* || 140 ac iam *L F* : et iam *O V* || 141 caedemque *L O V* : sedemque *F* || accepit *L F CH* ; inuenit *O V*.

Les armées s'ébranlent et, au milieu du fracas qui remplit la plaine, tous les cavaliers, tirant en arrière sur les rênes de leur coursiers, les font se dresser en l'air ; d'un élan, ils les entraînent : les chevaux se cabrent, bondissent et, passant sur le terrain découvert en trombe rapide, ils ne font qu'effleurer la poussière en y laissant une légère trace. Ce sont d'abord les Boïens [1], dont Crixus commande l'agile escadron, qui se heurtent à la première ligne romaine et lui opposent leurs corps immenses. Crixus, tout fier de ses ancêtres, se proclamait descendant de Brennus [2] et faisait encore valoir parmi ses titres la prise du Capitole. Il portait, l'insensé, sculptés sur son bouclier, les Celtes pesant l'or sur le faîte sacré du sommet tarpéien. Sur le cou du guerrier à la blancheur laiteuse étincelait l'or fauve d'un collier ; des bandes d'or rayaient son vêtement, l'or en raidissait les manches et le même métal faisait scintiller son aigrette.

Sous cet énorme choc s'effondre d'abord le groupe des Camertins [3] et les flots épais des Boïens se répandent dans la mêlée ; ils sont renforcés par les troupes de leurs alliés, les Sénons odieux. Les corps que brise le poitrail des coursiers roulent à travers toute la plaine. Les champs sont inondés ; les flots du sang des hommes et du sang des chevaux noient sur la terre glissante les traces des escadrons au combat. Les blessés à demi-morts sont heurtés et achevés par les lourds sabots dont le va-et-vient éclabousse le sol d'une affreuse rosée sanglante et mouille de leur propre sang les visages des malheureux.

1. Les Boïens étaient les plus puissants des peuples gaulois de la Cisalpine : soumis par les Romains en — 224, ils se soulevèrent à l'arrivée d'Hannibal et lui fournirent d'importants contingents de cavalerie et d'infanterie. (Cf. Polybe, 3, 40, 44 ; Tite-Live, 21, 29). Mais leur participation au combat du Tessin n'est pas historiquement attestée.

Incurrunt acies, magnoque fragore per aequor
suspendunt cuncti frenis sublime reductos
cornipedes ultroque ferunt. Erectus in auras
it sonipes, rapidaque uolans per aperta procella,
tenuia uix summo uestigia puluere signat.
Boiorum ante alias Crixo duce mobilis ala
arietat in primos obicitque immania membra.
Ipse, tumens atauis, Brenni se stirpe ferebat
Crixus et in titulos Capitolia capta trahebat.
Tarpeioque iugo demens et uertice sacro
pensantes aurum Celtas umbone gerebat.
Colla uiri fuluo radiabant lactea torque,
auro uirgatae uestes, manicaeque rigebant
ex auro, et simili uibrabat crista metallo.
Sternitur impulsu uasto perculsa Camertum
prima phalanx, spissaeque ruunt conferta per arma
undae Boiorum ; sociata examina densent
infandi Senones ; collisaque quadrupedantum
pectoribus toto uoluuntur corpora campo.
Arua natant, altusque uirum cruor, altus equorum
lubrica belligerae sorbet uestigia turmae.
Seminecum letum peragit grauis ungula pulsu
et circumuolitans taetros e sanguine rores
spargit humo miserisque suo lauit ora cruore.

144 cuncti *S* : cunei *coni. Heinsius* || **148** crixo *S* : cryxo *coni. Heinsius* || **150** tumens atauis, Brenni *interp. Heinsius* || atauis *Heinsius* : ataui *L F O* atani *V* || **153** gerebat *CH* : ferebat *S* || **158** conferta *F2 ut uid.* : confercta *L* confesta *F1 O V*.

C'est toi, jeune Tyrrhénus [1], qui, succombant au premier coup de l'orgueilleux Pélorus, empourpres le fer de ton vainqueur : ta trompette exaltait les cœurs et ses sonneries réveillaient l'ardeur guerrière des soldats lorsque le trait du barbare vint s'enfoncer dans ta gorge haletante. La blessure mortelle interrompit tes rauques accents. Mais le son, s'échappant de ta bouche mourante parcourut encore, quand tes lèvres étaient déjà muettes, toutes les courbures de ton instrument.

Crixus fait périr Picens et Laurus, et il ne les tue pas tous deux de loin, mais Laurus meurt de son glaive ; quant à Picens, il doit son trépas à une lance de bois poli coupée sur les rives du Pô. Il gagnait un endroit peu accessible pour tourner l'ennemi par la gauche sans être vu quand la lance se fixa en même temps dans la cuisse de l'homme et dans le ventre découvert du cheval au galop et tous deux périrent ensemble sous le coup terrible. Crixus arrache de la tête ensanglantée de Vénulus un trait encore tiède qui te fait choir, Farfarus, tête première, ainsi que toi, fils des rives du frais Vélinus [2], toi, Tullus, dont la gloire et la renommée auraient illustré l'Ausonie, si les destins avaient pu attendre et si les Puniques avaient respecté les traités. Puis, c'est Rémulus et — noms qui s'illustrèrent jadis dans les combats — les Magii de Tibur, Métaurus d'Hispellum, et Clanius, tous atteints par cette arme qui ne sait où frapper.

Les Tyriens [3] n'ont pas la place de lutter et de combattre : le Celte en furie occupe toute la plaine ; aucun trait ne manque son but et chacun d'eux se dresse, enfoncé dans un corps. C'est alors qu'au milieu de la

1. Cf. n. à 2, 18.
2. Rivière de la Sabine.
3. Cf. n. à 1, 239.

Spicula prima, puer, tumidi, Tyrrhene, Pelori
purpureo moriens uictricia sanguine tinguis.
Nam tibi, dum stimulas cornu atque in proelia mentes
accendis renouasque uiros ad uulnera cantu,
haesit barbaricum sub anhelo gutture telum
et clausit raucum letali uulnere murmur.
At sonus, extremo morientis fusus ab ore,
flexa pererrauit mutis iam cornua labris.
Crixus Picentem Laurumque, nec eminus ambo,
sed gladio Laurum ; Picenti rasilis hasta,
ripis lecta Padi, letum tulit : auia namque
dum petit ac laeuo meditatur fallere gyro,
hasta uiri femur et pariter per nuda uolantis
ilia sedit equi ⟨et⟩ geminam dedit horrida mortem.
Idem, sanguinea Venuli ceruice reuellens,
sternit praecipitem tepido te, Farfare, telo
et te sub gelido nutritum, Tulle, Velino,
egregium Ausoniae decus ac memorabile nomen,
si dent fata moras, aut seruent foedera Poeni.
Tum Remulum atque, olim celeberrima nomina bello,
Tiburtis Magios Hispellatemque Metaurum
et Clanium, dubia meditatus cuspide uulnus.
  Nec locus est Tyriis belli pugnaeue, sed omnem
Celticus impleuit campum furor ; irrita nulli
spicula torquentur, statque omne in corpore ferrum.

167 tumidi *S* : dumidi *CH unde* numidae *coni. Heinsius.* || 176 sed gladio laurum *S* : sed gladius lauro *coni. Heinsius* || 179 nuda *CH* : unda *F* anhela *L O V* || 180 et *edd.* : om. *S* || 186 remulum *L F* : romulum *O V* || 187 hispellatemque *L F CH* : -antemque *O V* || metaurum *CH* : mataurum *S* || 188 clanium *CH* : damum *L* clamium *F* damũ *O V* || dubia *S* : haud dubia *coni. Ernesti.*

tourmente, Quirinius, tout plein d'une immense audace, dont le cœur invincible ignorait la fuite et choisissait, dans la défaite, de recevoir la mort en face, pique et excite son cheval et de son bras écarte les javelots ; il veut tenter de se frayer un chemin et de s'ouvrir par le fer un passage jusqu'au roi des Boïens. Assuré de mourir, il cherche, à force d'exploits, une gloire dont il ne saurait jouir. Teutalus, le bas-ventre transpercé, s'effondre et son poids énorme ébranle la terre ; Sarmens succombe, lui qui faisait vœu, s'il était vainqueur, de te consacrer, Gradivus [1], ses cheveux et ses tresses, aussi blonds que l'or, avec l'agrafe étincelante qui les liait au sommet de sa tête. Mais, sans écouter sa promesse, les Parques l'entraînèrent chez les Mânes par sa longue chevelure ; sur son corps blanc coule et fume le sang qui ruisselle et rougit la terre. Mais, esquivant le javelot lancé sur lui, Ligaunus fond sur Quirinius, l'attaque de face et brandit contre lui son épée ; se haussant, il frappe à l'endroit où de souples tendons rattachent le bras à l'épaule ; tranché par ce coup, le bras sans vie [2] demeure quelques instants accroché aux rênes détendues ; et la main, prise de tremblements convulsifs et qui tentait avec effort de ressaisir la bride, refit inconsciemment le geste familier de gouverner les rênes. Voségus, survenant derrière Quirinius, lui tranche le cou ; en le tenant par la crinière, il emporte le casque du héros mort qui contient la tête et il salue les dieux du cri de son pays.

Pendant que les peuples gaulois semaient ainsi la mort dans la plaine, le consul, pour les lancer dans la bataille, faisait en hâte sortir du camp ses escadrons et,

1. Le dieu Mars.
2. Le texte de tous les mss. porte *dextra*, mais c'est évidemment la main gauche du cavalier combattant qui tient les rênes (Cf. Sénèque, *Phaed.* 1259) : il faut donc admettre soit une confusion qui n'est pas sans exemple chez les copistes (Tite-Live, 33, 9), soit l'emploi de *dextra* au sens général de « main, bras ».

Hic inter trepidos immane Quirinius audens,
cui fugere ignotum atque inuicta mente placebat
rebus in aduersis exceptum pectore letum,
cuspide flammat equum ac dispergit gaesa lacerto,
si reserare uiam atque ad regem rumpere ferro
detur iter ; certusque necis petit omnibus ausis,
quod nequeat sentire, decus. Cadit inguine fosso
Teutalus, et uasto quatitur sub pondere tellus.
Occumbit Sarmens, flauam qui ponere uictor
caesariem crinemque, tibi, Gradiue, uouebat
auro certantem et rutilum sub uertice nodum.
Sed Parcae intonsa non exaudita uouentem
ad manes traxere coma ; per candida membra
it fumans cruor, et tellus perfusa rubescit.
At, non tardatus iaculo occurrente, Ligaunus
irruit aduersumque uiro rotat obuius ensem
et ferit insurgens, humero qua brachia lenti
annectunt nerui, decisaque uulnere dextra
laxatis paulum moribunda pependit habenis ;
dumque micans tremulo conatu lora retemptat,
flectentem assuetos imitatur nescia frenos.
Demetit auersi Vosegus tum colla, iubaque
suspensam portans galeam atque inclusa perempti
ora uiri, patrio diuos clamore salutat.

Dumque ea Gallorum populi dant funera campo,
accitas propere castris in proelia consul
raptabat turmas primusque ruebat in hostem,

195 gaesa *O V* : cesa *L F* || **199** teutalus *F O* : tentalus *L V* || **206** ligaunus *F O V* : ligaumis *L* || **209** dextra *S* : laeue *edd. uide adn.* || **213** uosegus F^2 *CH* : uesegus *L* F^1 *O V* || **214** suspensam *F O V* : suspensans *L*.

monté sur un cheval blanc, il s'élançait à leur tête contre l'ennemi. Il entraîne toute l'élite de la riche Ausonie, celle des Marses, celle de Cora, la fleur de Laurente, le Sabellien lanceur de javelots, le Tuderte [1] qui, sur sa haute colline, honore Gradivus, les Falisques [2] vêtus du lin de leur pays et ceux qui, voisins des murs d'Hercule, sont nés dans les riches vergers de Catillus [3], les riverains de l'Anio au cours silencieux, et les hommes, venus des rochers herniques [4] et endurcis dans les ruisseaux glacés, qu'envoyaient les campagnes de Casinum [5] la brumeuse. Ainsi marchaient au combat les fils de l'Italie souveraine, jeunesse condamnée par les dieux et qui ne devait point revenir. Scipion pousse son coursier au cœur de la mêlée tourbillonnante où s'engloutissent les bataillons et, exaspéré par le massacre de ses hommes, il sacrifie à leurs mânes et Labarus, et Padus, et Caunus et Breucus, que ses coups redoublés n'abattent qu'avec peine et Larus, qui roulait les yeux dans sa face de Gorgone [6]. Toi aussi, belliqueux Leponticus, un sombre destin te fait succomber : se portant hardiment au-devant du consul, il saisit les rênes du cheval et tente de se hausser, lui, fantassin, au niveau du cavalier ; le glaive pesant l'atteint au milieu du front et sa tête, fendue, se partage en deux sur ses épaules. Quant à Batus qui, dans sa déraison, combat à cheval et oppose son bouclier aux attaques de Scipion, le choc du coursier adverse l'étend sur le sol fauve où ses traits sont détruits par les coups de sabot. Dans la tourmente qui balaie la plaine, le chef ausonien déchaîne sa fureur : ainsi Borée le Gétique, quand sa force victorieuse soulève

1. Habitant de Tuder, ville d'Ombrie sur une hauteur.
2. Population de l'Étrurie méridionale dont la capitale était Falérles.

candenti sublimis equo : trahit undique lectum
diuitis Ausoniae iuuenem, Marsosque Coramque
Laurentumque decus iaculatoremque Sabellum
et Gradiuicolam celso de colle Tudertem
indutosque simul gentilia lina Faliscos,
quosque sub Herculeis taciturno flumine muris
pomifera arua creant Anienicolae Catilli,
quosque in praegelidis duratos Hernica riuis
mittebant saxa et nebulosi rura Casini.
Ibant in Martem terrae dominantis alumni,
damnati superis nec iam reditura iuuentus.
Scipio, qua medius pugnae uorat agmina uertex,
infert cornipedem atque, instinctus strage suorum,
inferias caesis mactat Labarumque Padumque
et Caunum et multo uix fusum uulnere Breucum
Gorgoneoque Larum torquentem lumina uultu.
Occidis et tristi, pugnax Lepontice, fato ;
nam dum frena ferox obiecto corpore prensat
atque aequat celsus residentis consulis ora
ipse pedes, frontem in mediam grauis incidit ensis,
et diuisum humeris iacuit caput. At Batus, amens
qui luctatur equo parmaque incursibus obstat,
ictu quadrupedis fulua porrectus harena
elisa incussis amisit calcibus ora.
Perfurit Ausonius turbata per aequora ductor,
ceu Geticus Boreas, totum cum sustulit imo

220 coramque *L O V* : *F legi nequit* coraeque *coni. Heinsius* || 224 flumine *L F CD* : murmure *O V* || 225 catilli *edd. cf. 8,364* : cathilli *L O V* chatilli *F* || 237 atque *L O V* : et *F* || 238 incidit *L F* : occidit *O V* || 239 at batus *L F CH* : achatus *O V* || 244 imo *V* uno *L F* ymo *O*.

depuis les grands fonds la mer icarienne[1] : les marins dispersés sont ballottés sur l'étendue des flots avec les débris de leurs navires, et toutes les Cyclades inondées de blanche écume.

N'ayant que peu d'espoir et peu de chances de salut, Crixus arme son âme du mépris de la mort. Une mousse de sang rougit sa barbe hirsute ; la bave de la fureur blêmit ses lèvres entr'ouvertes ; une poussière épaisse souille sa chevelure. Il attaque Tarius qui combat auprès du consul et fait gronder autour de lui ses armes redoutables. Tarius roule à terre : la lance qui lui portait un coup fatal l'a fait choir tête première par dessus l'encolure et le cheval affolé l'entraîne avec les jambes retenues par les sangles. Il laisse dans la plaine une longue traînée de sang et le fer de son arme imprime sur le sol un tracé sinueux. Le consul glorifiait le trépas du jeune homme et s'apprêtait à venger ses nobles mânes quand des cris sauvages lui parviennent : il apprend ainsi l'approche de Crixus qu'il ne connaît pas encore. Il sent, à le savoir si près, sa fureur qui redouble, et fixe ses regards sur cet ennemi qu'il désirait rencontrer. Alors, pour encourager son coursier, il flatte du plat de la main son encolure et lui dit : « Garganus, la piétaille et les humbles victimes sont pour un peu plus tard ; les dieux nous appellent à de plus nobles combats. Tu vois la haute taille de Crixus qui s'avance ? Pour récompense, je te promets sur l'heure cette housse éclatante de pourpre sidonienne dont ce barbare est paré ; tu recevras également un mors d'or fauve ».

Sur ces mots, à grands cris, il provoquait Crixus au combat et il lui demandait de venir l'affronter dans un espace libre. L'ennemi, enflammé d'une égale fureur, ne

1. La mer Égée, dans laquelle tomba Icare, près de Samos. Borée souffle du Nord, c'est-à-dire de Thrace, pays des Gètes.

Icarium fundo uictor mare ; nauita uasto
iactatur sparsus, lacerata classe, profundo,
cunctaque canenti perfunditur aequore Cyclas.
Crixus, ut in tenui spes exiguumque salutis,
armat contemptu mentem necis ; horrida barba
sanguinea rutilat spuma, rictusque furentis
albet, et affuso squalent a puluere crines.
Inuadit Tarium, uicino consule pugnas
miscentem, saeuisque uirum circumtonat armis.
Voluitur ille solo ; nam pronum effundit in armos
fata extrema ferens abies, rapiturque pallore
tractus equi, uinctis connexa ad cingula membris.
Longa cruor sparso linquit uestigia campo,
et tremulos cuspis ductus in puluere signat.
Laudabat leti iuuenem egregiosque parabat
ulcisci consul manis, cum dira per auris
uox uenit, et Crixum ferri clamoribus audit,
haud notum uultu. Surgit uiolentior ira
comminus atque oculos optato in corpore figit.
Tum, stimulans grato plausae ceruicis honore,
cornipedem alloquitur : « Vulgum Martemque minorem
mox, Gargane ; uocant superi ad maiora : uidesne,
quantus eat Crixus ? Iam nunc tibi praemia pono
illum Sidonio fulgentem ardore tapeta,
barbaricum decus, et fuluis donabere frenis. »
Sic fatus, magno Crixum clamore ciebat
in pugnam ac uacuo poscebat proelia campo.

245 icarium *F*[2] : irarum *L O V unde* iratum *coni. Heinsius* || 256 uinctis *O V* : iunctis *L F* || cingula *edd.* : singula *S* || 257 linquit *L F CH* : liquit *O V* || 267 nunc *CH* : tunc *S*.

refusait point ce défi. Sur un ordre, les escadrons reculèrent, leur firent place en se rangeant de part et d'autre, et le combat eut lieu au milieu de la plaine. Alors, pareil à ce fils de la Terre, qui leva l'étendard dans les champs Phlégréens, à Mimas [1] dont l'attaque épouvanta le ciel, Crixus fait sortir de sa sauvage poitrine un grondement et son courroux jaillit en hurlements affreux :

« N'est-il resté personne, après la prise et l'incendie de Rome [2], pour te dire quels bras vaillants, nous, peuple de Brennus, nous montrions au combat ? Eh bien, apprends-le maintenant ! » Il dit, et projette aussitôt une javeline noueuse et durcie au feu, capable d'enfoncer même une porte de ville : elle fait entendre un vrombissement effrayant, mais lancée avec une vigueur excessive et mal adaptée à la distance à parcourir, l'arme dépasse l'ennemi déjà trop rapproché. Alors le consul :

« Chez les ombres, n'oublie pas de dire à ton aïeul que tu es tombé bien loin du temple tarpéien et qu'on t'a interdit d'apercevoir le mont sacré du Capitole ». Puis, mesurant son effort à la masse de l'adversaire, il ajoute à la puissance de son javelot en le lançant avec une courroie et après un temps de galop. L'arme vole, s'enfonce dans les épaisseurs de lin superposées, dans les plaques du bouclier garni de cuir, et le fer du projectile pénètre tout entier au fond de la poitrine. L'homme tombe, allongeant sur le sol son vaste corps effondré, et le choc de son armure immense fait gémir la terre. Ainsi, du haut d'un môle érigé sur le rivage tyrrhénien, un

1. Mimas et ses frères, les Géants, livrèrent à Phlégra, en Macédoine, un combat contre les dieux.

2. Cf. n. à 1, 622.

Nec detractantem par ira accenderat hostem.
Vt iussae ccssere retro spatiumque dederunt
hinc atque hinc alae, ct medio stetit aequore pugna :
quantus Phlegraeis Telluris alumnus in aruis
mouit signa Mimas caelumque exterruit armis,
tantus semifero Crixus sub pectore murmur
torquet et horrisonis ululatibus erigit iras :
« Nemone incensae captaeque superfuit urbi,
ut tibi, quas Brenni populus ferremus in arma,
narraret, dextras ? Disce en nunc », inquit et una
contorquet nodis et obusto robore diram
uel portas quassare trabem : sonat illa tremendum
ac, nimio iactu seruasse improuida campi
distantis spatium, propiorem transuolat hostem.
Cui consul : « Ferre haec umbris proauoque memento,
quam procul occumbas Tarpeia sede, tibique
haud licitum sacri Capitolia cernere montis. »
Tum nodo cursuque leui simul adiuuat hastam,
dignum mole uiri nisus. Fugit illa per oras
multiplicis lini subtextaque tegmina neruis
atque altum tota metitur cuspide pectus.
Procumbit lata porrectus in arua ruina,
et percussa gemit tellus ingentibus armis.
Haud aliter, structo Tyrrhena ad litora saxo,
pugnatura fretis subter caecisque procellis,

274 et *L F CH* : *om. O V* || **276** mimas *CM Ep. 66* : numas *L* mumas *F* minax *O V* || caelumque *CM loc. cit. metri causa* : et caelum *S* || **281** nunc *L F* : tunc *O V* || **290** dignum F^2 *CM Ep. 88* : dignam *L* F^1 *O V* || nisus *L F CM loc. cit.* : nixus *O V* || oras *L F V CM loc. cit.* : horas *O* || **291** subtextaque *CH* : -tectaque *S* || **293** arua *F CM Ep. 88* : arma *L O V*.

bloc qui doit briser, sous les eaux, les assauts sournois des houles est projeté de très haut dans la mer, dans un immense fracas. Nérée mugit, les flots bleus s'entr'ouvrent sous le choc et les vagues furieuses accueillent ce morceau de montagne. Ayant perdu leur chef, les Celtes n'ont de recours que dans la fuite ; de lui seul, de sa vie dépendaient leur espoir et toute leur vaillance. Ainsi, sur les sommets buissonneux du Picanus[1], pour attaquer les repaires cachés des fauves et atteindre leurs tanières impénétrables, le chasseur, dans les taillis inaccessibles, sème partout le noir fléau. Tant que le feu couve, ramassant ses forces et ses flammes, un sombre tourbillon déroule peu à peu ses volutes noirâtres et fait tournoyer des nuages d'épaisse fumée ; mais soudain toute la montagne s'embrase et gronde : les fauves s'enfuient, les oiseaux s'enfuient et, tout au fond du vallon, les génisses tremblent de peur.

Magon[2], voyant la déroute de ses troupes et l'échec de leur première attaque — seul effort que puisse fournir cette nation — appelle au combat ses propres soldats et la cavalerie de son pays. De tous côtés arrivent les escadrons, ceux qui n'emploient pas de mors comme ceux qui l'emploient. Tantôt les Italiens tournent bride et battent en retraite ; tantôt ce sont les troupes tyriennes que la peur fait se replier ; les uns, se portant sur leur droite, courbent leur ligne en demi-cercle ; les autres, se portant sur leur gauche, exécutent un mouvement tournant ; leurs galops alternés les groupent en orbes serrés, puis leurs habiles retraites les séparent. Ainsi, se succèdent sur la mer les vents qui s'y livrent la guerre :

1. Montagne d'Apulie.
2. La présence au Tessin de Magon, le plus jeune frère d'Hannibal et d'Hasdrubal, est attestée, notamment par Tite-Live, 21, 47, 4.

pila, immane sonans, impingitur ardua ponto.
Immugit Nereus, diuisaque caerula pulsu
illisum accipiunt irata sub aequora montem.
Ductore amisso pedibus se credere Celtae ;
una spes anima tantusque pependerat ardor.
Ac ueluti summo uenator densa Picano
cum lustra exagitat spissisque cubilibus atram
immittit passim dumosa per inuia pestem,
dum tacitas uires et flammam colligit ignis,
nigranti piceus sensim caligine uertex
uoluitur et pingui contorquet nubila fumo ;
mox subita in toto lucent incendia monte,
fit sonitus, fugere ferae, fugere uolucres,
atque ima longe trepidant in ualle iuuencae.
At Mago, ut uertisse globos primumque laborem,
qui solus genti est, cassum uidet, arma suorum
ac patrium in pugnas equitem uocat. Vndique nudi
assiliunt frenis infrenatique manipli.
Nunc Itali in tergum uersis referuntur habenis,
nunc rursus Tyrias retro pauor auehit alas ;
aut illi dextros lunatis flexibus orbes,
aut illi laeuos sinuant in cornua gyros ;
texunt alterno glomerata uolumina cursu
atque eadem refuga cedentes arte resoluunt.
Hac pontum uice, ubi exercet discordia uentos

301 anima *CM loc. cit.* : animae *S* || **305** tacitas *L O V* : tantas *F* || **308** toto *S* : tanto *CH* || **310** ima *CM Ep. 88* : una *S* || **312** cassum *F* : casum *L O V* || **316** auehit *F V CH* : aduehit *L O* || **318** sinuant *V ut uid.* : sumant *L F O* || **320** eadem refuga *CM Ep. 88* : eadem refugam *L F* sedem refugam *O* cedem refugam *V* || arte *O V CM loc. cit.* : arce *L F.*

Borée entraîne le flot, Eurus le ramène et leur souffle pousse tour à tour d'un côté, puis de l'autre, la masse liquide.

Voici qu'accourt, resplendissant d'or et de pourpre, le chef sidonien et avec lui la Peur, la Terreur, la Fureur. A peine a-t-il brandi l'orbe étincelant de son bouclier [1] de Callécie et frappé la plaine de ses reflets éblouissants que l'espoir et le courage tombent et que l'épouvante ôte la honte de fuir : on ne recherche plus un trépas glorieux mais on ne songe qu'à s'échapper et on souhaite voir la terre s'entr'ouvrir devant soi. Ainsi, quand le tigre s'élance hors de son antre du Caucase, tous les animaux, terrifiés par son aspect furieux, abandonnent les plaines et vont se mettre à l'abri dans leur gîte : le fauve parcourt en vainqueur les vallées désertes ; déjà, retroussant ses babines, il laisse peu à peu apparaître ses dents, comme s'il dévorait déjà ses proies, et sa large gueule béante se prépare au carnage. Ni Métabus, ni Ufens, qui le dépasse de la taille, n'ont pu échapper à Hannibal, et pourtant l'un était porté par ses pieds rapides comme les ailes, l'autre par son coursier lancé à toute bride. Le frêne au fer étincelant envoya Métabus chez les mânes ; Ufens gisait à terre, le jarret tranché, quant l'épée l'atteignit, lui ravissant, avec la vie, sa gloire de coureur. Hannibal a déjà livré à la mort Sthénius, Laurus, Collinus que le Fucin [2], dans son site plein de fraîcheur, avait nourri au fond d'une grotte verte et rendu capable de traverser le lac à la nage.

1. Cf. 2, 395-456.
2. La divinité du lac Fucin, au nord du Latium, en pays marse.

fert Boreas Eurusque refert molemque profundi
nunc huc alterno, nunc illuc, flamine gestant.
Aduolat aurato praefulgens murice ductor
Sidonius, circaque Metus Terrorque Furorque.
Isque ubi Callaici radiantem tegminis orbem
extulit et magno percussit lumine campos,
spes uirtusque cadunt, trepidaque a mente recedit
uertere terga pudor, nec leti cura decori,
sed fugere infixum est, terraeque optantur hiatus.
Sic, ubi Caucaseis tigris se protulit antris,
linquuntur campi, et tutas petit omne latebras
turbatum insano uultu pecus ; illa pererrat
desertas uictrix uallis, iamque ora reducto
paulatim nudat rictu, ut praesentia mandens
corpora, et immani stragem meditatur hiatu.
Non illum Metabus, non illum celsior Ufens
euasere tamen, quamuis hic alite planta,
hic ope cornipedis totis ferretur habenis.
Nam Metabum ad manis demisit cuspide fulgens
fraxinus, Vfentem collapsum poplite caeso
ensis obit laudemque pedum cum sanguine ademit.
Iamque dedit leto Sthenium Laurumque domoque
Collinum gelida, uiridi quem Fucinus antro

322 eurusque *edd.* : cursusque *S* || 331 caucaseis *F V CM Ep. 88* : caucasis *L* causeis *O* || 333 uultu *S CM loc. cit.* : assultu *coni. Heinsius* || 334 desertas *L F CM loc. cit.* : desiectas *V* disiectas *O* || 335 mandens *CM loc. cit.* : mandet *L* F^1 *Opc ut uid. V* mandes F^2 mandit *Oac* mandans *CH* || 341 caeso *L F CH* : flexo *O V* || 342 ensis obit *S* : ense subit *coni. Bentley fort. recte cf. 9,382* || 343 sthenium *V* : sthemum *L F* stehmun *O* || laurumque *S* : larumque *CH* || 344 uiridi *S* : uitreo *coni. Heinsius* || fucinus *L* : fucimus *F* fuscinus *O V*.

Atteint par une lance, Massicus les accompagne dans la mort : il était né sur le faîte sacré du mont fertile [1] en vignes et abreuvé des flots du Liris, ce fleuve dont les eaux calmes semblent immobiles et qui, sans voir son cours grossi par les orages, effleure sans bruit ses berges de son onde scintillante. Commence alors la rage de tuer et les armes suffisent à peine à la fureur des guerriers : le bouclier écrase le bouclier qu'il heurte, le pied presse le pied, les panaches flottant sur les casques et dont l'ondoiement accompagne l'effort des combattants vont frapper le front de l'ennemi.

En première ligne, trois frères jumeaux menaient un combat acharné : la Sidonienne Barcé, épouse féconde de Xanthippe venu du pays de Léda [2], les lui avait donnés pendant la guerre. Les prouesses des Grecs commandés par leur père, le prestige du nom d'Amyclée, les chaînes jetées par les Spartiates autour du cou de Régulus, toutes ces gloires passées gonflaient leurs cœurs. Ils brûlaient de prouver leur origine par leur bravoure et de montrer qu'ils étaient fils de Lacédémone ; ensuite ils iraient visiter les sommets glacés du Taygète [3], se plonger, une fois les guerres terminées, dans l'Eurotas, le fleuve de leur patrie et connaître les lois de Lycurgue. Mais il leur était refusé d'aller à Sparte, et par la divinité et par trois Ausoniens, frères comme eux, venus de la cruelle Aricie [4] et nés dans les profondeurs des bois sacrés d'Egérie et qui tous trois avaient même âge et même ardeur. Mais la cruelle Clotho [5] ne leur permettait pas de survivre et de revoir le lac et l'autel de

1. Le mont Massique, en Campanie, produisait des vins renommés. Le Liris (auj. Garigliano) coule à la limite du pays volsque et de la Campanie.

2. Cf. n. et à 2, 304 et 2, 434.

3. Le Taygète est une montagne, l'Eurotas, un fleuve de Laconie.

nutrierat dederatque lacum tramittere nando.
Fit socius leti coniecta Massicus hasta,
uitiferi sacro generatus uertice montis
et Liris nutritus aquis, qui fonte quieto
dissimulat cursum ac, nullo mutabilis imbri,
perstringit tacitas gem*m*anti gurgite ripas.
Exoritur rabies caedum, ac uix tela furori
sufficiunt ; teritur iunctis umbonibus umbo,
pesque pedem premit, et nutantes cassides cristae
hostilem tremulo pulsant conamine frontem.
Tergemini primam ante aciem fera proelia fratres
miscebant, quos Ledaeo Sidonia Barce
Xanthippo felix uteri inter bella crearat.
Res Graiae ductorque parens ac nobile Amyclae
nomen et iniectus Spartanis colla catenis
Regulus inflabant ueteri praecordia fama.
Marte probare genus factisque Lacona parentem
ardebant gelidosque dehinc inuisere montis
Taygeta et tandem bellis innare subactis
Eurotan patrium ritusque uidere Lycurgi.
Sed Spartam penetrare deus fratresque negabant
Ausonii, totidem numero, quos miserat altis
Egeriae genitos immitis Aricia lucis,
aetatis mentisque pares ; at non dabat ultra
Clotho dura lacus aramque uidere Dianae.

350 gemmanti *edd.* : geminanti *L O V* germinanti *F* || 355 fera *L O V* : fra *F* sacra *CH* || 358 graiae *S* : graias *CH* || 360 inflabant *S* : inflabat *CD* || 364 eurotam *F* : eurotan *L O V* || 365 negabant *S* : negarunt *CH* || 368 at *V* : ac *L F O*.

Diane. Entraînés dans le tourbillon du combat, ils trouvèrent devant eux Eumachus, Critias et Xanthippe, fier du nom de son père : ainsi les lions se livrent entre eux de furieux combats et leurs rugissements haletants remplissent les âpres déserts et les lointains gourbis ; partout, en hâte, le Maure court avec agilité chercher refuge dans les antres cachés et les rochers inaccessibles et sa compagne libyenne, pour étouffer les cris de ses enfants, leur donne à têter son sein généreux ; les fauves grondent furieusement ; leur gueule sanglante brise et fait craquer les os et, sous leurs dents cruelles, les membres se débattent encore. Avec pareille vigueur s'élancent les jeunes guerriers d'Egérie, ici l'intrépide Virbius, là Capys et Albanus, tous pourvus d'armes identiques. Critias, se baissant un peu, renverse Albanus qu'il vient d'éventrer (le malheureux se vide aussitôt de toutes ses entrailles, qui remplissent son bouclier) : puis Eurymachus attaque Capys qui de toute sa force tenait sa targe comme rivée à son corps : mais un coup de l'épée impitoyable trancha la main gauche qui s'attachait au bouclier ; la malheureuse main fut abattue quand elle enserrait l'arme sans lâcher prise et elle demeura fixée au bouclier qui tombait. Les deux frères défaits, il restait une dernière palme à conquérir, Virbius ; mais, feignant la frayeur et battant en retraite, celui-ci abat Xanthippus de son glaive et Eumachus de sa lance rigide. Ce double trépas rend enfin les chances égales. Alors les deux survivants s'enfoncèrent mutuellement leur fer dans la poitrine et, s'arrachant la vie l'un à l'autre, mirent fin au combat. Heureux morts, que l'amour fraternel a conduits chez

Namque ut in aduersos, impacti turbine pugnae,
Eumachus et Critias et laetus nomine patris
Xanthippus iunxere gradus, ceu bella leones
inter se furibunda mouent et murmure anhelo
squalentis campos ac longa mapalia complent,
omnis in occultas rupis atque auia pernix
Maurus saxa fugit, coniuxque Libyssa profuso,
uagitum cohibens, suspendit ab ubere natos ;
illi dira fremunt, perfractaque in ore cruento
ossa sonant, pugnantque feris sub dentibus artus ;
haud secus Egeriae pubes, hinc Virbius acer,
hinc Capys, assiliunt paribusque Albanus in armis.
Subsidens paulum perfossa proruit aluo
Albanum Critias — ast illi cuncta repente
implerunt clipeum miserando *u*iscera lapsu —
Eumachus inde Capyn ; sed tota mole tenebat
ceu fixum membris tegimen ; tamen improbus ensis
annexam parmae decidit uulnere laeuam,
inque suo pressa est non reddens tegmina nisu
infelix manus atque haesit labentibus armis.
Vltima restabat fusis iam palma duobus
Virbius. Huic trepidos simulanti ducere gressus
Xanthippus gladio, rigida cadit Eumachus hasta,
et tandem aequatae geminato funere pugnae.
Inde alterna uiris transegit pectora mucro,
inque uicem erepta posuerunt proelia uita.
Felices leti, pietas quos addidit umbris !

374 ac *L F* : et *O V* || **378** perfractaque *S* : perfecta *CH* || **384** uiscera *edd.* : misera *S* || **391** simulanti *edd.* : stimulanti *S.*

les ombres ! Les générations futures souhaiteront des frères semblables et pour toujours la mémoire des âges célèbrera leur gloire, pourvu que notre poème puisse survivre, voir notre lointaine descendance et qu'Apollon ne soit pas jaloux de notre renommée.

Le consul, lui, tente de retenir de la voix, tant que sa voix peut se faire entendre, ses escadrons dispersés dans toute la plaine : « Où portez-vous vos enseignes ? Quelle panique, hélas, vous a arrachés à vous-mêmes ? Si vous jugez effrayante la tâche de tenir en première ligne et d'y heurter de front l'ennemi, prenez position derrière moi, soldats ! N'ayez plus peur ; vous n'avez qu'à les regarder : nos adversaires sont fils de nos captifs. Par où fuyez-vous ? Qu'espérez-vous en cas de défaite ? Gagnerons-nous les Alpes ? Imaginez que Rome en personne, la tête couronnée de tours et de murailles, tend vers vous, à cette heure, ses mains suppliantes. Je vois de tous côtés nos enfants qu'on ravit, nos parents qu'on égorge et le foyer des Vestales qu'on éteint dans le sang. Empêchez un tel crime ! ».

Quand, à force de répéter de pareils appels, sa gorge, chargée d'épaisse poussière, s'est enrouée, il saisit de sa main gauche les rênes, de sa main droite son arme ; offrant sa vaste poitrine aux blessures, il menace de son épée dégaînée, tantôt de se tuer lui-même, tantôt, s'ils lâchent pied, de tuer de son bras les fuyards.

Contemplant ces combats du sommet de l'Olympe, le Père des dieux s'émeut des dangers que court le noble consul. Il appelle Gradivus et de sa bouche paternelle lui adresse ces paroles :

« Ce héros de vaillance tente là, mon fils, un effort qui m'effraie et qui sera le dernier, si tu ne prends part à l'action ; arrache au combat ce bouillant guerrier qui s'oublie dans la douce ivresse du carnage ; retiens le

Optabunt similes uenientia saecula fratres,
aeternumque decus memori celebrabitur aeuo,
si modo ferre diem serosque uidere nepotes
carmina nostra ualent, nec famam inuidit Apollo.
At consul toto palantis aequore turmas
uoce tenet, dum uoce uiget : « Quo signa refertis ?
Quis uos, heu, uobis pauor abstulit ? Horrida primi
si sors uisa loci pugnaeque lacessere frontem,
post me state uiri et pulsa formidine tantum
aspicite ! Has dextras capti genuere parentes.
Qua fugitis ? Quae spes uictis ? Alpesne petemus ?
Ipsam turrigero portantem uertice muros
credite summissas Romam nunc tendere palmas.
Natorum passim raptus caedemque parentum
uestalisque focos extingui sanguine cerno.
Hoc arcete nefas ! » Postquam inter talia crebro
clamore obtusae crassoque a puluere fauces,
hinc laeua frenos, hinc dextra corripit arma
et latum obiectat pectus strictumque minatur
nunc sibi, nunc trepidis, ni restent, comminus ensem.
Quas acies alto genitor dum spectat Olympo,
consulis egregii mouere pericula mentem.
Gradiuum uocat et patrio sic ore profatur :
« Magnanimi me, nate, uiri, ni bella capessis,
haud dubie extremus terret labor ; eripe pugnae
ardentem oblitumque sui dulcedine caedum.

399 serosque *Dausqueius* : miserosque *S* || **406** aspicite ! has *interp. Heinsius* : dextras ! capti *interp. edd.* || **407** qua *O V* : quas *L* quo *F* || **410** parentum *O Vpc* : parentem *L F Vac*,

chef libyen : dans son acharnement, il attend davantage de la mort du consul que de l'extermination totale de l'armée. Et puis, tu vois ce garçon [1] qui déjà essaie son jeune bras dans les batailles ; sa valeur veut devancer les années et il se lasse d'attendre l'âge requis pour la guerre. Deviens son guide au début des combats ; inspire ses prouesses et que sa première victoire soit de sauver son père ».

Ainsi parla l'auteur de l'univers. Et Mars, pour aller se battre, fait venir son char de la terre odrysienne [2] ; il saisit son bouclier d'où jaillissent les sombres feux de la foudre, et son casque, dont aucun autre dieu ne pourrait se coiffer, sa cuirasse, qui a coûté aux Cyclopes [3] tant de travail et tant de sueur ; il brandit dans les airs sa lance abreuvée du sang des Titans qu'il combattit ; son char est partout dans la plaine. Son armée l'accompagne : les Colères et les Euménides et le Trépas sanglant et ses mille visages, et Bellone [4] qui s'affaire à tenir les rênes et excite de son fouet noir les quatre chevaux. De l'immensité céleste surgit une affreuse tempête qui projette dans l'air de sombres tourbillons et recouvre les terres de nuées orageuses. La demeure de Saturne chancelle, secouée par l'arrivée du dieu ; au bruit du char, le fleuve quitte ses rives et reflue vers sa source.

Les guerriers garamantes, ayant encerclé de leurs lances le chef ausonien, préparaient au prince tyrien un cadeau sans pareil : la dépouille de ses armes et la tête ensanglantée du consul. Lui tenait bon, résolu à ne pas céder à la Fortune : s'acharnant de toutes ses forces et s'échauffant peu à peu à ce carnage, il ripostait à l'as-

1. Le jeune Scipion, cf. *Introd.*, p. XLI.
2. La Thrace est ici appelée *Odrysia*, du nom d'un des peuples qui l'habitaient.
3. Elle avait été fabriquée par les Cyclopes dans les ateliers de Vulcain.
4. Sœur de Mars et déesse de la guerre.

Siste ducem Libyae ; nam plus petit improbus uno
consulis exitio, tota quam strage cadentum.
Praeterea, cernis, tenerae qui proelia dextrae
iam credit puer atque annos transcedere factis
molitur longumque putat pubescere bello,
te duce primitias pugnae, et magna magistro
audeat et primum hoc uincat, seruasse parentem. »
Haec rerum sator. At Mauors in proelia currus
Odrysia tellure uocat ; tum fulminis atri
spargentem flammas clipeum galeamque deorum
haud ulli facilem multoque labore Cyclopum
sudatum thoraca capit quassatque per auras
Titanum bello satiatam sanguinis hastam
atque implet curru campos. Exercitus una
Irarum Eumenidesque simul Letique cruenti
innumerae facies, frenisque operata regendis
quadriiugos atro stimulat Bellona flagello.
Fertur ab immenso tempestas horrida caelo
nigrantisque globos et turbida nubila torquens
inuoluit terras ; quatitur Saturnia sedes
ingressu tremefacta dei, ripasque relinquit,
audito curru, fontique relabitur amnis.
Ductorem Ausonium Garamantica pubes
cinxerat et Tyrio regi noua dona parabat,
armorum spolium ac rorantia consulis ora.
Stabat Fortunae non cedere certus et acri

423 ducem *L F* : duces *O V* || 436 curru *S* : cursu *coni. Drakenborch* || 447 ac *L F* : et *O V*.

saut des piques ; déjà son propre sang, déjà celui de l'ennemi baignent ses membres ; son panache est tombé : resserrant leur cercle autour de lui, les Garamantes l'accablent de coups portés de plus près et dardent un fer guidé par sa pointe cruelle [1].

Le jeune garçon vit le projectile s'enfoncer dans le corps de son père ; ses joues se mouillèrent ; il pâlit ; un tremblement soudain le saisit et il lança un cri vers le ciel. Par deux fois, il tenta de devancer son père dans la mort en dirigeant son bras contre lui-même : par deux fois, Mars détourna sur les Puniques ses gestes de fureur. Sans peur, le jeune garçon s'avance au milieu des traits, au milieu des ennemis, et ses pas accompagnent ceux de Gradivus. Aussitôt les masses d'hommes s'écartent et un vaste passage s'ouvre soudain devant lui dans la plaine. A l'abri du bouclier divin, il moissonne les bataillons et, par dessus les armes et les corps gisants, il abat l'auteur de la blessure ; sous les yeux de son père, il immole de nombreuses existences, victimes expiatoires qu'il désirait lui offrir. Puis, ayant rapidement retiré le trait des os durs qui le retenaient, il place son père sur sa nuque et ses épaules, le soulève et s'élance. Devant pareil spectacle, les escadrons, saisis, suspendent le combat ; le farouche Lybien s'écarte et sur toute la place s'écarte aussi l'Ibère : sa piété filiale exceptionnelle et sa jeunesse imposent sur le champ de bataille un étonnant silence. Alors, du haut de son char, Mars s'écrie :

« Tu détruiras la citadelle de Carthage et tu obligeras les Tyriens à traiter. Mais jamais, cher garçon, dans ta longue existence, tu ne verras se lever un jour plus beau

1. Aucune des leçons proposées (*coniectum, traiectum*) n'offre de sens très satisfaisant. On peut néanmoins conserver *traiectum* : c'est la pointe métallique de l'arme qui lui permet de franchir l'espace en assurant son équilibre et sa précision.

mole retorquebat, crudescens caedibus, hastas,
iamque suo, iamque hostili perfusa cruore
membra madent, cecidere iubae, gyroque per orbem
artato, Garamas iaculis propioribus instat
et librat saeua traiectum cuspide ferrum.
Hic puer ut patrio defixum corpore telum
conspexit, maduere genae, subitoque trementem
corripuit pallor, gemitumque ad sidera rupit.
Bis conatus erat praecurrere fata parentis,
conuersa in semet dextra ; bis transtulit iras
in Poenos Mauors. Fertur per tela, per hostis
intrepidus puer et Gradiuum passibus aequat.
Continuo cessere globi, latusque repente
apparet campo limes. Metit agmina tectus
caelesti clipeo et sternit super arma iacentum
corporaque auctorem teli multasque paternos
ante oculos animas, optata piacula, mactat.
Tunc, rapta propere duris ex ossibus hasta,
innixum ceruice ferens humeroque parentem,
emicat. Attonitae tanta ad spectacula turmae
tela tenent, ceditque loco Libys asper, et omnis
late cedit Hiber ; pietasque insignis et aetas
belligeris fecit miranda silentia campis.
Tum celso e curru Mauors : « Carthaginis arces
excindes », inquit, « Tyriosque ad foedera coges.
Nulla tamen longo tanta exorietur in aeuo

453 traiectum *CH uide adn.* **: coniectum** *S* **|| 464 corporaque** *L F V* **: corpora et** *O.*

que celui-ci. Courage, oh, courage, divin génie, authentique descendant de Jupiter [1] ; tu devras accomplir de plus hautes prouesses, mais tu n'en pourras pas connaître de plus nobles ». Là-dessus Mars regagne l'éther à travers les nues ; le soleil avait déjà terminé sa course et l'arrivée des ténèbres fit rentrer dans leur camp les armées épuisées [2].

Entraînant la nuit avec elle, Cynthie [3] descendait du ciel sur son char, portée par le souffle des coursiers de son frère : sur la mer d'Orient, au milieu des flots bleus montaient des flammes roses. Redoutant la funeste plaine et le terrain uni favorable aux Puniques, le consul se portait vers la Trébie et les hauteurs. Déjà on avait employé plusieurs jours à des marches rapides et des travaux fébriles et, détaché des rives, le pont [4] par lequel était passée l'armée dardanienne flottait au milieu du fleuve quand le Punique se montra sur les bords de l'Éridan fougueux. Tout en cherchant des gués d'accès commode et en effectuant de longs détours pour trouver des nappes d'eau calme, il fait abattre dans la forêt voisine des aunes et construire pour le passage de ses troupes un pont de radeaux. Mais voici que, rappelé du Pélore sicilien [5] et venu à travers la longue étendue des mers azurées, l'autre consul, né de la race des Gracques, était arrivé, campant également non loin de la Trébie. Illustre et généreuse était la famille de ce héros où brillaient en foule les images de nombreux ancêtres aux titres éclatants à la guerre comme dans la paix.

Et les Carthaginois [6], après avoir franchi la rivière et dressé leur camp dans l'herbe, étaient là eux aussi ; leur ardeur s'exaltait en raison des succès et même des sarcasmes que proférait leur chef : « Quel troisième consul

1. La mère du futur Africain révèlera à son fils qu'elle s'est unie à Jupiter (13, 636 sqq.). Quant à l'épisode du consul sauvé par son fils, cf. *Introd.*, p. XLI.

lux tibi, care puer. Macte, o macte indole sacra,
uera Iouis proles ; et adhuc maiora supersunt ;
sed nequeunt meliora dari. » Tum nubila Mauors
aetheraque, emenso terras iam sole, capessit ;
et fessas acies castris clausere tenebrae.
Condebat noctem deuexo Cynthia curru,
fraternis afflata rotis, et ab aequore Eoo
surgebant roseae media inter caerula flammae.
At consul, tristis campos Poenisque secundam
planitiem metuens, Trebiam collisque petebat.
Iamque dies rapti cursu nauoque labore,
et medio abruptus fluitabat in amne solutis
pons uinclis, qui Dardanium trauexerat agmen,
Eridani rapidas aderat cum Poenus ad undas.
Dumque uada et mollis aditus per deuia flexo
circuitu petit et stagni languentia quaerit,
interdum rapta uicinis saltibus alno
flumineam texit, qua trauehat agmina, classem :
ecce aderat Trebiaeque simul uicina tenebat,
Trinacrio accitus per caerula longa Peloro,
Gracchorum proles, consul. Gens inclita magno
atque animosa uiro, multusque in imagine claris
praefulgebat auus titulis bellique domique.
Nec Poeni, positis trans amnem in gramine castris,
deerant ; namque animos stimulabant prospera rerum
increpitansque super ductor : « Quis tertius urbi

483 **consul, tristis** ***interp. Bauer*** **: tristis, campos** ***interp. Ruperti*** **|| 485 nauoque** ***Heinsius*** **: uanoque** ***S CH*** **|| 486 fluitabat** ***edd.*** **: fluctabat** ***LF*** **fluctuabat** ***O V.***

reste encore à la Ville ? Quelle seconde Sicile demeure sous les armes ? Voici à présent réunies toutes les forces des Latins et des enfants de Daunus [1]. Que les chefs de l'Italie viennent maintenant traiter avec moi, me demander ma loi et mes conditions ! Quant à toi [2] qui, par faveur, as pu sauver tes jours dans la mêlée de Mars, survis, oui, survis à ce prix, infortuné vivant, et, une fois encore, procure à ton fils cette gloire ! A la fin de tes jours, quand t'appelleront les destins, qu'ils te refusent de mourir à la guerre : c'est à moi qu'il revient de tomber au combat ! » Tels sont les accents de sa fureur. Puis, sans attendre, il lance près du camp romain ses escadrons massyliens [3] aux traits rapides pour provoquer et faire sortir l'adversaire.

Pour les soldats latins, ce serait déshonneur de devoir son salut à une palissade ou de laisser les pointes ennemies battre les portes fermées. Ils se jettent dehors, et, avant tous, par le rempart entr'ouvert, s'élance le consul qui n'est pas indigne du sang des Gracques [4]. Le vent fait ondoyer le panache qui surmonte son casque auronce [5] et sur son épaule flamboie le rouge sanglant du manteau qui parait ses aïeux. Il se retourne, appelle à grands cris ses bataillons et, fonçant dans la presse et les masses compactes, il se fraie un chemin dans la plaine. Ainsi, de la cime élevée du Pinde [6], un torrent dévale bruyamment dans les plaines, arrache un pan de la montagne et l'entraîne à grands fracas ; partout sur son passage il emporte troupeaux, forêts, bêtes sauvages ; ses flots au creux des vallons rocheux écument et grondent.

Non, même si je retrouvais le talent glorieux du

1. Cf. n. à 1, 291.
2. Hannibal feint de s'adresser au consul Scipion.
3. Cf. n. à 1, 101.
4. Cf. ci-dessus, n. à 495.

iam superest consul ? Quaenam altera restat in armis
Sicania ? En omnes Latiae Daunique nepotum
conuenere manus. Feriant nunc foedera mecum
ductores Italum ac leges et pacta reposcant.
At tu, donata tela inter Martia luce,
infelix animae, sic, sic uiuasque tuoque
des iterum hanc laudem nato ; nec fine sub aeui
oppetere in bello detur, cum fata uocabunt :
pugnantem cecidisse meum est. » Haec personat ardens.
Inde leui iaculo Massylumque impiger alis
castra sub ipsa datis irritat et elicit hostem.
  Nec Latius uallo miles debere salutem
fas putat, aut clausas pulsari cuspide portas.
Erumpunt, cunctisque prior uolat aggere aperto
degener haud Gracchis consul. Quatit aura comantis
cassidis Auruncae cristas, humeroque refulget
sanguinei patrium saguli decus. Agmina magno
respectans clamore uocat, quaque obuia densos
artat turba globos, rumpens iter aequore fertur.
Vt torrens celsi praeceps e uertice Pindi
cum sonitu ruit in campos magnoque fragore
auulsum montis uoluit latus ; obuia passim
armenta immanesque ferae siluaeque trahuntur ;
spumea saxosis clamat conuallibus unda.
  Non, mihi Maeoniae redeat si gloria linguae,

503 *deest in F* || **514** cunctisque *S* : cuneisque *coni. Heinsius* || **522** montis *S* : monti *coni. Heinsius.*

poète de Méonie [1] et si l'auguste Phébus m'accordait cent bouches, je ne pourrais rapporter tous les morts qu'immolèrent les coups puissants du valeureux consul, ou, du côté adverse, la rage forcenée du Tyrien. Le chef libyen tue Murranus, le chef ausonien, Phalantus, deux soldats aguerris par de longues campagnes, qu'ils abattent au corps à corps, chacun s'offrant aux yeux de l'autre. Murranus était venu d'Anxur [2] au mont balayé par les bourrasques et toi, Phalantus, du lac transparent du Triton [3] sacré. Dès qu'à l'éclat du manteau il a reconnu le consul, Cupencus, le borgne qui n'a qu'un œil pour affronter la guerre, lui décoche hardiment un trait qui se fixe en vibrant sur le bord supérieur du bouclier ; alors le consul, bouillant de rage : « Perds, téméraire, perds ce qui demeure sur ta face barbare et ce qui brille encore sous ton front mutilé ». La-dessus, il fait tourbillonner et dirige droit sur lui une javeline dont le fer tout entier transperce l'œil farouche. Le bras du fils d'Hamilcar n'est ni moins lourd ni moins cruel ; il abat le malheureux Varénus à l'armure blanche comme neige, Varénus venu de Mévana et pour qui l'opulente Fulginie [4] laboure les grasses campagnes et le Clitumne, au milieu de vastes prairies, baigne de ses flots glacés les taureaux blancs. Mais les divinités lui sont contraires et ne lui savent aucun gré d'avoir pris tant de soins, et d'avoir, pour Jupiter Tarpéien, le dieu tonnant, nourri les plus grandes victimes.

L'Ibère agile attaque avec le Maure, plus agile encore dans ses manœuvres. D'un côté, les *pila*, de l'autre, les lances en cornouiller de Libye s'entrecroisent à l'envi,

1. Ancien nom de la Lydie qui passait pour la patrie d'Homère.

2. Anxur était bâtie sur une avancée montagneuse de la côte sud du Latium.

centenasque pater det Phoebus fundere uoces,
tot caedes proferre queam, quot dextera magni
consulis, aut contra Tyriae furor edidit irae.
Murranum ductor Libyae, ductorque Phalantum
Ausonius, gnaros belli ueteresque laborum,
alter in alterius fuderunt comminus ore.
Monte procelloso Murranum miserat Axur,
Tritonis niueo te sacra, Phalante, profundo.
Vt primum insigni fulsit uelamine consul,
quamquam orbus partem uisus unoque Cupencus
lumine sufficiens bellis, citat improbus hastam
et summae figit tremebundam margine parmae.
Cui consul, namque ira coquit : « Pone, improbe, quic- [quid
restat in ore fero et truncata fronte re*l*ucet. »
Sic ait, intorquens derecto turbine robur,
et dirum tota tramittit cuspide lumen.
Nec leuior dextra generatus Hamilcare saeuit ;
huic cadit infelix niueis Varenus in armis,
Meuanas Varenus, arat cui diuitis uber
campi Fulginia, et patulis Clitumnus in aruis
candentis gelido perfundit flumine tauros.
Sed tristes superi, atque ingrata maxima cura
uictima Tarpeio frustra nutrita Tonanti.
Instat Hiber leuis et leuior discurrere Maurus.
Hinc pila, hinc Libycae certant subtexere cornus
densa nube polum ; quantumque interiacet aequi

529-532 murranum *edd.* : murmuranum *S* || **532** axur *L F V* : auxur *O* || **535** cupencus *edd.* : capentus *L* cupentus *F O V* || **539** relucet *edd.* : reducet *S* || **543** huic *L F* : hinc *O V* || **544** meuanas *L F CH* : meuano *O V* || **545** fulginia *O V* : fulginea *L F*.

pour voiler le ciel d'une épaisse nuée ; les traits volent, assombrissant toute l'étendue de la plaine jusqu'à la rive et, dans la presse, les mourants n'ont plus la place de tomber.

Allius le chasseur, venu d'Argyrippa [1] et des champs de Daunus, galopait à travers la plaine, monté sur son cheval de Iapygie et armé de javelots grossiers et, lancé au milieu des ennemis, il décochait d'une main sûre ses dards apuliens. Pour cuirasse, il a la dépouille hérissée d'une ourse samnite et son casque est crénelé de la mâchoire d'un vieux sanglier. Partout il jetait le trouble — comme si, dans la solitude des bois, il battait les repaires des fauves ou pourchassait les bêtes sauvages du Garganus [2] — quand Magon et le cruel Maharbal, chacun de son côté, l'aperçurent. Ainsi deux ours, talonnés par la faim, s'élancent de deux roches opposées et se ruent sur un taureau tremblant devant cette double attaque, et leur fureur leur interdit de partager leur proie : de même le bouillant Allius roule à terre sous le choc des javelots qui de deux côtés le frappent. En sifflant, les traits de Mauritanie la traversent de part en part : leurs pointes se heurtent alors avec bruit dans sa poitrine et l'on ne sut à quelle arme il devait la mort.

Et maintenant, voyant leurs aigles dispersées parmi les bataillons, le Punique repousse en désordre vers les rives les Romains désemparés et cherche à les noyer dans le fleuve, pitoyable spectacle. C'est alors que la Trébie, au cours funeste, engage contre les troupes épuisées un combat d'un nouveau genre : sur l'ordre de Junon, elle gonfle ses eaux [3]. La terre des berges s'affaisse et engloutit les corps des fuyards et, le sol se dérobant

1. Ville d'Apulie ou Iapygie qu'on disait fondée par Diomède ; sur Daunus, cf. n. à 1, 291.

2. Montagne boisée de l'Apulie.

3. Sur l'emploi de ce thème homérique, cf. *Introd.*, p. LXXII.

ad ripas campi, tantum uibrantia condunt
tela ; nec artatis locus est in morte cadendi.
Allius, Argyripa Daunique profectus ab aruis
uenator, rudibus iaculis et Iapyge campum
persultabat equo, mediosque inuectus in hostis,
Apula non uana torquebat spicula dextra.
Huic horret thorax Samnitis pellibus ursae,
et galea annosi uallatur dentibus apri.
Verum ubi turbantem, solo ceu lustra pererret
in nemore aut agitet Gargano terga ferarum,
hinc Mago, hinc saeuus pariter uidere Maharbal,
ut subigente fame diuersis rupibus ursi
inuadant trepidum gemina inter proelia taurum,
nec partem praedae patitur furor — haud secus acer
hinc atque hinc iaculo deuoluitur Allius acto.
It stridens per utrumque latus Maurusia taxus ;
obuia tum medio sonuerunt spicula corde,
incertumque fuit, letum cui cederet hastae.
Et iam, dispersis Romana per agmina signis,
palantis agit ad ripas, miserabile, Poenus
impellens trepidos fluuioque immergere certat.
Tum Trebia infausto noua proelia gurgite fessis
inchoat ac precibus Iunonis suscitat undas.
Haurit subsidens fugientum corpora tellus
infidaque soli frustrata uoragine sorbet ;

554 profectus *edd.* : professus *S* || ab *L F V* : in *O* || 558 huic *edd.* : hinc *S* || 563 diuersis *edd.* : -si *L* -sus *F O V* || 574 ac *L F O CD* : et *V*.

sous eux, ils disparaissent dans des gouffres perfides ; ils ne peuvent ni se relever, ni retirer leurs pieds profondément enfoncés dans la vase gluante ; l'épais bourbier retient leurs jambes prisonnières et ils sont entraînés dans l'effondrement des rives ou engloutis dans des trous d'eau invisibles du marécage. Alors ils essaient, l'un après l'autre, de se hisser le long de ces talus glissants et, chacun tentant de se frayer un chemin sur ces berges impraticables et s'agrippant au gazon qui s'effrite, ils roulent, tombent et sont ensevelis dans l'éboulement causé par leur propre chute. L'un, rapide nageur, est bientôt près de toucher le sol ferme ; se haussant avec effort, il saisit de la main la pointe des herbes et sort du fleuve, mais un javelot vient en tourbillonnant le clouer à la berge et l'y laisse accroché. Un autre qui n'a plus d'armes, enlace de ses bras un ennemi qui se débattait au fond de l'eau et il l'oblige à partager sa mort. Le trépas revêt en même temps mille aspects différents. Ligus est tué dans la plaine ; mais la tête de l'homme est lancée dans les eaux du fleuve et sa bouche absorbe avec de longs hoquets le flot teinté de sang. Il nageait, se dégageant enfin du milieu du courant, le bel Hirpinus, et appelait de ses cris la troupe de ses compagnons, quand un cheval emporté par le flot rapide et rendu furieux par ses nombreuses blessures, le heurta et engloutit sous les eaux l'homme à bout de forces.

Le désastre s'aggrave quand apparaît soudain la troupe des éléphants [1] se ruant dans le fleuve, une tour sur leur dos. Le courant les entraîne tête première, comme s'écroulent des rocs arrachés aux montagnes ; leurs poitrails repoussent les flots de la Trébie, effrayée de ces masses inconnues qui se couchent dans

1. Cf. Polybe, 3, 2, 74 ; Tite-Live, 21, 55, 7-11.

nec niti lentoque datur conuellere limo
mersa pedum penitus uestigia ; labe tenaci
haerent deuincti gressus, resolutaque ripa
implicat aut caeca prosternit fraude paludis.
Iamque alius super atque alius per lubrica surgens,
dum sibi quisque uiam per inextricabile litus
praeripit et putri luctatur caespite, lapsi
occumbunt seseque sua pressere ruina.
Ille, celer nandi, ia*mi*amque apprendere tuta
dum parat et celso connisus corpore prensat
gramina summa manu liquidisque emergit ab undis,
contorta ripae pendens affigitur hasta.
Hic hostem, orbatus telo, complectitur ulnis
luctantemque uado permixta morte coercet.
Mille simul leti facies. Ligus occidit aruis ;
sed proiecta uiri lymphis fluuialibus ora
sanguineum hauserunt longis singultibus amnem.
Enabat tandem medio uix gurgite pulcher
Irpinus sociumque manus clamore uocabat,
cum rapidis illatus aquis et uulnere multo
impulit asper equus fessumque sub aequora mersit.
Accumulat clades subito conspecta per undas
uis elephantorum turrito concita dorso.
Namque uadis rapitur praeceps, ceu proruta cautes
auulsi montis, Trebiamque insueta timentem
prae se pectore agit spumantique incubat alueo.

585 iamiamque *edd.* : ianuamque *S* || 586 connisus *L F CH* : connixus *O V* || 590 luctantemque *L F CM Ep. 88* : undantemque *O V* || 598 accumulat *edd.* : at cumula *L* ac cumula *F*[1] ac cumulat *F*[2] at comula *O V.* || 600 rapitur praeceps *S* : praeceps r. *edd.*

son lit couvert d'écume. Mais l'adversité révèle les héros et c'est dans les dangers que l'intrépide vaillance s'élève par une pente raide jusqu'à la gloire. Ainsi Fibrénus ne peut pas se résoudre à laisser perdre son trépas sans lui conférer éclat et renommée : « Je me ferai connaître, Fortune, dit-il, et tu n'engloutiras pas ma mort sous les eaux. Je vais voir s'il est au monde quelque chose que ne puisse abattre l'épée d'Ausonie et que ne transperce la lance tyrrhénienne [1]». Puis, se dressant de toute sa hauteur, il projette un trait meurtrier, qui se plante dans l'œil droit d'un éléphant et demeure dans la plaie. Blessé par la pointe de fer qui le transperce, le monstre fait entendre d'affreux barrissements : il relève son front déchiré que le sang inonde et s'enfuit en faisant choir son cornac. Alors tous l'attaquent, le criblent de traits et de flèches, osent désormais espérer le tuer et, sur ses énormes épaules et la surface de ses flancs, les sombres dards font s'ouvrir les blessures ; son dos, sa croupe noirâtre se hérissent de lances, vaste forêt mouvante que font trembler les chocs reçus par l'animal ; enfin, après ce long combat qui a épuisé tous les traits, il est tombé et son énorme corps effondré retient et obstrue le cours de l'eau.

Voici que, venant de la rive opposée, Scipion [2] pénètre dans le fleuve : bien que ses blessures ralentissent son avance, le héros, sans pitié, répand le carnage et décime l'ennemi. Les cadavres, les boucliers et les casques des morts recouvrent la Trébie, en laissant à peine distinguer la surface. Mazaeus est abattu par le javelot, Gestar par le glaive ; c'est ensuite Thelgon, habitant de Cyrène, péloponnésien [3] par ses ancêtres. Saisissant un pilum

1. Cf. n. à 2, 18.
2. L'épisode est purement imaginaire. Scipion a été blessé au Tessin le 1er décembre — 218 ; or nous sommes au 26 décembre.
3. Cf. n. à 3, 252.

Explorant aduersa uiros, perque aspera duro
nititur ad laudem uirtus interrita cliuo.
Namque inhonoratam Fibrenus perdere mortem
et famae nudam impatiens : « Spectabimur », inquit,
« nec, Fortuna, meum condes sub gurgite letum.
Experiar, sitne in terris, domitare quod ensis
non queat Ausonius, Tyrrhenaue permeet hasta ».
Tum iacit assurgens dextroque in lumine sistit
spicula saeua ferae telumque in uulnere linquit.
Stridore horrisono penetrantem cuspidis ictum
belua prosequitur laceramque cruore profuso
attollit frontem ac lapso dat terga magistro.
Tum uero inuadunt iaculis crebraque sagitta,
ausi iam sperare necem, immensosque per armos
et laterum extensus uenit atra cuspide uulnus.
Stat multa in tergo et nigranti lancea dorso,
ac siluam ingentem, concusso corpore, uibrat,
donec, consumptis longo certamine telis,
concidit et clausit magna uada pressa ruina.
Ecce per aduersum, quamquam tardata morantur
uulnere membra uirum, subit implacabilis amnem
Scipio et innumeris infestat caedibus hostem.
Corporibus clipeisque simul galeisque cadentum
contegitur Trebia, et uix cernere linquitur undas.
Mazaeus iaculo, Gestar prosternitur ense ;

606 nudam *L CM Ep. 16* : undam *F O V* || spectabimur *S* : spectabitur *CH* || **609** permeet *CM loc. cit.* : peruicet *L F* pernicet *O V* || **610** lumine *O V* : uulnere *L F* || sistit *O, edd.* : linquit *L V CH* lunquit *F* || **614** ac *L O F* : et *V* || **621** magna uada pressa ruina *CM Ep. 16* : magna pressante ruina *L* m. pressa ruina *F*[1] m. pressur r. *F*[2] *ut uid.* m. depressa r. *O V*.

au milieu du courant, Scipion le lance sur lui et, par sa bouche ouverte, le transperce de toute la longueur de la pointe de fer. La hampe de bois vient heurter les dents et les fait résonner sous le coup ; et ce trépas n'a pas assuré à Thelgon le repos : la Trébie a charrié son corps gonflé d'eau jusqu'à l'Éridan, et l'Éridan jusqu'aux flots de la mer [1]. Toi aussi tu tombes, Thapsus [2], et, ton destin accompli, tu demeureras sans sépulture. A quoi t'ont servi le séjour des Hespérides et les bois sacrés de ces divinités dont les arbres aux fruits d'or ne perdent pas leurs rameaux fauves ?

La Trébie s'est enflée et a surgi de ses profondeurs : impétueusement, elle chasse de son lit la masse de ses eaux et déchaîne toute leur puissance ; le flot furieux mugit et tourbillonne et c'est ensuite un torrent non pareil qui dévale en grondant. A ce spectacle, le Chef s'enflamme de courroux : « Cruel sera le châtiment que tu mérites, perfide Trébie, et que je te ferai subir, dit-il : je diviserai ton cours et le disperserai en menus ruisseaux à travers les campagnes gauloises et je t'enlèverai le nom de fleuve ; la source où tu prends naissance, je la tarirai ; je t'interdirai de longer tes rives [3] et de de jeter dans le Pô. Misérable, quelle soudaine rage a fait de toi un fleuve sidonien ? » Comme il proférait ces menaces, une muraille liquide se dressa, le heurta et jeta contre ses épaules ses lames en volutes. Debout, le chef oppose à l'assaut du flot sa masse inébranlable et son bouclier fait obstacle à la ruée du fleuve. Par derrière, les bourrasques d'eau écumante sifflent, l'inondent et vont éclabousser le haut de son panache. Le dieu de

1. Le Pô se jette dans l'Adriatique.
2. Cf. n. à 3, 256.
3. C'est-à-dire qu'il réduira le débit du cours d'eau. Sur l'adj. « sidonien », cf. n. à 1, 10.

tum Pelopeus auis Cyrenes incola Thelgon.
Huic torquet rapido correptum e gurgite pilum
et, quantum longo ferri tenuata rigore
procedit cuspis, per hiantia transigit ora.
Pulsati ligno sonuere in uulnere dentes.
Nec leto quaesita quies : turgentia membra
Eridano Trebia, Eridanus dedit aequoris undis.
Tu quoque, Thapse, cadis, tumulo post fata negato.
Quid domus Hesperidum aut luci iuuere dearum,
fuluos aurifera seruantes arbore ramos ?
  Intumuit Trebia et stagnis se sustulit imis
iamque ferox totum propellit gurgite fontem
atque omnis torquet uires ; furit unda sonoris
uerticibus, sequiturque nouus cum murmure torrens.
Sensit et accensa ductor uiolentius ira :
« Magnas, o Trebia et meritas mihi, perfide, poenas
exsolues, inquit. Lacerum per Gallica riuis
dispergam rura atque amnis tibi nomina demam ;
quoque aperis te fonte, premam ; nec tangere ripas
illabique Pado dabitur, Quaenam ista repente
Sidonium, infelix, rabies te reddidit amnem ? »
  Talia iactantem consurgens agger aquarum
impulit atque humeros curuato gurgite pressit.
Arduus aduersa mole incurrentibus undis
stat ductor clipeoque ruentem sustulit amnem.
Necnon a tergo fluctus stridente procella

628 pelopeus *edd.* : polopeus *S* || cyrenes *edd.* : cyrenis *L F V* tyrenis *O* || **629** huic *L F* : hinc *O V* || **633** leto *CM Ep. 16* : iacto *S* || **635** thapse *CH* : tapse *S* || **638** intumuit *L F CD* : intonuit *O V* || **651** incurrentibus *L F CH* : irrumpentibus *O V* || **652** sustulit *S, Bauer* : sustinet *edd. ante Bauer.*

la Trébie ne lui permet plus d'avoir pied ni de marcher dans son lit et sous ses pas le sol se dérobe ; on entend résonner de loin le bruit sourd des rochers battus par le courant. Les eaux soulevées viennent partager le combat de leur père et désormais le fleuve n'a plus de rives. Puis, levant sa tête aux cheveux humides couronnée de feuillage vert pâle, il dit : « Tu as encore l'insolence de prétendre me châtier et tu me menaces d'abolir toi, l'ennemi de mon royaume, le nom de la Trébie ! Que de corps je charrie, abattus par ton bras ! Les boucliers et les casques des guerriers immolés par toi ont rétréci mon lit et détourné mon cours. Mes flots, tu le vois, sont rougis par le carnage jusque dans leurs profondeurs et ils remontent vers leur source. Suspends tes coups, ou va te déchaîner dans les plaines voisines ! ».

Du haut d'une éminence, Mulciber, avec Vénus auprès de lui, contemplait ces scènes, voilé par le brouillard d'une sombre nuée. Scipion, levant les mains vers le ciel, exhale cette plainte amère :

« Dieux de ma patrie, dont les auspices ont fondé Rome la Dardanienne, est-ce pour me réserver pareil trépas que vous m'avez naguère sauvé dans de si grandes batailles ? Me jugez-vous indigne de voir ma vie tranchée par la main d'un brave ? O mon fils [1], rends-moi aux dangers ! Rends-moi à l'ennemi ! Qu'on me laisse trouver, les armes à la main, une mort que loueront ma patrie et mon frère ! ».

Vénus, émue par ses paroles, gémit et dirigea contre le fleuve les forces dévorantes de son invincible époux. Le feu étend partout ses flammes et les propage sur les bords : son ardeur ravage les arbres ombreux que le fleuve a si longtemps fait vivre. Tous les bois sont brûlés

1. Son fils l'a sauvé de la mort au Tessin : cf. 454 sqq. Le frère du consul est Cn. Cornelius Scipio Calvus : ils seront tués tous deux en Ibérie.

spumeus irrorat summas aspergine cristas.
Ire uadis stabilemque uetat defigere gressum
subducta tellure deus ; percussaque longe
raucum saxa sonant ; undaeque ad bella parentis
excitae pugnant, et ripas perdidit amnis.
Tum madidos crinis et glauca fronde reuinctum
attollit cum uoce caput : « Poenasne superbas
insuper et nomen Trebiae delere minaris,
o regnis inimice meis ? Quot corpora porto
dextra fusa tua ! Clipeis galeisque uirorum,
quos mactas, artatus iter cursumque reliqui.
Caede, uides, stagna alta rubent retroque feruntur.
Adde modum dextrae aut campis incumbe propinquis. »
 Haec, Venere adiuncta, tumulo spectabat ab alto
Mulciber, obscurae tectus caligine nubis.
Ingrauat ad caelum sublatis Scipio palmis :
« Di patrii, quorum auspiciis stat Dardana Roma,
talin me leto tanta inter proelia nuper
seruastis ? Fortine animam hanc excindere dextra
indignum est uisum ? Redde o me, nate, periclis,
redde hosti ! Liceat bellanti accersere mortem,
quam patriae fratrique probem. » Tum percita dictis
ingemuit Venus et rapidas direxit in amnem
coniugis inuicti uires. Agit undique flammas
dispersus ripis ignis multosque per annos
nutritas fluuio populatur feruidus umbras.

660 poenasne *F^2* : poenasue *L F^1* poenasque *O V* || **661** minaris *F2* : minacis *L F^1 O V* || **662** quot *L F O CH* : tot *V* || porto *L F* : porro *O V* || **672** fortine *F CH* : fortune *L O V* || **673** me *edd.* : mi *S* || **676** direxit *CH* : detexit *S* || **679** umbras *L F V CM Ep. 59* : umbris *O ut uid.*

et Vulcain triomphant, lâché à toute bride, se déchaîne sur les hautes forêts et crépite. Déjà est consumé le sapin chevelu, déjà le pin et l'aune ; déjà le peuplier, dont ne demeure que le tronc, a vu fuir dans les airs les oiseaux, hôtes accoutumés de ses branches. Le feu dévorant absorbe les eaux qu'il est allé chercher dans le tréfonds du fleuve et, sous l'effet de l'intense chaleur, le sang se caille et sèche sur les rives ; sur une large étendue, le sol devient rugueux, se crevasse et s'entr'ouvre profondément et dans le lit du cours d'eau s'élèvent des monceaux de cendre.

L'Éridan [1] vénérable s'étonne de voir son cours éternel s'interrompre soudain : le chœur de ses Nymphes désolées remplit de ses cris de terreur le fond des grottes. Trois fois il essaya de redresser sa tête embrasée et Vulcain, projetant sur lui sa torche, le fit se replonger au sein de l'onde fumante ; trois fois, le feu prit aux roseaux et dépouilla le dieu de sa chevelure. Enfin on écouta ses paroles et les vœux qu'il formulait : à force de prières, il obtient de garder ses rives de naguère. Scipion, avec Gracchus à ses côtés, finit par retirer des bords de la Trébie ses cohortes fourbues pour les conduire sur une hauteur fortifiée. Quant au Punique, il comble le fleuve d'honneurs et d'hommages et il élève des autels de gazon aux flots qui l'ont aidé, ignorant encore, hélas, quels plus grands succès les dieux lui préparaient et quels deuils, ô Trasimène [2], tu réservais à l'Ausonie [3].

Au cours d'une récente campagne, Flaminius [4] avait semé le trouble chez les tribus boïennes [5] et ç'avait été

1. Cf. n. à 4, 634.
2. Cf. n. à 1, 45 sqq.
3. Silius ne dit rien de l'épilogue de la bataille ; le froid empêche les Puniques de poursuivre les vaincus. Scipion peut ramener sur Plaisance et Crémone ce qui reste de l'armée ; Sempronius, après avoir franchi l'Apennin, rentre à Rome ; Hannibal est maître de la Cisalpine : cf. Polybe, 3, 2, 74-75 ; Tite-Live, 21, 57-59.

Vritur omne nemus, lucosque effusus in altos
immissis crepitat uictor Vulcanus habenis.
Iamque ambusta comas abies, iam pinus et alni;
iam, solo restans trunco, dimisit in altum
populus assuetas ramis habitare uolucres.
Flamma uorax imo penitus de gurgite tractos
absorbet latices, saeuoque urgente uapore
siccus inarescit ripis cruor. Horrida late
scinditur in rimas et hiatu rupta dehiscit
tellus, ac stagnis altae sedere fauillae.
  Miratur pater aeternos cessare repente
Eridanus cursus; Nympharumque intima maestus
impleuit chorus attonit*is* ululatibus antra.
Ter caput ambustum conantem attollere iact*a*
lampade Vulcanus mersit fumantibus undis,
ter correpta dei crines nudauit harundo.
Tum demum admissae uoces et uota precantis,
orantique datum ripas seruare prioris.
Ac tandem a Trebia reuocauit Scipio fessas
munitum in collem, Gracccho comitante, cohortes.
At Poenus, multo fluuium ueneratus honore,
gramineas undis statuit socialibus aras,
nescius heu, quanto superi maiora mouerent,
et quos Ausoniae luctus, Thrasymenne, parares.
  Boiorum nuper populos turbauerat armis
Flaminius, facilisque uiro tum gloria belli,

685 imo *L F* : uno *O V* || 687 siccus *L F* : succus *O V* || 692 attonitis *edd.* : -tus *S* || 693 iacta *edd.* : iactu *S* || 695 nudauit *edd.* : undauit *S* || 696 admissae *CH* : admisse *L O* admissat *F* amisse *V* || uoces *F O* : uoce *L V* || 700 at *V* : ac *L FO* || 701 statuit *L F* : strauit *O V* || 705 tum *S* : dum *CH*.

pour lui un triomphe facile que d'écraser une peuplade aux sentiments changeants et dépourvue de ruse. Mais lutter contre le prince tyrien était une autre épreuve. C'est ce Flaminius, né sous de fâcheux auspices et pour attirer de fatals désastres sur notre ville, que la Saturnienne [1] veut placer à la tête de l'Empire épuisé, comme un homme vraiment digne de l'imminente catastrophe. Ainsi, dès les premiers jours de sa charge, quand il eut saisi le gouvernail pour diriger sa patrie et que l'armée fut à la merci de ses volontés, il fut comme un pilote novice dans la navigation et ignorant l'art de composer avec la mer, qui s'est chargé de commander un malheureux navire : il remplit lui-même l'office des vents contraires et fait de son bateau le jouet de toutes les bourrasques ; le bâtiment vogue au hasard sur l'abîme et, de sa propre main, le timonier le jette sur les écueils. Ainsi l'armée, entrant hâtivement en campagne, effectue une marche fiévreuse vers le pays des Lydiens [2], vers leur cité sacrée fondée jadis par Corythus et les colons, venus de Méonie, qui depuis l'origine s'étaient unis par le sang aux Italiens, réalisant la fusion des deux races.

Les entreprises du consul sont révélées sans retard au prince africain par la divinité qui, même après tant de succès, l'inspire encore. Plongés dans le sommeil, tous oubliaient leurs peines cruelles : alors Junon, sous l'aspect du dieu du lac [3] voisin, avec sa chevelure mouillée et son front couronné de feuilles de peuplier, vient soudainement tourmenter le cœur du chef et interrompre son repos par cet avertissement qu'il ne doit pas négliger :

1. Junon. Cf. *Introd.*, p. LXV.
2. Il s'agit des Étrusques qui passaient pour originaires de Lydie. La ville de Cortone aurait été fondée par Corythos, fils de Pâris. Sur la Méonie, cf. n. à 4, 525. Flaminius attend le Punique à Arretium, au nord de Cortone.
3. Le lac Trasimène, au sud de Cortone.

corde leuem atque astus inopem contundere gentem.
Sed labor haud idem Tyrio certasse tyranno.
Hunc, laeuis urbi genitum ad fatalia damna
ominibus, parat imperio Saturnia fesso
ductorem dignumque uirum ueniente ruina.
Inde ubi prima dies iuris, clauumque regendae
inuasit patriae, ac sub nutu castra fuere,
ut pelagi rudis et pontum tractare per artem
nescius, accepit miserae si iura carinae,
uentorum tenet ipse uicem cunctisque procellis
dat iactare ratem : fertur uaga gurgite puppis,
ipsius in scopulos dextra impellente magistri.
Ergo agitur raptis praeceps exercitus armis
Lydorum ⟨in⟩ populos sedemque ab origine prisci
sacratam Corythi iunctosque a sanguine auorum
Maeonios Italis permixta stirpe colonos.

Nec regem Afrorum noscenda ad coepta moratur
laude super tanta monitor deus. Omnia somni
condiderant aegrisque dabant obliuia curis,
cum Iuno, in stagni numen conuersa propinqui
et madidae frontis crinis circumdata fronde
populea, stimulat subitis praecordia curis
ac rumpit ducis haud spernenda uoce quietem :

711 iuris *F* : uiris *L O V* || 712 ac *CD* : et *S* || 719 in *edd.* : om. *S* || 722 noscenda *ed. Basil. 1522* : nascenda *S* pascenda *coni. Heinsius et alii alia* || 725 cum *O V* : quin *L F* || numen *L F CM Ep. 59* : iuuenem *O V*.

« O toi, nom comblé de gloire et qui fais le chagrin du Latium, Hannibal, toi qui prendrais un jour place auprès des grands Dieux, si la Fortune t'avait fait naître en Ausonie, pourquoi différons-nous la marche des destins ? Plus de retard ! Ses plus hautes faveurs, la Fortune ne les prodigue pas longtemps. Tout le sang que tu promis de verser en jurant [1] à ton père de te battre contre les Dardaniens va jaillir sous tes coups du corps de l'Ausonie et ce carnage assouvira les mânes paternels. Les alarmes passées, tu t'acquitteras envers moi des hommages qui me reviennent. Je suis le lac cerné de hautes montagnes, dont la troupe venue du Tmolus [2] peuple les bords, le Trasimène aux flots ombreux ».

Aussitôt, docile à l'avertissement, Hannibal entraîne fiévreusement son armée, qu'enthousiasme l'aide divine, sur les sommets des monts [3] perdus dans les airs. Hérissés de glaces au milieu de rocs glissants, ils confondaient leur front chargé de pins avec les hauteurs du ciel : tel était l'Apennin. Une neige épaisse recouvrait ses bois et, tout en haut de sa crête, se dressait vers les astres un pic tout blanc sous sa couche de gel. Il donne l'ordre d'avancer : à ses yeux, sa gloire première s'éteint et s'efface si, après les Alpes, il se laisse arrêter par une seule montagne. Ils gravissent le faîte des rochers escarpés que battent les orages, mais avoir franchi la chaîne n'apporte ni terme ni soulagement à leurs épreuves. La plaine est submergée et le sol, inondé par la fonte des glaces, est devenu un marécage bourbeux et impraticable. Tête nue dans un milieu aussi hostile, le chef est éprouvé par l'inclémence du ciel, et son œil suppure sur ses joues et son visage. Mais il est fait à mépriser les

1. Cf. 1, 80 sqq.
2. Le Tmolus est une montagne de Lydie ; cf. n. à 4, 719.

« O felix famae et Latio lacrimabile nomen
Hannibal, Ausoniae si te Fortuna creasset,
ad magnos uenture deos ! Cur fata tenemus ?
Pelle moras. Breuis est magni Fortuna fauoris.
Quantum uouisti, cum Dardana bella parenti
iurares, fluet Ausonio tibi corpore tantum
sanguinis, et patrias satiabis caedibus umbras.
Nobis persolues meritos securus honores.
Namque ego sum, celsis quem *cinctum* montibus ambit
Tmolo missa manus, stagnis Thrasymennus opacis. »
His agitur monitis et laetam numine pubem
protinus aërii praeceps rapit aggere montis.
Horrebat glacie saxa inter lubrica, summo
piniferum caelo miscens caput, Apenninus.
Condiderat nix alta trabes, et uertice celso
canus apex structa surgebat ad astra pruina.
Ire iubet. Prior extingui labique uidetur
gloria, post Alpes si stetur montibus ullis.
Scandunt praerupti nimbosa cacumina saxi,
nec superasse iugum finit mulcetue laborem.
Plana natant, putrique gelu liquentibus undis
inuia limosa restagnant arua palude.
Iamque ducis nudus tanta inter inhospita uertex
saeuitia quatitur caeli, manante per ora
perque genas oculo. Facilis spreuisse m*e*dentis,

730 ausoniae *F* : ausonia *L O V* || **731** cur *L F V CH* : cui *O* || **735** satiabis *L F O* : saciabis *V* || caedibus *edd.*: sedibus *L F O* cedibus *V* || **737** cinctum *edd.* : cunctis *L F O* celsis *V* || **744** structa *CH* : stricta *S* || **748** mulcetue *L F V* : mulcetque *O* || **749** liquentibus *L F* : linquentibus *O V* || **753** medentes *edd.* : madentis *S.*

soins et, quel que soit le danger, il ne pense pas, à ce prix, acheter trop cher le moment désiré de la bataille ; peu lui importe la beauté de ses traits pourvu que sa marche ne soit pas vaine : il n'hésiterait pas à donner à la guerre le reste de son corps pour payer sa victoire. Pour lui, c'est voir assez que de pouvoir, en vainqueur, distinguer le chemin par où atteindre le Capitole et frapper de près l'ennemi italien. Après toutes ces épreuves endurées dans une nature hostile, ils parviennent enfin près du lac, but de leur marche, où ses armes devaient ensuite immoler de nombreuses victimes en expiation de son œil perdu.

Mais voici qu'arrivaient des sénateurs envoyés par Carthage : ils avaient pour venir d'importantes raisons et ils étaient chargés d'un sinistre message. Chez les colons installés par Didon sur la côte étrangère, il était d'usage d'implorer par du sang la faveur divine et de faire brûler — chose horrible à dire — de petits enfants sur les autels. Chaque année ramenait le tirage au sort de ces misérables victimes — à l'image du culte et des rites voués à Diane au royaume de Thoas [1]. Pour répondre à l'arrêt du destin et des dieux, Hannon, son adversaire de toujours, réclamait à Hannibal son enfant, en se fondant sur la coutume. Mais on redoutait avant tout la colère du chef des armées et la haute figure du père de l'enfant était présente à tous les yeux. Une femme redouble ces craintes ; les joues meurtries et les cheveux défaits, elle remplit la ville de ses cris de désespoir : c'est Imilcé [2]. Ainsi l'Édonienne à l'occasion des rites trisannuels, parcourt les cîmes du Pangée [3],

1. Thoas était roi de Tauride. Cf. n. à 4, 367. L'histoire et l'archéologie confirment la réalité du *molk*, ou sacrifice d'enfants pratiqué à Carthage en cas de péril national. (Cf. G. et C. Charles-Picard. *Vie et mort de Carthage*, Paris, 1970, p. 46-51) ; mais le projet de tuer, sur la proposition d'Hannon, un enfant qu'aurait eu Hannibal est une invention de Silius.

optatum bene credit emi quocumque periclo
bellandi tempus. Non frontis parcit honori,
dum ne perdat iter ; non cetera membra moratur
in pretium belli dare, si uictoria poscat ;
satque putat lucis, Capitolia cernere uictor
qua petat atque Italum feriat qua comminus hostem.
Talia perpessi tandem inter saeua locorum
optatos uenere lacus, ubi deinde per arma
sumeret amissi numerosa piacula uisus.
Ecce autem patres aderant Carthagine missi ;
causa uiae non parua uiris, nec laeta ferebant.
Mos fuit in populis, quos condidit aduena Dido,
poscere caede deos ueniam ac flagrantibus aris,
infandum dictu ! paruos imponere natos.
Vrna reducebat miserandos annua casus,
sacra Thoanteae ritusque imitata Dianae.
Cui fato sortique deum de more petebat
Hannibalis prolem discors antiquitus Hannon.
Sed propior metus armati ductoris ab ira
et magna ante oculos stabat genitoris imago.
Asperat haec, foedata genas lacerataque crinis,
atque urbem complet maesti clamoris Imilce.
Edonis ut Pangaea super trieteride mota

773 genitoris *CM Ep. 59 CH* : redeuntis *S* || **774** asperat haec *CM loc. cit.* : asper ad haec *S* || **776** mota *ed. Basil. 1522* : motu *S.*

exhalant les ardeurs de Bacchus qui la possède. Au milieu des femmes tyriennes, elle crie, comme si elle était livrée au feu : « Hélas, mon époux, quelle que soit la région de l'univers où tu fais la guerre, ramène ici tes enseignes ! C'est ici, ici que se trouve ton ennemi le plus acharné et le plus proche. Peut-être qu'à cette heure, sous les murs mêmes de la ville dardanienne, volent sur toi les traits que tu reçois sans peur sur ton bouclier et, brandissant une terrible torche, lances-tu l'incendie sur les demeures tarpéiennes. Pendant ce temps, au sein même de ta patrie, ton premier descendant, ton unique enfant est, hélas, entraîné aux autels stygiens. Marche donc à présent, dévaste par ton fer les foyers de l'Ausonie, et fraie-toi un chemin dans des lieux interdits [1] ! Va, viole les traités jurés devant tous les dieux ! Voilà comment Carthage t'en récompense et c'est l'hommage dont elle s'acquitte envers toi ! Mais quelle est cette piété qui fait arroser de sang les sanctuaires ? Hélas, malheureux mortels, la raison première de vos crimes, c'est que vous ignorez la nature des dieux. Allez, adressez-leur avec de pieux encens une juste prière, et puis répudiez ce rite affreux du meurtre ! Dieu est un être de clémence et proche parent de l'homme. Qu'il vous suffise désormais, je vous en supplie, de voir sur les autels sacrifier les taureaux ! Mais si, au fond de vous-mêmes, vous croyez fermement que les dieux désirent ce crime, c'est moi, moi sa mère, qu'il faut faire périr pour accomplir vos vœux. Pourquoi tenez-vous à priver la Libye des dons [2] qu'annonce cet enfant ? Ne devriez-vous pas pleurer, plus encore que le désastre des îles Égates [3] et l'engloutissement de la

1. Allusion au franchissement des Alpes ; le vers suivant rappelle la prétendue violation du traité que représentait l'attaque de Sagonte par Hannibal.

2. Cf. 3, 69 sqq.

3. Cf. n. à 1, 35.

it iuga et inclusum suspirat pectore Bacchum.
Ergo inter Tyrias, facibus ceu subdita, matres
clamat : « Io coniux, quocumque in cardine mundi
bella moues, huc signa refer. Violentior hic est,
hic hostis propior. Tu nunc fortasse sub ipsis
urbis Dardaniae muris uibrantia tela
excipis intrepidus clipeo saeuamque coruscans
lampada Tarpeis infers incendia tectis.
In*ter*e*a tibi prima domus atque unica proles
heu gremio in patriae Stygias raptatur ad aras !
I nunc, Ausonios ferro populare penates
et uetitas molire uias. I, pacta resigna,
per cunctos iurata deos. Sic praemia reddit
Carthago et talis iam nunc tibi soluit honores !
Quae porro haec pietas, delubra aspergere tabo ?
Heu primae scelerum causae mortalibus aegris,
naturam nescire deum ! Iusta ite precati
ture pio caedumque feros auertite ritus.
Mite et cognatum est homini deus. Hactenus, oro,
sit satis ante aras caesos uidisse iuuencos ;
aut si uelle nefas superos fixumque sedetque,
me, me, quae genui, uestris absumite uotis.
Cur spoliare iuuat Libycas hac indole terras ?

785 interea *edd.* : incerta *S* || 790 soluit *L F CH* : fouit *O V* || 793 precati *S* : precari *edd.* || 798 absumite *L V CH* : assumite *F O.*

puissance punique au fond des mers, le jour où le sort fatal vous ravirait l'immense valeur de mon époux ? »

Ces paroles rendirent les sénateurs incertains, partagés qu'ils étaient entre la crainte des dieux et celle d'Hannibal : elles les engagèrent à ruser et à laisser au père de choisir entre le refus de l'arrêt du sort et l'observance du sacrifice voulu par la divinité. Mais alors Imilcé tremble de frayeur ; elle est à peine maîtresse d'elle-même, tant elle redoute le cœur inflexible de son valeureux époux. Après leur rapport, écouté avec un intérêt passionné, le chef déclare : « Quelle reconnaissance digne d'un tel bienfait pourrait te montrer Hannibal, élevé par toi au rang des dieux ? O Carthage ma mère, comment m'acquitter dignement envers toi ? Nuit et jour, je serai debout et sous les armes ; je te promets d'envoyer d'ici sur tes autels maintes victimes du noble sang de Quirinus [1] l'ausonien. Mais tu conserveras cet enfant pour qu'il hérite de mes exploits et de ma guerre. O mon fils, toi mon espérance et l'unique sauvegarde de la puissance tyrienne menacée par l'Hespérie, songe, tant que tu vivras, à combattre sur terre et sur mer les descendants d'Énée. Marche — les Alpes te sont ouvertes — et poursuis notre entreprise. Et vous, dieux de ma patrie, dont on honore les sanctuaires par des meurtres, vous que réjouit un culte qui fait la terreur des mères, tournez vers moi des regards satisfaits et accordez-moi toute votre audience : oui, je vais vous offrir des sacrifices et dresser plus hauts vos autels. Toi, Magon [2], prends position au sommet de la montagne qui nous fait face. Toi, sans t'éloigner, Choaspès, gagne les collines de gauche ; que Sychée, en marchant sous les couverts, conduise ses hommes vers les gorges et les défilés. Pour moi, avec des troupes légères, je reconnaîtrai rapidement

1. Cf. n. à 3, 627.

An flendae magis Aegates et mersa profundo
Punica regna forent, olim si sorte cruenta
esset tanta mei uirtus praerepta mariti ? »
Haec dubios uario diuumque hominisque timore
ad cauta illexere patres ; ipsique relictum,
abnueret sortem an superum pareret honori.
Tum uero trepidare metu uix compos Imilce,
magnanimi metuens immitia corda mariti.
His auide auditis, ductor sic deinde profatur :
« Quid tibi pro tanto non impar munere soluat
Hannibal aequatus superis ? Quae praemia digna
inueniam, Carthago parens ? Noctemque diemque
arma feram ; templisque tuis hinc plurima f*a*xo
hostia ab Ausonio ueniat generosa Quirino.
At puer armorum et belli seruabitur heres.
Spes, o nate, meae Tyriarumque unica rerum,
Hesperia minitante, salus, terraque fretoque
certare Aeneadis, dum stabit uita, memento.
Perge — patent Alpes — nostroque incumbe labori.
Vos quoque, di patrii, quorum delubra piantur
caedibus atque coli gaudent formidine matrum,
huc laetos uultus totasque aduertite mentes.
Namque paro sacra et maioris m*o*lior aras.
Tu, Mago, aduersi conside in uertice montis,
tu laeuos propior collis accede, *Cho*aspe,
ad claustra et fauces ducat per opaca Sychaeus.

801 sorte *L F CH* : forte *O V* || **802** praerepta *L F V* : praecepta *O* || **803** hominisque *S* : hominumque *CD* || **808** profatur *O V* : prefatur *L F* || **812** faxo *edd.* : fixo *S* || **822** maioris *S* : maiores *CH* || molior *ed. Basil. 1522* : melior *S* || **823** conside in u. *V* : concides u. *L* concide in u. *F O* || **824** choaspe *edd.* : idaspe *L F O* hydaspe *V*.

tes bords, Trasimène, et je chercherai les prémices de la bataille destinés aux dieux. Car ce n'est pas une mince victoire que la divinité m'a ouvertement promise et assurée ; vous la verrez, sénateurs, et la rapporterez dans notre ville ».

Ast ego te, Thrasymenne, uago cum milite praeceps
lustrabo et superis quaeram libamina belli.
Namque haud parua deus promissis spondet apertis,
quae spectata, uiri, patriam referatis in urbem. »



APPENDICE

Sur le texte de deux passages.

I, 421-425.

Cette comparaison de Murrus triomphant à un sanglier cerné par les chiens et les chasseurs semble bien peu en situation à la place où nous la trouvons dans tous les manuscrits : c'est ce qui avait incité L. Bauer à transposer les vers 421-425 après le vers 532 dans le premier volume de son édition (1890) ; il justifiait ce remaniement dans un article des *Jahrbücher für Kalssische Philologie* (1888, p. 209-212). Deux ans plus tard, toutefois, dans la préface du tome second (p. VI), il revenait sur cette opinion, et proposait de remettre ces vers à la place qu'ils occupent dans nos manuscrits, à la suite d'un article de G. Thilo (*Jahrbücher für klassische Philologie*, 1891, p. 589-624) qui, disait-il, l'avait convaincu. Les éditeurs postérieurs ont hésité. Summers laisse les vers à leur place, Duff les transpose comme l'avait fait Bauer. En dernier lieu, M. von Albrecht (*Silius Italicus*, 1964, p. 111-113) refuse la transposition pour des raisons qu'il tire de son étude d'ensemble de la comparaison chez Silius : celle-ci, dit-il, n'est jamais liée aux événements extérieurs, mais concerne l'être même du personnage, et c'est au lecteur à rétablir le moyen terme de la comparaison : en conséquence, il est naturel de trouver ici Murrus comparé à un sanglier aux abois, car il demeure, malgré son triomphe provisoire hors des murs, un assiégé. Ainsi dans l'*Iliade* (12, 41)

Hector évoque-t-il le sanglier résistant aux chiens et aux chasseurs : ce n'est pas le déroulement du combat, mais la similitude de situation de base (*Grundsituation*) qui appelle la comparaison.

L'argumentation, pour fine et séduisante qu'elle soit, laisse subsister de graves difficultés. On ne peut nier que ces cinq vers introduisent une rupture dans le récit. Murrus proclame son désir d'affronter Hannibal, puis intervient la comparaison, et le poème se poursuit par la description des exploits d'Hannibal sur un autre point du front. Murrus ressemblerait donc à un fauve traqué au moment même où il vient de triompher de tant d'ennemis ! Même si l'on admet, comme le veut M. von Albrecht, que chez Silius la comparaison doit être examinée en référence à l'ensemble de l'œuvre, on trouvera rarement, fût-ce dans les *Punica*, une plus grande disparité entre les deux termes de la figure.

On peut en revanche avancer, en faveur de la transposition, un certain nombre d'arguments, dont certains ont été signalés par Bauer dans l'article cité plus haut :

1° — La comparaison d'un guerrier à une bête féroce aux abois se trouve, chez Homère et chez Virgile, appliquée à des assiégeants : ainsi Ulysse (*Iliade*, 11, v. 414 sqq.) et Mézence *Énéide*, 10, v. 707-713) sont comparés à des sangliers, Turnus (*Énéide*, 9, v. 792-796) à un lion traqué par les chasseurs.

2° — Le passage des *Punica* (1, 520-555) qui narre la fin du combat entre Murrus et Hannibal est très étroitement inspiré de la fin du neuvième livre de l'*Énéide* (v. 788-815). Les ressemblances apparaissent non seulement dans la succession des phases du récit, mais même dans les termes employés par Silius ; (comparer de ces deux points de vue *Aen.*, 9, 792 et *Pun.*, 1, 521 ; *Aen.*, 9, 801 et *Pun.*, 1, 520 ; *Aen.*, 9, 808 sqq. et *Pun.*, 1, 522 sqq. ; *Aen.*, 9, 812-814 et *Pun.*, 1, 526 et 531-532). Or, on peut noter que la comparaison des vers 421-425 est, elle aussi, proche du même passage de l'*Énéide* : non seulement parce qu'on trouve chez Virgile la comparaison citée plus haut, mais parce que les termes employés

par Silius (reprise de *gemens geminat* ou *gemet geminum* dans les manuscrits) se retrouvent dans son modèle (v. 811 : *ingeminant hastis*).

3° — A l'intérieur même du récit de Silius, on voit les similitudes de situation entre Hannibal et le sanglier : le chef punique est cerné par les Sagontins ; il est épuisé par le combat qu'il vient de mener et fait entendre de sourds gémissements ; sa cuirasse est hérissée de pointes de flèches qui se dressent comme les soies sur le dos du sanglier (v. 527). De plus, le caractère farouche de ce fauve paraît plus proche de celui que Silius prête à Hannibal dans tout son poème.

Il semble bien que nous ayons affaire ici, comme chez Virgile, à un récit qui nous montre l'assiégeant devenu pour un temps assiégé, et qui se trouve alors comparé à un fauve agressif réduit à son tour à se défendre. Hannibal et Turnus sont du même camp, celui des assiégeants promis à la défaite finale, celui aussi des ennemis de Rome ; c'est le camp du mal. Au reste, les deux épisodes reçoivent des dénouements analogues : Jupiter manifeste son hostilité à Turnus et à Hannibal, et Junon doit se contenter d'assurer la survie de ses deux protégés.

L'erreur du copiste (qu'il faudrait placer assez haut dans la chaîne de la tradition manuscrite, si l'on peut tirer argument du silence des philologues qui ont lu le *Coloniensis*) serait peut-être explicable dans l'hypothèse où le modèle mal reproduit aurait comporté 28 vers à la page. Dans une telle distribution, les vers 421 et 533 du Chant 1 se placent respectivement en tête du seizième et du vingtième feuillet. Certes, aucune des considérations qui précèdent ne conduit à elle seule à trancher le débat. Mais, prises ensemble, elles nous ont paru constituer un faisceau de présomptions suffisamment solide pour justifier la transposition de ces cinq vers.

***

II, v. 374-390.

Le texte n'est pas sûr dans ce passage. Les vers 375-377 ne figurent pas dans le *Coloniensis*, selon le témoignage de Modius, et certains éditeurs ou critiques (Ruperti, Thilo, Bauer) les considèrent comme interpolés ; les vers 383 et 387 sont condamnés par Ruperti et Thilo ; au vers 383, la leçon *concilium* de *L F V* a été corrigée en *consilium* par Bauer, d'après ce qu'il pense être une conjecture de Koch, mais qui se trouve en fait dans *O*. Même avec cette correction, le passage ne présente ni un sens très clair, ni une cohérence évidente. Il semblerait qu'après les discours s'instaure au sénat de Carthage un débat au cours duquel Hannon se borne à répéter des arguments qu'il a déjà fait valoir dans son intervention, mais qui paraissent provoquer la stupeur et le désarroi des sénateurs (v. 374-380). Fabius exige une décision ; on rappelle (d'où ?) les sénateurs, et Fabius leur propose le célèbre choix entre la guerre et la paix. Quel est donc l'intérêt de cet échange de vues après les discours ? Ruperti s'étonnait lui-même, *ad loc.*, de ce ralentissement de l'action en contradiction avec l'impatience de Fabius. Quel est aussi cet *omen* (v. 379) qu'on veut retourner contre Rome ? Aucun présage fâcheux n'était en effet contenu dans le vers précédent. Quel sens exact donner à *postquam ... sensit* (v. 380) ? Faut-il entendre qu'un assez long délai s'est écoulé et que les sénateurs ont levé la séance, en traduisant *exiluere* (v. 379) par « tressaillirent et s'éloignèrent », comme le fait l'édition de Corpet et Dubois ? Le sénat a-t-il été de nouveau convoqué à la demande de Fabius ?

En fait, on s'aperçoit que la suppression des trois vers absents du *Coloniensis* (375-377) n'améliore pas la cohérence du texte, et crée autant de difficultés qu'elle en résout : la succession *Ut deinde* (v. 374) ... *tum vero* (378) serait tout à fait insolite ; on trouve quatorze autres occurrences du groupe *tum vero* dans les *Punica* : c'est toujours pour introduire un nouveau développement, jamais pour répondre à une circonstancielle.

Comment penser, en outre, que le discours nationaliste de Gestar donnerait à l'assemblée le sentiment qu'un ennemi vient d'entrer dans l'enceinte ?

Dans ces conditions, il faut à notre avis considérer comme interpolés non seulement les vers 375-377, mais aussi le vers suivant ; le sens devient alors assez clair : dès que Gestar s'est rassis, les sénateurs se lèvent d'un bond (*exiluere*), non plus pour marquer leur indignation, mais emportés par l'élan de la péroraison ; ils prient le dieu du temple où ils siègent d'épargner à Carthage le triste sort qu'évoquait Gestar aux vers 368-371, le retournant contre ceux qui les en menacent (Gestar avait déjà dit *prohibete nefas* au vers 373) ; en outre, on peut rapprocher cette attitude religieuse de celle des soldats d'Hannibal au début du chant 2 (v. 44-45), ce qui nous permet de mieux préciser la suite des idées dans les vers 374-379, dans l'hypothèse d'une corruption du texte.

Du même coup, l'inauthenticité des vers 383 et 387 devient encore plus probable. Si l'on examine, en effet, les six vers contestés (375-378, 383, 387) en les rapprochant les uns des autres, l'intention apparaît : le texte se transforme et décrit deux séances distinctes du sénat. Les vers 375-378 donnent une conclusion au premier débat, le vers 383 note la convocation d'une nouvelle séance à la demande de Fabius, et le vers 387 insiste gauchement sur le geste de l'ambassadeur romain. La raison de ce remaniement (qui pourrait être de la main de Silius si la corruption du passage dans la tradition manuscrite n'excluait cette hypothèse) est vraisemblablement le souci de quelque correcteur de faire apparaître dans le texte, fût-ce de façon elliptique, la trace des deux temps de l'activité diplomatique qui précéda la déclaration de guerre, d'après Polybe (3, 15 et 3, 20) et Tite-Live (21, 6 et 16).

Reste à expliquer la présence, dans le *Coloniensis*, des vers 378, 383 et 387. On peut supposer qu'ils n'étaient pas dans ce manuscrit, mais que cette lacune a échappé aux philologues qui l'ont lu : c'est peu probable, surtout pour le vers 378, qui fait suite à une lacune signalée

par Modius, mais ce n'est pas impossible, si l'on songe que, de tous les lecteurs du *Coloniensis*, seul Modius a cru bon d'attirer l'attention sur ce point. Mais il est plus vraisemblable que le remaniement est intervenu sur un ancêtre commun au *Coloniensis* et au *Sangallensis* ; par la suite, un chaînon de la tradition menant au *Coloniensis* aura été corrigé, mais incomplètement, trois des six vers interpolés étant seuls chassés du texte

---

NOTES COMPLÉMENTAIRES

NOTES COMPLÉMENTAIRES

Page 4.

3. Terre du couchant ; ici l'Italie.
4. Cadmus est un des héros légendaires de la Phénicie, pays d'origine des Puniques.
5. C'est-à-dire « carthaginois ». Sidon était une des villes principales de l'ancienne Phénicie. Silius met donc au compte de la fourberie carthaginoise le déclenchement des trois guerres puniques.
6. Silius dit « dardanien » comme il le fera si souvent par la suite. Énée venait de Troade, dont Dardanus était un roi légendaire.
7. C'est-à-dire « carthaginoise ». Agénor était le fils du roi Phénicien Bélus et le père de Cadmus.
8. Sur ce thème, cf. *Introd.* p. LVII.

Page 5.

3. Allusion au désastre naval essuyé par les Puniques en — 241 près des Iles Égates, au large de la Sicile, et qui mit fin à la première guerre.

Page 6.

5. La première des défaites romaines a eu lieu au bord du Tessin (— 218) ; les autres sur les rives de la Trébie (— 218), du lac Trasimène (— 217) et près de Cannes (— 216) en Apulie. La plaine apulienne (*Iapyx campus*)est arrosée par l'Aufide, qui se jette dans l'Adriatique. La conjecture de Postgate (*famulus* au lieu de *similis* des manuscrits) ne nous a pas semblé indispensable. Le sens est satisfaisant en l'état du texte : la Trébie sera *semblable* au Tessin, cité au v. 45, parce que son cours sera, lui aussi, bloqué par les cadavres. *Mihi* est un datif éthique qui insiste sur l'intérêt personnel de Junon dans toute l'entreprise.
6. Pergame était la citadelle de Troie ; ce nom est souvent synonyme de Troie et des Troyens.

Page 7.

3. L'adjectif *Sarranus* employé ici par Silius signifie « Phénicien » : *Sar* ou *Sarra* est l'ancien nom de Tyr (Gell., *N. A.* 14, 6).
4. Surnom d'abord appliqué à Hamilcar, père d'Hannibal, et qui semble avoir signifié « l'éclair ».
5. Nom de l'arrière grand-père de Didon, divinisé, et que porte aussi le père de Didon, d'Anna et de Pygmalion : Hannibal descendrait donc d'un frère de la reine Didon qui se serait exilé comme elle en Afrique.
6. Autre nom de Didon, qui avait d'ailleurs un temple à Carthage. Silius adapte ici librement la scène du suicide de la reine (*Aen.*, 504-521). Le serment d'Hannibal n'a aucun fondement historique sérieux.

Page 8.

6. Proserpine, dont Pluton devait faire la reine des Enfers, avait été enlevée par le dieu dans le bois d'*Henna* (cf. 14, 238-247), en Sicile.
7. Les Massyles habitaient l'actuel Constantinois et semblent avoir pratiqué la magie (cf. *Aen.* 4, 483). Sur tous ces peuples africains, cf. J. Desanges, *Catalogue des tribus africaines de l'Antiquité Classique à l'ouest du Nil*, Université de Dakar, Publ. Sect. Histoire, Dakar, 1962).
8. Les Phrygiens sont un peuple d'Asie mineure dont Silius emprunte l'appellation pour l'appliquer aux Troyens, donc aux Romains ; les « fils de Cadmos » sont les Carthaginois ; cf. n. à 1, 6.
9. Allusion au *diktat* romain imposé aux Puniques après la victoire des îles Égates (— 241). Ces conditions furent encore aggravées à la faveur de la guerre des Mercenaires.
10. C'est-à-dire « romaine ».

Page 9.

4. Annonce des futurs désastres romains : *Aetolos campos* désigne les plaines d'Apulie, où aura lieu la bataille de Cannes. Diomède, fils de Tydée, roi d'Étolie, était venu, d'après la légende, se fixer en Daunie, partie de l'Apulie ; *lacus* est le lac Trasimène.
5. Cf. 1. 106. Le mont Ida est en Phrygie, non loin de Troie. L'adjectif *Idaeus* s'applique aussi bien aux Troyens qu'aux Romains.
6. Allusion au franchissement des Alpes par l'armée punique ; cf. 3, 477-646 ; sur « l'Hespérie » (v. 130), cf. n. à 1,4.
7. L'Éridan, autre nom du Pô, reçoit les eaux du Tessin et de la Trébie, dont les rives seront le théâtre de défaites romaines en — 218.
8. M. Claudius Marcellus, consul en — 222, avait offert à Jupiter, pour la troisième et dernière fois dans l'histoire de Rome,

les dépouilles opimes des Insubres dont il avait vaincu et tué le roi. Il devait être tué en Apulie (15, 334-396).

9. Jupiter déchaînera une tempête pour éloigner Hannibal de Rome (12, 645-685).

Page 10.

4. Partie méridionale de l'Espagne, où coule le fleuve Baetis (Guadalquivir).

5. Silius donne ici au chef supplicié par Hasdrubal le nom d'un fleuve d'Hibérie (aujourd'hui : le Tage) qui passait pour charrier des paillettes d'or ; il compare le Tage aux fleuves de Lydie — ou Méonie, en Asie Mineure — les plus célèbres par leurs flots aurifères : le Pactole et son affluent l'Hermus. Ces deux cours d'eau avaient des rives très fertiles, d'où la mention des blondes moissons au v. 158.

Page 13.

3. C'est-à-dire « des jeux olympiques » : Olympie est situé en Élide.

4. Cf. 3, 328 sqq.

5. Alliage naturel d'or et d'argent, de couleur jaune pâle.

Page 14.

2. C'est-à-dire carthaginois, cf. n. à 1, 6.

3. Cela ne signifie pas que le choix d'Hannibal comme commandant en chef par l'armée d'Espagne a été contesté par le Sénat de Carthage, (cf. Polybe 3, 13, 3-4 ; Nepos, *Hann.* 31 ; Tite-Live, 21, 3, 1), mais qu'une fois désigné, Hannibal a mené une politique autonome.

Page 15.

2. Bâtie sur une colline escarpée à 800 m de la côte, Sagonte dominait la route qui menait vers *Carthago noua* par le bord de mer. Elle était en relation avec Marseille et tout l'Occident méditerranéen. Son arrière-pays était riche en minerai de fer. Elle était donc menacée par la mainmise progressive du Punique sur la côte orientale de l'Ibérie. Sur la fondation de Sagonte, Silius tente ici de concilier deux traditions :

3. — Zacynthos, compagnon d'Hercule dans sa lutte contre Géryon, aurait construit les murs de la ville avec l'aide du héros et serait mort à Sagonte d'une piqûre de serpent. Il aurait donné son nom à la cité. Cette tradition ne se trouve pas ailleurs que chez Silius.

4. Alcée était le père d'Amphitryon, roi de Tirynthe et mari d'Alcmène. Alcide est donc Hercule ; celui-ci, né des amours

d'Alcmène et de Jupiter, pouvait passer pour le petit-fils d'Alcée. — Géryon, monstre à trois têtes et à trois troncs, habitait l'île fabuleuse d'Erythia, en Occident. Hercule le tua et s'empara de ses troupeaux.

Page 16.

4. Ancienne capitale des Rutules, voisine de Lavinium (*Aen.* 7, 411-412) dont une tradition faisait un des premiers établissements troyens en Italie.

Pour Silius, l'essentiel est ici de lier la fondation de Sagonte à la légende d'Hercule, héros de la *fides* et de montrer dans Sagonte une nouvelle Troie (Hercule avait d'ailleurs bâti les murs de la première) et une sœur de Rome. Cf. *Introd.*, p. LIX. En réalité les progrès des Puniques en Espagne ont inquiété Sagonte et Marseille dès avant — 230. L'affaire de Sagonte a-t-elle fourni à Hannibal le prétexte dont il rêvait pour attaquer les Romains ? Le débat sur l'origine et les responsabilités de la guerre est ouvert depuis l'Antiquité. Il demeure embrouillé par l'incertitude où nous sommes des clauses exactes de la convention conclue entre Romains et Carthaginois en — 226. La limite de la zone d'influence reconnue aux Puniques était-elle le Sucro (au Sud de Sagonte) ou l'Ebre (au Nord de la ville) ? Certaines dispositions du traité auraient consacré l'indépendance des cités grecques de la côte. Marseille aurait donc forgé « l'absurde légende » de l'arrivée de Grecs venant de Zacynthos (A. Piganiol, *La conquête romaine*, 1974, p. 255) pour justifier une intervention romaine destinée à défendre l'indépendance de Sagonte.

Silius adopte ici la version des événements donnée par Tite-Live 21, 2, 7. En fait, dès — 223, un corps expéditionnaire romain a supprimé à Sagonte le parti procarthaginois et Rome a proclamé Sagonte cité alliée. Une tentative des Sagontins contre une peuplade voisine protégée par Carthage met fin aux hésitations d'Hannibal, qui attaque la ville au printemps — 219.

Page 17.

2. Ce récit du siège diffère de celui de Tite-Live (21, 7-10) et semble remonter à un annaliste que suivra également Appien (*Hisp.* 10) ; cf. Introd., p. XLVIII.

Page 18.

2. Sorte d'énorme javelot garni d'étoupe enduite de poix que l'on enflammait au moment de projeter l'engin ; cf. Tite-Live (21, 8, 10). L'arme pouvait, apparemment selon son calibre, être lancée par un seul homme ou par une machine.

Page 21.

2. Autres habitants de la région des Syrtes, les Psylles étaient, paraît-il, réfractaires au venin : aussi éprouvaient-ils la pureté de la race de leurs nouveaux-nés en les exposant à la morsure d'un serpent (cf. Lucain 9, 890-937 ; Pline *N.H.* 7, 2 ; 8, 38).

3. Le guerrier qui tombe porte le nom d'Iarbas, roi des Garamantes (actuel Fezzan), prétendant de Didon (*Aen.* 4, 196) ; Iarbas était le fils de Jupiter Ammon et de la nymphe Garamantis. Dans les bois du pays des Garamantes se trouvait le fameux sanctuaire du dieu Hammon (devenu Jupiter Hammon) communément représenté avec une tête de bélier, d'où les cornes du casque d'Iarbas.

Page 27.

2. Silius profite de la blessure d'Hannibal et du répit qu'elle laisse aux assiégés pour parler de l'ambassade envoyée à Rome par les Sagontins. Cette ambassade développera devant le Sénat le thème de la *fides* et rappellera la communauté d'origine des deux peuples ; cf. n. à 1, 271. En réalité, les Romains, alertés dès — 220, ont dépêché une ambassade à Carthagène. Hannibal a beau jeu de reprocher à Rome l'intervention militaire effectuée à Sagonte en — 223 et la démarche n'aboutit à rien. Cet insuccès engage le Sénat à s'adresser directement à Carthage pendant l'hiver — 220 — 219, sans plus de résultat. D'ailleurs, Rome est alors engagée en Illyrie : Hannibal attaque donc Sagonte. C'est après la chute de la ville qu'aura lieu une troisième ambassade à Carthage, et les Puniques choisiront la guerre.

Page 28.

3. Borée, vent du Nord, que les Anciens font venir de Thrace, pays très froid. Silius évoque ici les effets d'une tempête de mistral au large des côtes de Provence et de Ligurie. La marche du vent indiquée au v. 594 est pure exagération épique.

Page 31.

3. Cf. notes et à 1, 509 et 1, 271.

4. Ancien nom de Messine. En — 264 Rome avait secouru la ville contre Carthage et le tyran de Syracuse, Hiéron II.

Page 32.

3. Daunus est le roi légendaire des Rutules dont Virgile fait le père de Turnus (*Aen.* 10, 616) ; *Daunia* désigne souvent l'Italie.

4. Le Numicus est un petit fleuve dont le cours traverse le pays rutule. Pour les Romains, ce cours d'eau est sacré : c'est là qu'Énée a trouvé son apothéose. La sœur de Didon, Anna, disparaîtra dans le Numicus (cf. 8, 39-201).

5. Silius donne du débat au Sénat une relation partiale et stylisée destinée à souligner la culpabilité carthaginoise et à préparer l'exaltation de Fabius (dans 7-10). En réalité, le Sénat n'a délibéré qu'en mars — 218 quand Sagonte était déjà tombée. Cornelius Lentulus, appuyé par les *Aemilii* et les *Cornelii* — et qui semble aussi avoir pris les intérêts des Marseillais, a demandé la guerre. Fabius, soutenu par l'aristocratie terrienne, a parlé en sens contraire. Une ambassade a été alors envoyée à Carthage — et non d'abord à Hannibal comme le dit le vers 692. Cf. n. à 1, 567.

Page 38.

2. Cf. n. à 1, 509. La *gens Fabia* prétendait descendre d'Hercule, qui se serait uni à Vidumna, fille d'Évandre. Dans les toutes dernières années du v[e] siècle, les 306 *Fabii* qui s'étaient chargés de la guerre contre Véies périrent le même jour. La Crémère est la rivière d'Étrurie qui passe près de Véies.

3. Valérius, un des premiers consuls de Rome après l'expulsion des Tarquins, reçut le surnom de Publicola à la suite des mesures démocratiques qu'il avait fait adopter. Pour des raisons d'ordre métrique, Silius lui donne ici le nom de son père, Valérius Volésus. Cette famille sabine se réclamait d'une origine spartiate.

Page 39.

2. Allusion à l'invasion gauloise de — 390 qui força les Romains à se retirer sur le Capitole et à livrer de l'or aux Sénons pour obtenir leur départ ; Brennus était un des chefs gaulois ; cf. n. à 1, 622.

Page 40.

4. La Marmarique est située entre l'Égypte et la Cyrénaïque, sur la côte Nord-Est de l'actuelle Libye. Sur l'Oenotrie, c.-à-d. l'Italie, cf. n. à 1, 2.

5. Ce héros était fils d'Hammon et de la nymphe Garamantis (cf. Virgile, *Aen.* 4, 198 sqq.).

6. Phorcys, fils de Neptune et père de Méduse, régnait sur l'extrémité occidentale de l'actuel Maghreb.

7. Les Maces sont une tribu de Libye, sur le littoral occidental de la Grande Syrte, dans laquelle se jette le Cinyphius (auj. oued Oukirré).

8. Battias est le fondateur légendaire de Cyrène. Les Battiade sont donc les habitants de la Cyrénaïque.

9. Cf. note à 1, 408. Barcé est une ville de Cyrénaïque. Les Autololes habitaient la Tingitane, l'actuel Maroc. La géo-

graphie de Silius est souvent incertaine. Les Gétules, peuple de cavaliers nomades, se situent dans le Sud algérien et le Sud marocain ; sur les Nasamons, cf. n. à 1, 408.

10. Triton est le nom d'une rivière et d'un lac proches de Bérénikê (auj. Benghazi) ; près de ce lac habitait un peuple de femmes guerrières. Nous avons donc cru devoir conserver au v. 69 la leçon *defenderat*.

Page 41.

2. Le séjour des Amazones était la Thrace, ses montagnes (Rhodope, Pangée), ses fleuves (Hèbre — aujourd'hui Maritza) ; les Cicones, les Gètes, les Bistons et le héros Rhésos habitaient la même région ; cf. n. à 1, 431.

3. C'est-à-dire une résille d'or ; cf. n. à 1, 431.

4. Silius qui pratique l'expression indirecte, appelle « du Thermodon » le bouclier des Amazones, par référence au nom du fleuve qui arrose leur pays et se jette dans le Pont-Euxin.

5. Gortyne, comme Dicté, est une ville de Crète ; les archers crétois étaient particulièrement renommés. Les prêtres Curètes avait caché dans leurs cavernes de Crète Jupiter nouveau-né pour le soustraire à la voracité de Saturne.

Page 44.

2. Silius donne aux chefs barbares les noms que porteront des princes numides du second et du premier siècles av. J.C. Juba Ier, roi de Numidie, prendra parti contre César pendant la guerre civile. Vaincu à Thapsus en 46, il se donnera la mort. (Sur Thapsus, cf. n. à 3, 256). Micipsa est le fils aîné de Massinissa, roi de Numidie, et Scipion l'Africain fera de lui et de ses deux frères les héritiers du trône paternel. Après la mort des deux autres princes, Micipsa règnera seul, de — 148 à — 118. Cothon, au v. 164, est le nom punique du port artificiel de Carthage. Sacès, au v. 161, est un guerrier qui apparaît dans *Aen.* 12, 651. La Marmaride, au v. 165, est une contrée d'Afrique souvent confondue avec la Libye.

Page 50.

3. Cf. n. à 1, 35. Le gouffre de Charybde et l'écueil de Scylla sont situés entre la Sicile et la côte du Bruttium.

4. Néritos est une montagne d'Ithaque, autre île ionienne. C'est une allusion ironique à l'origine des Sagontins ; cf. n. à 1, 271.

Page 51.

3. La « race d'Hector » désigne les Romains. Le consul Régulus qui avait débarqué en Afrique fut d'abord vainqueur,

puis fait prisonnier en — 255. La tradition disait qu'il était mort dans les supplices. La « geste » de Régulus est évoquée dans *Pun.* 6, 116-551.

Page 54.

2. Silius place ici des scènes inspirées par les Chants 1 et 4 de l'*Énéide.*

Page 61.

2. Ce serpent représente le génie de la ville qui quitte le tombeau du fondateur.

Page 70.

2. Cf. note à 1, 414.
3. Silius préfère ici la mention de Cirrha à celle de Delphes. Cirrha est voisine de l'oracle.

Page 71.

2. Cf. note à 1, 276. Les travaux d'Hercule représentés sur les portes sont : la destruction de l'hydre de Lerne (cf. note 125 à 2, 158) et du lion de Némée (Cléone est un bourg proche de la forêt de Némée) ; la descente aux Enfers (où le héros se saisit de Cerbère ; cf. notes à 2, 530 et 538) ; la capture des chevaux de Diomède, roi de Thrace, que leur maître nourrissait de chair humaine, et du sanglier qui ravageait la montagne d'Erymanthe, en Arcadie ; la course de vitesse livrée contre la biche aux pieds d'airain ; la lutte contre le géant Antée, fils de la Terre, qui habitait près de l'Atlas et qui retrouvait toute sa force quand ses pieds touchaient sa mère ; la guerre contre les Centaures d'Arcadie ; la défaite d'Achéloüs, fleuve d'Acarnanie, qui prétendait, comme Hercule, à la main de Déjanire, et dont le héros brisa une des cornes (les fleuves étaient souvent représentés avec deux cornes). Devenu amoureux d'Iole, Hercule provoqua la jalousie de Déjanire, qui envoya à son époux une tunique trempée dans le sang du Centaure Nessus ; le corps rongé par cette préparation magique, le héros se fit brûler sur le mont Oeta, en Thessalie. — Au vers 42, la leçon *amnis,* que nous empruntons, comme tous les éditeurs qui nous ont précédé, au *Codex Puteanus* (ms. du 16e siècle, n° 8066 de la B.N. de Paris) — nous l'avons écarté dans cette édition — s'impose d'elle-même.

Page 74.

2. Au cours de ses nombreux voyages, Bacchus aurait parcouru l'Espagne ; l'explication relative aux noms d'Imilcé, de Milichus et de Myricé n'est pas autrement connue. Sur Calpé, cf. note à 1, 141.

Page 79.

3. Aspis ou Clypéa, qui devait son nom à sa configuration générale en bouclier, était au sud-est du cap Bon. Elle avait été fortifiée par Agathocle, tyran de Syracuse, en guerre contre Carthage (— 310).

4. Hasdrubal avait épousé la sœur d'Hannibal.

5. Ville de Cyrénaïque, au bord de la Grande Syrte (auj. Benghazi). Barcé citée au v. 251 est un peu plus au nord (auj. El-Merdscheh).

Page 80.

2. Sabrata, Leptis et Oea (auj. Sabrata, Lebda et Tripoli) sont des ports situés entre la Petite et la Grande Syrte, c'est-à-dire sur le côte nord-ouest de l'actuelle Libye. Leptis est dite *sarrana* « tyrienne », parce qu'elle est une colonie de Tyr (appelée autrefois *Sarra*). *Trinacria* (« aux trois promontoires ») est la Sicile ; le Lixus coule en Mauritanie Tingitane (du nom de Tingis, auj. Tanger) ; Vaga est auj. Béja, à l'ouest de Tunis ; Hippone (auj. Bône, ou Annaba) avait été la capitale du pays ; Ruspina (auj. Monastir) est à deux milles de son port, situé sur la côte orientale de la Tunisie ; Zama est à l'intérieur, au sud-ouest de Carthage ; Thapsus, sur la côte, au sud-est de l'actuelle Sousse, verra en —46 la victoire de César sur l'armée pompéienne et Juba Ier, roi de Numidie. — Silius appelle « Rutules » les Romains.

3. Un descendant du géant étouffé par Hercule. Cf. note à 3, 32.

4. Il s'agit de l'Éthiopie occidentale, dans la vallée du haut Nil. La Nubie correspond approximativement à l'actuel Soudan ; sur les Maces, cf. note à 2, 60. Cette mention des Éthiopiens parmi les effectifs puniques ne semble correspondre à aucune réalité historique. Peut-être faut-il y voir un détail repris du catalogue des armées de Xerxès donné par Hérodote, 7, 69-70.

5. Cf. note à 1, 60.

Page 81.

2. Ce peuple semble avoir habité la région côtière située entre la Cyrénaïque et la basse-Égypte. Quant aux Massyliens (v. 282), ils occupaient l'actuel Constantinois. Leur roi Bocchus aurait vu le jardin des Hespérides, que l'on place d'ordinaire dans l'ouest du Maghreb ; cf. note à 1, 431.

3. L'appellation de Gétules s'applique à de nombreuses tribus qui habitaient la partie nord de l'actuel Sahara.

4. Les chiens de chasse de Laconie, comme ceux d'Ombrie, étaient particulièrement appréciés.

5. Fils d'Hiarbas, comme Asbyté, tuée devant Sagonte (2, 197 sqq.).

Page 82.

4. « Les Autololes ont fait partie du matériel de la géographie poétique » (J. Desanges, *op. laud.*, p. 210 ; cf. n. à 2, 62 sqq.). Leur localisation n'est pas très précise : vraisemblablement ils habitaient la côte occidentale du Maroc.
5. Le lotus, a été identifié tantôt avec le jujubier-lotier, tantôt avec le micocoulier, tantôt avec le palmier-dattier. Les Anciens attribuaient aux fruits du lotus des propriétés magiques. Les Lotophages sont localisés dans la région de Gabès et de Djerba, mais aussi en Tripolitaine et en Cyrénaïque.
6. La dipsade est une vipère dont la morsure causait une soif inextinguible. La chevelure de la Gorgone Méduse était faite de serpents.
7. Cf. note à 1, 142.
8. Persée, héros fils de Zeus, vint à bout de la Gorgone Méduse dont il trancha la tête.
9. Meninx est l'île de Djerba. Sur l'adjectif *Neritia*, cf. note à 2, 317. Ulysse a abordé à Djerba (cf. *Odyssée*, 9).
10. Javelot muni d'une courroie, qui n'est jamais attribué aux Romains.
11. Cf. note à 1, 408.
12. Le Lac Triton est près de Bérénicé ; cf. n. à 2, 65.
13. Silius suit ici une tradition qui veut que Minerve, à peine sortie du cerveau de Jupiter, ait d'abord touché l'Afrique : elle y aurait introduit la culture de l'olivier, comme elle devait le faire ensuite en Attique.

Page 83.

2. Les Asturiens se situent sur la côte atlantique du nord de l'Espagne, à l'ouest des Cantabres. En raison d'une similitude de noms, Silius leur donne pour ancêtre un héros venu de la Méditerranée orientale, Astyr, écuyer de Memnon ; ce dernier, roi des Éthiopiens et fils de l'Aurore, fut tué par Achille devant Troie.
3. Les Ibères, ancienne population de l'Espagne, fusionnèrent avec les Celtes qui avaient envahi la péninsule ; les Celtibères occupaient la partie continentale du nord-est du pays.
4. Cf. note à 2, 397.

Page 84.

3. Ilerda est aujourd'hui Lerida, ville de Catalogne. En — 49, César devait contraindre les chefs pompéiens à évacuer Ilerda, ce qui amena leur capitulation.
4. Il semble que les Concaniens aient habité une région voisine du pays des Cantabres. Silius leur prête ici la sauvagerie des Massagètes, peuple de Scythie.
5. Aujourd'hui Ibiza, île de l'archipel baléare, qui connut d'abord une colonisation phénicienne.

6. Peuplade mal identifiée. Silius la pourvoit de l'aclyde masse de jet, et du vérut, sorte de lance. Virgile attribue ces deux armes (*Aen.* 7, 730 & 665) aux populations de l'Italie primitive.

7. Fils d'Hercule ; il fonda Lindus, dans l'île de Rhodes Silius attribue aux populations des Baléares une origine orientale. Sur les frondeurs, cf. 1, 314-315.

8. Le chef grec Diomède, roi d'Étolie, fils de Tydée et petit-fils d'Oenée serait allé en Ibérie, et, pour perpétuer le nom de son père, aurait fondé Tydé, ville de Callécie (actuelle Galice).

9. Carthagène, le meilleur port de la côte orientale de l'Ibérie aurait été fondée par Teucer, fils de Télamon, que son père avait banni de Salamine. Hasdrubal, à partir de — 242, en fit l'arsenal et la capitale de l'Espagne barcide.

10. Emporiae (auj. Ampurias) était une colonie de Marseille, ville phocéenne. Ses ruines se trouvent aujourd'hui dans le golfe de Rosas, à une soixantaine de kilomètres de la frontière franco-espagnole.

11. Tarragone, au nord de l'Ebre, a été une place importante pendant la deuxième guerre punique. Toute la région possède des vignobles renommés.

Page 85.

3. Les Vettons étaient un peuple de Lusitanie. La mention des cavales fécondées par le vent semble provenir de Virgile (*Gé.* 3, 271-275).

4. Ville de la Tarraconaise. Les rapports entre Uxama et les nomades Sarmates (entre le Don et la Caspienne) ne sont pas autrement connus.

5. Sorte de lance barbare à l'cxtrémité recourbée.

6. Cf. note à 3, 97.

7. Auj. Séville, située sur la rive gauche du Bétis (Guadalquivir), non loin de l'embouchure du fleuve, et qui connaît les marées océaniques.

8. Ville de la Bétique, proche d'Hispal. Silius rapproche son nom de *nebris*, « peau de daim portée pendant les fêtes de Bacchus » ; il évoque ensuite Nysa : le dieu avait été confié aux nymphes du mont Nuseion, en Thrace, près de Nysa. Il était souvent appelé Lyaeus. ainsi au v. 370. parce que le vin « libère » des soucis : (λυαῖος, de λύειν).

Page 86.

2. Tartessos était à l'embouchure du Bétis (Guadalquivir). Munda (v. 400) est une ville de Bétique près de laquelle, en — 45, César écrasa l'armée républicaine d'Espagne. L'acharnement du combat, qui marquait le triomphe définitif de César, amène une

comparaison avec la bataille de Pharsale qui se livra en Thessalie, souvent appelée Émathie par les poètes.

3. La vallée du Bétis était célèbre par son agriculture, et notamment par ses oliveraies. L'olivier est l'arbre de Pallas.

Page 87.

3. Hannibal, qui suit le littoral pendant la première partie de son trajet, traverse d'abord le pays des Volques Tectosages (Aude), puis celui des Volques Arécomices (Hérault, Gard).

Page 88.

3. Silius, pas plus que Tite-Live, ne se pique d'exactitude dans la relation du trajet d'Hannibal. On sait qu'il s'agit d'un problème controversé depuis des siècles. Les difficultés en sont exposées dans l'ouvrage du Général A. Guillaume (*Hannibal franchit les Alpes*, Grenoble, 1967) qui résume (p. 78) les diverses solutions possibles. E. de Saint-Denis (*Encore l'itinéraire transalpin d'Hannibal*, in *REL*, 51, 1973, p. 122-149) propose un trajet que semblent confirmer les recherches effectuées sur le terrain par A. de Lavis-Trafford.

Page 93.

3. Jupiter annonce la gloire de la dynastie flavienne. Né à Cures, ville principale de la Sabine, Vespasien avait exercé des commandements en Germanie et en Afrique. Son règne fut marqué par la soumission des Écossais, habitants de la Calédonie (à partir de 77) dont le pays est appelé ici Thulé : les Anciens donnaient aussi ce nom à l'île la plus septentrionale connue jusqu'alors (Islande ?). La Judée est nommée Idumée, qui est proprement la région située au sud de la Mer Morte. Elle devint province romaine après la victoire de Titus (70).

Page 95.

2. Domitien acheva la reconstruction du Capitole, dont les monuments avaient été détruits en 69. Le « Capitole d'or » est une expression virgilienne ; cf. *Aen.* 8, 348.

3. Mais l'enfant de Domitien mourra en bas âge.

4. Nom donné à Romulus divinisé.

5. Cf. note à 1, 15.

6. Sur cet épisode, cf. Tite-Live, 21, 36, 37 ; Polybe n'en fait pas mention (3, 53-56).

Page 96.

5. Vent du sud-ouest ; sur le Corus, cf. à 1, 469.
6. Nom grec de la Petite Ourse, qui servait de repère aux marins phéniciens.

Page 97.

2. La Chaonie était la partie de l'Épire où se trouvait la forêt de Dodone : le murmure de ses chênes annonçait la volonté de Jupiter.
3. La mer de Carpathos s'étendait entre l'île de Rhodes et la Crète ; mais ce nom peut s'appliquer à toute la partie orientale de la Méditerranée.
4. Cf. note à 3, 572. L'interprétation difficile du passage a provoqué maintes conjectures. La colombe est l'oiseau de Vénus : mais si *concolor* fait allusion, comme on l'a cru généralement, à la peau sombre des peuples africains, la leçon *niueis alis* devient inacceptable ; d'où les conjectures *furuis alis*, Heinsius (cf. Tibulle, 2, 1, 89) ; *piceis alis*, Burmann. Dans ce cas, l'oiseau serait un pigeon ramier (Heinsius). Nous proposons de conserver le texte des mss. en rapportant *concolor* aux flots de la mer Carpathique survolés par la colombe dont les ailes se confondent avec la blancheur de la crête des vagues.
5. Cf. note à 2, 165.

Page 106.

2. La forme *Hiberis* au v. 59 est vraisemblablement le nominatif de l'adjectif grec féminin substantivé Ἰβηρίς, d'ailleurs attesté (Ménandre, *Com. fr.*, 4, 92).

Page 110.

2. Cf. n. à 1, 622.
3. Peuple d'Ombrie, dont la capitale était Camerinum. Leur présence au Tessin semble imaginée par Silius.

Page 113.

3. Catillus et Tiburtus, fils du devin Amphiaraus, passaient pour avoir fondé Tibur, sur l'Anio, affluent du Tibre ; la région était célèbre pour ses cultures fruitières. Tibur possédait un temple d'Hercule fort connu.
4. Le pays hernique est une région montagneuse du Latium, au sud du Tibre, entre le Liris et son affluent, le Trérus.
5. Ville située au sud du Latium, entre le Samnium et la Campanie.
6. Cf. n. à 3, 313. Cette comparaison souligne la laideur effrayante de Larus.

Page 118.

4. Aricie, au sud de Rome, au pied du mont Albain. Égérie était la nymphe de la source qui se trouvait dans un bois voisin. Diane avait un temple à Aricie et, comme en Tauride, exigeait des sacrifices humains. Pour être prêtre de ce temple, il fallait avoir tué son prédécesseur. Le lac cité au v. 369 était devant le temple (lac de Némi).

5. Nom d'une des trois Parques.

Page 123.

2. Les recettes épiques ont été, pour une grande partie du récit, substituées à la réalité historique. Le combat du Tessin a été engagé très rapidement, d'abord par des détachements des deux cavaleries (Cf. Polybe, 3, 65 ; Tite-Live, 21, 46-47). Tourné par les Numides sur ses ailes, Scipion bat rapidement en retraite vers le Tessin. Mais son échec et sa blessure le mettront en état d'infériorité vis-à-vis de son collègue Sempronius, rappelé de Sicile.

3. La Lune, astre de Diane, sœur d'Apollon, qui était honorée sur le mont Cynthus, à Délos.

4. Le récit de Silius est inexact. Dans les derniers jours de novembre — 218, Scipion a franchi le Pô sur un pont de bateaux pour marcher à la rencontre d'Hannibal. Après le combat du Tessin (1er décembre), il a repassé le Pô en hâte, talonné par Hannibal. Celui-ci a trouvé le pont romain détruit et a dû remonter le fleuve pendant deux jours avant de pouvoir le franchir (Polybe, 3, 66-67 ; Tite-Live, 21, 66-68) et remonter vers Plaisance. A l'approche du Punique, Scipion quitte Plaisance, où il s'était replié, et s'installe sur les hauteurs qui dominent la rive gauche de la Trébie pour y attendre l'armée de Sempronius.

5. Le consul remonte la rive gauche de la Trébie pour rejoindre son collègue Scipion (Tite-Live, 21, 51). L'adjectif *trinacrius* (cf. 3, 257) équivaut à « sicilien » ; le Pélore est un promontoire de l'île. Ce consul, Tiberius Sempronius Longus, est apparenté aux *Sempronii Gracchi*. Mais il est exagéré de l'appeler ici *Gracchorum proles* et, au v. 515, *degener haud Gracchis consul.* Les hauts faits de ses aïeux (v. 496-497) ne sont pas autrement connus.

6. Hannibal, quittant le voisinage de Plaisance, s'est porté plus à l'Ouest, à quelques milles du cours de la Trébie sur la rive droite de la rivière, presque en face du camp romain. Sur la stylisation épique des faits militaires, cf. *Introd.*, p. LXXII.

Page 124.

5. Cet adjectif équivaut ici à « Campanien ». Les Auronces étaient un peuple de la Campanie.

6. Chaîne de montagnes entre la Thessalie et l'Épire.

Page 125.

3. Cf. n. à 3, 322.
4. Mévana et Fulginie étaient deux villes d'Ombrie ; cette région de pâturages est arrosée par le Clitumne, dont l'eau passait pour blanchir la robe des taureaux. Les taureaux blancs étaient exigés pour les sacrifices solennels.

Page 131.

4. Il venait d'être élu consul pour — 217 avec Cn. Servilius Geminus. Les jugements de Polybe (3, 3, 80) et de Tite-Live (22, 3-4) sont assez proches de celui de Silius.
5. Cf. n. à 4, 148.

Page 133.

3. Venant du pays boïen, Hannibal, pour attaquer Rome, doit franchir l'Apennin, ce qu'il fait fin mai — 217 ; il semble qu'il ait emprunté le cours de l'Arno (Tite-Live, 22, 2, 1-3) pour se diriger ensuite vers Faesulae et Cortone.

Page 134.

2. Cf. 3, 62 sqq.
3. Le Mont Pangée est en Thrace, pays des Édoniens. Silius appelle Édonis la bacchante qui célèbre le culte orgiaque de Bacchus.

Page 136.

2. Silius simplifie les faits qui ont précédé Trasimène. En réalité, Hannibal, en ravageant les régions de Faesulae et de Cortone, a amené Flaminius à quitter Arretium sans y attendre l'arrivée des troupes de son collègue Cn. Servilius. Dans l'espoir de vaincre seul Hannibal, Flaminius le suit et se laisse entraîner dans l'étroit passage qui mène à une plaine cernée à droite par le lac Trasimène, à gauche, par un hémicycle montagneux. Plaçant le lac à gauche, non à droite de la colonne romaine qui franchit le défilé, Silius fausse la présentation de la bataille. D'après les historiens (Pol. 3, 82-85 ; Liv. 22, 4-7 ; Appien, *Hann.* 10), Hannibal adossé aux collines qui dominent la position, place à sa droite (en faisant face au lac) les cavaleries gauloise et punique, à sa gauche, les frondeurs baléares et l'infanterie ibérique.

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN MAI 1979
SUR LES PRESSES
DE
L'IMPRIMERIE F. PAILLART
A ABBEVILLE

VELIN TEINTÉ
DES
PAPETERIES DE GUYENNE

DÉPÔT LÉGAL : 2e TRIMESTRE 1979
N. IMP. 4057, N. ÉDIT. 2103